MAURICE PALÉOLOGUE
AMBASSADEUR DE FRANCE

*

LA RUSSIE DES TSARS

PENDANT

LA GRANDE GUERRE

Aquarelles de G. LOUKOMSKY

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e

Tous droits réservés

ФГБУК - 2295

Il a été tiré de cet ouvrage :

50 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 1 à 50 ;

2 100 exemplaires sur papier alfa, numérotés de 51 à 2 150.

Il a été tiré, en outre, 100 exemplaires sur papier alfa, sans numéro, non mis dans le commerce.

Exemplaire N° 1,614

LA RUSSIE DES TSARS

Præterit hujus mundi figura.
« La figure de ce monde passe. »

(Saint Paul, *Cor.*, I.)

Copyright 1921 by Plon-Nourrit et Cie.
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.
Fabriqué en France.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1921.

L'EMPEREUR NICOLAS II

MAURICE PALÉOLOGUE
AMBASSADEUR DE FRANCE

LA

RUSSIE DES TSARS

PENDANT

LA GRANDE GUERRE

Aquarelles de G. LOUKOMSKY

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

LA RUSSIE DES TSARS

PENDANT LA GRANDE GUERRE

CHAPITRE PREMIER

20-23 JUILLET 1914

De Saint-Pétersbourg à Péterhof. L'empereur m'emmène sur son yacht au-devant du président de la République ; conversation avec Sa Majesté au sujet de Guillaume II. — En rade de Cronstadt. Arrivée du cuirassé la *France*. Premier entretien des deux chefs d'État. Dîner de gala à Péterhof. L'impératrice Alexandra-Féodorowna. La cour de Russie. — Conférence du président de la République et de l'empereur sur la politique générale. Visite du président à Saint-Pétersbourg. La forteresse des Saints-Pierre-et-Paul ; sur la tombe d'Alexandre III. Cercle diplomatique au Palais d'hiver ; conversation du président avec l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie. Dîner de gala à l'ambassade. Grèves tumultueuses dans les quartiers industriels. — Déjeuner à Péterhof ; le ministre de la cour. Au camp de Krasnoïé-Sélo : la prière du soir. Dîner offert au président et à l'empereur par le grand-duc Nicolas ; les grandes-duchesses monténégrines. — Revue à Krasnoïé-Sélo. Dîner d'adieu à bord de la *France* ; les toasts. Dernier entretien des deux chefs d'État. Départ de l'escadre française. J'accompagne l'empereur sur son yacht ; échange d'impressions ; promenade en mer. Retour à Saint-Pétersbourg.

Lundi, 20 juillet 1914.

Je quitte Saint-Pétersbourg à dix heures du matin sur le yacht de l'Amirauté pour me rendre à Péterhof. Le ministre des Affaires étrangères, Sazonow, l'ambassa-

deur de Russie en France, Iswolsky, et mon attaché militaire, le général de Laguiche, m'accompagnent, l'empereur nous ayant invités, tous les quatre, à déjeuner sur son yacht avant d'aller au-devant du président de la République à Cronstadt. Le personnel de mon ambassade, les ministres russes et les dignitaires de la cour seront amenés directement par chemin de fer à Péterhof.

Le temps est couvert. Entre les berges plates, notre bateau file à grande vitesse vers le golfe de Finlande. Soudain, la brise fraîche, qui souffle du large, nous apporte une ondée cinglante. Mais, brusquement aussi, le soleil paraît et resplendit. Quelques nuages gris de perle, traversés de rayons, flottent çà et là sur le ciel, comme des écharpes de soie striées d'or. Et, dans une clarté limpide, l'estuaire de la Néwa étale à perte de vue ses eaux verdâtres, lourdes, moirées, qui me font penser aux lagunes de Venise.

A onze heures et demie, nous stoppons dans le petit havre de Péterhof, où l'*Alexandria*, qui est le yacht préféré de l'empereur, se tient sous pression.

Nicolas II, en tenue d'amiral, arrive presque aussitôt à l'embarcadère. Nous transbordons sur l'*Alexandria*. Le déjeuner est servi immédiatement. Jusqu'à l'arrivée de la *France*, nous avons pour le moins une heure trois quarts devant nous. Mais l'empereur aime à prolonger ses repas : entre les plats, on ménage de longs intervalles, pendant lesquels il cause en fumant des cigarettes.

Je suis placé à sa droite, Sazonow est à sa gauche, et le comte Fréedéricksz, ministre de la cour, en face.

Après quelques banalités, l'empereur m'exprime sa satisfaction de recevoir le président de la République :

— Nous aurons à parler sérieusement, me dit-il. Je suis sûr qu'en toute chose nous nous accorderons... Mais il y a une question qui me préoccupe surtout : notre entente avec l'Angleterre. Il faut que nous l'amenions à entrer dans notre alliance. Ce serait un tel gage de paix !

— Oui, sire, la Triple Entente ne saurait être trop forte, si elle veut sauvegarder la paix.

— On m'a dit que vous êtes personnellement inquiet des intentions de l'Allemagne?

— Inquiet? Oui, sire, je suis inquiet, quoique je n'aie présentement aucun motif spécial de pronostiquer la guerre immédiate. Mais l'empereur Guillaume et son gouvernement ont laissé se créer en Allemagne un état d'esprit tel que, si un litige quelconque survient, au Maroc, en Orient, n'importe où, ils ne pourront plus ni reculer ni transiger. Coûte que coûte, il leur faudra un succès. Et pour l'obtenir, ils se lanceront dans une aventure.

L'empereur réfléchit un instant :

— Je ne peux croire que l'empereur Guillaume veuille la guerre... Si vous le connaissiez comme moi! Si vous saviez tout ce qu'il y a de charlatanisme dans ses attitudes!...

— Je fais peut-être, en effet, trop d'honneur à l'empereur Guillaume, quand je le crois capable de vouloir ou simplement d'accepter les conséquences de ses gestes. Mais, si la guerre devenait menaçante, voudrait-il et pourrait-il l'empêcher? Non, sire, en toute sincérité, je ne le pense pas.

L'empereur reste silencieux, tire quelques bouffées de sa cigarette ; puis, d'un ton ferme :

— Il importe d'autant plus que nous puissions compter sur les Anglais en cas de crise. A moins d'avoir perdu complètement la raison, l'Allemagne n'osera jamais attaquer la Russie, la France et l'Angleterre réunies.

A peine le café servi, on signale l'escadre française. L'empereur me fait monter avec lui sur la passerelle.

Le spectacle est grandiose. Dans une lumière vibrante et argentée, sur des flots de turquoise et d'émeraude, la *France*, laissant un long sillage derrière elle, avance avec lenteur, puis s'arrête majestueusement. Le formidable cuirassé, qui amène le chef de l'État français, justifie

éloquemment son nom : c'est bien la France qui vient vers la Russie. Je sens battre mon cœur.

Pendant quelques minutes, la rade retentit d'un grand vacarme : coups de canon des escadres et des batteries de terre, hourrahs des équipages, la *Marseillaise* répondant à l'Hymne russe, acclamations des milliers de spectateurs qui sont venus de Pétersbourg sur des navires de plaisance, etc.

Le président de la République aborde enfin l'*Alexandria*. L'empereur le reçoit à la coupée.

Aussitôt les présentations accomplies, le yacht impérial met le cap sur Péterhof.

Assis à l'arrière, l'empereur et le président entrent tout de suite en conversation, je dirais plutôt en conférence ; car il est visible qu'ils parlent d'affaires, qu'ils s'interrogent réciproquement, qu'ils discutent. Comme de juste, c'est Poincaré qui dirige le dialogue. Bientôt, c'est lui seul qui parle. L'empereur ne fait plus qu'acquiescer ; mais toute sa physionomie témoigne qu'il approuve sincèrement, qu'il se sent en confiance et en sympathie.

Mais bientôt nous arrivons à Péterhof. Au travers de ses futaies magnifiques et de ses eaux jaillissantes, la demeure favorite de Catherine II apparaît en haut d'une longue terrasse d'où se précipite majestueusement une cascade écumeuse.

Nos voitures gravissent d'un trot rapide l'allée qui mène au portail du palais. A chaque tournant, on découvre des perspectives fuyantes, jalonnées par des statues, des fontaines ou des balustres. Malgré tout le factice du décor, on respire, sous la lumière caressante du jour, un vif et charmant parfum de Versailles.

A sept heures et demie, dîner de gala dans la salle de l'impératrice Élisabeth.

Par l'éclat des uniformes, par la somptuosité des toilettes, par la richesse des livrées, par la splendeur du décor,

par tout l'appareil du faste et de la puissance, le spectacle est d'une magnificence que nulle cour au monde ne pourrait égaler. Je garderai longtemps dans les yeux l'éblouissante irradiation des pierreries épandues sur les épaules des femmes. C'est un ruissellement fantastique de diamants, de perles, de rubis, de saphirs, d'émeraudes, de topazes, de bérils, un torrent de lumière et de feu.

Dans ce cadre féerique, l'habit noir de Poincaré est d'un effet médiocre. Mais le grand cordon azuré de Saint-André, qui lui barre la poitrine, rehausse son prestige aux yeux des Russes. Enfin, on s'est vite aperçu que l'empereur l'écoute avec une attention sérieuse, une attention sympathique.

Pendant le dîner, j'observe l'impératrice Alexandra-Féodorowna, en face de qui je suis placé. Bien que les longues cérémonies soient pour elle une très pénible épreuve, elle a voulu être là ce soir, afin de faire honneur au président de la République alliée. La tête constellée de diamants, le torse décolleté dans une robe de brocart blanc, elle est assez belle à voir. Ses quarante-deux ans la laissent encore agréable de visage et de lignes. Dès le premier service, elle se met en frais de conversation avec Poincaré, qui est assis à sa droite. Mais bientôt son sourire se crispe, ses pommettes se marbrent. A chaque instant, elle se mord les lèvres. Et sa respiration haletante fait scintiller le réseau de brillants qui lui couvre la poitrine. Jusqu'à la fin du dîner, qui est long, la pauvre femme lutte visiblement contre l'angoisse hystérique. Ses traits se détendent soudain, lorsque l'empereur se lève pour prononcer son toast.

La parole impériale est écoutée avec recueillement; mais c'est la réponse surtout qu'on souhaite d'entendre. Au lieu de lire son allocution, comme a fait l'empereur, Poincaré la récite. Jamais sa diction n'a été plus claire, plus précise, plus mordante. Ce qu'il dit n'est que du fade verbiage de chancellerie; mais les mots acquièrent

dans sa bouche une force de signification et un accent d'autorité remarquables. Sur cette assistance, élevée dans la tradition despotique et dans la discipline des cours, l'effet est sensible. Je suis sûr que, parmi tous ces dignitaires chamarrés, plus d'un pense : « Voilà comment devrait parler un autocrate. »

Après le dîner, l'empereur tient un cercle. L'empressement avec lequel on se fait présenter à Poincaré me prouve son succès. Même la coterie allemande, le clan ultra-réactionnaire, recherche l'honneur d'approcher le président.

A onze heures, un cortège se forme. L'empereur reconduit le président de la République jusqu'à son appartement.

Là, Poincaré me retient pendant quelques minutes. Nous échangeons nos impressions qui sont excellentes.

Rentré à Pétersbourg par le chemin de fer à minuit trois quarts, j'apprends que, cet après-midi, sans motif, sur un signe parti on ne sait d'où, les principales usines se sont mises en grève, et qu'il y a eu, en plusieurs points, des collisions avec la police. Mon informateur, qui connaît bien les milieux ouvriers, m'affirme que le mouvement a été provoqué par des agents allemands.

***

Mardi, 21 juillet 1914.

Le président de la République consacre cette journée à la visite de Saint-Pétersbourg.

Avant de quitter Péterhof, il a tenu conférence avec l'empereur. Ils ont passé en revue toutes les questions qui se posent actuellement sur l'échiquier diplomatique : tension des rapports entre la Grèce et la Turquie ; intrigues du gouvernement bulgare dans les Balkans ; installation

du prince de Wied en Albanie ; application des accords anglo-russes en Perse ; orientation politique des États scandinaves, etc. Ils ont terminé leur examen par le problème du litige austro-serbe, problème que l'attitude arrogante et mystérieuse de l'Autriche rend chaque jour plus inquiétant. Poincaré a fait valoir avec beaucoup de force que le seul moyen de sauvegarder la paix générale est d'ouvrir un large débat entre toutes les grandes puissances, en évitant d'opposer un groupe à l'autre : « C'est la méthode qui nous a déjà si bien servi en 1913, a-t-il dit. Reprenons-la !... » Nicolas II a pleinement acquiescé.

A une heure et demie, je vais attendre le président au débarcadère impérial, près du pont Nicolas. Le ministre de la Marine, le préfet de police, le commandant de la place et les autorités municipales sont là pour le recevoir.

Selon les vieux rites slaves, le comte Ivan Tolstoï, maire de la capitale, offre le pain et le sel.

Puis, nous montons en voiture pour nous rendre à la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul, qui est la Bastille et le Saint-Denis des Romanow. Selon l'usage, le président va déposer une couronne sur la tombe d'Alexandre III, père de l'Alliance.

Escortés par les cosaques de la garde, dont les tuniques écarlates flamboient au soleil, nos équipages filent grand trot le long de la Néwa.

Il y a quelques jours, tandis que j'arrêtais avec Sazonow les derniers détails de la visite présidentielle, il m'avait dit en riant :

— On a désigné les cosaques de la garde pour escorter le président. Vous verrez comme ils feront bien dans le paysage. Ce sont des gaillards superbes, terribles. Puis, ils sont habillés de rouge. Et je crois que M. Viviani ne déteste pas cette couleur.

J'avais répondu :

— Non, il ne la déteste pas ; mais son œil d'artiste n'en jouit vraiment que si elle est associée au blanc et au bleu.

Sous leur uniforme écarlate, ces cosaques barbus, chevelus, hirsutes, sont en effet terrifiants. Lorsque nos voitures s'engouffrent avec eux sous le portail de la forteresse, un spectateur ironiste, un amateur des antithèses historiques pourrait se demander si ce n'est pas à la prison d'État qu'ils conduisent ces deux « révolutionnaires » avérés et patentés, Poincaré et Viviani, sans me compter, moi, leur complice. Jamais l'antinomie morale, l'équivoque tacite, qui sont au fond de l'Alliance franco-russe, ne me sont apparues si fortement.

A trois heures, le président reçoit les délégués des colonies françaises de Saint-Pétersbourg et de toute la Russie. Il en est venu de Moscou, de Kharkow, d'Odessa, de Kiew, de Rostow, de Tiflis. En les présentant à Poincaré, je peux lui dire avec une entière sincérité :

— Leur empressement à venir vous saluer n'a rien qui m'étonne ; car je vois chaque jour avec quelle ferveur et quelle piété les colonies françaises de Russie pratiquent le culte de la patrie absente. Dans aucune province de notre vieille France, monsieur le président, vous ne trouverez de meilleurs Français que ceux qui sont ici devant vous.

A quatre heures, le cortège se reforme pour conduire le président au Palais d'hiver, où doit se tenir un cercle diplomatique.

Sur tout le parcours, l'accueil est enthousiaste. La police en a ordonné ainsi. A chaque coin de rue, un groupe de pauvres diables pousse des hourrah, sous l'œil d'un agent.

Au Palais d'hiver, c'est l'apparat des grands jours.

L'étiquette veut que les ambassadeurs soient introduits isolément auprès du président, qui a Viviani à sa gauche.

Et c'est moi qui lui présente mes collègues étrangers.

Le premier qui entre est l'ambassadeur d'Allemagne, le comte de Pourtalès, doyen du corps diplomatique. Le président le reçoit avec une affabilité marquée. Il l'interroge sur les origines françaises de sa famille, sur la parenté de sa femme avec les Castellane, sur un voyage en auto que le comte et la comtesse projettent de faire à travers la Provence et précisément à Castellane, etc. Pas un mot de politique.

Je présente ensuite mon collègue du Japon, le baron Motono, que Poincaré a connu jadis à Paris. L'entretien est court, mais non sans portée. En quelques phrases, le principe de l'accession du Japon à la Triple-Entente est formulé et virtuellement consenti.

Après Motono, j'introduis mon collègue d'Angleterre, sir George Buchanan. Poincaré lui donne l'assurance que l'empereur est résolu à se montrer des plus conciliants sur les affaires de Perse et il insiste pour que le gouvernement britannique comprenne enfin la nécessité de transformer la Triple Entente en Triple Alliance.

Conversation toute superficielle avec les ambassadeurs d'Italie et d'Espagne.

Arrive enfin mon collègue d'Autriche-Hongrie, le comte Szapary, le type du gentilhomme hongrois, tenue parfaite. Depuis deux mois, il était absent de Pétersbourg, obligé de rester auprès de sa femme et de son fils malades. Il est revenu inopinément avant-hier. J'en ai induit que le différend austro-serbe s'aggrave, qu'il va y avoir un éclat et qu'il faut que l'ambassadeur soit à son poste pour soutenir la dispute et assumer sa part de responsabilité. Poincaré, que j'ai averti, m'a répondu :

— Je vais essayer de tirer cela au clair.

Après quelques mots de condoléance sur l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, le président demande à Szapary :

— Avez-vous des nouvelles de Serbie?

— L'enquête judiciaire suit son cours, répond froidement Szapary.

Poincaré reprend :

— Les résultats de cette enquête ne laissent pas de me préoccuper, monsieur l'ambassadeur ; car je me rappelle deux enquêtes antérieures qui n'ont pas amélioré vos rapports avec la Serbie... Vous vous rappelez, monsieur l'ambassadeur..., l'affaire Friedjung et l'affaire Prochaska?

Szapary réplique sèchement :

— Nous ne pouvons pas tolérer, monsieur le président, qu'un gouvernement étranger laisse préparer, sur son territoire, des attentats contre notre souveraineté !

Du ton le plus conciliant, Poincaré s'efforce de lui démontrer que, dans l'état actuel des esprits en Europe, tous les gouvernements doivent redoubler de prudence.

— Avec un peu de bonne volonté, cette affaire serbe est facile à régler. Mais, facilement aussi, elle s'envenimerait. La Serbie a des amis très chauds dans le peuple russe. Et la Russie a une alliée, la France. Que de complications à craindre !

Puis, il remercie l'ambassadeur de sa visite. Szapary s'incline et sort, sans dire un mot.

Quand nous nous retrouvons seuls tous les trois, Poincaré nous dit :

— Je n'ai pas bonne impression de cet entretien. L'ambassadeur avait manifestement la consigne de se taire... L'Autriche nous prépare un coup de théâtre. Il faut que Sazonow soit ferme et que nous le soutenions...

Nous passons ensuite dans la salle voisine, où les ministres des Etats secondaires sont alignés par rang d'ancienneté.

Pressé par le temps, Poincaré passe devant eux à grande allure, en leur serrant la main. Leur déception se lit sur leurs visages. Ils espéraient tous recueillir de lui quelques paroles substantielles et voilées, dont ils auraient

fait un long rapport à leurs gouvernements. Il ne s'arrête que devant le ministre de Serbie, Spalaïkowitch, qu'il réconforte par deux ou trois phrases de sympathie.

A six heures, visite de l'hôpital français, où le président pose la première pierre d'un dispensaire.

A huit heures, dîner de gala à l'ambassade. Quatre-vingt-six couverts. L'hôtel, entièrement remis à neuf, a grand air. Le garde-meuble national m'a cédé une admirable série de Gobelins, dont le *Triomphe de Marc-Antoine* et le *Triomphe de Mardochée*, de Natoire, qui décorent somptueusement la salle des fêtes. Enfin, l'ambassade est tapissée de roses et d'orchidées.

Les invités arrivent, tous plus chamarrés les uns que les autres. Leur désignation m'avait mis l'esprit au supplice, à cause de toutes les concurrences et de toutes les jalousies qu'implique la vie de cour ; la distribution des places à table a été un problème plus difficile encore. Mais je suis si heureusement secondé par mes secrétaires, que le dîner et la soirée se passent à merveille.

Sur le coup d'onze heures, le président se retire.

Je l'accompagne à l'hôtel de ville, où la Douma de Pétersbourg offre une fête aux officiers de l'escadre française. C'est la première fois qu'un chef d'État étranger honore de sa présence une réception du Conseil municipal. Aussi, l'accueil est-il des plus chaleureux.

A minuit, le président se rembarque pour Péterhof.

Les manifestations violentes ont continué aujourd'hui dans les quartiers industriels de Pétersbourg. Le préfet de police m'a assuré, ce soir, que le mouvement est enrayé et que le travail reprendra demain. Il m'a confirmé enfin que, parmi les meneurs arrêtés, on a identifié plusieurs agents notoires de l'espionnage allemand. Au point de vue de l'Alliance, l'incident est à méditer.

***

Mercredi, 22 juillet 1914.

A midi, l'empereur offre un déjeuner au président de la République et aux officiers de l'escadre française, dans le palais de Péterhof. L'impératrice ni aucune dame ne sont présentes. Le service est fait par petites tables de dix à douze convives. Au dehors, la chaleur est forte ; mais, par les fenêtres ouvertes, les ombrages et les grandes eaux du parc nous envoient des souffles de fraîcheur.

Je prends place à la table de l'empereur et du président, avec Viviani, l'amiral Le Bris, commandant l'escadre française, Gorémykine, président du Conseil, le comte Fréedéricksz, ministre de la cour ; enfin, Sazonow et Iswolsky.

Je suis à la gauche de Viviani, qui a le comte Fréedéricksz à sa droite.

Le comte Fréedéricksz, qui aura bientôt soixante-dix-sept ans, personnifie éminemment la vie de cour. De tous les sujets du tsar, c'est celui qui accumule sur sa tête le plus d'honneurs et de titres. Il est ministre de la cour impériale et des apanages, aide de camp général de l'empereur, général de cavalerie, membre du Conseil de l'empire, chancelier des Ordres impériaux, commandant en chef du cabinet de Sa Majesté et de la maison militaire impériale, etc. Toute sa longue existence s'est écoulée dans les palais et les cérémonies, dans les cortèges et les carrosses, sous les broderies et les chamarrures. Par sa fonction, il prime les plus hauts dignitaires de l'empire et il est initié à tous les secrets de la famille impériale. Il dispense, au nom de l'empereur, toutes les grâces et toutes les donations, toutes les réprimandes et tous les châtiments. Les grands-ducs et les grandes-duchesses le comblent d'attentions, car c'est lui qui régit leurs apa-

nages, qui étouffe leurs scandales, qui paie leurs dettes. Si difficile que soit sa tâche, on ne lui connaît pas un ennemi, tant il a de politesse et de tact. Il fut d'ailleurs un des plus beaux hommes de sa génération, un des plus élégants cavaliers, et ses succès auprès des femmes ne se comptaient pas. Il a gardé sa taille svelte, sa longue moustache fine, ses manières charmantes. Au physique et au moral, il est le type parfait de son emploi, l'arbitre souverain des rites et des hiérarchies, des convenances et des traditions, des courtoisies et des mondanités.

A trois heures et demie, nous partons dans le train impérial pour le camp de Krasnoïé-Sélo.

Un soleil flamboyant illumine la vaste plaine onduleuse et fauve, que des coteaux boisés encerclent à l'horizon. Tandis que l'empereur, l'impératrice, le président de la République, les grands-ducs, les grandes-duchesses et tout l'état-major impérial inspectent les cantonnements des troupes, j'attends avec les dignitaires civils et les ministres, sur une éminence où sont dressés des pavillons. L'élite de la société pétersbourgeoise se presse dans quelques tribunes. Les toilettes claires des femmes, leurs chapeaux blancs, leurs ombrelles blanches resplendissent comme des parterres d'azalées.

Mais bientôt, voici le cortège impérial. Dans une calèche à la daumont, l'impératrice a le président de la République à sa droite et ses deux filles aînées en face d'elle. L'empereur galope à droite de la voiture, suivi par l'escadron étincelant des grands-ducs et des aides de camp. Tous descendent et prennent place sur le tertre qui domine la plaine. Les troupes, sans armes, s'alignent à perte de vue devant la file des tentes ; leur ligne passe au pied même du tertre.

Le soleil baisse à l'horizon, dans un ciel de poupre et d'or, un ciel d'apothéose. Sur un geste de l'empereur, une salve d'artillerie signale la prière du soir. Les musiques

exécutent un hymne religieux. Tout le monde se découvre. Un sous-officier récite, à voix haute, le *Pater*. Ces milliers et ces milliers d'hommes prient pour l'empereur et la sainte Russie. Le silence et le recueillement de cette multitude, l'immensité de l'espace, la poésie de l'heure, la vision de l'alliance qui plane sur le tout, confèrent à la cérémonie une émouvante majesté.

Du camp, nous revenons au village de Krasnoïé-Sélo, où le grand-duc Nicolas-Nicolaïéwitch (1), commandant de la garde impériale et de la circonscription militaire de Saint-Pétersbourg, généralissime éventuel des armées russes, offre un dîner au président de la République et aux souverains. Trois longues tables sont dressées sous des tentes à demi ouvertes, autour d'un jardin en pleine floraison. Les plates-bandes, qu'on vient d'arroser, exhalent dans l'air tiède une fraîche odeur végétale, délicieuse à respirer après cette journée torride.

J'arrive l'un des premiers. La grande-duchesse Anastasie et sa sœur, la grande-duchesse Militza, me font un accueil enthousiaste. Les deux Monténégrines parlent à la fois :

— Savez-vous bien que nous vivons des jours historiques, des jours sacrés !... Demain, à la revue, les musiques ne joueront que la *Marche lorraine* et *Sambre-et-Meuse*. J'ai reçu aujourd'hui de mon père un télégramme en style convenu ; il m'annonce qu'avant la fin du mois nous aurons la guerre... Quel héros, mon père !... Il est digne de l'*Illiade!* Tenez, regardez cette bonbonnière qui ne me quitte jamais ; elle contient de la terre de Lorraine, oui, de la terre de Lorraine que j'ai prise au delà de la frontière quand j'ai été en France avec mon mari, il y a deux ans. Et puis, regardez encore, là, sur la table d'honneur : elle est couverte de chardons ; je n'ai pas voulu

(1) Né le 6 novembre 1856. Son père, le grand-duc Nicolas-Nicolaïéwitch, était le troisième fils de l'empereur Nicolas Ier ; il commanda en chef les armées russes pendant la guerre de Turquie, en 1877-1878.

qu'il y eût d'autres fleurs. Eh bien ! ce sont des chardons de Lorraine. J'en ai cueilli quelques branches sur le territoire annexé ; je les ai rapportées ici et j'en ai fait semer les graines dans mon jardin... Militza, parle-lui encore, à l'ambassadeur ; dis-lui tout ce que cette journée représente pour nous, pendant que je vais recevoir l'empereur...

Au dîner, je suis placé à gauche de la grande-duchesse Anastasie. Et le dithyrambe continue, entrecoupé de prophéties : « La guerre va éclater... Il ne restera plus rien de l'Autriche... Vous reprendrez l'Alsace et la Lorraine... Nos armées se rejoindront à Berlin... L'Allemagne sera détruite... » Puis brusquement :

— Il faut que je me modère, car l'empereur me regarde.

Sous le regard sévère du tsar, la sibylle monténégrine se calme soudain.

Le dîner fini, nous allons voir un ballet, au joli théâtre impérial du camp.

***

Jeudi, 23 juillet 1914.

Ce matin, revue à Krasnoïé-Sélo. Soixante mille hommes y prennent part. Spectacle superbe de puissance et d'éclat. L'infanterie défile sur la *Marche de Sambre-et-Meuse* et sur la *Marche lorraine*.

Combien est suggestif cet appareil militaire, que le tsar de toutes les Russies fait évoluer devant le président de la République alliée, enfant de Lorraine !

L'empereur est à cheval, au pied du tertre où s'élève le pavillon impérial. Poincaré s'est assis à la droite de l'impératrice, devant le pavillon ; quelques regards qu'il échange avec moi me prouvent que nous avons mêmes pensées.

Ce soir, dîner d'adieu à bord de la *France*. Aussitôt après, l'escadre française appareillera pour Stockholm.

L'impératrice s'est fait un devoir d'accompagner l'empereur. Tous les grands-ducs et toutes les grandes-duchesses sont là.

Vers sept heures, une bourrasque passagère a quelque peu endommagé la décoration florale du pont. Néanmoins, l'aspect de la table est fort beau : il a même une sorte de grandeur terrifiante, lorsqu'on regarde les quatre gigantesques canons de 304 millimètres qui allongent leurs volées énormes au-dessus des convives. Le ciel s'est déjà rasséréné ; une brise légère caresse les flots ; la lune se lève à l'horizon.

Entre le tsar et le président, la conversation ne discontinue pas.

De loin, à plusieurs reprises, la grande-duchesse Anastasie élève vers moi sa coupe de champagne, en me montrant d'un geste circulaire l'appareil guerrier qui nous entoure.

Comme on vient de servir la deuxième entrée, un domestique m'apporte un mot de Viviani, griffonné sur un menu : *Préparez vite un communiqué pour la presse.*

L'amiral Grigorowitch, ministre de la Marine, qui est à côté de moi, me glisse à l'oreille :

— On ne vous laissera donc pas tranquille un instant !

Sur mon menu et sur ceux de mes voisins, je rédige hâtivement une note pour l'agence Havas, selon la phraséologie incolore et vide qui sied à ce genre de documents. Pour terminer, je fais cependant allusion à la Serbie en ces termes :

Les deux gouvernements ont constaté la parfaite concordance de leurs vues et de leurs intentions pour le maintien de l'équilibre européen, notamment dans la péninsule balkanique.

J'envoie mon texte à Viviani, qui, après l'avoir lu, me fait au travers de la table un signe de désapprobation.

Voici enfin les toasts. Poincaré lance, comme un coup de clairon, la phrase finale :

...Les deux pays ont le même idéal de paix dans la force, l'honneur et la dignité.

Ces derniers mots, qu'on avait vraiment besoin d'entendre, déchaînent un orage d'applaudissements. Le grand-duc Nicolas-Nicolaïéwitch, la grande-duchesse Anastasie, le grand-duc Nicolas-Michaïlowitch me jettent des regards flamboyants.

Au sortir de table, Viviani s'approche de moi :

— Je n'aime pas beaucoup la dernière phrase de votre note : elle me semble nous engager un peu trop dans la politique balkanique de la Russie... Ne vaudrait-il pas mieux la supprimer, cette phrase?

— Vous ne pouvez cependant pas publier un compte rendu officiel de votre voyage, en paraissant ignorer qu'il y a un différend grave, une menace de conflit entre l'Autriche et la Serbie. On pourrait même croire que vous avez tramé ici je ne sais quoi, dont vous n'osez parler.

— C'est vrai. Veuillez donc me préparer une autre rédaction.

Quelques minutes plus tard, je lui apporte cette formule :

La visite que le président de la République vient de faire à S. M. l'empereur de Russie a offert aux deux gouvernements amis et alliés l'occasion de constater la parfaite communauté de leurs vues sur les divers problèmes que le souci de la paix générale et de l'équilibre européen pose devant les puissances, notamment en Orient.

— Très bien ! me dit Viviani.

Nous allons aussitôt en conférer avec le président de la République, l'empereur, Sazonow et Iswolsky. Tous les quatre approuvent sans réserve le nouveau texte, que j'envoie immédiatement à l'agence Havas.

Cependant, le départ approche. L'empereur exprime à Poincaré le désir de prolonger leur entretien quelques minutes encore :

— Si nous montions sur la passerelle, monsieur le président?... Nous serions plus tranquilles.

Je me trouve ainsi rester seul auprès de l'impératrice, qui me fait asseoir sur un fauteuil, à sa gauche. La pauvre souveraine semble épuisée de fatigue. Avec un sourire contracté, elle me dit, d'une voix blanche :

— Je suis heureuse d'être venue ce soir... Je craignais beaucoup l'orage... La décoration du bateau est magnifique... Le président aura beau temps pour sa traversée...

Mais soudain, elle porte les mains à ses oreilles. Puis timidement, avec un air douloureux et suppliant, elle me montre la musique de l'escadre qui, tout près de nous, vient d'attaquer un allégro furieux à grand renfort de cuivres et de grosses caisses :

— Ne pourriez-vous pas?... murmure-t-elle.

Je devine d'où lui vient son malaise et je lance un signe brusque au chef de musique qui, sans y rien comprendre, arrête net son orchestre.

— Oh ! merci, merci ! me dit l'impératrice en soupirant.

La jeune grande-duchesse Olga, qui est assise à l'autre bord du navire avec le reste de la famille impériale et les membres de la mission française, nous observe depuis quelques instants, d'un œil inquiet. Prestement, elle se lève, glisse vers sa mère avec une grâce agile et lui insinue deux ou trois mots tout bas. Puis, s'adressant à moi, elle poursuit :

— L'impératrice est un peu fatiguée, mais elle vous prie, monsieur l'ambassadeur, de rester auprès d'elle et de continuer à lui parler.

Tandis qu'elle s'éloigne, à petits pas légers et rapides, je reprends la conversation. A ce moment précis, la lune apparaît, dans un archipel de nuages floconneux et lents : tout le golfe de Finlande en est illuminé. Mon thème est trouvé ; je vante le charme des voyages en mer. L'impératrice m'écoute, silencieusement, le regard vide et tendu, les joues marbrées, les lèvres inertes et gonflées. Après

une dizaine de minutes qui me semblent interminables, l'empereur et le président de la République descendent de la passerelle (1).

Il est onze heures. Le départ s'organise. La garde prend les armes ; des commandements brefs retentissent ; la chaloupe de l'*Alexandria* accoste la *France*. Aux sons de l'Hymne russe et de la *Marseillaise*, on échange les compliments d'adieu : l'empereur témoigne une grande cordialité au président de la République. Je prends moi-même congé de Poincaré, qui me donne affectueusement rendez-vous à Paris dans quinze jours.

Comme je salue l'empereur au seuil de la coupée, il me dit :

— Monsieur l'ambassadeur, venez avec moi, je vous prie. Nous pourrons parler tout à l'aise sur mon yacht. On vous reconduira ensuite à Pétersbourg.

De la *France* nous transbordons sur l'*Alexandria*. La famille impériale accompagne seule Leurs Majestés. Les ministres, les dignitaires, les états-majors et mon personnel rentrent directement à Pétersbourg sur un yacht de l'amirauté.

La nuit est splendide. La voie lactée se déroule, éclatante et pure, dans l'éther infini. Pas un souffle de vent. La *France* et sa division d'escorte s'éloignent rapidement vers l'ouest, déroulant derrière elles de longs rubans écumeux qui scintillent sous la lune comme des ruisseaux d'argent.

(1) Pour préciser et authentifier le caractère des entretiens qui eurent lieu, pendant ce voyage, entre le président de la République et le tsar, il n'est peut-être pas superflu de rappeler ici la lettre que Nicolas II adressait à M. Poincaré, le 13 mai 1916, quand M. Viviani se rendit de nouveau en Russie :

J'ai eu beaucoup de plaisir à revoir M. Viviani, Garde des Sceaux, que je connaissais déjà et à me remémorer, à cette occasion, ma dernière entrevue avec vous.

Nous ne songions alors qu'à assurer le développement pacifique de nos deux pays, tandis que l'ennemi tramait déjà son attentat contre la paix de l'Europe, dans l'espoir de s'arroger l'hégémonie du monde...

Quand toute la suite impériale est à bord, l'amiral Nilow vient prendre les ordres de l'empereur, qui me dit :

— Cette nuit est magnifique. Si nous faisions un tour en mer?...

L'*Alexandria* se dirige vers la côte de Finlande.

M'ayant fait asseoir auprès de lui, à l'arrière du yacht, l'empereur me raconte l'entretien qu'il vient d'avoir avec Poincaré :

— Je suis enchanté de ma conversation avec le président ; nous nous sommes accordés à merveille. Je ne suis pas moins pacifique que lui et il n'est pas moins résolu que moi à faire tout ce qu'il faudra pour ne pas laisser compromettre la paix. Il redoute une manœuvre austro-allemande contre la Serbie et il pense que nous devrons y répondre par un intime et solide accord de nos diplomaties. Je le pense également. Nous devrons nous montrer aussi fermes qu'unis dans la recherche des transactions possibles et des accommodements nécessaires. Plus la situation sera difficile, plus nous devrons être unis et fermes.

— Cette politique me paraît la sagesse même... Je crains que nous n'ayons à l'appliquer avant peu.

— Vous êtes toujours inquiet?

— Oui, sire.

— Vous avez des motifs nouveaux d'inquiétude?

— J'en ai au moins un, — le retour inopiné de mon collègue Szapary et la réserve froide, hostile, dans laquelle il s'est enfermé avant-hier devant M. le président de la République... L'Allemagne et l'Autriche nous préparent un éclat.

— Que peuvent-elles vouloir?... Se procurer un succès diplomatique aux dépens de la Serbie?... Infliger un échec à la Triple Entente?... Non, non... malgré toutes les apparences, l'empereur Guillaume est trop prudent pour lancer son pays dans une folle aventure. Et l'empereur François-Joseph ne demande plus qu'à mourir en paix.

Durant une minute, il reste silencieux, rêveur, comme s'il suivait une idée confuse. Puis il se lève et fait quelques pas sur le pont.

Autour de nous, les grands-ducs, debout, guettent l'instant où ils pourront enfin s'approcher du maître, qui leur dispense parcimonieusement quelques paroles banales. Il les appelle, l'un après l'autre, et semble leur témoigner à tous un entier abandon, une affectueuse familiarité, comme pour leur faire oublier la distance où il les tient d'habitude et la règle qu'il s'est imposée de ne jamais leur parler politique.

Le grand-duc Nicolas-Nicolaïéwitch, le grand-duc Nicolas-Michaïlowitch, le grand-duc Paul-Alexandrowitch, la grande-duchesse Marie-Pavlowna m'entourent, se félicitant et me félicitant de ce que la visite présidentielle ait si parfaitement réussi. En style de cour, cela signifie que le monarque est satisfait.

Cependant, les grandes-duchesses Anastasie et Militza, « les deux Monténégrines », me prennent à part :

— Oh ! Ce toast du président, voilà ce qu'il fallait dire, voilà ce que nous attendions depuis si longtemps ! La paix, *dans la force, l'honneur et la dignité!* Rappelez-vous bien ces paroles, monsieur l'ambassadeur ; elles marqueront une date dans l'histoire du monde...

A minuit trois quarts, l'*Alexandria* mouille dans le havre de Péterhof.

Après m'être séparé de l'empereur et de l'impératrice, je passe à bord du yacht d'escorte, la *Strela*, qui me ramène à Pétersbourg, où je débarque à deux heures et demie du matin. En remontant la Néwa sous le ciel étoilé, je songe à la prophétie ardente des sibylles monténégrines.

CHAPITRE II

24 JUILLET-2 AOUT 1914

Ultimatum de l'Autriche-Hongrie à la Serbie. Attitude conciliante que prend aussitôt le gouvernement russe ; vains efforts du ministre des Affaires étrangères, Sazonow, pour amener l'Angleterre à se déclarer immédiatement du côté de la Russie et de la France. Langage intransigeant des ambassadeurs d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie. Sur ma demande, Sazonow accepte d'avance toutes les mesures que la France et l'Angleterre jugeront susceptibles de conjurer la guerre. — Mobilisation générale de l'armée austro-hongroise. Démarche comminatoire de l'ambassadeur d'Allemagne. Précautions militaires de l'état-major russe. — Bombardement de Belgrade. Suprême tentative du gouvernement russe pour sauvegarder la paix. Échange de télégrammes entre l'empereur Nicolas et l'empereur Guillaume. Mobilisation générale de l'armée russe. Ultimatum de l'Allemagne à la Russie. — Déclaration de guerre : « Il y a une justice divine !... » — Mobilisation générale de l'armée française. Manifeste du tsar à son peuple. Cérémonie religieuse au Palais d'hiver : le serment de 1812.

Vendredi, 24 juillet 1914.

Très fatigué par ces quatre jours de continuelle tension, j'espérais me reposer un peu et j'avais commandé à mon domestique de me laisser dormir. Mais, à sept heures du matin, un coup de téléphone m'éveille en sursaut : on m'annonce que l'Autriche a remis hier soir un ultimatum à la Serbie.

Au premier instant et dans l'état de somnolence où je suis, la nouvelle me produit une étrange impression

de surprise et d'authenticité ; l'événement m'apparaît à la fois irréel et certain, imaginaire et avéré. Il me semble que je poursuis ma conversation d'hier avec l'empereur, que je formule des hypothèses et des prévisions ; simultanément, j'ai la sensation forte, positive, irrécusable, du fait accompli.

Pendant la matinée, les détails de ce qui s'est passé à Belgrade commencent d'arriver...

A midi et demi, Sazonow et Buchanan se réunissent chez moi, pour conférer de la situation. Notre entretien, interrompu par le déjeuner, reprend aussitôt. Me fondant sur les toasts échangés par l'empereur et le président, sur les déclarations réciproques des deux ministres des Affaires étrangères, enfin, sur la note communiquée hier à l'Agence Havas, je n'hésite pas à me prononcer pour une politique de fermeté.

— Mais, si cette politique doit nous mener à la guerre?... dit Sazonow.

— Elle ne nous mènera à la guerre que si les puissances germaniques sont dès maintenant résolues à employer les moyens de force pour s'assurer l'hégémonie de l'Orient. La fermeté n'exclut pas la conciliation. Mais encore faut-il que la partie adverse consente à négocier et à transiger. Vous connaissez mes idées personnelles sur les desseins de l'Allemagne. L'ultimatum autrichien me paraît ouvrir la crise dangereuse que je prévois depuis longtemps. A partir d'aujourd'hui, nous devons admettre que la guerre peut éclater d'un instant à l'autre. Et cette perspective doit dominer toute notre action diplomatique.

Buchanan suppose que son gouvernement voudra rester neutre ; il craint dès lors que la France et la Russie ne soient écrasées par la Triple Alliance.

Sazonow lui objecte :

— Dans les conjonctures actuelles, la neutralité de l'Angleterre équivaudrait à son suicide !

— C'est ma conviction, réplique tristement sir George.

Mais je crains que notre opinion publique ne soit encore très éloignée de comprendre ce que l'intérêt national nous commande avec tant d'évidence.

J'insiste sur le rôle décisif que l'Angleterre peut jouer pour éteindre les ardeurs belliqueuses de l'Allemagne ; j'invoque l'opinion que l'empereur Nicolas m'exprimait il y a quatre jours : « A moins d'avoir perdu complètement la raison, l'Allemagne n'osera jamais attaquer la Russie, la France et l'Angleterre réunies. » Il est donc urgent que le gouvernement britannique se déclare en faveur de notre cause, qui est la cause de la paix. Sazonow parle avec chaleur dans le même sens.

Buchanan nous promet d'appuyer énergiquement, auprès de sir Edward Grey, la politique de résistance aux prétentions germaniques.

A trois heures, Sazonow nous quitte pour se rendre à l'île Iélaguine, où le président du Conseil Gorémykine a convoqué les ministres.

A huit heures du soir, je vais au ministère des Affaires étrangères, où Sazonow est en conférence avec mon collègue d'Allemagne.

Après quelques minutes, je vois sortir Pourtalès, le visage congestionné, l'œil fulgurant. La discussion a dû être chaude. Il me serre évasivement la main, tandis que j'entre dans le cabinet du ministre.

Sazonow est encore tout frémissant de la controverse qu'il vient de soutenir ; il a les gestes nerveux, la voix sèche et saccadée.

— Eh bien ! lui dis-je, que s'est-il passé?

— Comme je le prévoyais, l'Allemagne soutient à fond la cause autrichienne. Pas le moindre mot de conciliation. Aussi, j'ai déclaré très net à Pourtalès que nous ne laisserons pas la Serbie seule en tête-à-tête avec l'Autriche dans le règlement de leur querelle. Notre entretien s'est terminé sur un ton très vif.

— Ah ! Très vif?

— Oui... Savez-vous ce qu'il a osé me dire? Il m'a reproché, à moi et à tous les Russes, de ne pas aimer l'Autriche, de ne pas avoir scrupule à troubler les dernières années de son vénérable empereur. J'ai riposté : « Non, certes, nous n'aimons pas l'Autriche... Et pourquoi donc l'aimerions-nous? Elle ne nous a jamais fait que du mal. Quant à son vénérable empereur, s'il a encore sa couronne sur la tête, c'est à nous qu'il le doit. Rappelez-vous comme il nous a témoigné sa reconnaissance, en 1855, en 1878, en 1908... Nous reprocher de ne pas aimer l'Autriche, non, vraiment, c'est trop fort ! »

— Tout cela est mauvais, mon cher ministre. Si la conversation entre Pétersbourg et Berlin doit continuer de la sorte, elle ne se poursuivra pas longtemps. Avant peu, nous verrons l'empereur Guillaume se dresser *dans son armure étincelante*. De grâce, soyez calme ; épuisez tous les moyens d'accommodement ! N'oubliez pas que mon gouvernement est un gouvernement d'opinion publique et qu'il ne pourra vous soutenir efficacement que s'il a l'opinion pour lui. Enfin, pensez à l'opinion anglaise.

— Je ferai tout le possible pour éviter la guerre. Mais comme vous, je suis très inquiet de la tournure que prennent les choses.

— Puis-je certifier à mon gouvernement que vous n'avez ordonné encore aucune mesure militaire?

— Aucune, je vous l'affirme. Nous avons seulement décidé de faire rentrer en secret les quatre-vingts millions de roubles, que nous avons en dépôt dans les banques allemandes.

Il ajoute qu'il va s'efforcer d'obtenir du comte Berchtold une prolongation du délai imparti à la Serbie par l'ultimatum, afin que les puissances aient le temps de se former une opinion sur le dossier judiciaire du conflit et de chercher une voie de conciliation.

Les ministres russes se réuniront demain, sous la présidence de l'empereur. Je recommande à Sazonow une prudence extrême dans les avis qu'il émettra.

Notre conversation a suffi à lui détendre les nerfs. Et c'est très posément qu'il reprend :

— N'ayez aucune crainte ! Vous connaissez d'ailleurs la sagesse de l'empereur... Berchtold s'est mis dans son tort : nous devons lui faire assumer toute la responsabilité de ce qui peut suivre. Je considère même que, si le cabinet de Vienne passe à l'action, les Serbes devront laisser envahir leur territoire et se borner à dénoncer au monde civilisé l'infamie de l'Autriche.

* * *

Samedi, 25 juillet 1914.

Hier, les ambassadeurs d'Allemagne à Paris et à Londres sont venus lire aux gouvernements français et britannique une note où il est déclaré que le différend austro-serbe doit être exclusivement réglé entre Vienne et Belgrade. La note se termine ainsi : *Le gouvernement allemand désire ardemment que le conflit soit localisé, toute intervention d'une tierce puissance devant, par le jeu naturel des alliances, provoquer des conséquences incalculables.*

Voilà les procédés d'intimidation qui commencent !

A trois heures de l'après-midi, Sazonow me reçoit avec Buchanan. Il nous annonce qu'un conseil extraordinaire a été tenu ce matin, à Krasnoïé-Sélo, sous la présidence de l'empereur et que Sa Majesté a décidé, *en principe*, de mobiliser les treize corps d'armée qui sont éventuellement destinés à opérer contre l'Autriche-Hongrie.

Puis, très gravement, s'adressant à Buchanan, il insiste de toutes ses forces pour que l'Angleterre ne tarde pas davantage à se ranger du côté de la Russie et de la France,

dans une crise où l'enjeu n'est pas seulement l'équilibre européen, mais la liberté même de l'Europe.

J'appuie les instances de Sazonow et je termine par cet argument *ad hominem*, en montrant le portrait du grand chancelier Gortchakow qui orne le cabinet où nous délibérons.

— Ici même, au moins de juillet 1870, mon cher sir George, le prince Gortchakow déclarait à votre père (1), qui lui dénonçait le danger des ambitions germaniques : *L'accroissement de la puissance allemande n'a rien qui puisse inquiéter la Russie.* Que l'Angleterre d'aujourd'hui ne commette pas la faute qui a coûté si cher à la Russie d'alors !

— Vous savez bien que vous prêchez un convaincu, fait Buchanan avec un geste de découragement.

D'heure en heure, l'émotion s'accroît dans le public. La note suivante est communiquée à la presse :

Le gouvernement impérial suit attentivement l'évolution du conflit austro-serbe, qui ne peut pas laisser la Russie indifférente.

Presque en même temps, Pourtalès fait savoir à Sazonow que l'Allemagne appuie naturellement, comme alliée de l'Autriche, les légitimes revendications du cabinet de Vienne contre la Serbie.

De son côté, Sazonow conseille au gouvernement serbe de solliciter sans retard la médiation du gouvernement britannique.

A sept heures du soir, je me rends à la gare de Varsovie pour dire adieu à Iswolsky, qui rejoint en hâte son poste. Sur les quais, l'animation est vive : les trains sont bondés d'officiers et de soldats. Cela sent déjà la mobilisation. Nous échangeons rapidement nos impressions et nous concluons de même :

(1) Sir Andrew Buchanan, qui était alors ambassadeur à Saint-Pétersbourg.

— Cette fois, c'est la guerre.

Rentré à l'ambassade, j'apprends que l'empereur vient d'ordonner les mesures préliminaires de la mobilisation dans les circonscriptions militaires de Kiew, d'Odessa, de Kazan et de Moscou. De plus, les villes et gouvernements de Saint-Pétersbourg et de Moscou, sont déclarés en état de siège. Enfin, le camp de Krasnoïé-Sélo est levé et les troupes sont renvoyées, dès ce soir, dans leurs garnisons normales.

A huit heures et demie, mon attaché militaire, le général de Laguiche, est mandé à Krasnoïé-Sélo pour conférer avec le grand-duc Nicolas-Nicolaïéwitch et le général Soukhomlinow, ministre de la Guerre.

* * *

Dimanche, 26 juillet 1914.

Cet après-midi, quand je vais chez Sazonow, mon impression est meilleure.

Il vient de recevoir mon collègue d'Autriche-Hongrie, le comte Szapary, et l'a convié « à une franche et loyale explication ».

Puis, article par article, il a relu le texte de l'ultimatum remis à Belgrade, en faisant ressortir le caractère inadmissible, absurde, injurieux, des principales clauses. Tout cela dit sur un ton très amical :

— L'intention qui a inspiré ce document est légitime, si vous n'avez eu d'autre but que de protéger votre territoire contre les menées des anarchistes serbes ; mais la forme est indéfendable...

Il a conclu, avec chaleur :

— Reprenez votre ultimatum ; modifiez-en la rédaction et je vous garantis le résultat.

Szapary s'est montré touché, presque persuadé même

par ce langage ; il a toutefois réservé l'opinion de son gouvernement.

Sazonow va donc proposer, dès ce soir, à Berchtold, d'ouvrir une conversation directe entre Pétersbourg et Vienne pour concerter les changements à introduire dans l'ultimatum.

Je félicite Sazonow d'avoir si heureusement mené l'entretien. Il me répond :

— Je ne me départirai pas de cette attitude. Jusqu'au dernier instant, je négocierai.

Puis, passant la main devant ses yeux, comme si une vision effrayante lui traversait l'esprit, il me demande, d'une voix qui tremble :

— Sincèrement, de vous à moi, croyez-vous que nous puissions encore sauver la paix?

— Si nous n'avions affaire qu'à l'Autriche, j'aurais de l'espoir... Mais il y a l'Allemagne ; elle a promis à son alliée un grand succès d'amour-propre ; elle est convaincue que nous n'oserons pas lui tenir tête jusqu'au bout, que la Triple Entente cédera comme elle a toujours cédé. Or, cette fois, nous ne pouvons plus céder, sous peine de n'exister plus. Nous n'éviterons pas la guerre.

— Ah ! mon cher ambassadeur, c'est affreux de songer à ce qui se prépare.

***

Lundi, 27 juillet 1914.

Dans les sphères officielles, la journée a été calme : la diplomatie poursuit méthodiquement son travail de procédure.

Accablé de télégrammes et de visites, l'esprit obsédé, je vais avant le dîner faire un tour de promenade aux Iles ; je descends de voiture dans l'allée ombrageuse et solitaire qui longe le palais d'Iélaguine. L'heure est propice au recueillement. Une clarté soyeuse coule à tra-

vers les ramures touffues et luisantes des grands chênes. Aucun souffle d'air ne remue les branches ; mais, par instants, l'on respire des effluves humides qui semblent la fraîche haleine des plantes et des eaux.

Mes réflexions sont d'un pessimisme radical. Quelque effort que je fasse pour les contredire, elles me ramènent toujours à cette conclusion : la guerre. Le temps des combinaisons et des artifices diplomatiques est passé. Auprès des causes lointaines et profondes qui ont déterminé la crise actuelle, les incidents de ces derniers jours ne sont rien. Il n'y a plus d'initiative individuelle, il n'y a plus de volonté humaine qui puisse résister au mécanisme automatique des forces déchaînées. Nous autres, diplomates, nous avons perdu toute action sur les événements ; nous ne pouvons plus qu'essayer de les prévoir et insister pour que nos gouvernements y adaptent leur conduite.

D'après les télégrammes des agences, il semble qu'en France le moral soit bon. Pas de nervosisme, pas d'affolement ; une confiance calme et forte ; une parfaite solidarité nationale. Et dire que c'est le même pays qui, hier, se passionnait pour les scandales du procès Caillaux et s'hypnotisait devant le cloaque du palais de justice !

Dans toute la Russie, le sentiment public s'exaspère. Sazonow s'applique et réussit encore à modérer la presse. Il est obligé toutefois de donner aux journalistes un peu de pâture pour calmer leur fringale et il leur a fait dire : « Si vous le voulez, tapez sur l'Autriche ; mais soyez modérés envers l'Allemagne. »

***

Mardi, 28 juillet 1914.

A trois heures de l'après-midi, je vais au ministère des Affaires étrangères. Buchanan est en conférence avec Sazonow.

L'ambassadeur d'Allemagne attend son tour d'être reçu. Je l'aborde franchement :

— Eh bien ! Vous êtes vous enfin décidés à calmer votre alliée? Vous seuls êtes en situation de faire entendre à l'Autriche des conseils de sagesse.

Il m'objecte aussitôt, avec des saccades dans la voix :

— Mais c'est ici qu'il faut qu'on se calme et qu'on cesse d'exciter la Serbie !

— Je vous affirme sur l'honneur que le gouvernement russe est parfaitement calme et prêt à toutes les solutions conciliatrices. Mais ne lui demandez pas de laisser anéantir la Serbie. Ce serait lui demander l'impossible.

Il me lance, d'un ton sec :

— Nous ne pouvons pas abandonner notre alliée.

— Permettez-moi de vous parler librement, mon cher collègue. L'heure est assez grave et je pense que nous nous estimons assez l'un l'autre pour que nous ayons le droit de nous expliquer en toute franchise... Si dans un jour, dans deux jours au plus, le conflit austro-serbe n'est pas apaisé, c'est la guerre, la guerre générale, une catastrophe telle que le monde n'en a peut-être jamais connu. Or, cette calamité peut encore être conjurée puisque le gouvernement russe est pacifique, puisque le gouvernement britannique est pacifique, puisque votre gouvernement lui-même se dit pacifique.

A ces mots, Pourtalès éclate :

— Oui, certes, et j'en atteste Dieu ! l'Allemagne est pacifique ! Voilà quarante-trois ans que nous sauvegardons la paix de l'Europe ! Pendant quarante-trois ans, nous avons mis notre honneur à ne pas abuser de notre force ! Et c'est nous qu'on accuse aujourd'hui de vouloir déchaîner la guerre !... L'histoire prouvera que nous avons le bon droit pour nous et que notre conscience n'a rien à se reprocher.

— En sommes-nous déjà au point qu'il faille invoquer

le jugement de l'histoire? N'y a-t-il donc plus aucune chance de salut?

L'émotion qui étreint Pourtalès est telle qu'il ne peut plus parler. Ses mains tremblent; ses yeux se voilent de larmes. Avec une trépidation de colère contenue, il répète :

— Nous ne pouvons pas abandonner, nous n'abandonnerons pas notre alliée... Non, nous ne l'abandonnerons pas!

Sur ce, l'ambassadeur d'Angleterre sort du cabinet de Sazonow. Pourtalès s'y précipite, la mine farouche, sans même serrer la main de Buchanan au passage.

— Dans quel état il est! me dit sir George... La situation a encore empiré... Je ne doute plus que la Russie ne marche à fond; *she is thoroughly in earnest*. Je viens de supplier Sazonow de ne consentir à aucune mesure militaire que l'Allemagne pourrait interpréter comme une provocation. Il faut laisser au gouvernement allemand toute la responsabilité et toute l'initiative de l'attaque. L'opinion anglaise n'admettra l'idée de participer à la guerre que si l'agression vient indubitablement de l'Allemagne... De grâce, parlez dans le même sens à Sazonow.

— Je ne lui tiens pas d'autre langage.

A ce moment, survient l'ambassadeur d'Autriche. Il est pâle. La raideur, qu'il affecte envers nous, contraste avec la souple et courtoise affabilité qui lui est habituelle.

Buchanan et moi, nous essayons de le faire parler.

— Avez-vous reçu de Vienne, lui dis-je, de meilleures nouvelles? Pouvez-vous nous rassurer un peu?

— Non, je ne sais rien de neuf... La machine roule.

Sans vouloir s'expliquer davantage, il répète sa métaphore apocalyptique :

— La machine roule.

Comprenant qu'il n'y a pas à insister, je sors avec Buchanan. Je préfère d'ailleurs ne voir le ministre qu'après qu'il aura reçu Pourtalès et Szapary.

Un quart d'heure plus tard, je me fais annoncer chez Sazonow. Il est blême et vibrant :

— J'ai très mauvaise impression, me dit-il... très mauvaise. Il est clair maintenant que l'Autriche refuse de causer avec nous et que l'Allemagne l'excite sous main.

— Alors, vous n'avez rien pu tirer de Pourtalès?

— Rien, sinon que l'Allemagne ne peut pas abandonner l'Autriche. Mais est-ce que je lui demande de l'abandonner? Je lui demande simplement de m'aider à dénouer la crise par les moyens pacifiques... Du reste, Pourtalès ne se possédait plus; il ne trouvait plus ses mots; il bégayait; il avait l'air effaré. Pourquoi cet effarement?... Ni vous ni moi, nous ne sommes ainsi; nous gardons notre sang-froid, notre *self-control*.

— Pourtalès s'affole, parce que sa responsabilité personnelle est sans doute engagée. Je crains qu'il n'ait contribué à lancer son gouvernement dans cette terrible aventure, en affirmant que la Russie ne tiendrait pas le coup et que, si par impossible elle ne cédait pas, la France dénoncerait l'alliance russe. Il voit maintenant vers quel abîme il a précipité son pays.

— Vous êtes sûr de cela?

— Presque... Hier encore, Pourtalès affirmait au ministre des Pays-Bas et au chargé d'affaires de Belgique que la Russie capitulerait et que ce serait un triomphe pour la Triple Alliance. Je le sais de la meilleure source.

Sazonow fait un geste d'accablement et demeure silencieux. Je reprends :

— Du côté de Berlin et de Vienne, le sort est jeté. Maintenant, c'est à Londres surtout que vous devez penser. Je vous supplie de ne prendre aucune mesure militaire sur le front allemand et d'être même très circonspect sur le front autrichien, tant que l'Allemagne n'a pas dévoilé son jeu. La moindre impru-

dence de votre part nous coûterait le concours de l'Angleterre.

— C'est aussi mon avis ; mais notre état-major s'impatiente et j'ai déjà grand'peine à le retenir.

Ces derniers mots m'inquiètent ; une idée me vient :

— Si grave que soit le danger, si faibles que soient encore les chances de salut, nous devons, vous et moi, tenter jusqu'à l'impossible pour sauver la paix. Je vous prie de considérer que je suis, moi, dans une position sans précédent pour un ambassadeur. Le chef de l'État et le chef du gouvernement sont en mer ; je ne peux correspondre avec eux que par intermittence et de la façon la plus incertaine ; d'ailleurs, comme ils ne connaissent qu'imparfaitement la situation, ils ne peuvent m'envoyer aucune instruction. A Paris, le ministère est décapité ; sa correspondance avec le président de la République et le président du Conseil n'est pas moins irrégulière et défectueuse que la mienne. Ma responsabilité est donc énorme. C'est pourquoi je vous demande de vous engager, dès maintenant, à accepter toutes les procédures que la France et l'Angleterre vous proposeront pour sauvegarder la paix.

— Mais c'est impossible !... Comment voulez-vous que j'accepte d'avance des procédures dont je ne connais ni l'objet, ni les conditions?

— Je viens de vous dire que nous devons tenter jusqu'à l'impossible pour conjurer la guerre. J'insiste donc sur ma demande.

Après une courte hésitation, il me répond :

— Eh bien ! oui, j'accepte.

— Je considère votre engagement comme officiel et je vais le télégraphier à Paris.

— Vous pouvez le télégraphier.

— Merci ! Vous soulagez ma conscience d'un grand poids.

* * *

Mercredi, 29 juillet 1914.

Le prologue du drame me paraît arrivé à la dernière scène.

Hier soir, le gouvernement austro-hongrois a ordonné la mobilisation générale de l'armée ; le cabinet de Vienne se refuse donc à l'entretien direct que lui proposait le gouvernement russe.

Cet après-midi, vers trois heures, Pourtalès vient déclarer à Sazonow que, si la Russie ne cesse pas immédiatement ses préparatifs militaires, l'Allemagne mobilisera aussi son armée. Sazonow lui répond que les préparatifs de l'état-major russe sont motivés par l'intransigeance obstinée du cabinet de Vienne et par le fait que huit corps austro-hongrois sont déjà sur le pied de guerre.

A onze heures du soir, Nicolas-Alexandrowitch Basily, vice-directeur de la chancellerie du ministère des Affaires étrangères, se présente à mon ambassade ; il vient m'annoncer que le ton impératif sur lequel l'ambassadeur d'Allemagne s'est exprimé cet après-midi a déterminé le gouvernement russe : 1° à ordonner, cette nuit même, la mobilisation des treize corps destinés à opérer contre l'Autriche-Hongrie ; et 2° à commencer secrètement la mobilisation générale.

Ces derniers mots me font sursauter :

— N'est-il donc pas possible de s'en tenir, provisoirement du moins, à une mobilisation partielle?

— Non. La question vient d'être examinée à fond par un conseil de nos plus hauts chefs militaires. Ils ont reconnu que, dans les circonstances présentes, le gouvernement russe n'a pas le choix entre la mobilisation partielle et la mobilisation générale ; car la mobilisation partielle

ne serait techniquement exécutable qu'à la condition de disloquer tout le mécanisme de la mobilisation générale. Donc, si nous nous bornions aujourd'hui à mobiliser les treize corps destinés à opérer contre l'Autriche et que, demain, l'Allemagne se résolût à soutenir militairement son alliée, nous serions impuissants à nous défendre du côté de la Pologne et de la Prusse orientale... La France n'est-elle pas aussi intéressée que nous à ce que nous puissions intervenir promptement contre l'Allemagne?

— Vous invoquez là des considérations fortes. J'estime néanmoins que votre état-major ne doit prendre aucune mesure avant d'en avoir conféré avec l'état-major français. Veuillez dire de ma part à M. Sazonow que j'appelle sur ce point sa plus sérieuse attention et que je désire avoir sa réponse dans le cours de cette nuit (1).

* * *

Jeudi, 30 juillet 1914.

A peine Basily est-il rentré au ministère des Affaires étrangères que Sazonow me prie, par téléphone, de lui envoyer mon premier secrétaire, Chambrun, « pour une communication très urgente ». En même temps, mon atta-

(1) L'exacte chronologie des faits oblige à mentionner ici un document capital, qui ne fut révélé que six mois plus tard.

En cette journée du 29 juillet, l'empereur Nicolas, obéissant au mouvement de son cœur et sans vouloir prendre conseil de personne, télégraphia à l'empereur Guillaume pour lui proposer de soumettre le litige austro-serbe au tribunal de la Haye. Que le kaiser acceptât cette procédure d'arbitrage et la guerre était définitivement conjurée ; mais il ne répondit même pas à la proposition du tsar.

Les événements se précipitèrent ensuite avec une telle rapidité que Nicolas II omit de faire connaître à M. Sazonow l'initiative personnelle qu'il avait cru devoir prendre.

Le télégramme du 29 juillet ne fut retrouvé que le 30 janvier 1915 dans les papiers de l'empereur ; il fut aussitôt publié dans le *Messager officiel de l'Empire* (voir plus loin, p. 285).

ché militaire, le général de Laguiche, est appelé à l'état-major général. Il est minuit trois quarts.

L'empereur Nicolas, qui a reçu, dans la soirée, un télégramme personnel de l'empereur Guillaume, a décidé, en effet, de surseoir à la mobilisation générale ; car l'empereur Guillaume lui affirme qu' « il s'emploie, de toutes ses forces, à favoriser une entente directe entre l'Autriche et la Russie ». Le tsar a pris cette décision de son autorité propre, malgré la résistance de ses généraux qui lui ont représenté une fois de plus les inconvénients, les périls même d'une mobilisation partielle. Je n'annonce donc à Paris que la mobilisation des treize corps russes, destinés à opérer éventuellement contre l'Autriche.

Ce matin, au réveil, les journaux nous apprennent que l'armée austro-hongroise a préludé hier soir à l'attaque de la Serbie par le bombardement de Belgrade.

La nouvelle, qui se propage aussitôt dans le public, y provoque une émotion violente. De tous côtés, on me téléphone pour me demander si j'ai quelques détails sur l'événement, si la France est résolue à soutenir la Russie, etc. Des groupes animés discutent dans les rues. Et, devant mes fenêtres, sur le quai de la Néwa, quatre *moujiks*, qui déchargent du bois, s'interrompent de leur travail pour écouter leur patron, qui leur lit le journal. Puis ils pérorent longuement, tous les cinq, avec des gestes graves et des mines indignées : la délibération se termine par des signes de croix.

A deux heures de l'après-midi, Pourtalès se rend au ministère des Affaires étrangères. Sazonow, qui le reçoit immédiatement, devine dès les premiers mots que l'Allemagne ne veut pas prononcer à Vienne la parole modératrice qui sauverait la paix.

L'attitude de Pourtalès n'est d'ailleurs que trop significative : il est effondré ; car il aperçoit maintenant les

conséquences de la politique intransigeante dont il a été l'instrument, sinon même l'instigateur ; il voit la catastrophe inévitable et il succombe sous le poids de sa responsabilité :

— De grâce, dit-il à Sazonow, faites-moi une proposition quelconque, que je puisse recommander à mon gouvernement. C'est mon dernier espoir.

Sazonow improvise immédiatement cette formule ingénieuse :

Si l'Autriche, reconnaissant que la question austro-serbe a pris le caractère d'une question européenne, se déclare prête à éliminer de son ultimatum les points qui portent atteinte aux droits souverains de la Serbie, la Russie s'engage à cesser ses préparatifs militaires.

Toujours accablé, les yeux hagards, la parole bégayante, Pourtalès se retire, d'un pas chancelant.

Une heure plus tard, Sazonow est introduit au palais de Péterhof, pour faire son rapport à l'empereur. Il trouve le souverain très mal impressionné par un télégramme que l'empereur Guillaume lui a expédié dans la nuit et dont le ton est presque menaçant :

Si la Russie mobilise contre l'Autriche-Hongrie, la mission de médiateur, que j'ai acceptée sur ton instante prière, sera compromise, sinon même rendue impossible. Tout le poids de la décision à prendre pèse actuellement sur tes épaules, qui auront à supporter la responsabilité de la guerre ou de la paix.

Ayant lu et relu ce télégramme. Sazonow fait un geste désespéré :

— Nous n'éviterons plus la guerre !... L'Allemagne se dérobe visiblement à l'action médiatrice que nous lui demandons et elle ne cherche plus qu'à gagner du temps pour achever en secret ses préparatifs d'offensive. Dans ces conditions, je ne crois pas que Votre Majesté puisse différer davantage à ordonner la mobilisation générale.

Très pâle et la gorge étreinte, l'empereur lui répond :

— Songez à la responsabilité que vous me conseillez de prendre ! Songez qu'il s'agit d'envoyer des milliers et des milliers d'hommes à la mort !

Sazonow reprend :

— Ni la conscience de Votre Majesté ni la mienne n'auront rien à se reprocher, si la guerre éclate. Votre Majesté et son gouvernement auront fait tout le possible pour épargner au monde cette effroyable épreuve... Mais aujourd'hui, j'ai la conviction que la diplomatie a fini son œuvre. Il faut penser désormais à la sûreté de l'empire. Si Votre Majesté arrête nos préliminaires de mobilisation, Elle n'aura réussi qu'à disloquer notre organisation militaire et à déconcerter nos alliés. La guerre n'en éclatera pas moins, à l'heure voulue par l'Allemagne, et nous surprendra en plein désarroi.

Après un instant de recueillement, l'empereur prononce, d'un ton ferme :

— Serge-Dimitriéwitch, allez téléphoner au chef d'état-major que j'ordonne la mobilisation générale.

Sazonow descend au vestibule du palais, où se trouve la cabine téléphonique et transmet au général Yannouchkéwitch l'ordre impérial.

La pendule marque exactement quatre heures.

Le cuirassé la *France*, qui portait le président de la République et le président du Conseil, est arrivé hier à Dunkerque, après avoir brûlé les escales prévues à Copenhague et à Christiania.

A six heures, je reçois un télégramme, expédié de Paris ce matin et signé de Viviani. Après avoir affirmé une fois de plus les desseins pacifiques du gouvernement français et renouvelé ses conseils de prudence au gouvernement russe, Viviani ajoute : *La France est résolue à remplir toutes les obligations de l'Alliance.*

Je vais le déclarer à Sazonow, qui me répond, très simplement :

— J'étais sûr de la France.

***

Vendredi, 31 juillet 1914.

L'ordre de mobilisation générale est publié, dès l'aube.

Dans toute la ville, aussi bien dans les quartiers populaires que dans les quartiers riches et aristocratiques, l'enthousiasme est unanime. On me signale des hourras belliqueux sur la place du Palais d'hiver et devant Notre-Dame de Kazan.

L'empereur Nicolas et l'empereur Guillaume poursuivent leur dialogue télégraphique. Le tsar a télégraphié ce matin au kaiser :

Il m'est techniquement impossible de suspendre mes préparatifs militaires. Mais, tant que les pourparlers avec l'Autriche ne seront pas rompus, mes troupes s'abstiendront de toute offensive. Je t'en donne ma parole d'honneur.

A quoi l'empereur Guillaume a répondu :

Je suis allé jusqu'à l'extrême limite du possible dans mes efforts pour maintenir la paix. Ce n'est donc pas moi qui porterai la responsabilité de l'affreux désastre qui menace maintenant tout le monde civilisé. Il ne tient qu'à toi de le conjurer encore. Mon amitié pour toi et ton Empire, que mon grand-père m'a léguée à son lit de mort, est toujours sacrée pour moi et j'ai été fidèle à la Russie lorsqu'elle s'est trouvée dans le malheur, notamment pendant ta dernière guerre. A l'heure actuelle, tu peux encore sauver la paix de l'Europe, si tu arrêtes tes mesures militaires.

Sazonow, toujours attentif à se ménager l'opinion anglaise et soucieux de faire jusqu'à la dernièrs minute tout le possible pour conjurer la guerre, accepte, sans dis-

cussion, quelques changements que sir Edward Grey le prie d'apporter à la proposition dont il a saisi hier le cabinet de Berlin. Voici le nouveau texte :

Si l'Autriche consent à arrêter la marche de ses armées sur le territoire serbe et si, reconnaissant que le conflit austro-serbe a pris le caractère d'une question d'intérêt européen, elle admet que les grandes puissances examinent la satisfaction que la Serbie pourrait accorder au gouvernement d'Autriche-Hongrie sans laisser porter atteinte à ses droits d'État souverain et à son indépendance, la Russie s'engage à conserver son attitude expectante.

A trois heures de l'après-midi, l'ambassadeur d'Allemagne demande à être reçu par l'empereur, qui le prie de venir immédiatement à Péterhof.

Accueilli de la manière la plus affable, Pourtalès se borne à développer le thème exposé dans le dernier télégramme du kaiser : « L'Allemagne fut toujours la meilleure amie de la Russie... Que l'empereur Nicolas consente à révoquer ses mesures militaires, et la paix du monde est sauvée... »

Le tsar répond en faisant valoir les ressources de conciliation que la proposition de Sazonow, remaniée par sir Edward Grey, offre encore pour un règlement honorable du conflit.

A onze heures du soir, Pourtalès se fait annoncer au ministère des Affaires étrangères. Reçu aussitôt, il déclare à Sazonow que si, dans un délai de douze heures, la Russie n'interrompt pas ses mesures de mobilisation, tant du côté de l'Allemagne que du côté de l'Autriche-Hongrie, l'armée allemande sera mobilisée tout entière.

Puis, regardant la pendule qui marque onze heures vingt-cinq, il ajoute :

— Le délai expirera demain à midi.

Sans laisser à Sazonow le temps de formuler aucune

observation, il reprend, d'une voix trépidante et précipitée :

— Consentez à démobiliser !... Consentez à démobiliser !... Consentez à démobiliser !...

Sazonow, très calme, répond :

— Je ne peux que vous confirmer ce que vous a dit Sa Majesté l'empereur. Tant que les pourparlers continueront avec l'Autriche, tant qu'il y aura une chance de conjurer la guerre, nous n'attaquerons pas. Mais il nous est techniquement impossible de démobiliser, sans désagréger tout notre organisme militaire. C'est une considération dont votre état-major lui-même ne peut pas contester la légitimité.

Pourtalès sort, avec des gestes d'effarement.

***

Samedi, 1er août 1914.

Dans la journée d'hier, l'empereur Guillaume a proclamé l'Allemagne « en danger de guerre ». La publication du *Kriegsgefahrzustand* permet l'appel immédiat des réservistes et la fermeture des frontières ; si ce n'est pas encore la mobilisation officielle, c'en est du moins le prélude et le lancement.

Au reçu de cette nouvelle, le tsar a télégraphié au kaiser :

Je comprends que tu sois obligé de mobiliser ; mais je voudrais avoir de toi la même garantie que celle que je t'ai donnée, à savoir que ces mesures ne signifient pas la guerre et que nous poursuivrons nos négociations pour la paix générale si chère à nos cœurs. Notre longue amitié éprouvée doit, avec l'aide de Dieu, réussir à empêcher l'effusion du sang. J'attends avec confiance une réponse de toi.

Le délai assigné par l'ultimatum expirait aujourd'hui à midi ; c'est à sept heures du soir seulement que Pour-

Aquarelle de G. Loukomsky

Pétrograd. — Le Palais d'Hiver

talès se présente au ministère des Affaires étrangères.

Très rouge, les yeux gonflés, suffoquant d'émotion, il remet solennellement à Sazonow une déclaration de guerre, qui se termine par cette phrase théâtrale et mensongère : *Sa Majesté l'empereur, mon auguste souverain, au nom de l'Empire, relève le défi et se considère en état de guerre avec la Russie.*

Sazonow lui répond :

— Vous faites là une politique criminelle. La malédiction des peuples retombera sur vous.

Puis, lisant à voix haute la déclaration de guerre, il est stupéfait d'y voir, entre parenthèses, deux variantes qui sont d'ailleurs d'une minime importance. Ainsi, après les mots : *La Russie ayant refusé de faire droit à...* il y a : (*n'ayant pas cru devoir répondre à...*) Et, plus loin, après les mots : *La Russie ayant manifesté par ce refus...* il y a : (*par cette attitude...*) Il est probable que ces variantes avaient été indiquées de Berlin et que, soit inadvertance, soit précipitation du copiste, elles ont été l'une et l'autre insérées dans le texte officiel.

Pourtalès est si atterré qu'il ne réussit pas à expliquer cette bizarrerie de forme, qui entache de ridicule *in æternum* le document historique d'où vont sortir tant de maux. La lecture finie, Sazonow répète :

— Vous faites là un acte criminel !

— Nous défendons notre honneur !

— Votre honneur n'était pas en jeu. Vous pouviez, d'un mot, conjurer la guerre : vous ne l'avez pas voulu. Dans tout ce que j'ai tenté pour sauver la paix, je n'ai pas trouvé en vous le moindre concours. Mais il y a une justice divine !

Pourtalès reprend, d'une voix sourde, avec un regard éperdu :

— C'est vrai... Il y a une justice divine... Une justice divine !

Il marmonne encore quelques mots incompréhensibles,

et, tout vacillant, il se dirige vers la fenêtre qui est à droite de la porte d'entrée, en face du Palais d'hiver. Là, il s'appuie au chambranle et, soudain, il éclate en sanglots.

Sazonow essaie de le calmer, lui tape dans le dos. Pourtalès balbutie :

— Voilà donc le résultat de ma mission !

Enfin, brusquement, il se jette vers la porte, qu'il a peine à ouvrir, tant ses mains tremblent, et il sort en murmurant :

— Adieu !... Adieu !...

Quelques minutes après, j'entre chez Sazonow, qui me raconte la scène. Il m'apprend, de plus, que Buchanan vient de demander une audience à l'empereur pour lui remettre un télégramme personnel de son souverain. Dans ce télégramme, le roi George adresse un suprême appel à l'esprit pacifique du tsar et le supplie de poursuivre ses efforts de conciliation. La démarche n'a plus d'objet, depuis que Pourtalès a remis la déclaration de guerre. L'empereur recevra néanmoins Buchanan ce soir, à onze heures...

***

Dimanche, 2 août 1914.

Mobilisation générale de l'armée française. L'ordre télégraphique m'est parvenu cette nuit, à deux heures.

Le sort en est donc jeté !... La part de raison qui gouverne les peuples est si faible qu'il a suffi d'une semaine pour déchaîner la folie universelle !... Je ne sais comment l'histoire jugera l'opération diplomatique à laquelle je viens de participer avec Sazonow et Buchanan ; mais nous sommes, tous les trois, en droit d'affirmer que nous avons fait consciencieusement ce qui dépendait de nous pour sauver la paix du monde, sans accepter néanmoins de lui sacrifier ces deux autres biens, plus précieux encore, l'indépendance et l'honneur de nos pays.

Pendant cette semaine décisive, le travail de mon ambassade a été rude : les nuits n'étaient pas moins laborieuses que les jours. Mon personnel a été parfait de zèle et de sang-froid. J'ai trouvé chez tous, chez mon conseiller Doulcet, chez mes attachés militaires le général de Laguiche et le commandant Wehrlin, chez mes secrétaires Chambrun, Gentil, Dulong et Robien, un concours aussi actif et intelligent que cordial et assidu.

Cet après-midi, à trois heures, je me rends au Palais d'hiver d'où, selon les rites, l'empereur doit lancer un manifeste à son peuple. Je suis le seul étranger admis à cette solennité, comme représentant de la puissance alliée.

Le spectacle est majestueux. Dans l'immense galerie de Saint-Georges, qui longe le quai de la Néwa, cinq ou six mille personnes sont réunies. Toute la cour est en costume de gala, tous les officiers de la garnison en tenue de campagne. Au centre de la salle, on a disposé un autel et l'on y a transporté l'icone miraculeuse de la Vierge de Kazan, dont le sanctuaire national de la Perspective Newsky est privé pour quelques heures. En 1812, le feld-maréchal prince Koutousow, partant pour rejoindre l'armée à Smolensk, a longuement prié devant la sainte image.

Dans un silence religieux, le cortège impérial traverse la galerie et se range à la gauche de l'autel. L'empereur me fait inviter à prendre place en face de lui, voulant ainsi, me dit-il, « rendre un public hommage à la fidélité de la France alliée ».

L'office divin commence aussitôt, accompagné par les chants si larges, si pathétiques, de la liturgie orthodoxe. Nicolas II prie avec une contention ardente qui donne à son visage pâle une saisissante expression de mysticité. L'impératrice Alexandra-Féodorowna se tient auprès de lui, le buste raide, la tête haute, les lèvres violacées, le regard fixe, les prunelles vitreuses ; par instants, elle ferme

les yeux, et sa face livide fait alors penser au masque d'une morte.

Après les dernières oraisons, l'aumônier de la cour lit le manifeste du tsar à son peuple, — simple exposé des événements qui ont rendu la guerre inévitable, appel éloquent à toutes les énergies nationales, imploration du Très-Haut, etc. Puis l'empereur, s'approchant de l'autel, élève la main droite vers l'Évangile, qu'on lui présente. Il est encore plus grave, encore plus recueilli, comme s'il allait communier. D'une voix lente, courte et qui appuie sur chaque mot, il déclare :

— Officiers de ma garde, ici présents, je salue en vous toute mon armée et je la bénis. Solennellement, je jure que je ne conclurai pas la paix, tant qu'il y aura un seul ennemi sur le sol de la patrie.

Un fracas de hourras répond à cette déclaration, copiée sur le serment que l'empereur Alexandre Ier prononça en 1812. Pendant près de dix minutes, c'est dans toute la salle un tumulte frénétique, qui se renforce bientôt par les clameurs de la foule massée au long de la Néwa.

Brusquement, avec son impétuosité coutumière, le grand-duc Nicolas, généralissime des armées russes, se jette sur moi et m'embrasse à me broyer. Alors, c'est un redoublement d'enthousiasme, que dominent les cris de : « Vive la France !... Vive la France !... »

A travers la cohue qui m'acclame, j'ai grand'peine à me frayer un passage derrière les souverains et à gagner la sortie.

J'arrive enfin à la place du Palais d'hiver, où une multitude innombrable se presse avec des drapeaux, des bannières, des icones, des portraits du tsar.

L'empereur paraît au balcon. Instantanément, tout le monde s'agenouille et entonne l'hymne russe. En cette minute, pour ces milliers d'hommes qui sont là prosternés, le tsar est vraiment l'autocrate marqué de Dieu, le chef

militaire, politique et religieux de son peuple, le souverain absolu des corps et des âmes.

Tandis que je rentre à l'ambassade, les yeux pleins de cette vision grandiose, je ne puis m'empêcher de songer à la sinistre journée du 22 janvier 1905, où la population ouvrière de Pétersbourg, conduite par le pope Gapone et précédée aussi par les saintes images, s'était massée comme aujourd'hui devant le Palais d'hiver pour implorer « son père, le tsar », et où elle fut impitoyablement mitraillée.

CHAPITRE III

3-17 AOUT 1914

La guerre suscite dans le peuple russe un élan unanime de patriotisme. Le grand-duc Nicolas est nommé généralissime. L'Angleterre se range aux côtés de la France et de la Russie. — L'empereur me reçoit à Péterhof : remerciements à la France ; plan général des opérations militaires ; lutte à outrance. Le grand-duc Nicolas me reçoit ensuite : promesse d'une offensive immédiate et directe contre l'Allemagne. — L'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Russie. — Enthousiasme de l'armée russe. Séance du 8 août à la Douma : union de tous les partis. — La grande-duchesse Marie-Pavlowna. Slavisme et germanisme : les influences allemandes en Russie. — Offensive générale des armées russes. Manifeste du grand-duc Nicolas au peuple polonais.

Lundi, 3 août 1914.

Le ministre de l'Intérieur, Nicolas-Alexéiéwitch Maklakow, m'affirme que la mobilisation générale s'opère sur tout le territoire de l'Empire avec une régularité parfaite, et dans un vif élan de patriotisme.

Je n'avais à cet égard nulle appréhension ; je craignais tout au plus quelques incidents locaux.

Un de mes informateurs, B..., qui appartient aux milieux avancés, me dit :

— Aucune grève, aucun désordre ne sont à prévoir en ce moment. L'élan national est trop fort... Aussi, les chefs du parti socialiste ont-ils prêché, dans toutes les usines, la résignation au devoir militaire ; ils sont d'ailleurs convaincus que cette guerre aboutira au triomphe du prolétariat.

— Le triomphe du prolétariat... même en cas de victoire?

— Oui, car la guerre fera fusionner toutes les classes sociales; elle rapprochera le paysan de l'ouvrier et de l'étudiant; elle mettra une fois de plus en lumière les hontes de notre bureaucratie, ce qui obligera le gouvernement à compter avec l'opinion publique; elle introduira enfin dans la caste nobiliaire des officiers un élément libéral et même démocratique, les lieutenants de réserve. Cet élément a déjà joué un grand rôle politique pendant la guerre de Mandchourie... Sans lui, les émeutes militaires de 1905 n'auraient pas été possibles.

— Soyons victorieux d'abord. Nous verrons ensuite.

Le président de la Douma, Michel-Wladimirowitch Rodzianko, me tient aussi le langage le plus rassurant... pour le présent :

— La guerre, me dit-il, a mis subitement fin à toutes nos dissensions intestines. Dans tous les partis de la Douma, on ne pense qu'à se battre contre l'Allemagne. Le peuple russe n'a pas éprouvé une pareille secousse de patriotisme depuis 1812...

Le grand-duc Nicolas-Nicolaïéwitch est nommé généralissime, à titre provisoire, l'empereur se réservant d'assumer, en temps opportun, le commandement personnel et direct de ses armées.

Cette nomination a motivé une délibération très animée dans le conseil que Sa Majesté a tenu avec ses ministres. L'empereur voulait se mettre immédiatement à la tête des troupes. Gorémykine, Krivochéïne, l'amiral Grigorowitch et surtout Sazonow lui ont représenté, avec une respectueuse insistance, qu'il ne doit pas risquer de compromettre son prestige et son autorité dans la conduite d'une guerre qui s'annonce comme très rude, très dangereuse, et dont les débuts sont des plus incertains.

— Il faut s'attendre, a dit Sazonow, à ce que nous soyons obligés de reculer pendant les premières semaines. Votre Majesté ne doit pas s'exposer aux critiques que ce recul ne manquerait pas de provoquer dans le peuple et même dans l'armée.

L'empereur a objecté l'exemple de son ancêtre, Alexandre Ier, en 1805 et en 1812. Sazonow a judicieusement répliqué :

— Que Votre Majesté veuille bien relire les mémoires et les correspondances du temps. Elle y verra comme son auguste ancêtre a été désapprouvé, blâmé, d'avoir pris en personne le commandement des opérations. Elle y verra aussi tous les maux qui auraient pu être évités, s'il était resté dans sa capitale pour y exercer, de haut, son pouvoir suprême.

L'empereur a fini par se ranger à cet avis.

Le général Soukhomlinow, ministre de la Guerre, qui convoitait depuis longtemps le poste éminent de généralissime, est furieux de s'être vu préférer le grand-duc Nicolas. Et, malheureusement, il est homme à se venger...

***

Mardi, 4 août 1914.

Hier, l'Allemagne a déclaré la guerre à la France.

La mobilisation générale se poursuit avec activité et sans le moindre incident, à travers tout l'empire. On a même gagné, pour les troupes de couverture, cinq ou six heures sur les horaires prévus.

Sazonow, dont j'ai souvent apprécié la vertu de désintéressement et d'intégrité, s'est manifesté à moi, ces temps derniers, sous un aspect qui l'élève encore. Dans la crise actuelle, il ne voit pas seulement un problème politique

à résoudre, mais aussi et surtout un problème moral, où la religion même intervient. Tout son travail intérieur est dominé par les ordres secrets de sa conscience et de sa foi. A plusieurs reprises, il m'a dit :

— Cette politique de l'Autriche et de l'Allemagne est aussi coupable qu'absurde : elle ne renferme pas le moindre élément de moralité ; elle outrage toutes les lois divines.

Ce matin, le voyant épuisé de fatigue, les yeux fébriles et cernés, je lui demande comment il peut supporter un pareil labeur avec une santé si délicate ; il me répond :

— Dieu me soutient.

Toute la journée, des cortèges, portant des drapeaux et des icones, ont défilé devant l'ambassade, aux cris de « Vive la France !... Vive la France !... »

Foule très composite : ouvriers, popes, *moujiks*, étudiants, étudiantes, domestiques, petits employés, etc. L'enthousiasme paraît sincère. Mais, dans ces manifestations si nombreuses et qui se produisent à intervalles si réguliers, quelle part faut-il faire à l'action de la police?...

Je me posais la question, ce soir, vers dix heures, lorsqu'on m'annonce qu'un flot populaire s'est rué sur l'ambassade d'Allemagne et l'a saccagée de fond en comble.

Située sur la place la plus importante de la ville, entre la cathédrale de Saint-Isaac et le palais Marie, l'ambassade d'Allemagne est un édifice « kolossal ». Façade massive en granit de Finlande ; lourdes architraves ; maçonnerie cyclopéenne. Sur le toit, deux énormes chevaux de bronze, tenus en main par des géants, achèvent d'écraser le bâtiment. Abominable comme œuvre d'art, la construction est puissamment symbolique ; elle affirme, avec une éloquence grossière et tapageuse, la prétention de l'Allemagne à prédominer en Russie.

La populace a envahi l'hôtel, brisé les vitres, déchiré

les tentures, crevé les tableaux, jeté par les fenêtres tout le mobilier, y compris les marbres et les bronzes de la Renaissance qui formaient l'admirable collection privée de Pourtalès. Et, pour finir, les assaillants ont renversé sur le trottoir le groupe équestre qui surmontait la façade. Le pillage a duré près d'une heure, sous l'œil complaisant de la police.

Cet acte de vandalisme aurait-il aussi une valeur symbolique? Présagerait-il la ruine de l'influence allemande en Russie?...

Mon collègue d'Autriche-Hongrie, le comte Szapary, est encore à Pétersbourg, sans comprendre pourquoi son gouvernement se montre si peu empressé à rompre les relations avec le gouvernement russe.

***

Mercredi, 5 août 1914.

La colonie française de Pétersbourg fait célébrer aujourd'hui, à Notre-Dame de France, une messe solennelle pour appeler sur nos armées la bénédiction divine.

A cinq heures du matin, Buchanan m'a téléphoné qu'il a reçu dans la nuit un télégramme du Foreign-Office qui lui annonce la participation de l'Angleterre à la guerre. Je prescris donc d'ajouter le pavillon britannique aux pavillons français et russes qui décorent le maître-autel.

A l'église, j'occupe mon fauteuil habituel, dans la travée de droite. Buchanan arrive presque en même temps :

— Mon allié ! Mon cher allié !... me dit-il avec émotion.

Au centre, sur le premier rang, deux fauteuils sont disposés, l'un pour le prince Biélosselsky, aide de camp général de l'empereur, qui représente Sa Majesté, l'autre pour le général Kroupensky, aide de camp du grand-duc Nicolas, qui représente le généralissime.

Dans la travée de gauche, tous les ministres russes sont présents et, derrière eux, une centaine de fonctionnaires, d'officiers, etc.

Toute l'église est pleine et recueillie.

Sur la figure de chaque personne qui arrive, je lis la même surprise joyeuse. La vue de l'*Union-Jack*, qui flotte sur l'autel, apprend à tous que l'Angleterre est désormais notre alliée.

Ces pavillons des trois nations s'harmonisent éloquemment. Composés des mêmes couleurs, bleu, blanc et rouge, ils expriment d'une manière pittoresque et frappante la solidarité des trois peuples coalisés.

A la fin de la messe, la maîtrise chante successivement :

Domine, salvam fac Rempublicam...
Domine, salvum fac Imperatorem Nicolaum...
Domine, salvum fac Regem Britannicum...

Au sortir de la messe, Sazonow m'informe que l'empereur me prie de l'aller voir, cet après-midi, à Péterhof.

Arrivé, à trois heures, au petit cottage d'Alexandria, je suis immédiatement introduit dans le cabinet de Sa Majesté.

Selon l'étiquette, j'ai revêtu le grand uniforme ; mais le cérémonial est simplifié : un maître des cérémonies pour m'accompagner de Pétersbourg à Péterhof, un aide de camp pour m'annoncer et l'immanquable coureur de la maison impériale, en costume du dix-huitième siècle.

Le cabinet du tsar, situé au premier étage, s'éclaire par de larges fenêtres d'où l'on découvre, à perte de vue, le golfe de Finlande. Deux tables chargées de paperasses, un divan et six fauteuils de cuir, quelques gravures à sujets militaires composent tout le mobilier. L'empereur, en tenue de campagne, me reçoit debout :

— J'ai voulu, me dit-il, vous exprimer toute ma gratitude, toute mon admiration pour votre pays. En se

montrant une si fidèle alliée, la France a donné au monde un exemple inoubliable de patriotisme et de loyauté. Transmettez, je vous prie, au gouvernement de la République, mes remerciements les plus cordiaux.

Il articule cette dernière phrase, d'une voix pénétrante, et qui trépide un peu. Son émotion est manifeste ; je réponds :

— Le gouvernement de la République sera très sensible aux remerciements de Votre Majesté. Il les mérite par la promptitude et la résolution avec lesquelles il a rempli ses devoirs d'allié, quand il a dû reconnaître que la cause de la paix était irrémédiablement perdue. Ce jour-là, il n'a pas hésité un instant. Et, dès lors, je n'ai plus eu à transmettre à vos ministres que des paroles de soutien, des assurances de solidarité.

— Je le sais, je le sais !... J'ai d'ailleurs toujours eu foi dans la parole de la France.

Puis nous parlons de la lutte qui va s'engager. L'empereur la prévoit très rude, très longue, très périlleuse :

— Il faut nous armer de courage et de patience. Quant à moi, je combattrai à outrance. Pour obtenir la victoire, je sacrifierai jusqu'à mon dernier rouble et à mon dernier soldat. Tant qu'il y aura un ennemi sur le territoire russe ou sur le territoire français, je ne signerai pas la paix.

C'est du ton le plus calme, le plus uni qu'il me fait cette déclaration solennelle. Il y a, dans sa voix et surtout dans son regard, un mélange singulier de résolution et de placidité, je ne sais quoi d'inébranlable et de passif, de vague et de définitif, comme s'il n'exprimait pas sa volonté personnelle, comme s'il obéissait plutôt à une force extérieure, à un ordre de la Providence ou du Destin.

Moins avancé que lui dans les voies du fatalisme, je lui expose, avec toute l'énergie dont je suis capable, le danger terrible que la France va courir pendant la première phase de la guerre :

— L'armée française devra soutenir le choc formi-

dable de vingt-cinq corps allemands. Je supplie donc Votre Majesté de prescrire à ses troupes une offensive immédiate. Sinon, l'armée française risque d'être écrasée. Et toute la masse allemande se retournerait alors contre la Russie.

Il me répond, en accentuant les mots :

— Aussitôt la mobilisation terminée, j'ordonnerai la marche en avant. Mes troupes sont pleines d'ardeur. L'attaque sera menée avec toute la vigueur possible. Vous savez d'ailleurs que le grand-duc Nicolas a un *allant* extraordinaire.

L'empereur m'interroge ensuite sur des questions de technique militaire, sur les effectifs de l'armée allemande, sur les plans concertés des états-majors français et russe, sur le concours de l'armée et de la flotte anglaises, sur l'attitude éventuelle de la Turquie et de l'Italie, etc., toutes questions dont il me semble exactement instruit.

L'audience dure depuis une heure. Soudain, l'empereur se tait. Il paraît embarrassé et me regarde gravement avec une attitude un peu gauche, avec un geste hésitant des mains. Tout d'un coup, il me saisit dans ses bras :

— Monsieur l'ambassadeur, permettez-moi d'embrasser en vous ma chère et glorieuse France !

Du modeste cottage d'Alexandria, je me rends au somptueux palais de Znamenka, qui est tout proche et où réside le grand-duc Nicolas.

Le généralissime me reçoit dans son vaste cabinet, dont toutes les tables sont couvertes de cartes étalées. A grands pas rapides et résolus, il s'avance vers moi, et de même qu'il y a trois jours au Palais d'hiver, il m'étreint jusqu'à me broyer les épaules :

— Dieu et Jeanne d'Arc sont avec nous, s'exclame-t-il. Nous aurons la victoire !... N'est-ce pas providentiel que la guerre ait éclaté pour une si noble cause? que nos deux peuples aient répondu à l'ordre de mobilisation avec un

tel enthousiasme? que les circonstances nous soient si propices?...

Je me hausse de mon mieux à ce ton de grandiloquence militaire et mystique, dont la forme naïve ne m'empêche pas de sentir l'inspiration généreuse ; je me garde pourtant d'invoquer Jeanne d'Arc, puisqu'il s'agit aujourd'hui, non pas de « bouter les Anglais hors de France », mais de les attirer dedans et le plus vite possible.

Sans transition, j'aborde la question, grave entre toutes :

— Dans combien de jours, Monseigneur, ordonnerez-vous l'offensive?

— J'ordonnerai l'offensive aussitôt que l'opération sera exécutable et j'attaquerai à fond... Peut-être même n'attendrai-je pas que la concentration de tous mes corps soit terminée. Dès que je me sentirai en force, j'attaquerai... Ce sera probablement le 14 août.

Il m'explique ensuite son plan général de manœuvre : 1° un groupe d'armées opérant sur le front prussien ; 2° un groupe d'armées opérant sur le front galicien ; 3° une masse en Pologne destinée à foncer sur Berlin, dès que les armées du sud auront réussi à « accrocher » et « fixer » l'ennemi.

Tandis que, le doigt sur la carte, il me dévoile ainsi ses projets, toute sa personne dégage une énergie farouche. Sa parole tranchante et scandée, ses yeux scintillants, ses gestes nerveux, sa bouche dure et contractée, sa stature de géant personnifient en lui l'audace impérieuse et entraînante qui fut la qualité maîtresse des grands stratèges russes, des Souvorow et des Skobélew. Il y a, chez Nicolas-Nicolaïéwitch, quelque chose de plus, je ne sais quoi d'irascible, de despotique, d'implacable, qui le rattache héréditairement aux voïévodes moscovites des quinzième et seizième siècles. Et n'a-t-il pas aussi en commun avec eux la dévotion ingénue, la crédulité superstitieuse, le goût de la vie ardente et forte? Quelle que

soit la valeur de ce rapprochement historique, ce que j'ai le droit d'affirmer, c'est que le grand-duc Nicolas a le cœur placé très haut et que le commandement suprême des armées russes ne pouvait être confié à des mains plus loyales ni plus vigoureuses.

Vers la fin de notre conversation, il me dit :

— Veuillez faire parvenir au général Joffre mes compliments les plus chauds et l'assurance de ma foi absolue dans la victoire. Dites-lui aussi que je ferai porter, à, côté de mon fanion de généralissime, le fanion qu'il m'a offert, quand j'ai assisté aux manœuvres de France, il y a deux ans.

Là-dessus, me serrant les mains avec véhémence, il me conduit jusqu'à la porte :

— Et maintenant, s'écrie-t-il, à la grâce de Dieu !

A cinq heures et demie, je reprends le train impérial qui me ramène à Pétersbourg.

Une armée allemande a pénétré hier sur le territoire belge.

***

Jeudi, 6 août 1914.

Mon collègue d'Autriche-Hongrie, Szapary, remet ce matin à Sazonow une déclaration de guerre. Cette déclaration invoque deux motifs : 1° l'attitude prise par le gouvernement russe dans le conflit austro-serbe ; — 2° le fait que, d'après une communication du cabinet de Berlin, la Russie a cru devoir ouvrir les hostilités contre l'Allemagne.

Les Allemands pénètrent dans la Pologne occidentale. Dès avant-hier, ils ont occupé Kalisch, Czenstochowa et Bendin. Cette rapide avance démontre combien l'état-major russe eut raison, en 1910, lorsqu'il recula, d'une centaine de kilomètres vers l'est, ses garnisons de la

frontière et sa zone de concentration, — mesure qui fut alors si vivement critiquée en France.

A midi, je pars pour Tsarskoïé-Sélo, où je vais déjeuner chez le grand-duc Paul-Alexandrowitch (1) et son épouse morganatique la comtesse de Hohenfelsen, avec qui j'entretiens, depuis nombre d'années, d'amicales relations.

Pendant toute la route, mon auto longe et dépasse des régiments d'infanterie, avec leur attirail de campagne. Chaque régiment est suivi par une file interminable d'équipages : caissons de munitions, fourgons de bagages, camions de vivres, voitures d'ambulance, cuisines roulantes, *télégas*, *linéïkas*, chariots de paysans, etc. Les voitures se succèdent au hasard, en désordre, parfois à travers champs, dans une confusion héréroclite et pittoresque qui fait penser à la horde asiatique. Les fantassins ont bonne apparence, bien que la pluie et la boue gênent leur marche. Beaucoup de femmes ont pris place dans la colonne pour accompagner leur mari jusqu'à la première étape, jusqu'à l'adieu définitif ; plusieurs portent un enfant sur le bras. Une d'elles me touche infiniment. Très jeune, le visage délicat, la nuque fine, un mouchoir rouge et blanc noué sur ses cheveux clairs, un *sarafane* de coton bleu ajusté à la taille par une ceinture de cuir, elle serre un bébé contre sa poitrine. Elle allonge le pas autant qu'elle peut, afin de rester à hauteur de l'homme qui termine le rang, — un beau garçon brun et musclé. Ils ne se disent pas un mot ; mais ils fixent l'un sur l'autre des yeux ardents, éplorés ; et, trois fois de suite, je vois la jeune mère tendre au soldat leur enfant à baiser.

Le grand-duc Paul et la comtesse de Hohenfelsen n'ont invité en dehors de moi que Michel Stakhowitch, membre élu du Conseil de l'empire pour le *zemstvo* d'Orel, un

(1) Né le 21 septembre 1860, frère de l'empereur Alexandre III, fusillé par les Bolchévistes le 30 janvier 1919.

des Russes qui sont le plus imprégnés des idées françaises. Je me trouve donc dans une atmosphère d'intime et chaude sympathie.

Dès l'entrée, tous les trois m'acclament d'un : « Vive la France ! » Avec l'accent de droiture et de simplicité qui lui est propre, le grand-duc m'exprime son admiration pour l'unanime élan qui a fait voler le peuple français au secours de son allié :

— Je sais que votre gouvernement n'a pas hésité une minute à nous soutenir, quand l'Allemagne nous a obligés à nous défendre. Et c'est déjà fort beau... Mais que la nation tout entière ait compris instantanément son devoir d'alliée ; que, dans aucune classe de la société, dans aucun parti politique, il n'y ait eu la moindre défaillance la moindre protestation, voilà ce qui est extraordinaire, sublime !

Stakhowitch reprend :

— Oui, sublime !... La France d'aujourd'hui ne fait d'ailleurs que persévérer dans sa tradition historique ; elle a toujours été le pays du sublime.

J'acquiesce, en soulignant :

— C'est vrai. Le peuple français, qu'on a tant accusé de scepticisme et de frivolité, est certainement celui qui s'est le plus souvent jeté dans la lutte pour un motif désintéressé, qui s'est le plus souvent dévoué à une cause idéale.

Puis, je raconte à mes hôtes la longue suite des faits qui ont rempli ces deux dernières semaines. De leur côté, ils me rapportent un grand nombre de témoignages ou d'épisodes qui attestent l'union de tous les Russes dans la volonté de sauver la Serbie et de vaincre l'Allemagne.

— Personne, me dit Stakhowitch, personne en Russie n'admettrait que nous laissions écraser le petit peuple serbe.

Je lui demande alors ce que pensent de la guerre les membres de l'extrême-droite au Conseil de l'empire et

à la Douma, ce parti influent et nombreux qui, par la bouche du prince Mestchersky, de Stchéglovitow, du baron Rosen, de Pourichkiéwitch, de Markow, a toujours prêché l'entente avec l'impérialisme allemand. Il m'assure que cette doctrine, inspirée surtout par des calculs de politique intérieure, est radicalement ruinée par l'agression de la Serbie et il conclut :

— La guerre qui commence est un duel à mort entre le slavisme et le germanisme. Il n'y a pas un Russe qui n'en ait conscience.

Au sortir de table, je ne m'accorde que le temps de fumer une cigarette et je rentre vite à Pétersbourg.

Près de Poulkowo, je croise un régiment de tirailleurs de la garde, qui part pour la frontière. Le général, commandant le régiment, reconnaît, à la livrée de mon chasseur, la voiture de l'ambassadeur de France ; il me dépêche un de ses officiers pour me prier de descendre, afin qu'il fasse défiler sa troupe devant moi.

Je mets pied à terre et je m'approche du général qui, se penchant du haut de son cheval, me donne l'accolade.

Sur un ordre bref, le régiment fait halte, les rangs se resserrent et s'alignent, la musique prend la tête de la colonne. Pendant ces préparatifs, le général me crie frénétiquement :

— Nous allons détruire ces sales Prussiens !... Il ne faut plus de Prusse, plus d'Allemagne !... Guillaume à Sainte-Hélène !...

Le défilé commença. Les hommes ont l'air solide et fier. A chaque compagnie qui passe, le général se dresse sur ses étriers et commande :

— *Franzouski Pasol!* L'ambassadeur de France ! Hourra !

Les soldats répètent à plein gosier :

— Hourra ! Hourra !

Quand le dernier rang a passé, le général se penche une

fois encore vers moi pour m'embrasser et me dit d'un ton grave :

— Je suis heureux de vous avoir rencontré, monsieur l'ambassadeur. Tous mes hommes comprendront comme moi que c'est un bon présage d'avoir rencontré la France, à notre première étape.

Là-dessus, il part au galop pour rejoindre la tête du régiment et, tandis que je remonte en voiture, il me lance de loin son cri de guerre :

— Guillaume à Sainte-Hélène !... Guillaume à Sainte-Hélène !...

A quatre heures, j'ai une longue conversation avec mon collègue d'Italie, le marquis Carlotti de Riparbella ; je m'efforce de lui démontrer que la crise actuelle offre à son pays une occasion inespérée de réaliser ses aspirations nationales :

— Quelle que soit, dis-je, ma certitude personnelle, je n'ai pas la présomption de vous garantir que les armées et les flottes de la Triple-Entente seront victorieuses. Mais ce que j'ai le droit de vous affirmer, surtout après mon entretien d'hier avec l'empereur, c'est la volonté qui anime les trois puissances, la volonté implacable d'écraser l'Allemagne. Toutes les trois sont unanimes dans la résolution de mettre fin à la tyrannie allemande. Le problème étant ainsi posé, appréciez vous-même de quel côté sont les chances de succès et tirez les conséquences.

Nous sortons ensemble et je me rends au ministère des Affaires étrangères, où j'ai de multiples questions à régler : questions de blocus, de rapatriement, de correspondance télégraphique, de presse, de police, etc., sans compter les questions diplomatiques.

Sazonow m'apprend qu'il a fait venir le ministre de Roumanie, Diamandy, pour lui demander le concours immédiat de l'armée roumaine contre l'Autriche. En

échange, il offre de reconnaître au cabinet de Bucarest le droit d'annexer tous les territoires austro-hongrois habités actuellement par une population roumaine, c'est-à-dire la majeure partie de la Transylvanie et la région septentrionale de la Bukovine ; de plus, les puissances de la Triple-Entente garantiraient à la Roumanie l'intégrité de son territoire.

Enfin, Sazonow a télégraphié au ministre de Russie à Sofia pour obtenir la neutralité bienveillante de la Bulgarie contre la promesse de quelques districts à prélever sur le territoire serbe de Macédoine, si la Serbie acquiert un accès direct à la mer Adriatique.

* * *

Vendredi, 7 août 1914.

Les Allemands sont entrés hier à Liége ; quelques forts résistent encore.

Sazonow propose aux gouvernements français et britannique de négocier d'urgence, à Tokio, l'accession du Japon à notre coalition : les puissances alliées reconnaîtraient au gouvernement japonais le droit d'annexer le territoire allemand de Kiao-Tcheou ; la Russie et le Japon se garantiraient réciproquement l'intégrité de leurs possessions asiatiques.

Ce soir, je dîne au Yacht-Club, sur la Morskaïa. Dans ce milieu éminemment conservateur, je trouve la preuve de ce que Stakhowitch me disait hier quant aux dispositions de l'extrême droite envers l'Allemagne. Ceux qui, la semaine dernière encore, affirmaient, avec le plus d'énergie, la nécessité de renforcer le tsarisme orthodoxe par une étroite alliance avec l'autoritarisme prussien, déclarent intolérable l'outrage que le bombardement de

Belgrade inflige à tout le monde slave et se montrent parmi les plus belliqueux. D'autres se taisent ou se bornent à dire que l'Allemagne et l'Autriche viennent de porter un coup mortel au principe monarchique en Europe.

Avant de rentrer à l'ambassade, je passe au ministère des Affaires étrangères, où Sazonow désire me parler.

— Je suis inquiet, me dit-il, des nouvelles que je reçois de Constantinople. J'ai grand'peur que l'Allemagne et l'Autriche ne nous y manigancent un tour de leur façon.

— Quoi, par exemple?

— Je crains que la flotte austro-hongroise n'aille se réfugier dans la mer de Marmara. Vous voyez d'ici les conséquences!

***

Samedi, 8 août 1914.

Une armée française est entrée hier en Belgique, se portant au secours de l'armée belge. Le sort de la France va-t-il se décider une fois encore entre la Sambre et la Meuse?

Aujourd'hui, séance du Conseil de l'empire et de la Douma. Dès le 2 août, l'empereur avait publié son dessein de convoquer extraordinairement les assemblées législatives, « afin d'être en parfaite union avec notre peuple ». Cette convocation, qui eût semblé toute naturelle et nécessaire en n'importe quel autre pays, a été interprétée ici comme une manifestation de « constitutionnalisme ». Dans les milieux libéraux, on en sait le plus grand gré à l'empereur, car on n'ignore pas que le président du Conseil, Gorémykine, le ministre de l'Intérieur, Maklakow, le ministre de la Justice, Stchéglovitow, et le procureur suprême du Saint-Synode, Sabler, affectent

de considérer la Douma comme un organe infime et négligeable de l'État.

Je prends place, avec sir George Buchanan, au premier rang de la loge diplomatique.

Une vibrante allocution du président Rodzianko ouvre la séance. Son éloquence déclamatoire et sonore soulève l'enthousiasme de l'assemblée.

Puis, à pas chancelants, le vieux Gorémykine monte à la tribune. Soutenant avec peine les sons d'une voix débile qui s'épuise par instants comme s'il allait mourir, il expose que « la Russie ne voulait pas la guerre », que le gouvernement impérial a tout essayé pour sauvegarder la paix, « s'attachant même à la moindre chance d'endiguer le déluge de sang qui menaçait d'inonder le monde » ; il conclut que la Russie ne pouvait pas reculer devant le défi que lui ont jeté les puissances germaniques : « D'ailleurs si nous avions cédé, notre humiliation n'eût pas changé le cours des événements. » Pour articuler ces derniers mots, sa voix s'affermit un peu et son regard éteint lance une courte flamme. On dirait que ce vieillard sceptique, chargé de travaux, d'honneurs et d'expérience, éprouve une joie malicieuse à proclamer, dans cette conjoncture solennelle, son fatalisme désabusé.

Sazonow lui succède à la tribune. Il est pâle et nerveux. Dès le début, il libère sa conscience : « Lorsque viendra, pour l'histoire, le jour de l'impartial verdict, j'ai la conviction qu'elle nous justifiera... » Il rappelle avec énergie que « ce n'est pas la politique russe qui mettait en péril la paix générale », et que, si l'Allemagne l'avait voulu, elle pouvait, « d'un mot, d'un seul mot impératif », arrêter l'Autriche dans la voie belliqueuse. Puis, d'un ton chaleureux, il exalte « la France magnanime, la France chevaleresque, qui s'est dressée avec nous pour la défense du droit et de la justice ». A cette phrase, tous les députés se lèvent et, tournés vers moi, ils acclament longuement

la France. J'observe néanmoins que les acclamations ne sont pas très nourries sur les bancs de la gauche : les partis libéraux ne nous ont jamais pardonné d'avoir prolongé la vie du tsarisme par nos subsides financiers. Les applaudissements éclatent de nouveau, lorsque Sazonow déclare que l'Angleterre a reconnu, elle aussi, l'impossibilité morale de rester indifférente devant la violence faite à la Serbie. Sa péroraison traduit exactement l'idée qui, dans ces dernières semaines, a dominé toutes nos pensées et tous nos actes : « Nous ne voulons pas accepter le joug de l'Allemagne et de son alliée en Europe. » Il descend de la tribune au milieu d'une ovation.

Après une suspension de séance, chaque chef de parti vient apporter le témoignage de son patriotisme, en s'affirmant prêt à tous les sacrifices pour soustraire la Russie et les peuples slaves à la suprématie germanique. Lorsque le président met aux voix les crédits de guerre demandés par le gouvernement, le parti socialiste annonce qu'il s'abstiendra de les voter, ne voulant assumer aucune responsabilité dans la politique du tsarisme ; il exhorte cependant la démocratie russe à défendre sa terre natale contre l'invasion étrangère : « Ouvriers et paysans, rassemblez toutes vos forces pour défendre notre pays ; nous le libérerons ensuite ! » Sauf l'abstention des socialistes, les crédits militaires sont votés à l'unanimité.

Quand je quitte le palais de Tauride avec Buchanan, nos voitures ont de la peine à se frayer un chemin dans la foule qui les enserre et nous acclame.

L'impression que je rapporte de cette séance est satisfaisante. Le peuple russe, qui n'a pas voulu la guerre, qui a même été surpris par la guerre, est fermement décidé à en soutenir l'effort. D'autre part, le gouvernement et les classes dirigeantes ont conscience que les destinées de la Russie sont liées désormais au sort de la France et de l'Angleterre. Ce second point n'est pas moins important que le premier.

*
* *

Dimanche, 9 août 1914.

Hier, les troupes françaises sont entrées à Mulhouse.

Le grand-duc Nicolas, qui n'a pas encore transféré son quartier général au front des armées, m'envoie son chef d'état-major, le général Yannouchkéwitch, pour m'apprendre que la mobilisation s'achève dans les meilleures conditions et que les transports de concentration s'accomplissent avec ponctualité. Il ajoute que, le gouvernement ayant toute confiance dans le maintien de l'ordre à Saint-Pétersbourg, les troupes de la capitale et de la banlieue sont dirigées, dès maintenant, vers la frontière.

Nous parlons ensuite des opérations qui se préparent. Le général Yannouchkéwitch me confirme : 1° que l'armée de Wilna prendra l'offensive dans la direction de Königsberg ; 2° que l'armée de Varsovie sera jetée immédiatement sur la rive gauche de la Vistule, pour flanquer l'armée de Wilna ; 3° que l'offensive générale sera entreprise le 14 août.

A six heures et demie, je pars en auto pour Tsarskoïé-Sélo, où je dîne chez la grande-duchesse Marie-Pavlowna (1).

La grande-duchesse est entourée de son fils aîné et de sa bru, le grand-duc Cyrille-Wladimirowitch et la grande-duchesse Victoria-Féodorowna, de son gendre et de sa fille le prince Nicolas de Grèce et la grande-duchesse Hélène-Wladimirowna, de ses demoiselles d'honneur et de ses intimes.

(1) Fille du grand-duc Frédéric-François II de Mecklembourg-Schwérin, née le 14 mai 1854, mariée le 28 août 1874 au grand-duc Wladimir-Alexandrowitch (mort le 17 février 1909).

La table est dressée dans le jardin, sous une tente dont trois des panneaux sont relevés. L'air est pur et fluide. Les parterres de roses embaument. Le soleil, qui, malgré l'heure tardive, est encore haut sur l'horizon, disperse autour de nous une lumière très douce et des ombres diaphanes.

La conversation est générale, pleine de confiance et d'entrain ; elle a naturellement, pour unique sujet, la guerre. Mais une question revient à chaque instant : la distribution des grands commandements et la composition des états-majors ; on critique les choix déjà connus ; on essaie de deviner les nominations que l'empereur n'a pas encore décidées. Toutes les rivalités de la cour et des salons se trahissent dans les propos qui s'échangent. Par instants, je crois vivre un chapitre de *la Guerre et la Paix* de Tolstoï.

Le repas fini, la grande-duchesse Marie-Pavlowna m'emmène au fond du jardin, puis m'installe auprès d'elle sur un banc.

— Maintenant, me dit-elle, causons en toute liberté... J'ai le sentiment que l'empereur et la Russie jouent une partie suprême. Ce n'est pas une guerre politique, comme il y en a eu tant ; c'est le duel du slavisme et du germanisme ; il faudra que l'un des deux succombe... J'ai vu beaucoup de monde ces derniers jours ; mes ambulances et mes trains sanitaires m'ont mise en contact avec des gens de tous les milieux, de toutes les classes. Je peux vous assurer que personne ne se fait illusion sur la gravité de la lutte qui s'engage. Aussi, depuis l'empereur jusqu'au dernier des *moujiks*, tout le monde est résolu à faire héroïquement son devoir ; on ne reculera devant aucun sacrifice... Si — ce qu'à Dieu ne plaise ! — nos débuts sont malheureux, vous reverrez les miracles de 1812.

— Il est probable, en effet, que nous aurons des commencements très difficiles. Nous devons tout prévoir,

même un désastre. Je ne demande à la Russie que de tenir.

— Elle tiendra. N'en doutez pas !

Pour amener la grande-duchesse à s'expliquer sur un sujet plus délicat, je la félicite des dispositions courageuses qu'elle me témoigne ; car je suppose que sa fermeté d'âme ne va pas sans de cruels déchirements intérieurs. Elle me répond :

— Je suis heureuse de m'en épancher avec vous... J'ai fait plusieurs fois, ces jours-ci, mon examen de conscience ; j'ai regardé jusqu'au plus profond de moi-même. Ni dans mon cœur, ni dans mon esprit, je n'ai rien découvert qui ne soit absolument dévoué à ma patrie russe. Et j'en ai remercié Dieu !... Est-ce parce que les premiers habitants du Mecklembourg et leurs premiers souverains, mes ancêtres, étaient slaves? C'est possible. Je croirais plutôt que mes quarante années de séjour en Russie — tout ce que j'y ai connu de bonheur, tout ce que j'y ai formé de rêves, tout ce qu'on m'y a témoigné d'affection et de bonté — m'ont fait une âme entièrement russe. Je ne me retrouve mecklembourgeoise que sur un point : ma haine pour l'empereur Guillaume. Il représente, celui-là, ce que j'ai appris, dès l'enfance, à détester le plus : la tyrannie des Hohenzollern... Oui, ce sont eux, les Hohenzollern, qui ont perverti, démoralisé, dégradé, abaissé l'Allemagne, qui ont peu à peu détruit en elle tout principe d'idéalisme et de générosité, de délicatesse et de charité...

Elle exhale ainsi sa colère dans une longue diatribe, qui me fait sentir la rancune invétérée, l'exécration sourde et tenace que les petits États germaniques, jadis indépendants, nourrissent envers la despotique maison de Prusse.

Vers dix heures, je prends congé de la grande-duchesse, ar un lourd travail m'attend à l'ambassade.

La nuit est claire et chaude ; la lune, très pâle, laisse traîner çà et là, sur la plaine immense et monotone, des

écharpes d'argent. A l'ouest, dans la direction du golfe de Finlande, l'horizon se voile de vapeurs cuivrées.

De retour à onze heures et demie, on m'apporte une liasse de télégrammes, arrivés dans la soirée.

Il est près de deux heures du matin quand je me mets au lit.

Trop fatigué pour dormir, je prends un livre, un des rares livres qu'on puisse ouvrir en cette heure de bouleversement universel et de convulsion historique : la Bible. Je relis l'Apolcaypse et je m'arrête à ce passage :

Alors, je vis s'élancer un cheval rouan. Et le cavalier qui le montait a reçu le pouvoir d'enlever la paix de la terre, en sorte que les hommes s'égorgent les uns les autres; une grande épée brillait dans sa main... Puis, je vis s'élancer un cheval pâle. Et le cavalier qui le montait s'appelait la Mort; l'Enfer le suivait. Et il a reçu le pouvoir de tuer le quart de l'humanité par le glaive, par la faim, par la peste et par les bêtes féroces.

Aujourd'hui, ce seront les hommes eux-mêmes qui accompliront le rôle des *bêtes féroces*.

***

Lundi, 10 août 1914.

Sazonow presse le gouvernement italien d'accéder à notre alliance. Il lui propose un accord sur les bases suivantes :

1° L'armée et la flotte italiennes attaqueront immédiatement l'armée et la flotte austro-hongroises ; 2° Après la guerre, le pays de Trente, les ports de Trieste et de Vallona seront annexés à l'Italie.

Du côté de Sofia, les impressions ne sont pas rassurantes. Le tsar Ferdinand est capable de toutes les turpitudes et de toutes les félonies, quand sa vanité ou ses rancunes sont en jeu. Or, je connais trois pays auxquels

il a voué un ressentiment implacable : la Serbie, la Roumanie et la Russie. Je m'en explique avec Sazonow ; il m'interrompt :

— Comment?... Le tsar Ferdinand en veut à la Russie ! Et pourquoi donc?

— D'abord, il accuse le gouvernement russe d'avoir pris le parti de la Serbie et même de la Roumanie, en 1913. Puis, il y a les griefs anciens, qui sont innombrables...

— Mais quels griefs?... Nous l'avons toujours comblé de faveurs. Et quand il est venu ici, en 1910, l'empereur l'a traité avec les mêmes honneurs, les mêmes égards que s'il avait été le souverain d'un grand royaume. Qu'aurions-nous pu faire de plus?

— Ce voyage de 1910 est précisément un des griefs qui lui sont le plus cuisants... Le lendemain de son retour à Sofia, il m'a fait appeler au palais et m'a dit : « Mon cher ministre, je vous ai prié de venir me voir ; car j'ai besoin de vos lumières pour démêler les impressions que je rapporte de Saint-Pétersbourg. Je n'ai pas réussi en effet à comprendre si ce qu'on y déteste le plus, c'est mon peuple, mon œuvre ou ma personne. »

— Mais c'est fou !

— Le mot n'est pas trop fort... Il y a indubitablement, chez le personnage, des signes de dégénérescence nerveuse et de déséquilibre psychique : impulsions, phobies, idées fixes, mélancolie, mégalomanie, délire de la persécution. Il n'en est que plus dangereux ; car il met au service de ses ambitions et de ses haines une habileté consommée, un rare esprit d'astuce et de combinaison.

— Je ne sais pas ce qui resterait de son habileté, si on en retirait la perfidie... Quoi qu'il en soit, nous ne saurions être trop attentifs aux faits et gestes de Ferdinand. J'ai cru devoir le prévenir que, s'il intrigue avec l'Autriche contre la Serbie, la Russie retirera définitivement son amitié au peuple bulgare. Notre ministre à

Sofia, Savinsky, est très fin ; il s'acquittera de la commission avec tout le tact désirable.

— Ce n'est pas assez. Il y a d'autres arguments, auxquels la clique des politiciens bulgares est très sensible ; nous devrions y recourir sans retard.

— C'est aussi mon avis. Nous en reparlerons.

La guerre paraît avoir suscité, dans tout le peuple russe, un prodigieux élan de patriotisme.

Les informations, tant officielles que privées, qui me parviennent de la Russie entière, sont unanimes. A Moscou, à Iaroslaw, à Kazan, à Simbirsk, à Toula, à Kiew, à Kharkow, à Odessa, à Rostow, à Samara, à Tiflis, à Orenbourg, à Tomsk, à Irkoutsk, partout, ce sont les mêmes acclamations populaires, la même ardeur grave et pieuse, le même ralliement autour du tsar, la même foi dans la victoire, la même exaltation de la conscience nationale. Aucune contradiction, aucune dissidence. Les mauvais jours de 1905 semblent effacés de toutes les mémoires. L'âme collective de la Sainte Russie ne s'était pas exprimée aussi fortement depuis 1812.

***

Mardi, 11 août 1914.

Les troupes françaises qui, d'un si bel élan, avaient occupé Mulhouse, sont obligées d'en sortir.

L'animosité contre les Allemands continue de se manifester, à travers toute la Russie, avec violence et dégâts. La suprématie que l'Allemagne avait conquise dans tous les domaines économiques de la vie russe et qui équivalait le plus souvent à un monopole, ne justifie que trop cette réaction brutale du sentiment national. Il est difficile d'évaluer d'une façon précise le nombre des sujets

allemands installés en Russie ; mais on ne se tromperait guère en le fixant à 170 000 contre 120 000 Austro-Hongrois, 10 000 Français et 8 000 Anglais. Le tableau des importations respectives est encore plus éloquent. Au cours de l'année dernière, les marchandises importées d'Allemagne valaient, en bloc, 643 millions de roubles, tandis que les marchandises anglaises ne représentaient que 170 millions, les marchandises françaises 56 millions et les marchandises austro-hongroises 35 millions.

Comme élément d'influence germanique en Russie, il faut compter, de plus, toute une population d'immigrés allemands, parlant la langue allemande, gardant la tradition allemande et qui ne compte pas moins de 2 millions de personnes, installées dans les provinces baltiques, dans l'Ukraine et dans la vallée inférieure de la Volga.

Enfin et surtout, il y a les « barons baltes, » qui ont accaparé peu à peu toutes les hautes charges de cour, tous les premiers emplois de l'armée, de l'administration et de la diplomatie. Depuis cent cinquante ans, la caste féodale des provinces baltiques a fourni au tsarisme ses plus dévoués serviteurs, ses plus redoutables agents de réaction. C'est la noblesse balte qui a fait triompher l'absolutisme autocratique, en écrasant l'insurrection de décembre 1825 ; c'est elle qui a dirigé les répressions, à chaque réveil de l'esprit libéral ou révolutionnaire ; c'est elle qui a le plus contribué à faire de l'État russe une grande bureaucratie policière, où se combinent, dans un amalgame étrange, les procédés du despotisme tartare et les méthodes de la discipline prussienne ; c'est elle qui constitue la principale armature du régime.

Pour mesurer l'aversion que les « barons baltes » inspirent aux vrais Russes, je n'ai qu'à écouter le directeur des cérémonies, E..., avec qui je suis en confiance et dont le nationalisme outrancier m'amuse. Étant venu me voir hier pour une affaire de service, il a déblatéré, avec plus de passion encore que de coutume, contre les

Allemands de la cour, — le comte Frédericksz, qui est ministre de la maison impériale, le baron Korff, qui est grand-maître des cérémonies, le général de Grünewaldt, qui est grand-écuyer, le comte Benckendorff, qui est grand-maréchal, et tous les Meyendorff, Budberg, Heyden, Stackelberg, Nieroth, Kotzebue, Knorring, etc., qui encombrent les palais impériaux. Il a conclu, en soulignant ses mots d'un geste expressif :

— Après la guerre, nous tordrons le cou à tous les barons baltes.

— Mais, quand vous leur aurez tordu le cou, êtes-vous bien sûr que vous ne les regretterez pas?

— Comment?... Que voulez-vous dire?... Croyez-vous donc que les Russes ne sont pas capables de se gouverner eux-mêmes?

— Je les en crois parfaitement capables... Mais c'est dangereux d'enlever la pièce maîtresse d'une charpente sans avoir sous la main une poutre de rechange...

***

Mercredi, 12 août 1914.

En même temps que les forces militaires se mobilisent, tous les organismes sociaux s'adaptent à la guerre. Comme toujours, le signal est parti de Moscou, qui est le vrai centre de la vie nationale et où l'esprit d'initiative est plus éveillé, plus exercé que partout ailleurs. Un congrès de tous les *zemstvos* et de toutes les municipalités russes va s'y réunir, pour coordonner les multiples efforts de l'activité sociale en vue de la guerre : secours aux blessés ; assistance aux classes pauvres ; répartition de la main-d'œuvre ; fabrication des denrées alimentaires, des médicaments, des vêtements, etc. La pensée directrice est de venir en aide au gouvernement, dans l'exécution de ces tâches complexes, que la bureaucratie, trop pares-

seuse, trop vénale, trop étrangère aux besoins du peuple, est incapable d'accomplir à elle seule. Puissent, du moins, les *tchinovniks* ne pas contrecarrer, par méfiance et par routine, ce beau mouvement d'organisation spontanée !

Tout le jour, sur la perspective Newsky, sur la Liteïny, sur la Sadowaïa, j'ai croisé des régiments se dirigeant vers la gare de Varsovie. Les hommes, robustes, bien équipés, l'air sérieux et résolu, la marche ferme et cadencée, m'ont fait la meilleure impression. En les regardant, je songeais qu'un grand nombre d'entre eux est déjà marqué pour la mort. Mais, ceux qui survivront, dans quels sentiments reviendront-ils? Quelles idées, quelles réflexions, quelles exigences, quel esprit nouveau, quelle âme nouvelle rapporteront-ils au foyer natal?... Chaque grande guerre a déterminé, chez le peuple russe, une profonde crise de la conscience intime. La guerre libératrice de 1812 a préparé le sourd travail d'émancipation qui a failli emporter le tsarisme, en décembre 1825. La triste guerre de Crimée a produit l'abolition du servage et imposé les « grandes réformes » de 1860. La guerre balkanique de 1877-1878, aux victoires si coûteuses, a eu pour conséquence l'explosion du terrorisme nihiliste. La guerre néfaste de Mandchourie s'est achevée dans les secousses révolutionnaires de 1905. Quelles seront les suites de la guerre actuelle?... Le peuple russe est si varié dans sa composition ethnique et morale ; il est formé d'éléments si disparates et anachroniques : il s'est toujours développé avec tant d'illogisme, à travers tant d'incohérences, de saccades et de contradictions, que son évolution historique échappe à toute prophétie.

Ce soir, je dîne avec Mme P... et la comtesse R..., dont les maris viennent de partir pour l'armée et qui s'apprêtent elles-mêmes à rejoindre, comme sœurs de la Croix-Rouge, une ambulance de première ligne sur le front de Galicie. D'après de nombreuses lettres qu'elles ont reçues

de la province et de la campagne, elles me confirment que la mobilisation s'est accomplie partout dans une vivifiante atmosphère de foi nationale et d'héroïsme.

Nous parlons de l'épouvantable épreuve que les procédés nouveaux de la guerre réservent au moral des combattants ; jamais encore une pareille tension n'aura été imposée à des nerfs humains. Mme P... me dit :

— Sous ce rapport, je vous garantis le soldat russe. Il n'a pas son égal pour rester impassible devant la mort.

Cependant, la comtesse R..., qui a l'esprit toujours si éveillé, la parole si alerte, est devenue taciturne. Inclinée au bord de son fauteuil, les mains croisées autour du genou, les sourcils contractés, le regard à terre, elle semble poursuivre intérieurement une méditation ardue. Mme P... lui demande :

— A quoi penses-tu, Daria? Tu as l'air d'une sibylle sur son trépied. Est-ce que tu vas rendre des oracles?

— Non, je ne pense pas à l'avenir ; je pense au passé, ou plutôt à ce qu'il aurait pu être. Vous allez me donner votre avis, monsieur l'ambassadeur... Hier, j'ai été faire visite à Mme Tanéïew, vous savez : la mère d'Anna Wyroubow. Il y avait là cinq ou six personnes, toute la fleur des Raspoutinitzy. On discutait très gravement, avec des mines très échauffées... un vrai synode ! Mon arrivée a jeté un froid, car je ne suis pas de la bande, moi, oh ! non, pas du tout ! Après un silence un peu gêné, Anna Wyroubow a repris la conversation. D'un ton péremptoire et comme pour me faire la leçon, elle a soutenu que certainement la guerre n'aurait pas éclaté si Raspoutine s'était trouvé à Pétersbourg, au lieu d'être mourant à Pokrowskoïé, quand nos affaires ont commencé à se gâter avec l'Allemagne (1). Elle a plusieurs fois répété :

(1) Le 29 juin 1914, Raspoutine, qui venait d'arriver dans son village de Pokrowskoïé, près de Tobolsk, fut frappé d'un coup de couteau dans le ventre par une prostituée de Pétersbourg, Khinia Goussewa, dont il avait été l'amant. Il resta deux semaines entre la vie et la mort. Sa con-

« Si le *staretz* (1) avait été là, nous n'aurions pas la guerre. Je ne sais ce qu'il aurait fait, ce qu'il aurait conseillé ; mais Dieu l'aurait inspiré, lui, tandis que les ministres n'ont su rien voir, rien empêcher. Ah ! c'est un grand malheur qu'il n'ait pas été près de nous pour éclairer l'empereur !... Vous voyez de quoi dépend le sort des empires : une fille publique veut se venger d'un sale *moujik;* aussitôt le tsar de toutes les Russies perd la tête. Et voilà le monde entier à feu et à sang ! »

Mme P... l'arrête, d'un ton agacé :

— Daria, même en plaisantant, ne raconte pas ces histoires-là devant l'ambassadeur. C'est trop honteux de penser qu'on tient de pareils propos dans l'entourage des Majestés !

Redevenue sérieuse, la comtesse R... reprend :

— Eh bien ! ne plaisantons plus. Croyez-vous, monsieur l'ambassadeur, que la guerre était inévitable et qu'aucune influence personnelle n'aurait pu la conjurer?

Je réponds :

— Dans les termes où le problème a été posé par la volonté de l'Allemagne, la guerre était inévitable. A Pétersbourg, comme à Paris, comme à Londres, on a fait tout le possible pour sauver la paix. On ne pouvait aller plus loin dans la voie des concessions ; il ne restait plus qu'à s'humilier devant les puissances germaniques et à

valescence semble devoir être longue. L'impératrice lui télégraphie quotidiennement. Khinia Goussewa est enfermée dans un asile d'aliénées. En frappant Raspoutine, elle s'écria : « J'ai tué l'Antéchrist ! » Puis elle tenta de se tuer elle-même. Agée de vingt-six ans, assez jolie, elle réalise le type parfait de la prostituée russe, étant à la fois hystérique, alccolique et mystique ; on se la représente fort bien dans un roman de Tolstoï ou de Dostoïewsky.

(1) Littéralement : « le vieillard. » Quoique Raspoutine ait à peine quarante-trois ans, ses adeptes le désignent ainsi, par respect, comme on fait pour les religieux. Le sens exact de *staretz* est donc plutôt : « le Père » ou « le Vénérable ». D'ailleurs, même dans ce sens, l'appellation est abusive, car Raspoutine est un simple *moujik*, n'ayant reçu aucun ordre sacré.

capituler. Est-ce là ce que Raspoutine aurait conseillé à l'empereur?

— N'en doutez pas ! me lance Mme P... avec des yeux indignés.

***

Jeudi, 13 août 1914.

Le grand-duc Nicolas-Nicolaïéwitch me fait savoir que les armées de Wilna et de Varsovie prendront l'offensive demain matin, dès l'aube ; les armées, destinées à opérer contre l'Autriche, suivront de peu. Le grand-duc quitte Pétersbourg ce soir. Il emmène avec lui mon premier attaché militaire, le général de Laguiche, et l'attaché militaire anglais, le général Williams. Le grand-quartier général est à Baranowitchy, entre Minsk et Brest-Litowsk. Je garde auprès de moi mon second attaché militaire, le commandant Wehrlin, et mon attaché naval, le capitaine de frégate Gallaud.

Le gouvernement roumain a décliné les propositions du gouvernement russe, en alléguant les rapports d'ancienne et intime amitié qui unissent le roi Carol à l'empereur François-Joseph ; il prend acte néanmoins de ces propositions, dont il apprécie hautement le caractère sympathique ; il conclut, que *dans la phase actuelle du conflit qui divise l'Europe*, il doit borner ses efforts au maintien de l'équilibre balkanique.

L'avertissement que Sazonow m'avait prié de transmettre à notre marine, il y a sept jours, a été vain. Deux grands croiseurs allemands, le *Gœben* et le *Breslau*, ont réussi à se réfugier dans la mer de Marmara. Que le gouvernement turc soit complice, la question ne se pose même pas.

A l'amirauté, on est fort ému ; on redoute les dégâts matériels et plus encore l'effet moral d'une attaque dirigée sur les côtes russes de la mer Noire.

Sazonow voit plus loin :

— Par ce coup de surprise, me dit-il, les Allemands ont décuplé leur prestige à Constantinople. Si nous ne réagissons pas immédiatement, la Turquie est perdue pour nous... Et même elle se déclarera contre nous ! Alors, c'est l'obligation de disperser nos forces sur le littoral de la mer Noire, sur la frontière d'Arménie et la frontière de Perse !...

— D'après vous, que faudrait-il faire?

— Mes idées ne sont pas encore arrêtées... A première vue, il me semble que nous devrions offrir à la Turquie, pour prix de sa neutralité, une garantie solennelle de son intégrité territoriale ; nous pourrions y ajouter la promesse de grands avantages financiers, au détriment de l'Allemagne.

Je l'encourage à chercher, dans cette voie, la solution qui s'impose d'urgence.

— Maintenant, reprend Sazonow, je vais vous confier un secret, un grand secret... L'empereur a résolu de reconstituer la Pologne et de lui accorder une large autonomie... Ses intentions seront annoncées aux Polonais dans un manifeste, qui sera publié prochainement par le grand-duc Nicolas et que Sa Majesté m'a ordonné de préparer.

— Bravo ! C'est un geste magnifique et qui aura, non seulement parmi les Polonais, mais en France, en Angleterre, dans le monde entier, un retentissement énorme... Quand le manifeste sera-t-il publié?

— D'ici à trois ou quatre jours... J'ai soumis mon projet à l'empereur, qui l'a approuvé dans l'ensemble ; je l'envoie ce soir au grand-duc Nicolas, qui aura peut-être quelques modifications de détail à demander.

— Mais pourquoi l'empereur confie-t-il au grand-duc la publication du manifeste? Pourquoi ne le publie-t-il pas lui-même, comme un acte direct de sa volonté souveraine? L'effet moral en serait beaucoup plus éclatant.

— C'était aussi mon idée première. Mais Gorémykine et Maklakow, qui sont hostiles à la reconstitution de la Pologne, ont fait observer, non sans raison, que les Polonais de Galicie et de Posnanie sont encore sous la domination autrichienne et prussienne ; que la conquête de ces deux provinces n'est qu'une prévision, une espérance ; que, dès lors, l'empereur ne peut dignement s'adresser, en personne, à de futurs sujets ; que le grand-duc Nicolas, au contraire, n'excéderait pas son rôle de généralissime russe, en s'adressant aux populations slaves qu'il vient délivrer... L'empereur s'est rallié à cette opinion...

Puis, nous philosophons sur l'accroissement de force que la Russie acquerra par la réconciliation des deux peuples slaves sous le sceptre des Romanow. L'expansion du germanisme vers l'est sera ainsi définitivement arrêtée ; tous les problèmes de l'Europe orientale prendront, au profit du slavisme, un aspect nouveau ; enfin et surtout, un esprit plus large, plus compréhensif, plus libéral, s'introduira dans les rapports du tsarisme avec les groupes allogènes de l'empire.

***

Vendredi, 14 août 1914.

Sur la foi de je ne sais quelles rumeurs venues de Constantinople, on s'imagine, à Paris et à Londres, que la Russie médite d'attaquer la Turquie et qu'elle réserve une partie de ses forces pour cette prochaine agression. Sazonow, qui en a été informé simultanément par Iswolsky et par Benckendorff, m'exprime avec amertume la tristesse d'avoir encouru, de la part de ses alliés, un soupçon aussi injustifié :

— Comment peut-on nous attribuer une idée pareille?... Ce n'est pas seulement faux, c'est absurde !

Le grand-duc Nicolas vous a dit, à vous-même, que toutes nos forces, sans exception, sont concentrées sur la frontière occidentale de l'empire, avec cet unique objectif : *écraser l'Allemagne*... Et, pas plus tard que ce matin, quand j'ai fait mon rapport à l'emp reur, Sa Majesté m'a déclaré en propres termes : *J'ai prescrit au grand-duc Nicolas de s'ouvrir, le plus vite possible et à tout prix, la route de Berlin. Je n'attache qu'un intérêt secondaire à nos opérations contre l'Autriche. Ce que nous devons poursuivre avant tout, c'est la destruction de l'armée allemande.* Que veut-on de plus?

Je l'apaise de mon mieux :

— Voyons : ne prenez pas les choses au tragique!... Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'Allemagne essaie de faire croire aux Turcs que vous vous apprêtez à les attaquer. D'où, un certain émoi à Constantinople. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre en ont rendu compte à leurs gouvernements. Et c'est tout!... Les excellentes déclarations que vous venez de me faire en seront d'autant plus appréciées.

***

Samedi, 15 août 1914.

Résistance énergique des Belges, à Hasselt. L'armée française arrivera-t-elle à temps pour les secourir?

Le grand-duc Nicolas me fait savoir, de Baranowitchy, que la concentration de ses armées se poursuit avec une sensible avance sur les délais prévus ; il va donc élargir son mouvement d'offensive.

Une avant-garde russe a pénétré hier en Galicie, à Sokal, sur le Bug, et a rejeté l'ennemi dans la direction de Lemberg.

J'ai, cet après-midi, une longue conférence avec le général Soukhomlinow, ministre de la Guerre, afin de régler

plus vite un grand nombre de questions militaires, transports, munitions, ravitaillement, etc. Après quoi, nous parlons des opérations qui s'engagent. Voici le plan général :

1° *Armées du nord-ouest.* — Trois armées, comprenant douze corps, ont pris l'offensive. Deux de ces armées opèrent au nord de la Vistule ; la troisième opère au sud, ayant déjà débouché de Varsovie. Une quatrième armée, comprenant trois corps, marchera sur Posen et Breslau, en assurant la liaison de ces trois armées avec les forces opérant contre l'Autriche.

2° *Armées du sud-ouest.* — Trois armées, formées de douze corps, ont pour mission la conquête de la Galicie.

Personnage inquiétant, ce général Soukhomlinow ! Agé de soixante-six ans ; dominé par une femme assez jolie et qui a trente-deux ans de moins que lui ; intelligent, habile, madré ; obséquieux envers l'empereur, ami de Raspoutine ; entouré de canailles qui lui servent d'intermédiaires pour ses intrigues et ses prévarications ; ayant perdu l'habitude du travail et réservant toutes ses forces aux joies conjugales ; l'air sournois, l'œil sans cesse aux aguets sous ses paupières lourdes et plissées ; je connais peu d'hommes qui, de prime abord, inspirent plus de méfiance.

Dans trois jours, l'empereur se rendra à Moscou, pour y adresser, du Kremlin, une proclamation solennelle à son peuple. Il nous a invités, Buchanan et moi, à l'accompagner.

***

Dimanche, 16 août 1914.

Le manifeste du grand-duc Nicolas au peuple polonais est publié ce matin. Les journaux sont unanimes à s'en féliciter ; la plupart consacrent même des articles enthousiastes à célébrer la réconciliation des Polonais et des Russes, au sein de la grande famille slave.

Le document, qui est d'une belle tenue, a été rédigé, sur les indications de Sazonow, par un des vice-directeurs du ministère des Affaires étrangères, le prince Grégoire Troubetzkoï. La traduction en langue polonaise a été faite par le comte Sigismond Wiélopolski, président du groupe polonais au Conseil de l'empire.

C'est avant-hier que Sazonow a prié Wiélopolski de venir le voir, sans préciser le motif de son appel. En quelques mots, il l'a mis au courant, puis il lui a lu le manifeste. Wiélopolski l'écoutait, les mains jointes, la respiration suspendue. Après l'émouvante péroraison : *Que dans cette aurore s'allume le signe de la Croix, symbole des souffrances et de la résurrection des peuples!* après ces mots, il a éclaté en larmes et murmuré :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Soyez béni !

Quand Sazonow me raconte ces détails, je lui cite une parole que le P. Gratry prononçait vers 1863 : « Depuis le partage de la Pologne, l'Europe est en état de péché mortel. »

— Alors, reprend-il, j'ai bien travaillé pour le salut de l'Europe !

De la Pologne, nous passons à la Turquie. Sazonow propose aux gouvernements français et britannique de se joindre à lui pour déclarer au gouvernement ottoman : 1° Si la Turquie observe une stricte neutralité, la Russie, la France et l'Angleterre lui garantissent l'intégrité de son territoire ; 2° A la même condition, les trois puissances alliées s'engagent, en cas de victoire, à faire insérer dans le traité de paix une clause qui émancipe la Turquie de la tutelle oppressive que l'Allemagne lui a imposée dans l'ordre économique et financier ; cette clause stipulerait, par exemple, l'annulation des contrats relatifs au chemin de fer de Bagdad et aux autres entreprises allemandes.

Je félicite Sazonow de cette double proposition, qui me paraît la sagesse même ; j'insiste d'ailleurs sur le premier paragraphe :

— Ainsi, même si nous sommes victorieux, la Russie ne formulera aucune prétention d'ordre territorial ou politique envers la Turquie?... Vous comprenez l'importance que j'attache à ma question ; vous n'ignorez pas en effet que l'indépendance absolue de la Turquie est un des principes directeurs de la diplomatie française.

Sazonow me répond :

— Même si nous sommes victorieux, nous respecterons l'indépendance et l'intégrité de la Turquie, pourvu qu'elle reste neutre. Tout au plus demanderons-nous qu'une régime nouveau soit institué pour les Détroits, régime qui serait également applicable à tous les États riverains de la mer Noire, Russie, Turquie, Bulgarie et Roumanie.

***

Lundi, 17 août 1914.

Les troupes françaises progressent dans les Hautes-Vosges et dans la Haute-Alsace. Les troupes russes prennent une vigoureuse offensive aux confins de la Prusse orientale, sur la ligne de Kowno à Kœnigsberg.

Le manifeste aux Polonais défraie toutes les conversations. L'impression générale demeure excellente. Il n'y a de critique, plus ou moins expresse, que dans les milieux d'extrême droite, où l'entente avec le réactionnarisme prussien a toujours été considérée comme une condition vitale pour le tsarisme. Or, l'étouffement du nationalisme polonais est la base même de cette entente.

A huit heures du soir, je pars pour Moscou avec sir George et lady Georgina Buchanan.

CHAPITRE IV

18 AOUT-11 SEPTEMBRE 1914

L'empereur à Moscou. Cérémonies grandioses ; exaltation populaire. Souvenirs de 1812. — Vues de Sazonow sur l'avenir de l'Allemagne. Mort du pape Pie X. — La marche des Allemands vers Paris. Offensive des Russes dans la Prusse orientale. Désastre de Soldau : « Nous devions ce sacrifice à la France... » — La capitale de l'empire s'appellera désormais Pétrograd. Caractère de Nicolas II ; craintes superstitieuses qu'inspire sa malchance. — Déclaration de Londres : pas de paix séparée. Activité des armées russes en Galicie, en Pologne et en Prusse. — La victoire de la Marne.

Mardi, 18 août 1914.

Arrivé ce matin à Moscou, je me rends, vers dix heures et demie, avec Buchanan, au grand palais du Kremlin. On nous introduit dans la salle de Saint-Georges, où sont déjà réunis les hauts dignitaires de l'empire, les ministres, les délégations de la noblesse, des bourgeois, des marchands, des corporations charitables, etc., une foule dense et recueillie.

A onze heures précises, l'empereur, l'impératrice et la famille impériale font leur entrée. Les grands-ducs étant tous partis pour l'armée, il n'y a, en dehors des souverains, que les quatre jeunes grandes-duchesses, filles de l'empereur, le césaréwitch Alexis, qui, s'étant blessé hier à la jambe, est porté sur les bras d'un cosaque, enfin la grande-duchesse Élisabeth-Féodorowna, sœur de l'impératrice, abbesse du couvent de Marthe-et-Marie de la Miséricorde (1).

(1) Veuve du grand-duc Serge-Alexandrowitch, qui fut assassiné à

L'IMPÉRATRICE ALEXANDRA-FÉODOROWNA

Au centre de la salle, le cortège s'arrête. D'une voix pleine et ferme, l'empereur s'adresse à la noblesse et au peuple de Moscou. Il déclare que, selon la tradition de ses aïeux, il est venu chercher le soutien de ses forces morales dans la prière aux reliques du Kremlin ; il constate qu'un élan magnifique soulève la Russie entière, sans distinction de race ni de nationalité ; il conclut :

— D'ici, du cœur de la terre russe, j'envoie à mes vaillantes troupes et à mes valeureux alliés mon ardent salut. Dieu est avec nous !...

Une longue clameur de hourrahs lui répond.

Tandis que le cortège se remet en marche, le grand-maître des cérémonies nous invite, Buchanan et moi, à suivre désormais la famille impériale, immédiatement après les grandes-duchesses.

Par la salle de Saint-Wladimir et le Vestibule sacré, nous atteignons l'Escalier rouge, dont le palier inférieur se prolonge, par une passerelle tendue de pourpre, jusqu'à l'*Ouspensky Sobor*, la cathédrale de l'Assomption.

A l'instant où l'empereur paraît, une tempête d'acclamations s'élève de tout le Kremlin, où un peuple immense se presse, tête nue, sur les esplanades. En même temps, toutes les cloches de l'Ivan Véliky retentissent. Et l'énorme bourdon de l'Ascension, construit avec le métal retiré des décombres de 1812, fait planer sur ce vacarme un bruit de tonnerre. Au delà, Moscou la sainte, avec ses milliers d'églises, de palais, de monastères, avec ses dômes d'azur, ses flèches de cuivre, ses bulbes d'or, étincelle sous le soleil, comme un mirage fantastique.

L'ouragan de l'enthousiasme populaire domine presque le fracas des cloches.

Le comte Benckendorff, grand-maréchal de la cour, s'approchant de moi, me dit :

Moscou, le 27 février 1905 ; assassinée elle-même par les Bolchéviks, le 17 juillet 1918.

— La voilà donc, cette révolution qu'on nous présageait à Berlin !

Il traduit ainsi probablement la pensée de tous. L'empereur a le visage radieux. La figure de l'impératrice reflète une joie extatique. Buchanan me glisse à l'oreille :

— Nous vivons actuellement une minute sublime !... Pensez à tout l'avenir historique qui se prépare en ce moment, ici même !

— Oui. Et je pense aussi à tout le passé historique, qui s'est accompli ici même... C'est de cette place, où nous sommes, que Napoléon a contemplé Moscou en flammes. C'est par cette route là-bas que la Grande Armée a commencé sa retraite immortelle !

Cependant, nous voici au parvis de la cathédrale. Le métropolite de Moscou, entouré de son clergé, présente à Leurs Majestés la croix du tsar Michel-Féodorowitch, premier des Romanow, et l'eau bénite.

Nous pénétrons dans l'*Ouspensky Sobor*. L'édifice, de plan carré, surmonté par un dôme gigantesque que soutiennent quatre piliers massifs, est entièrement recouvert de fresques sur fond d'or. L'iconostase, haute muraille de vermeil, est tout incrusté de pierres précieuses. La faible clarté, qui tombe de la coupole, et le scintillement des cierges entretiennent dans la nef une pénombre rutilante et fauve.

L'empereur et l'impératrice se placent devant l'*ambon* de droite, au pied du pilier où s'adosse le trône des Patriarches.

Dans l'ambon de gauche, les chantres de la cour, en costume du seizième siècle, argent et bleu pâle, entonnent les admirables hymnes liturgiques du rite orthodoxe, les plus beaux chants peut-être de la musique sacrée.

Au fond de la nef, en face de l'iconostase, les trois métropolites de Russie et douze archevêques sont alignés. A leur gauche, dans tout le bas côté, cent dix évêques, archimandrites et higoumènes sont groupés.

Une richesse fabuleuse, une profusion inouïe de diamants, de saphirs, de rubis, d'améthystes, resplendit sur le brocart des mitres et des dalmatiques. Par instants, l'église rayonne d'un éclat surnaturel.

Buchanan et moi, nous sommes placés tous deux à la gauche de l'empereur, en avant de la cour.

Vers la fin du long office, le métropolite apporte à Leurs Majestés un crucifixcontenant un morceau de la vraie croix, qu'Elles baisent pieusement. Puis, au travers d'un nuage d'encens, la famille impériale défile autour de la cathédrale, pour s'agenouiller devant les reliques illustres et les tombes des patriarches.

Pendant ce défilé, j'admire l'allure, les attitudes, les prosternements de la grande-duchesse Élisabeth. Malgré qu'elle approche de la cinquantaine, elle a gardé toute sa grâce et sa sveltesse d'autrefois. Sous ses voiles flottants de laine blanche, elle est aussi élégante et séduisante que jadis, avant son veuvage, au temps où elle inspirait les passions profanes... Pour embrasser l'image de la Vierge de Wladimir, qui est encastrée dans l'iconostase, elle a dû poser le genou sur un banc de marbre, assez élevé. L'impératrice et les jeunes grandes-duchesses, qui la précédaient, s'y étaient prises à deux fois et non sans quelque gaucherie, afin de se hausser jusqu'à la célèbre icone. Elle l'a fait d'un seul mouvement, souple, aisé, majestueux.

Maintenant, l'office est achevé. Le cortège se reforme ; le clergé passe en tête. Un dernier chant, d'une envolée superbe, remplit la nef. La porte s'ouvre.

Dans un éblouissement de soleil, tout le décor de Moscou se déploie soudain. Tandis que la procession se déroule, je songe que, seule, la cour de Byzance, à l'époque de Constantin Porphyrogénète, de Nicéphore Phocas, d'Andronic Paléologue, a connu des spectacles d'une pompe aussi grandiose, d'un hiératisme aussi imposant.

A l'extrémité de la passerelle tendue de pourpre, les

voitures de la cour attendent. Avant d'y monter, la famille impériale reste quelque temps exposée aux acclamations frénétiques de la foule. L'empereur nous dit, à Buchanan et à moi :

— Approchez-vous de moi, messieurs les ambassadeurs. Ces acclamations s'adressent à vous autant qu'à ma personne.

Sous la rafale des cris enthousiastes, nous parlons, tous les trois, de la guerre commencée. L'empereur me félicite de l'admirable élan qui anime les troupes françaises et me réitère l'assurance de sa foi absolue dans la victoire finale. L'impératrice cherche à me dire quelques paroles aimables. Je l'aide :

— Quel spectacle réconfortant pour Votre Majesté ! Comme tout ce peuple est beau à voir dans son exaltation patriotique, dans sa ferveur pour ses souverains !

Elle répond à peine ; mais la constriction de son sourire et l'étrange éclat de son regard fixe, magnétique, flamboyant, révèlent son ivresse intérieure.

La grande-duchesse Élisabeth se mêle à notre entretien. Son visage, encadré dans le long voile de laine blanche, est saisissant de spiritualité. Finesse des traits, pâleur de l'épiderme, vie profonde et lointaine des yeux, timbre amorti de la voix, lueur d'auréole sur le front, tout trahit en elle la créature qui a commerce habituel avec l'ineffable et le divin.

Pendant que Leurs Majestés rentrent au grand palais, nous sortons, Buchanan et moi, du Kremlin, au milieu des ovations qui nous accompagnent jusqu'à l'hôtel.

J'emploie l'après-midi à visiter Moscou, m'attardant de préférence aux souvenirs de 1812, qui, par le contraste de l'heure actuelle, acquièrent un relief saisissant.

Au Kremlin, le fantôme de Napoléon se dresse, en quelque sorte, à chaque pas. De l'Escalier rouge, l'empereur a observé tous les progrès de l'incendie, pendant

la nuit sinistre du 16 au 17 septembre. C'est là qu'il a tenu conseil avec Murat, Eugène, Berthier, Ney, au milieu des flammes furieuses, sous une pluie de cendres aveuglantes. C'est là qu'il a eu la vision nette, implacable, de sa ruine prochaine : « Tout ceci, répétait-il, nous présage de grands malheurs ! » C'est par ce chemin qu'il est descendu en hâte vers la Moskowa, avec quelques officiers et soldats de sa garde. C'est par là qu'il s'est engagé dans les rues tortueuses de la ville embrasée. « Nous marchions, a dit Ségur, sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu. » Hélas ! la guerre actuelle ne nous réserve-t-elle pas la réédition de cette scène dantesque? Et à combien d'exemplaires?

Au nord du Kremlin, entre l'église de Saint-Basile et la Porte Ibérienne, s'étend la Place rouge, de glorieuse et tragique mémoire. Si je devais citer les lieux du monde où j'ai senti revivre, avec le plus d'intensité, les images et les sentiments du passé, je nommerais la Campagne romaine, l'Acropole d'Athènes, le cimetière d'Eyoub à Stamboul, l'Alhambra de Grenade, la Cité tartare de Pékin, le Hradschin de Prague, — le Kremlin de Moscou. Cet étrange assemblage de palais, de tours, d'églises, de monastères, de chapelles, de casernes, d'arsenaux, de bastions ; cette juxtaposition incohérente d'édifices sacrés et profanes ; cet aspect complexe de forteresse, de sanctuaire, de sérail, de harem, de nécropole, de prison ; ce mélange de civilisation savante et d'archaïsme barbare ; ce contraste violent du matérialisme le plus rude et du spiritualisme le plus exalté, — n'est-ce pas toute l'histoire de la Russie, toute l'épopée du peuple russe, tout le drame intérieur de l'âme russe?

Au sud de la Place rouge et dominant la rive de la Moskowa, l'église de Saint-Basile dresse son architecture prodigieuse et paradoxale, son architecture de rêve. Les styles les plus disparates semblent avoir contribué à la construction : style byzantin, style gothique, style lom-

bard, style persan, style russe. Et pourtant, de toutes ces formes élancées, jaillissantes, contournées, polychromes, de toute cette floraison exubérante et chimérique, se dégage une harmonie grandiose.

Cela m'amuse de songer que la Renaissance italienne a été introduite au Kremlin par Sophie Paléologue, nièce du dernier empereur de Constantinople, qui s'était réfugiée à Rome. En 1472, elle épousa le tsar de Moscou, Ivan III, que l'histoire appelle « Ivan le Grand ». Par elle, il se crut désormais l'héritier de l'empire byzantin ; il prit, pour armes nouvelles de la Russie, l'aigle à deux têtes. Elle s'entoura d'artistes et d'ingénieurs italiens. Sous son règne, un souffle d'hellénisme et de culture classique adoucit, quelque temps, la rudesse moscovite.

Vers la fin du jour, je termine ma promenade par le Mont des Moineaux, d'où le regard embrasse Moscou et toute la vallée de la Moskowa. On le nommait jadis le Mont du Salut, parce que les voyageurs russes, quand ils découvraient de là leur ville sainte, s'arrêtaient un instant pour se signer et prier. Le Mont des Moineaux évoque ainsi, pour la Rome slave, les mêmes souvenirs que le Monte Mario pour la Rome latine. Un pareil sentiment d'admiration et de piété faisait se prosterner les pèlerins du moyen âge, lorsque, des hauteurs qui dominent le cours du Tibre, ils apercevaient la Cité des Martyrs...

Le 14 septembre 1812, à deux heures de l'après-midi, sous un soleil étincelant, l'avant-garde de l'armée française, déployée en tirailleurs, couronna le Mont des Moineaux. Elle s'arrêta, comme frappée de stupeur devant la majesté du spectacle. Battant des mains, elle criait avec allégresse : « Moscou ! Moscou !... » Napoléon accourut. Transporté de joie, il s'exclama : « La voici donc, cette ville fameuse ! » Mais aussitôt, il ajouta : « Il était temps ! »

Chateaubriand a résumé la scène dans une image d'un romantisme pittoresque : « Moscou, comme une princesse

européenne aux confins de son empire, parée de toutes les richesses de l'Asie, semblait amenée là pour épouser Napoléon. »

Quelque vision de ce genre s'esquissa-t-elle dans l'esprit de l'empereur? J'en doute. Des pensées trop graves, des présages trop inquiétants l'absorbaient déjà.

A dix heures du soir, je repars pour Saint-Pétersbourg.

Dans l'ordre politique, cette journée me laisse deux impressions fortes. La première m'est venue, à l'*Ouspensky Sobor*, en regardant l'empereur debout devant l'iconostase. Sa personne, son entourage et tout le décor de la cérémonie traduisaient éloquemment le principe même du tsarisme, tel que le définissait le manifeste impérial du 16 juin 1907, ordonnant la dissolution de la première Douma : *Comme c'est Dieu qui Nous a octroyé Notre pouvoir suprême, c'est devant son autel seul que Nous sommes responsable des destinées de la Russie.* La seconde impression est l'enthousiasme frénétique du peuple moscovite pour son tsar. Je ne croyais pas que l'illusion monarchique et le fétichisme impérial eussent encore des racines aussi profondes dans l'âme du *moujik*. Pour exprimer cette confiance invérérée des humbles à l'égard de leur maître, les proverbes russes abondent : *Le tsar est bon : ce sont ses valets qui sont méchants... Le tsar n'est pas coupable des souffrances de son peuple; les tchinovniks lui cachent la vérité!...* Mais il y a un autre proverbe qu'il est prudent de se rappeler aussi, car il explique, en sens inverse, tous les désespoirs et toutes les révoltes de l'esprit populaire : *Jusqu'à Dieu, c'est bien haut! Jusqu'au tsar, c'est bien loin!* De même, pour apprécier à leur exacte valeur les ovations qui saluaient l'empereur, ce matin, sur la Place rouge, on ne doit pas oublier que, sur cette même place, le 22 décembre 1905, il fallut mitrailler la foule qui chantait *la Marseillaise*.

***

Mercredi, 19 août 1914.

Rentré ce matin à Saint-Pétersbourg.

Les troupes françaises progressent dans les vallées des Vosges, sur le versant d'Alsace. Les forts de Liége résistent encore ; mais l'armée allemande, sans se laisser arrêter par ces forts, marche directement vers Bruxelles.

Les troupes russes se concentrent avec rapidité sur la frontière de la Prusse orientale.

***

Jeudi, 20 août 1914.

Sazonow vient déjeuner en tête-à-tête avec moi.

Nous devisons académiquement sur les résultats que nous devrons nous efforcer d'obtenir à l'heure de la paix et que nous n'obtiendrons que par la force des armes. Nous ne doutons pas, en effet, que l'Allemagne ne s'inclinera devant aucune de nos exigences, tant qu'elle n'aura pas été mise hors de combat. La guerre actuelle n'est pas de celles qui se terminent par un traité politique, après une bataille de Solférino ou de Sadowa ; c'est une guerre à mort, où chaque groupe de belligérants joue son existence nationale.

— Ma formule, dit Sazonow, est simple : nous devons détruire l'impérialisme allemand. Nous n'y réussirons que par une série de victoires militaires ; nous avons donc, devant nous, une guerre longue et très dure. L'empereur ne se fait aucune illusion, à cet égard... Mais pour que le *Kaiserthum* ne se relève pas aussitôt de ses ruines, pour que les Hohenzollern ne puissent plus jamais prétendre à la monarchie universelle, de grands change-

ments politiques s'imposeront. Sans compter la restitution de l'Alsace-Lorraine à la France, il faudra restaurer la Pologne, agrandir la Belgique, reconstituer le Hanovre, rendre le Slesvig au Danemark, affranchir la Bohême, partager entre la France, l'Angleterre et la Belgique, toutes les colonies allemandes, etc.

— C'est un programme gigantesque. Mais je crois, comme vous, que nous devrons pousser jusque-là notre effort, si nous voulons que notre œuvre soit durable.

Puis, nous calculons les forces respectives des belligérants, leurs réserves en hommes, leurs ressources financières, industrielles, agricoles, etc., nous examinons les chances favorables que nous réservent les dissentiments intérieurs de l'Autriche et de la Hongrie, ce qui m'amène à dire :

— Il y a aussi un facteur, que nous ne saurions négliger : l'opinion des masses populaires en Allemagne. Il est très important que nous soyons bien informés de ce qui s'y passe. Vous devriez organiser un service de renseignements dans les grands foyers de socialisme, qui sont le plus proches de votre territoire, Berlin, Dresde, Leipzig, Chemnitz, Breslau...

— C'est très difficile à organiser.

— Oui, mais c'est indispensable. Songez que, au lendemain d'une défaite militaire, ce seront sans doute les socialistes allemands qui obligeront la caste des hobereaux à faire la paix. Et, si nous pouvons y aider...

Sazonow sursaute. La voix brève, sèche, il me déclare :

— Ah ! cela, non ! non !... La révolution ne sera jamais dans notre jeu !

— Soyez sûr qu'elle est dans le jeu de nos ennemis contre vous !... Et l'Allemagne n'attend pas une défaite possible de vos armées, elle n'a même pas attendu la guerre pour se créer des intelligences dans vos milieux ouvriers. Vous ne me contesterez pas que les grèves, qui ont éclaté à Pétersbourg pendant la visite du président

de la République, ont été provoquées par des agents allemands.

— Je ne le sais que trop. Mais, je vous le répète, la révolution ne sera jamais dans notre jeu, même contre l'Allemagne.

Notre entretien en reste là. Sazonow n'est plus en veine d'épanchement. L'évocation du spectre révolutionnaire l'a figé soudain.

Pour le détendre, je l'emmène dans ma voiture à l'Ile Krestowsky. Là, nous nous promenons à pied sous les beaux ombrages qui s'avancent jusqu'à l'estuaire miroitant et diapré de la Néwa.

Nous parlons de l'empereur ; je dis à Sazonow :

— Quelle excellente impression j'ai eue de lui, l'autre jour, à Moscou ! Il respirait la volonté, la certitude et la force.

— J'ai eu la même impression et j'en ai tiré un très heureux présage..., mais un présage nécessaire, car enfin...

Et il s'arrête brusquement, comme s'il n'osait achever sa pensée.

Je le presse de poursuivre. Alors, me prenant le bras, il me dit sur un ton d'affectueuse confidence :

— N'oubliez pas que le caractère essentiel de l'empereur est la résignation mystique.

Puis, il me raconte cette anecdote suggestive, qu'il tient de son beau-frère Stolypine, l'ancien président du Conseil, assassiné le 18 septembre 1911.

C'était en 1909, alors que la Russie commençait à oublier le cauchemar de la guerre japonaise et des troubles subséquents. Un jour, Stolypine propose à l'empereur une grave mesure de politique intérieure. Après l'avoir écouté d'un air rêveur, Nicolas II fait un geste sceptique, insouciant, un geste qui semble dire : « Cela ou autre chose, qu'importe? » Il déclare enfin d'une voix triste :

— Je ne réussis dans rien de ce que j'entreprends,

Pierre-Arkadiéwitch. Je n'ai pas de chance... D'ailleurs, la volonté humaine est si impuissante !

Courageux et résolu de sa nature, Stolypine proteste avec énergie. Le tsar lui demande alors :

— Avez-vous lu la *Vie des Saints?*

— Oui..., en partie du moins ; car, si je ne me trompe, l'ouvrage compte bien une vingtaine de volumes.

— Savez-vous aussi quel est mon jour de naissance?

— Pourrais-je l'ignorer? C'est le 6 mai.

— Et quel saint fête-t-on, ce jour-là?

— Excusez-moi, Sire ; je ne m'en souviens plus.

— C'est le patriarche Job.

— Dieu soit loué ! Le règne de Votre Majesté finira glorieusement ; puisque Job, après avoir enduré avec piété les plus cruelles épreuves, s'est vu comblé de bénédictions et de prospérités.

— Non, croyez-moi, Pierre-Arkadiéwitch. J'en ai plus que le pressentiment ; j'en ai l'intime conviction : je suis voué à de terribles épreuves ; mais je ne recevrai pas ma récompense ici-bas... Combien de fois me suis-je appliqué cette phrase de Job : *A peine conçois-je une crainte qu'elle se réalise, et tous les malheurs que je redoute fondent sur moi* (1) !

Il est certain que cette guerre va obliger tous les combattants à fournir leur maximum d'énergie morale et de puissance organisatrice. Aussi, l'anecdote, que vient de me conter Sazonow, me ramène à une observation que j'ai faite souvent depuis que je vis parmi les Russes et qui résume, en quelque sorte, leur physionomie nationale.

Si l'on prend le mot de mysticisme dans son acception large, le Russe est éminemment mystique : il ne l'est pas seulement dans sa vie religieuse ; il l'est encore dans sa vie sociale, dans sa vie politique, dans sa vie sentimentale.

(1) Job, III, 2, 5.

Au fond des raisonnements qui déterminent ses actes une croyance apparaît toujours ; il raisonne et il agit comme s'il croyait que les événements humains sont produits par des forces transcendantes et secrètes, par des puissances occultes, arbitraires et souveraines. Cette disposition, plus ou moins avouée, plus ou moins consciente, est en rapport direct avec son imagination qui est naturellement flottante et dispersive ; elle provient aussi de son atavisme, de son milieu géographique, de son climat, de son histoire.

Laissé à lui-même, il n'éprouve pas le besoin de s'expliquer comment les choses s'accomplissent, quelles en sont les conditions pratiques et nécessaires, par quels moyens rationnels et successifs on peut les obtenir ou les empêcher. Indifférent à la certitude logique, il n'a pas le goût de l'observation réfléchie et vérifiée, de l'examen analytique et déductif. Il se sert moins de son intelligence que de son imagination et de sa sensibilité ; il s'applique moins à comprendre qu'à pressentir et à deviner. Le plus souvent, il n'agit que par intuition, par routine, par soumission.

Dans l'ordre religieux, sa foi est contemplative, rêveuse, visionnaire, emplie d'espérances vagues, de craintes superstitieuses et d'attentes messianiques, toujours en quête d'une communication directe avec l'invisible et le divin.

Dans l'ordre politique, la notion des causes efficientes lui manque totalement. Le tsarisme lui apparaît comme une entité métaphysique. Il attribue au tsar et à ses ministres une vertu intrinsèque, un dynamisme propre, une sorte de pouvoir magique pour gouverner l'empire, corriger les abus, opérer les réformes, établir la justice, etc. Par quelles mesures législatives, par quel mécanisme administratif peuvent-ils y arriver? C'est leur affaire et leur secret.

Enfin, dans sa vie passionnelle, il se sent dominé cons-

tamment par des forces étrangères qui le mènent à leur gré. Pour s'excuser de ses erreurs et de ses fautes, de ses vertiges et de ses capitulations, il a coutume d'alléguer la malchance, la fatalité, les mystérieuses influences de l'*au-delà*, souvent même le satanisme et l'ensorcellement.

Une telle conception n'est guère favorable à l'effort personnel et responsable, à l'action virile et prolongée. C'est pourquoi le Russe nous étonne si souvent par sa nonchalance, par son inertie expectante, par son quiétisme passif et résigné.

Inversement, et pour peu qu'on sache parler à son âme, il est capable des plus beaux élans comme des plus héroïques sacrifices. Et toute son histoire prouve qu'il ne s'abandonne jamais, quand il se sent commandé...

Le pape Pie X est mort la nuit dernière. Jamais conclave se sera-t-il ouvert dans des conjonctures aussi graves, dans un pareil bouleversement de toutes les choses humaines? Le collège cardinalice trouvera-t-il, dans ses rangs, un pape d'âme assez généreuse, de piété assez large, de caractère assez ferme, d'esprit assez politique pour jouer le rôle capital et sans précédent que la guerre offre au Saint-Siège?

***

Vendredi, 21 août 1914.

Sur le front de Belgique et de France, nos opérations prennent une mauvaise tournure. Je reçois l'ordre d'intervenir auprès du gouvernement impérial, afin d'accélérer autant que possible l'offensive des armées russes.

Je me rends aussitôt chez le ministre de la Guerre et je lui expose, avec énergie, la demande du gouvernement français. Il appelle un officier et lui dicte immédiatement,

sous ma propre dictée, un télégramme pour le grand-duc Nicolas.

Puis, j'interroge le général Soukhomlinow au sujet des opérations en cours, sur le front russe. Je prends note de ses déclarations, en ces termes :

1° Le grand-duc Nicolas est résolu à s'avancer, avec toute la hâte possible, vers Berlin et Vienne, principalement vers Berlin, en passant entre les forteresses de Thorn, Posen et Breslau.

2° Les armées russes ont pris l'offensive sur toute la ligne.

3° Les forces, qui attaquent la Prusse orientale, ont déjà progressé de 20 à 45 kilomètres sur le territoire ennemi ; leur ligne est approximativement jalonnée par Soldau, Neidenburg, Lyck, Angerburg et Insterburg.

4° En Galicie, les troupes russes, marchant sur Lemberg, ont atteint le Bug et le Séreth.

5° Les forces, qui opèrent sur la rive gauche de la Vistule, marcheront directement vers Berlin, aussitôt que les armées du nord-ouest auront réussi à accrocher l'armée allemande.

6° Les vingt-huit corps, actuellement engagés contre l'Allemagne et l'Autriche, représentent environ un million 120 000 hommes.

Hier, les Allemands sont entrés à Bruxelles. L'armée belge se retire sur Anvers. Entre Metz et les Vosges, l'armée française est contrainte à la retraite, après avoir subi de lourdes pertes.

***

Samedi, 22 août 1914.

Les Allemands sont devant Namur. Pendant qu'un de leurs corps bombarde la ville, le gros de leurs forces poursuit sa route vers les sources de la Sambre et de l'Oise.

Le plan de l'offensive allemande à travers la Belgique se dessine maintenant dans toute son ampleur.

***

Dimanche, 23 août 1914.

Nos alliés d'outre-Manche commencent à paraître sur le front belge. Une division de cavalerie anglaise a même déjà dispersé une colonne allemande... à Waterloo !... Wellington et Blücher ont dû s'en réveiller dans leurs tombeaux. Une grande bataille s'engage entre Mons et Charleroi.

Les Russes progressent dans la Prusse orientale ; ils viennent d'occuper Insterburg.

***

Lundi, 24 août 1914.

Le ministère me télégraphie de Paris :

Des renseignements de la source la plus sûre nous font connaître que deux corps actifs, opposés d'abord à l'armée russe, sont transportés actuellement sur la frontière française et remplacés à la frontière orientale d'Allemagne par des formations de landwehr. *Le plan de guerre du grand état-major allemand est trop clair pour qu'il y ait besoin d'insister sur la nécessité d'une offensive* à outrance *des armées russes, se dirigeant vers Berlin. Prévenez d'urgence le gouvernement russe et insistez.*

J'interviens immédiatement auprès du grand-duc Nicolas et du général Soukhomlinow. En même temps, j'informe l'empereur.

Le soir même, je suis en mesure d'affirmer au gouvernement français que l'armée russe poursuit sa marche vers

Kœnigsberg et Thorn, avec toute la vigueur et toute la rapidité possibles. Une bataille importante se prépare entre la Narew et l'Ukra.

On a précisément amené aujourd'hui à l'hôpital français de Saint-Pétersbourg un aide de camp du grand-duc Nicolas, le prince Cantacuzène, qui a eu la poitrine traversée d'une balle, près de Gumbinnen. Le docteur Cresson, chirurgien en chef, s'est entretenu quelques instants avec lui : le blessé est encore tout vibrant de l'ardeur agressive qui entraîne les troupes russes ; il affirme, avec fièvre, que le grand-duc Nicolas est résolu à s'ouvrir, coûte que coûte, la route de Berlin.

* * *

Mardi, 25 août 1914.

Les Allemands sont vainqueurs à Charleroi ; ils nous ont, de plus, infligé un grave échec, au sud des Ardennes belges, près de Neufchâteau. Toutes les armées françaises et anglaises battent en retraite vers l'Oise et la Semoy.

Ces nouvelles, quoique tamisées par la censure, produisent à Saint-Pétersbourg un courant d'inquiétude contre lequel je réagis de mon mieux, en m'inspirant d'un artifice que Tolstoï attribue au prince Bagration, dans *la Guerre et la Paix*, et qu'on devrait inscrire dans le bréviaire moral de tous les commandants en chef. Sur le champ de bataille d'Austerlitz, le prince ne cessait de recevoir des messages alarmants ; il les recevait tous avec une tranquillité parfaite et même un air d'acquiescement, comme si ce qu'on lui annonçait était précisément ce qu'il attendait.

Au nord de la Prusse orientale, les Russes ont coupé les passages de l'Alle et de l'Angerrap ; les Allemands se replient vers Kœnigsberg.

Avant-hier, le Japon a déclaré la guerre à l'Allemagne. Une escadre japonaise bombarde Kiao-Tchéou.

* * *

Mercredi, 26 août 1914.

Les armées française et anglaise continuent leur retraite. Le camp retranché de Maubeuge est investi. Une avant-garde de cavalerie allemande parcourt les environs de Roubaix.

J'ai veillé à ce que ces événements fussent présentés par la presse russe sous l'aspect le plus convenable (et peut-être le plus vrai), c'est-à-dire comme un recul provisoire et méthodique, préludant à une volte-face prochaine, en vue d'une offensive plus dense et plus forte. Tous les journaux soutiennent cette thèse.

Le grand-duc Nicolas me fait dire par Sazonow :

— Le mouvement rétrograde ordonné par le général Joffre est conforme à toutes les règles de la stratégie. Nous devons souhaiter que, désormais, l'armée française s'expose le moins possible ; qu'elle ne se laisse ni entamer ni démoraliser ; qu'elle réserve toute sa puissance d'attaque et toute sa liberté de manœuvre jusqu'au jour où l'armée russe sera en état de porter les coups décisifs.

Je demande à Sazonow :

— Ce jour n'arrivera-t-il pas bientôt?... Pensez que nos pertes sont énormes et que les Allemands sont à 250 kilomètres de Paris !

— Je crois que le grand-duc Nicolas est résolu à engager une opération importante pour retenir le plus d'Allemands possible sur notre front.

— Aux environs de Soldau et de Mlawa, sans doute?

— Oui.

— Dans cette réponse brève, je crois sentir quelque

réticence. Je supplie donc Sazonow d'être plus expansif :

— Songez, dis-je, comme l'heure est g ave pour la France !

— Je le sais..., et je n'oublie pas ce que nous devons à la France ; ni l'empereur ni le grand-duc ne l'oublient non plus. Aussi, vous pouvez compter que nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour secourir l'armée française... Mais, au point de vue pratique, les difficultés sont grandes. Le général Gilinsky, qui commande en chef le front du nord-ouest, considère qu'une offensive dans la Prusse orientale est vouée à un échec certain, parce que nos troupes sont encore trop dispersées et que les transports rencontrent beaucoup d'obstacles. Vous savez comme la Mazurie est coupée de forêts, de rivières et de lacs !... Le chef d'état-major général Yannouchkéwitch partage l'opinion de Gilinsky et déconseille fortement l'offensive. Mais le quartier-maître général Danilow fait valoir, avec non moins de force, que nous n'avons pas le droit de laisser notre allié en péril et que, malgré les risques inconstestables de l'entreprise, nous avons le devoir d'attaquer immédiatement. C'est ce que le grand-duc Nicolas vient d'ordonner... Je ne serais pas surpris que l'opération fût déjà commencée.

* * *

Jeudi, 27 août 1914.

Les Allemands sont à Péronne et à Longwy.

Un ministère de défense nationale est constitué à Paris. Viviani conserve la présidence du Conseil, sans portefeuille ; Briand est nommé à la Justice, Delcassé aux Affaires étrangères, Millerand à la Guerre, Ribot aux Finances, etc. Deux socialistes unifiés, Jules Guesde et Marcel Sembat, entrent dans le Cabinet.

Cette combinaison produit ici le meilleur effet. On l'interprète, à la fois, comme une manifestation éclatante de notre solidarité nationale et comme un gage de la résolution inflexible avec laquelle la France poursuivra la guerre.

***

Vendredi, 28 août 1914.

Le grand-duc Nicolas a tenu sa parole. Sur son ordre impératif et réitéré, les cinq corps du général Samsonow ont attaqué avant-hier l'ennemi, dans la région de Mlawa-Soldau. Le point d'attaque est bien choisi pour obliger les Allemands à y porter des forces nombreuses ; car une victoire des Russes en direction d'Allenstein aurait le double résultat de leur ouvrir la route de Dantzig et de couper la retraite de l'armée allemande qui vient d'être battue à Gumbinnen.

***

Samedi, 29 août 1914.

La bataille engagée à Soldau se poursuit avec acharnement. Quel que doive être le résultat final, c'est déjà beaucoup que la lutte se prolonge, afin que les armées anglaises et françaises aient le temps de se reformer en arrière pour se reporter en avant.

Les armées russes du sud sont à 40 kilomètres de Lemberg.

***

Dimanche, 30 août 1914.

Ce matin, lorsque j'entre dans le cabinet de Sazonow, je suis frappé de son air sombre et tendu :

— Quoi de neuf? lui dis-je.

— Rien de bon.

— Cela ne va pas en France?

— Les Allemands approchent de Paris.

— Oui ; mais nos armées sont intactes et leur moral est excellent. J'attends avec confiance leur volte-face... Et la bataille de Soldau?

Il se tait, en pinçant les lèvres, le regard sinistre. Je reprends :

— Un échec?

— Un grand malheur... Mais je n'ai pas le droit de vous en parler. Le grand-duc Nicolas ne veut pas que la nouvelle soit connue avant quelques jours. Elle ne se répandra que trop tôt et trop vite ; car nos pertes sont effroyables.

Je lui demande quelques détails. Il m'affirme n'avoir aucun renseignement précis :

— L'armée de Samsonow est détruite. C'est tout ce que je sais.

Après un silence, il poursuit, d'un ton simple :

— Nous devions ce sacrifice à la France, qui s'est montrée une si parfaite alliée.

Je le remercie de cette pensée. Puis, malgré le poids très lourd que nous avons l'un et l'autre sur le cœur, nous passons à l'examen des affaires courantes.

En ville, personne ne se doute encore du désastre de Soldau. Mais la retraite ininterrompue de l'armée française et la marche rapide des Allemands sur Paris provoquent, dans le public, les prévisions les plus pessimistes. Les meneurs de la clique raspoutinienne annoncent même que la France va être obligée de signer bientôt la paix. A la personne haut placée qui vient me répéter ce propos, je réponds que le caractère des hommes d'État, qui viennent de prendre le pouvoir, ne permet pas qu'on s'arrête, un seul instant, à une pareille supposition ; que, d'ailleurs, la partie est loin d'être perdue et que le jour de la victoire est peut-être proche.

***

Lundi, 31 août 1914.

A Soldau, les Russes ont perdu 110 000 hommes, dont 20 000 tués ou blessés et 90 000 prisonniers. Deux des cinq corps engagés, le 13e et le 16e, ont été cernés. Tout le matériel d'artillerie a été anéanti.

Les prévisions du haut commandement n'étaient que trop exactes : l'offensive était prématurée. La cause initiale du désastre a été la concentration insuffisante des troupes et l'extrême difficulté des transports dans une région coupée de rivières, parsemée de lacs et de forêts. Il semble aussi que le désastre ait été aggravé par une faute de manœuvre : le général Artamanow, qui commandait l'aile gauche, aurait reculé d'une vingtaine de verstes sans prévenir le général Samsonow.

Un des points, où la bataille fut le plus acharnée, est le village de Tannenberg, à 35 kilomètres au nord de Soldau. C'est là que, en 1410, le roi de Pologne, Wladislas V, défit les chevaliers teutoniques, première victoire du slavisme sur le germanisme. Pour s'être fait attendre cinq cent quatorze ans, la revanche des Teutoniques n'en est que plus terrible.

***

Mardi, 1er septembre 1914.

Sazonow m'apprend, ce matin, d'après un télégramme d'Iswolsky, que le gouvernement de la République a résolu de se transporter à Bordeaux, si le généralissime considère que l'intérêt supérieur de la défense nationale l'oblige à ne pas barrer aux Allemands la route de Paris.

— C'est une résolution douloureuse, me dit-il, mais superbe et qui ne m'étonne pas du patriotisme français.

Puis il me communique des télégrammes expédiés le 30 et le 31 août par le colonel Ignatiew, attaché au grand quartier-général français, et dont chaque phrase entre en moi comme un coup de poignard : *L'armée allemande, tournant le flanc gauche de l'armée française, s'avance irrésistiblement sur Paris, par étapes moyennes de* 30 *kilomètres... A mon avis, l'entrée des Allemands à Paris n'est plus qu'une question de jours, attendu que les Français ne disposent pas de forces suffisantes pour exécuter une contre-attaque contre le groupe tournant, sans risquer d'être coupés des autres armées...* Il reconnaît heureusement que *l'esprit des troupes reste excellent.*

Sazonow me demande :

— N'y a-t-il donc pas moyen de défendre Paris?... Je croyais que Paris était si solidement fortifié!... Je ne peux pas vous cacher que la prise de Paris ferait ici un effet déplorable..., surtout après notre malheur de Soldau ; car on finira bien par savoir que nous avons perdu 110 000 hommes à Soldau.

Reprenant les télégrammes du colonel Ignatiew, j'en conteste de mon mieux les conclusions ; je soutiens que le camp retranché de Paris est fortement armé ; j'affirme que le caractère du général Galliéni nous garantit l'opiniâtreté de la résistance.

Un ukase, signé hier soir, a statué que la ville de Saint-Pétersbourg s'appellera désormais *Pétrograd*. Comme manifestation politique, comme protestation du nationalisme slave contre l'intrusion germanique, la mesure est aussi démonstrative qu'opportune. Mais au point de vue historique, c'est une erreur. La capitale actuelle de l'empire n'est pas une ville slave ; elle ne résume qu'un passé récent de la vie russe ; elle est située dans un pays finnois, aux portes de la Finlande où domina si longtemps la culture suédoise, aux confins des provinces baltiques où domine encore l'influence allemande ; son architec-

ture est tout occidentale ; sa physionomie est toute moderne. Et c'est précisément ce que Pierre le Grand a voulu faire de Saint-Pétersbourg : une ville occidentale et moderne. Le nom de *Pétrograd* n'est donc pas seulement une erreur, mais un contre-sens historique.

***

Mercredi, 2 septembre 1914.

Le « communiqué » de l'état-major russe annonce le désastre de Soldau en ces termes : *Au sud de la Prusse orientale, les Allemands, disposant de forces très supérieures, ont attaqué deux de nos corps d'armée, qui ont subi des pertes considérables. Le général Samsonow a été tué.*

Le public n'est pas dupe de ce laconisme. On colporte, à voix basse, toutes sortes de versions sur la bataille ; on exagère encore les chiffre des pertes ; on accuse le général Rennenkampf de trahison ; on va jusqu'à dire que les Allemands ont des intelligences dans l'entourage même du général Soukhomlinow ; on assure enfin que le général Samsonow n'a pas été tué, mais qu'il s'est tué, ne voulant pas survivre à la destruction de son armée.

Le général Biélaïew, chef d'état-major de l'armée au ministère de la Guerre, m'affirme que la vigoureuse offensive des Russes dans la Prusse orientale et la rapidité de leur marche sur Lemberg obligent les Allemands à ramener vers l'est des troupes qui s'acheminaient vers la France :

— Je peux, me dit-il, vous garantir que l'état-major allemand ne s'attendait pas à nous voir entrer en ligne aussitôt ; il croyait que notre mobilisation et notre concentration seraient beaucoup plus lentes ; il avait calculé que nous ne pourrions prendre l'offensive, sur aucun point, avant le 15 ou le 20 septembre, et il croyait que,

d'ici là, il aurait eu le temps de mettre l'armée française hors de cause... Je considère donc que, dès maintenant, les Allemands ont échoué dans l'exécution de leur plan primitif...

*
* *

Jeudi, 3 septembre 1914.

De l'Oise aux Vosges, les sept armées allemandes, formidable Léviathan d'acier, poursuivent leur offensive enveloppante, avec une vitesse de marche, une perfection de manœuvre et une puissance de choc, dont aucune guerre n'avait encore donné l'idée. A l'heure actuelle, la ligne des armées françaises et anglaises est jalonnée ainsi, de l'est à l'ouest : Belfort, Verdun, Vitry-le-François, Sézanne, Meaux, Pontoise.

En Galicie, par bonheur, le succès des Russes est éclatant. Ils sont entrés hier à Lemberg. La retraite des Austro-Hongrois a pris le caractère d'une déroute.

Depuis le 17 août, les Russes, partis de la ligne Kowel-Rowno-Proskurow, ont avancé de 200 kilomètres. Dans cette opération, ils ont capturé 70 000 hommes et 300 canons. Sur le front Lublin-Kholm, les Austro-Hongrois résistent encore.

*
* *

Vendredi, 4 septembre 1914.

La menace, qui plane sur Paris, entretient dans la société russe un courant de pessimisme qui fait presque oublier la victoire de Lemberg. On ne doute pas que les Allemands n'enlèvent de vive force le camp retranché de Paris. Après quoi, dit-on, la France sera obligée de capituler. Puis, l'Allemagne se retournera de toute sa masse contre la Russie.

D'où viennent ces rumeurs? Par qui sont-elles propagées?

Une conversation, que je viens d'avoir avec un de mes informateurs occultes, N..., ne m'éclaire que trop, à ce sujet. Le personnage est suspect, comme tous les gens de son métier ; mais il est bien renseigné sur ce qui se passe et se dit dans l'entourage des souverains. Puis il a, présentement, un motif spécial, tangible, de me parler avec sincérité. Après un éloge du magnifique patriotisme qui anime la France, il poursuit :

— Je suis venu chercher un peu de confiance auprès de vous, Excellence, car je ne vous cacherai pas que j'entends formuler partout les plus sinistres prophéties.

— Qu'on attende au moins le résultat de la bataille qui s'engage sur la Marne ! Et même si cette bataille n'est pas heureuse pour nous, la partie ne sera nullement désespérée...

J'appuie mon affirmation par une série de faits positifs et de prévisions raisonnables, qui ne me laissent, dis-je, aucun doute sur notre victoire finale, pour peu que nous ne manquions ni de sang-froid ni de ténacité.

— C'est vrai, reprend N..., c'est vrai. Et cela me fait grand bien de vous entendre... Mais il y a un élément dont vous ne tenez pas compte et qui est pour beaucoup dans le pessimisme que j'observe de tous côtés... surtout en haut lieu.

— Ah ! surtout en haut lieu?

— Oui, c'est dans les rangs supérieurs de la cour et de la société, c'est parmi les personnes qui approchent habituellement les souverains qu'on est le plus inquiet.

— Et pourquoi?

— Parce que... parce que, dans ces milieux-là, on est depuis longtemps fixé sur la malchance de l'empereur ; on sait qu'il échoue dans toutes ses entreprises, qu'il a toujours le sort contre lui, enfin qu'il est manifestement

voué aux catastrophes. D'ailleurs, il paraît que les lignes de sa main sont terrifiantes.

— Comment !... On se laisse impressionner par de semblables niaiseries?

— Que voulez-vous, monsieur l'ambassadeur? Nous sommes Russes, et par conséquent, superstitieux... Mais n'est-ce pas évident que l'empereur est prédestiné aux catastrophes?

Baissant la voix, comme s'il me confiait un secret redoutable et fixant sur moi le regard aigu de ses yeux jaunes qui s'éclaire par instants de lueurs sombres, il énumère l'incroyable série d'accidents, de mécomptes, de revers, de désastres, qui, depuis dix-neuf ans, ont jalonné le règne de Nicolas II. La série commence aux fêtes du couronnement, sur le champ Khodynsky, près de Moscou, où 2 000 *moujiks* sont écrasés dans une cohue. Quelques semaines plus tard, l'empereur se rend à Kiew : sous ses yeux, un bateau, chargé de trois cents spectateurs, sombre dans le Dniéper. A quelques semaines de là, il voit mourir subitement, dans son train, son ministre préféré, le prince Lobanow. Vivant sous la menace constante des bombes anarchistes, il souhaite ardemment un fils, un césaréwitch ; quatre filles lui naissent, à la suite, et, quand Dieu lui accorde enfin un héritier, l'enfant porte le germe d'un mal incurable. N'aimant ni le faste ni le monde, il n'aspire qu'à se délasser du pouvoir dans les joies tranquilles de l'intimité familiale : sa femme est une malheureuse névrosée qui entretient l'agitation et l'inquiétude autour d'elle. Mais ce n'est rien encore : après avoir rêvé le règne définitif de la paix sur la terre, il est entraîné, par quelques intrigants de sa cour, dans la guerre d'Extrême-Orient ; ses armées sont battues, l'une après l'autre, en Mandchourie ; ses flottes sont coulées, l'une après l'autre, dans les mers de Chine. Puis, un grand souffle de révolution parcourt la Russie ; les émeutes et les massacres se succèdent, sans interruption,

à Varsovie, au Caucase, à Odessa, à Kiew, à Vologda, à Moscou, dans les provinces baltiques, à Kharkow, à Saint-Pétersbourg, à Cronstadt ; le meurtre du grand-duc Serge-Alexandrowitch ouvre l'ère des assassinats politiques. Et, quand la tourmente vient à peine de se calmer, le président du Conseil, Stolypine, qui s'annonçait comme le sauveur de la Russie, tombe, un soir, au théâtre de Kiew, devant la loge impériale, sous le revolver d'un agent de la police secrète.

Arrivé au terme de cette série funeste, N... conclut :

— Vous reconnaîtrez, Excellence, que l'empereur est voué aux catastrophes et que nous avons le droit de trembler, quand nous réfléchissons aux perspectives que cette guerre ouvre devant nous.

— Ce n'est pas en tremblant qu'on agit sur le destin ; car je suis de ceux qui croient que le destin est obligé de compter avec nous ; mais, puisque vous êtes si sensible aux influences néfastes, n'avez-vous donc pas remarqué que le tsar a aujourd'hui, parmi ses adversaires, un homme qui, pour la mauvaise chance, ne le cède à personne, l'empereur François-Joseph? Contre celui-ci, on ne risque rien à jouer ; on est sûr de gagner !

— Oui ; mais il y a aussi l'Allemagne. Et nous ne sommes pas de force à la vaincre !

— Seuls, non. Mais vous avez, à côté de vous, la France et l'Angleterre... Puis, de grâce, ne vous dites pas d'avance que vous n'êtes pas de force à vaincre l'Allemagne. Battez-vous d'abord, avec toute l'énergie, tout l'héroïsme dont vous êtes capables, et vous verrez que, chaque jour, la victoire vous apparaîtra plus certaine !

Le cardinal della Chiesa est élu pape ; il prend le nom de Benoît XV. Depuis les temps lointains de Grégoire VII, aucun rôle aussi magnifique, aussi prééminent, ne s'était offert au vicaire du Christ.

***

Samedi, 5 septembre 1914.

L'accord s'est établi, à Londres, sur le texte de la déclaration par laquelle la France, l'Angleterre et la Russie s'engagent à ne pas conclure la paix séparément. Cette clause figurait déjà dans la convention militaire franco-russe de 1892. L'accession de l'Angleterre à notre alliance a rendu nécessaire un pacte nouveau, dont la publication solennelle sera vraisemblablement d'un grand effet.

Les Russes ont occupé Stryi, à 80 kilomètres au delà de Lemberg. Leurs avant-gardes de cavalerie ont abordé les cols des Carpathes. A Vienne, c'est la panique.

***

Dimanche, 6 septembre 1914.

Tout l'intérêt de la guerre se concentre actuellement sur le front occidental. La 1re armée allemande, commandée par le colonel-général von Kluck et qui opère à l'extrême droite de l'aile enveloppante, vient d'obliquer soudain vers le sud, en laissant Paris à sa droite, comme si elle cherchait à déborder notre aile gauche pour la rejeter au delà de la Seine, vers Fontainebleau ; l'heure décisive a donc sonné. L'armée française va-t-elle enfin tenir tête?... Dans l'événement qui se prépare, l'enjeu n'est rien moins que l'avenir de la France, l'avenir de l'Europe, l'avenir du monde.

***

Lundi, 7 septembre 1914.

En Galicie, les opérations de l'armée russe se développent à merveille. Les Austro-Hongrois viennent de

subir deux graves échecs, l'un en avant de Lublin, l'autre aux environs de Rawaruska. Dans la Prusse orientale, au contraire, les Russes fléchissent sous la poussée allemande.

En France, la bataille continue avec opiniâtreté. Les Allemands paraissent avoir renoncé provisoirement à l'attaque directe de Paris.

***

Mardi, 8 septembre 1914.

Maubeuge a capitulé hier, après onze jours d'un bombardement infernal. Sur tout le reste du front, particulièrement au nord-est de Paris, combats très violents et ininterrompus ; mais rien de décisif encore.

Le général Biélaïew me confie que l'armée de Hindenbourg, qui opère dans la Prusse orientale, a reçu des renforts considérables et que les Russes sont obligés d'évacuer le région des lacs de Mazurie.

— En bonne stratégie, ajoute-t-il, notre retraite aurait dû être commencée il y a plusieurs jours ; mais le grand-duc Nicolas a voulu faire tout le possible pour soulager l'armée française...

***

Mercredi, 9 septembre 1914.

A l'est de Paris, depuis l'Ourcq jusqu'à la région de Montmirail, les troupes françaises et anglaises progressent lentement. La décision générale ne peut plus tarder.

C'est avec un instinct très juste que l'opinion russe semble s'intéresser beaucoup plus à la bataille de la Marne qu'aux victoires de Galicie. Tout le sort de la

guerre se joue, en effet, sur le front occidental. Que la France succombe, et la Russie est obligée de renoncer à la lutte. Les combats de la Prusse orientale m'en apportent chaque jour une preuve nouvelle. On y voit que les Russes ne sont pas de taille à se mesurer avec les Allemands, qui les écrasent par la supériorité de l'instruction tactique, par la science du commandement, par l'abondance des munitions, par la richesse des moyens de transport. En revanche, les Russes paraissent à égalité vis-à-vis des Austro-Hongrois ; ils ont même l'avantage pour l'élan et la ténacité au feu.

***

Jeudi, 10 septembre 1914.

A l'est de la Vistule, aux confins de la Galicie septentrionale et de la Pologne, les Russes ont rompu la ligne ennemie entre Krasnik et Tomaschow. Mais, dans la Prusse orientale, l'armée du général Rennenkampf est en désarroi.

De France, les nouvelles sont satisfaisantes. Nos troupes ont franchi la Marne entre Meaux et Château-Thierry. Devant Sézanne, la garde prussienne a été rejetée au nord des marais de Saint-Gond. Si notre aile droite, qui forme « charnière » et qui s'étend de Bar-le-Duc à Verdun tient ferme, toute la ligne allemande va se disloquer.

***

Vendredi, 11 septembre 1914.

Victoire ! Nous avons gagné la bataille de la Marne ! Sur tout le front, les armées allemandes se retirent vers le nord ! Paris est désormais hors d'atteinte ! La France est sauvée !...

Les Russes sont victorieux aussi, entre Krasnik et Tomaschow. Les forces austro-hongroises, augmentées des renforts allemands, s'élevaient à plus d'un million d'hommes ; l'artillerie comptait plus de 2 500 canons. En revanche, l'armée du général Rennenkampf a dû évacuer la Prusse orientale ; les Allemands occupent Souwalki.

CHAPITRE V

12 SEPTEMBRE-28 OCTOBRE 1914

Retour de Raspoutine à Pétrograd. — Conversation avec le comte Witte ; son pessimisme : « Il faut liquider au plus vite cette stupide aventure. » — Au monastère de Saint-Alexandre-Newsky ; la piété russe. Représentation au théâtre Marie : *la Vie pour le tsar*. — Le général Soukhomlinow, ministre de la Guerre. L'offensive russe contre l'Allemagne. — Raspoutine rentre en scène ; son passé ; son influence à la cour. — La Turquie ferme les Détroits. — La grande-duchesse Élisabeth-Féodorowna. Moscou, la ville sainte : « le royaume de Dieu sur la terre russe. » L'assassinat du grand-duc Serge en 1905 ; la prison Taganka ; visite de la grande-duchesse à l'assassin ; l'exécution dans la forteresse de Schlusselbourg ; l'adieu au monde ; le couvent de Marthe-et-Marie. — Offensive générale des armées russes. La question polonaise et le rêve de Constantinople. — Mort du roi Charles Ier de Roumanie. — L'anarchiste Lénine. — Le Saint-Synode et la *Marseillaise*. — Patriotisme des étudiants. — Succès des armées russes en Pologne et en Galicie.

Samedi, 12 septembre 1914.

La victoire de la Marne est saluée, dans tous les milieux russes, comme une délivrance ; les félicitations affluent à l'ambassade. Mais le récent désastre de Soldau et les rumeurs inquiétantes, qui circulent depuis deux jours au sujet de la grande bataille engagée à l'est de la Prusse orientale, font planer sur les esprits une ombre sinistre, qui les rend presque indifférents aux brillants succès de Galicie. D'ailleurs, si l'on rend un généreux hommage

à l'héroïsme de l'armée française et à la science manœuvrière du général Joffre, on ne manque pas d'ajouter que, sans la terrible hécatombe de Soldau, les Allemands seraient à Paris.

Raspoutine, guéri de sa blessure, vient de rentrer à Pétrograd. Il a facilement prouvé à l'impératrice que sa guérison est un témoignage éclatant de la protection divine.

Il ne parle de la guerre qu'en termes voilés, ambigus, apocalyptiques ; on en conclut qu'il la désapprouve et qu'il prévoit de grands malheurs.

Un autre personnage vient aussi de rentrer à Pétrograd et je n'ai pas lieu non plus de m'en féliciter ; car, depuis son arrivée, il ne cesse de se répandre en prophéties pessimistes : c'est le comte Witte, qui se trouvait à Biarritz quand la guerre éclata. Il est venu me voir avant-hier.

Personnellement, je ne le connaissais que pour l'avoir rencontré une fois à Paris, dans l'automne de 1905 ; il revenait d'Amérique, après avoir signé la paix de Portsmouth et il s'exprimait avec amertume au sujet de la France, qu'il accusait de n'avoir pas suffisamment soutenu son alliée, la Russie, contre le Japon. J'avais été frappé alors par la pénétration de son esprit, par l'ampleur de ses vues, par l'autorité dédaigneuse de son langage et de toute sa personne.

Voici d'ailleurs quelques renseignements sur sa biographie. Serge-Youliéwitch Witte est né le 29 juin 1849 au Caucase, où son père était recteur de l'arrondissement scolaire ; sa mère, née Fadéïew, appartenait à une vieille famille russe. Il fit ses classes de mathématiques à l'Université d'Odessa ; mais le manque de ressources l'obligea bientôt à interrompre ses études. Il prit alors du service dans l'administration des chemins de fer du Sud-Ouest.

Il était simple chef de gare à Popielna, petite bourgade près de Kiew, quand le président de la compagnie, Wischnégradsky, le distingua et le promut, d'un bond, directeur de l'exploitation.

En 1889, Wischnégradsky, nommé ministre des Finances, appela aussitôt Witte à Saint-Pétersbourg et en fit son principal auxiliaire : leur intime collaboration éleva promptement le crédit de la Russie à un degré qu'il n'avait pas encore atteint. Mais, dès 1892, Wischnégradsky, épuisé par le travail, dut se retirer. Witte lui succéda. L'autorité de son caractère, de son expérience et de son talent lui assura bientôt une place prééminente dans la politique générale de l'Empire. Devenu président du Comité des ministres à la fin de 1903, il ne put réussir cependant à déjouer les folles combinaisons d'intrigue et de spéculation qui firent éclater, le 8 février suivant, la guerre de Mandchourie. Après les désastres de Moukden et de Tsou-shima, on dut reconnaître qu'il était seul de taille à conduire les négociations de paix ; le 5 septembre 1905, il eut le douloureux honneur de signer le traité de Portsmouth.

Pour le récompenser de ses services, Nicolas II lui décerna le titre de comte. Mais, dans le fond de son cœur, il détestait cette nature orgueilleuse et ironique, cette intelligence froide, clairvoyante et incisive, devant lesquelles il se sentait toujours gauche et désarmé.

Cependant, les troubles révolutionnaires s'aggravaient rapidement ; la dynastie était menacée.

Jusqu'alors, Witte était resté un sincère partisan de l'autocratisme : il jugeait que les États occidentaux n'avaient pas tant à se louer de leurs dogmes constitutionnels et que le tsarisme, pour peu qu'on le rénovât dans quelques-uns de ses organes, s'adaptait parfaitement aux instincts, aux mœurs et aux facultés du peuple russe. Mais, devant le péril urgent, il n'hésita pas. Le 30 octobre, après d'interminables discussions avec le tsar

épouvanté, il le supplia, il le contraignit de signer le célèbre *Manifeste* qui semblait devoir être la *Grande Charte* de la Russie et qui, posant le principe de quelques libertés fondamentales, convoquait à brève échéance une Douma d'empire. Sept jours plus tard, il était nommé président du Conseil des ministres.

Dans les mois qui suivirent, la situation fut loin de s'améliorer. Enhardis par leur premier succès, les partis de gauche affichaient des prétentions nouvelles ; les révolutionnaires redoublaient d'arrogance et d'audace. En même temps, une réaction violente, déchaînée par les « Bandes noires », mobilisait les masses rurales au profit de l'absolutisme orthodoxe ; les massacres de libéraux, d'intellectuels et de juifs se propageaient dans tout l'empire. Witte comprit bientôt qu'il ne pourrait s'entendre ni avec la Douma, parce qu'elle apporterait un programme séditieux, ni avec les conservateurs, parce qu'ils ne lui pardonneraient jamais le manifeste du 30 octobre. Préférant se réserver pour l'avenir, il offrit sa démission à l'empereur, qui fut trop heureux de le voir s'éloigner. Toutefois, avant de rendre son portefeuille, il s'offrit à lui-même la joie d'un dernier succès dans la science où il est passé maître, la science financière. Le 16 avril 1906, il conclut à Paris un emprunt de deux milliards de francs, à des conditions très avantageuses pour le trésor russe. Le 5 mai, Nicolas II acceptait définitivement sa démission et lui donnait comme successeur le président du Conseil actuel, Ivan-Loguinowitch Gorémykine.

Arrivé de Biarritz il y a huit jours, il est donc venu me voir avant-hier. Pour motiver sa visite, il invoque le souvenir de notre rencontre à Paris dans l'automne de 1905 et, tout de suite, sans aucun préambule, la tête haute, le regard direct, la parole ferme, précise et lente, il m'offre la discussion :

— Cette guerre, dit-il, est une folie. Elle a été imposée

à la sagesse de l'empereur par des politiciens aussi maladroits qu'imprévoyants ; elle ne peut être que funeste à la Russie. Seules, la France et l'Angleterre sont fondées à espérer quelque profit de la victoire... Encore, notre victoire me paraît-elle fort douteuse.

— Assurément, les profits de cette guerre, comme de toute guerre, sont subordonnés à la victoire. Mais je présume que, si nous sommes victorieux, la Russie aura sa large part d'avantages et de récompenses... Car enfin, permettez-moi de vous rappeler que, si le monde est aujourd'hui à feu et à sang, c'est pour une cause qui intéressait la Russie au premier chef, pour une cause éminemment slave, pour une cause qui ne touchait ni la France ni l'Angleterre.

— Vous faites sans doute allusion à notre prestige dans les Balkans, à notre pieux devoir de protéger nos frères de race, à notre mission historique et sacrée en Orient?... Mais c'est une chimère romantique et démodée. Personne ici, personne de sérieux ne s'intéresse plus à ces Balkaniens agités et vaniteux, qui n'ont rien de slave, qui ne sont que des Turcs mal baptisés. Il fallait laisser les Serbes recevoir la correction qu'ils ont méritée. D'ailleurs, se souciaient-ils jadis de leur fraternité slave, quand leur roi Milan les avait inféodés à l'Autriche?... Voilà pour les origines de cette guerre!... Maintenant, parlons des profits et des récompenses qu'elle nous ménage. Qu'espère-t-on obtenir? — Des augmentations territoriales? Ah çà! l'empire de Sa Majesté n'est-il donc pas assez vaste? N'y a-t-il donc pas en Sibérie, au Turkestan, au Caucase, en Russie même, d'immenses espaces qui ne sont pas encore exploités?... Puis, quelles sont ces conquêtes que l'on fait miroiter à nos yeux?... La Prusse orientale? — L'empereur ne compte-t-il donc pas déjà, parmi ses sujets, un trop grand nombre d'Allemands?... La Galicie?... — Mais c'est plein de Juifs! Et puis, du jour où nous aurions annexé les territoires polonais d'Au-

triche et de Prusse, nous perdrions toute la Pologne russe ; car, ne vous y trompez pas : la Pologne, reconstituée dans son intégrité territoriale, ne se contenterait pas de l'autonomie qu'on a eu la sottise de lui promettre ; elle exigerait et obtiendrait son indépendance absolue... Que nous fait-on espérer encore? Constantinople, la croix sur Sainte-Sophie, le Bosphore, les Dardanelles? — C'est tellement fou que cela ne mérite pas qu'on s'y arrête... Enfin, supposons la victoire complète de notre coalition ; supposons les Hohenzollern et les Habsbourg réduits à mendier la paix et à subir notre loi. Mais alors, ce n'est pas seulement la ruine de la prépotence germanique, c'est aussi la proclamation de la République dans toute l'Europe centrale. Et, du même coup, c'est la fin du tsarisme... Je préfère garder pour moi les prévisions que m'inspire l'hypothèse de notre défaite.

— Quelle est votre conclusion pratique?

— Ma conclusion pratique est qu'il faut liquider, le plus vite possible, cette stupide aventure.

— Vous comprendrez que je ne veuille pas vous suivre dans les critiques que vous adressez à votre gouvernement pour l'appui qu'il a prêté à la Serbie. Mais vous raisonnez comme s'il était responsable de la guerre. Ce n'est pas lui qui a voulu la guerre, non plus certes que le gouvernement français ni le gouvernement britannique ; je vous garantis que les trois gouvernements ont fait tout ce qui était honorablement possible pour sauver la paix... D'ailleurs, aujourd'hui, la question qui se pose n'est plus de savoir si la guerre aurait pu ou non être évitée, mais de remporter la victoire. Car les pronostics, auxquels vous aboutissez vous-même dans l'hypothèse de notre défaite, sont si terrifiants que vous n'osez pas me les dire. Quant à *liquider promptement cette stupide aventure*, c'est une idée qui me surprend chez un homme d'État aussi éclairé que vous. Comment ne voyez-vous pas que la lutte gigantesque, où nous sommes engagés,

est un duel à mort et qu'une paix de transaction serait le triomphe de l'Allemagne?

D'un air incrédule, il répond :

— Alors, continuons de nous battre !

— Oui, jusqu'à la victoire.

Il esquisse un geste évasif. Puis, après un instant de recueillement, il reprend :

— Je crains, monsieur l'ambassadeur, que, sur la foi de certains racontars, vous ne me croyiez animé de mauvais sentiments pour la France et que vous n'expliquiez ainsi tout ce qui a pu vous déplaire, dans mon langage.

— Si je vous avais attribué de mauvais sentiments pour la France, surtout en ce moment, je ne vous aurais pas reçu, monsieur le comte, ou du moins j'aurais depuis longtemps coupé la conversation. Je sais seulement que vous êtes hostile à la politique de la Triple-Entente.

— Oui ; mais j'ai toujours été partisan de l'alliance française.

— A la condition qu'elle fût complétée par une alliance avec l'Allemagne.

— Je l'avoue.

— Et l'Alsace-Lorraine? Qu'en faisiez-vous dans votre combinaison?

— La difficulté ne me semblait pas insoluble. En tout cas, je n'aurais jamais sacrifié l'alliance française à l'alliance allemande. J'en ai même donné une preuve indubitable.

— Vous parlez de ce qui s'est passé à Bjorkö, entre l'empereur Nicolas et l'empereur Guillaume, au mois de juillet 1905?

— Oui, mais c'est un sujet sur lequel je suis condamné au silence... Permettez-moi de vous demander ce que vous en savez?

— Nos renseignements sur l'incident sont très incomplets et, dans l'intérêt même de l'alliance, nous n'avons pas cherché à préciser les demi-confidences que mon

prédécesseur, M. Bompard, a reçues de vous. Si je résume nos divers éléments d'information, je dirai que, dans l'entretien de Bjorkö, l'empereur Guillaume a proposé à l'empereur Nicolas un accord incompatible avec l'alliance française et que, par votre intervention personnelle, ce projet n'a pas eu de suite.

— C'est exact.

— Permettez-moi de vous poser, à mon tour, une question. L'accord, suggéré par l'empereur Guillaume, obligeait-il la France à faire désormais cause commune avec l'Allemagne?

— J'ai juré le secret sur cette affaire... Tout ce que je peux vous dire, c'est que l'empereur Guillaume ne m'a jamais pardonné d'avoir fait échouer sa manœuvre. Et c'est moi qu'on accuse de germanophilisme !... D'ailleurs, l'empereur Nicolas me déteste bien plus encore, non seulement parce que je me suis mis à la traverse de l'intrigue allemande, mais encore et surtout parce que, peu après, j'ai soumis à sa signature le célèbre manifeste du 30 octobre 1905, qui a conféré le pouvoir législatif à la Douma. Depuis lors, l'empereur me traite en ennemi, et répète à ses intimes que je rêve de lui succéder comme président de la République russe. Quelle folie !... Quelle pitié !... Par les dispositions de l'empereur à mon égard, jugez ce que l'impératrice pense de moi ! Enfin, laissons-là toutes ces misères !... J'ai scrupule de vous avoir retenu trop longtemps, monsieur l'ambassadeur, et peut-être de vous avoir importuné par mes épanchements. Veuillez seulement vous rappeler que, dans une circonstance importante, je me suis conduit comme un sincère ami de la France.

— Je ne l'oublierai pas et je vous remercie de vos confidences.

Puis, se levant de son fauteuil et redressant avec peine sa haute stature, il prend congé de moi dans les termes les plus affables.

Quand il est sorti, je vais faire un tour aux Iles. En me promenant dans l'allée solitaire que j'affectionne, je réfléchis à cette longue conversation. J'ai encore devant les yeux la grande figure du vieil homme d'État, personnage énigmatique et inquiétant, d'une intelligence supérieure, autoritaire, dédaigneux, conscient de sa force inemployée, rongé d'ambition, de rancune et d'orgueil. Je songe que, si la guerre tourne mal, il s'imposera par sa valeur. Mais je pense également comme la propagande de ses idées sur la guerre peut devenir néfaste dans un pays où l'opinion publique est si émotive et instable, comme c'est dangereux d'affirmer devant des Russes « qu'il faut liquider, au plus vite, cette stupide aventure » (1).

(1) Les documents divulgués par les Bolchéviks, au mois de septembre 1917, ont fait la pleine lumière sur ce qui se passa entre les deux empereurs, quand ils se rencontrèrent le 23 juillet 1905, à bord du *Hohenzollern*, en rade de Bjorkö. Il est désormais établi que l'empereur Guillaume proposa inopinément au tsar Nicolas un traité d'alliance entre l'Allemagne et la Russie ; ce traité, dirigé contre l'Angleterre, stipulait l'adhésion ultérieure de la France ; le gouvernement russe s'engageait à entreprendre les démarches nécessaires pour obtenir la signature du gouvernement français. Ébaubi par l'éloquence du kaiser, Nicolas II signa immédiatement, sans même prendre le temps de consulter son ministre des Affaires étrangères, le comte Lamsdorff, resté à Saint-Pétersbourg. Comme Guillaume II insistait pour que l'instrument, rédigé d'avance à Berlin, portât des contre-signatures (il avait amené à cet effet un haut fonctionnaire de sa diplomatie, Tchirsky, futur secrétaire d'État aux Affaires étrangères, puis ambassadeur à Vienne), le tsar appela un de ses vieux familiers qui se trouvait à bord, l'amiral Birilew, ministre de la Marine puis, couvrant de la main le texte du traité, il lui ordonna d'écrire son nom au bas de la page : l'amiral s'exécuta instantanément, avec une touchante docilité.

Revenu à Tsarskoïé-Sélo, l'empereur Nicolas exposa au comte Lamsdorff les résultats de son heureuse négociation. Lamsdorff n'en voulait croire ses oreilles ni ses yeux. Avec tous les ménagements convenables, il fit sentir à son auguste maître l'énormité de la faute commise. Sur ces entrefaites, le comte Witte, qui venait de signer à Portsmouth le traité de paix avec le Japon, arriva à Saint-Pétersbourg. Malgré qu'il fût depuis longtemps partisan d'une alliance entre la Russie, l'Allemagne et la France, il était trop intelligent pour ne pas comprendre qu'une affaire engagée si sottement ne pouvait aboutir ; il appuya donc, auprès du tsar, l'opinion de Lamsdorff. L'ambassadeur de Russie à Paris, Néli-

*
* *

Dimanche, 13 septembre 1914.

En France, les Allemands continuent de se retirer, abandonnant prisonniers, blessés, canons, convois. L'aile gauche de l'armée française a traversé l'Aisne ; le centre progresse entre l'Argonne et la Meuse ; l'aile droite repousse l'ennemi dans la direction de Metz.

A l'est de la Prusse orientale, l'armée du général Rennenkampf paraît devoir échapper au désastre qui la menaçait ; elle a presque réussi à s'ouvrir un chemin à travers les lacs de Mazurie ; elle se replie vers Kowno et Grodno.

En Galicie, les Russes ont franchi le cours inférieur du San ; en Bukovine, ils occupent Czernowitz.

C'est aujourd'hui la fête de saint Alexandre-Newsky, le tsar de Novgorod qui, en 1241, défit les Suédois et les Porte-glaives teutoniques, sur les bords de la Néwa.

dow, mis au courant de la situation, s'empressa également de répondre que la France ne consentirait jamais à s'engager avec l'Allemagne contre l'Angleterre. Nicolas II se vit donc obligé de renier sa signature : il fit déclarer à la chancellerie allemande, par son ambassadeur à Berlin, le comte Osten-Sacken, que le gouvernement russe considérait le traité de Bjorkö comme inopérant par le fait qu'une des clauses essentielles, c'est-à-dire l'adhésion de la France, était reconnue irréalisable. Une lettre personnelle du tsar au kaiser confirma cette déclaration officielle. En voyant s'écrouler son rêve, Guillaume II éclata de colère ; il essaya de ressaisir Nicolas II par les arguments mystiques : *Nous avons joint nos mains*, lui télégraphiait-il le 12 octobre 1905. *Nous avons signé devant Dieu qui a entendu notre serment. J'estime donc que le traité peut parfaitement être réalisé. Si tu désires quelques modifications de détail, propose-les moi. Mais ce qui est signé est signé : Dieu est notre témoin!* L'affaire en resta là.

Le rôle que Nicolas II a joué dans cette circonstance est difficile à juger. En signant le traité de Bjorkö, a-t-il commis un acte de déloyauté envers la France? Non. Et la fin de l'aventure suffirait à le disculper. Mais il a vraiment poussé trop loin l'inadvertance et l'incompréhension.

Au lieu même où le héros national remporta sa victoire, Pierre le Grand a fait élever un monastère aussi vaste, aussi somptueux que les fameuses Laures de Kiew et de Serghievo. Entourée de murailles et de fossés comme une citadelle monastique, la *Lavra* de Pétrograd enferme dans son enceinte une cathédrale, onze églises, de nombreuses chapelles, la résidence du métropolite, les cellules des moines, un séminaire, une académie ecclésiastique, trois cimetières. Je viens souvent m'y promener pour le charme de silence et de recueillement qui s'en dégage, pour l'atmosphère de quiétude religieuse et d'humaine douceur qu'on y respire. Aujourd'hui, une foule immense remplit les sanctuaires et les cours. Dans la cathédrale de la Trinité, qui est tout embaumée d'encens, les dévots se pressent devant la châsse de saint Alexandre. L'affluence n'est pas moindre, dans l'église de l'Annonciation, devant la plaque de bronze où se lit cette sobre et éloquente épitaphe : *Ci-gît Souvorow*. Les femmes sont de beaucoup les plus nombreuses ; elles prient pour leurs maris, leurs frères, leurs fils, qui se battent là-bas. Quelques groupes de paysans et de paysannes sont impressionnants par leur air de ferveur et de gravité. Un *moujik* me frappe surtout, un vieillard à la chevelure et à la barbe neigeuses, au teint basané, au front large et coupé de rides profondes, aux yeux tristes, lumineux et lointains, une vraie figure de patriarche. Arrêté devant une icone de saint Alexandre, il tourne sa casquette entre ses doigts osseux et ne cesse, par instant, de la tourner que pour se barrer la poitrine avec de grands signes de croix en s'inclinant jusqu'à terre. Du bout des lèvres, il chuchote une interminable prière, très différente sans doute de celles qui se murmurent, à l'heure présente, dans les églises de France ; car le sens de la prière varie suivant les races. Et, quand une âme russe demande secours à Dieu, ce qu'elle attend de lui, c'est moins la force de vouloir et d'agir que la vertu de souffrir et de se résigner. Ce vieillard est si expressif

Aquarelle de G. Loukomsky

Moscou. — Le Kremlin

de visage et de maintien qu'il me semble personnifier le patriotisme du paysan russe.

Le soir, je me rends au théâtre Marie, où l'on joue *la Vie pour le tsar* de Glinka. Le directeur des théâtres impériaux nous a priés, mes collègues d'Angleterre et du Japon, les ministres de Belgique et de Serbie, ainsi que moi, d'assister à la représentation ; car on a préparé une manifestation en l'honneur des Alliés. Avant le lever du rideau, l'orchestre exécute l'hymne russe, le *Bojé Tsaria kranié*, que le prince Lvow composa vers 1825 et qui est d'un si large style, d'un effet si noble et si religieux. Que de fois déjà l'ai-je entendu ! Mais je n'ai jamais senti autant qu'aujourd'hui combien la mélodie de ce chant national est étrangère à la musique russe, combien elle est allemande, dans la tradition directe de Bach et de Haëndel. Le public ne l'écoute pas moins avec un patriotique recueillement, qui éclate ensuite en hourras prolongés. Puis, la *Marseillaise*, accueillie par des transports d'enthousiasme. Puis, le *Rule Britannia*, qui est également salué par de chaleureuses acclamations. Je demande à Buchanan, qui occupe la loge voisine de la mienne, pourquoi l'orchestre exécute le *Rule Britannia* et non le *God save the King;* il me répond que, ce dernier morceau étant le même que l'hymne prussien, on a craint une confusion qui eût choqué le public. Puis, l'hymne japonais, convenablement applaudi. Je calcule que neuf années seulement ont passé depuis Moukden et Tsoushima !... Aux premiers accents de la *Brabançonne*, c'est un délire de reconnaissance et d'admiration ; chacun semble se dire : « Où en serions-nous, si la Belgique n'avait pas résisté?... » Pour l'hymne serbe, l'ovation est plus discrète, très discrète, même : beaucoup de personnes semblent se dire : « Sans les Serbes, nous serions encore en paix ! »

Il nous faut subir enfin *la Vie pour le tsar*, œuvre fade et froide, d'un loyalisme trop officiel, d'un italianisme

trop démodé. Le public s'y intéresse pourtant ; car le drame de Glinka touche aux fibres les plus sensibles de la conscience russe.

***

Lundi, 14 septembre 1914.

En France, les Allemands se retirent lentement vers le nord. Ils semblent avoir préparé de fortes positions sur l'Aisne. S'ils réussissent à nous arrêter devant ces positions, la victoire de la Marne n'aura pas été aussi décisive qu'on pouvait d'abord l'espérer ; car ce n'est qu'aux résultats de la poursuite qu'on mesure l'importance d'une victoire.

Je ne suis donc pas surpris d'un télégramme que je reçois ce matin et par lequel Delcassé me charge d'insister à nouveau, auprès du gouvernement impérial, afin que les armées russes accentuent leur offensive directe contre l'Allemagne ; on craint en effet, à Bordeaux, que nos alliés, grisés par leurs succès relativement faciles de Galicie, ne négligent le front allemand pour concentrer de préférence leurs efforts à s'ouvrir la route de Vienne.

Je me rends, ce matin même, au ministère de la Guerre, et j'expose au général Soukhomlinow les préoccupations du gouvernement français ; il me répond :

— Mais notre offensive directe contre l'Allemagne est commencée depuis le 16 août et nous la poursuivons avec toute la vigueur, toute l'ampleur possibles !... Vous connaissez comme moi nos opérations de la Prusse orientale. En vérité, que pourrions-nous faire de plus?

— Dans combien de jours, les armées du Niémen et de la Narew seront-elles capables de reprendre la marche en avant?

— Oh ! Pas d'ici à longtemps ! Elles ont été trop durement éprouvées. Je crains même qu'elles ne soient obligées de reculer encore... Mais je vous confie, en vous deman-

dant un secret rigoureux, que le grand-duc Nicolas médite et prépare une opération, d'une large envergure, à l'ouest de la Vistule, dans la direction de Posen et de Breslau.

— Fort bien !

— Je ne vous cacherai pas que l'opération sera longue à organiser. Nous ne pouvons plus nous permettre aucune imprudence... N'oubliez pas, monsieur l'ambassadeur, que pour secourir l'armée française, nous avons déjà sacrifié 110 000 hommes à Soldau !

— Pour secourir l'armée russe, nous aurions fait le même sacrifice... Mais, sans vouloir diminuer l'importance pratique et la valeur morale du service que vous nous avez rendu, ce jour-là, je me permettrai de vous faire observer que ce n'est pas notre faute si le général Artamanow a reculé de vingt verstes, à l'aile gauche, sans prévenir le général en chef !

Nous revenons à la question qui motive ma visite. J'insiste afin d'obtenir l'assurance que les armées russes ne se laisseront pas entraîner dans la direction de Vienne, en se détournant de l'objectif principal qui est l'objectif allemand :

— Je n'ignore pas, dis-je, que la décision suprême des opérations appartient au généralissime ; mais je sais également que le grand-duc Nicolas prend toujours en sérieuse considération vos avis et vos suggestions. Je compte donc que vous appuierez ma demande auprès de Son Altesse impériale.

Il fixe sur moi son regard malin et cauteleux sous les paupières lourdes :

— Nous ne pouvons pourtant suspendre notre marche en Galicie, où nous remportons chaque jour des succès éclatants ! Songez que, depuis le début de la campagne, les Autrichiens ont déjà perdu deux cent mille hommes, tués ou blessés, plus de 60 000 prisonniers et 600 canons !...

— Songez à votre tour, Excellence, que les Allemands sont à 70 kilomètres de Paris ! Que diriez-vous, s'ils étaient

à 70 verstes de Pétrograd, à mi-chemin de Louga et de Gatchina?... D'ailleurs, je ne vous demande pas de suspendre vos opérations en Galicie, mais de ne pas les développer outre mesure, de ne pas oublier que notre objectif primordial est la destruction de la force allemande.

Un sourire de fausse bonhomie éclaire son visage :

— Là-dessus, nous sommes parfaitement d'accord!... Et puis, monsieur l'ambassadeur, je suis sûr que, vous et moi, nous nous entendrons toujours.

— Alors, je peux compter que vous télégraphierez au grand-duc Nicolas?

— Je ferai mieux. Ce soir même, je lui enverrai un de mes officiers.

Avant de me retirer, j'interroge le ministre sur le résultat des derniers combats dans la Prusse orientale. Il me répond que la lutte a été extrêmement dure à Tilsitt, à Gumbinnen et à Myck : mais que l'armée russe a pu se dégager des lacs de Mazurie et qu'elle se replie actuellement vers Kowno.

— Alors, dis-je, toute la Prusse orientale est perdue?

— Oui.

— Quel est le chiffre de vos pertes?

— Je ne sais pas au juste.

— Une centaine de mille hommes?

— Peut-être.

*
* *

Mardi, 15 septembre 1914.

Me méfiant du général Soukhomlinow et de toutes les intrigues suspectes dont il est l'instrument, je reprends, ce matin, avec Sazonow la question de l'offensive directe contre l'Allemagne et je le prie d'en saisir l'empereur, de ma part.

— Pour plus de précision, me dit-il, rédigez vous-même la réponse que vous souhaitez obtenir de Sa Majesté.

Je rédige alors cette formule : « Aussitôt que les armées austro-hongroises de Galicie auront été mises hors de cause, l'offensive directe des armées russes contre l'Allemagne se manifestera vigoureusement. »

— C'est bien, me répond Sazonow. Je vais écrire tout de suite à Sa Majesté.

Ce soir, à onze heures, l'empereur me fait savoir qu'il approuve ma formule et qu'il a télégraphié en conséquence au grand-duc Nicolas.

***

Mercredi, 16 septembre 1914.

La bataille de la Marne se poursuit sur l'Aisne, avec cette différence que les Allemands sont retranchés dans de fortes positions défensives et que, par suite, la lutte prend le caractère d'une guerre de siège.

Les Russes talonnent les Autrichiens entre Sandomir et Iaroslav.

Depuis la mobilisation, le gouvernement a interdit la vente de l'alcool, la *vodka*, sur tout le territoire de l'empire. La grande réforme, inaugurée par le rescrit du 13 février 1914 et dont l'honneur revient à l'empereur, se poursuit avec une méthode et une sévérité qui étonnent de la bureaucratie russe. Les effets de la réforme se manifestent par une diminution de la criminalité violente et par une augmentation sensible dans le rendement de la main-d'œuvre.

***

Jeudi, 17 septembre 1914.

Le grand-duc Nicolas vient d'adresser aux peuples d'Autriche-Hongrie un manifeste pour les convier à

secouer le joug des Habsbourg et à réaliser enfin leurs aspirations nationales.

En même temps, Sazonow presse le gouvernement roumain d'occuper la Transylvanie et de participer, avec les troupes russes, à l'occupation de la Bukovine.

***

Samedi, 19 septembre 1914.

Le bombardement de Reims et la destruction de la cathédrale produisent à Pétrograd une très vive sensation. Aucun événement de la guerre n'avait encore frappé à ce point l'imagination russe — imagination émotive à l'excès, avide de spectacles, indifférente et comme aveugle au réel tant qu'il ne se manifeste pas en scènes pittoresques et théâtrales, en visions passionnantes et dramatiques.

***

Dimanche, 20 septembre 1914.

L'empereur est en tournée d'inspection sur le front des armées.

D'habitude, les rencontres de l'impératrice et de Raspoutine ont lieu chez Mme Wyroubow, dans la petite maison de la Sredniaïa. Hier, le *staretz* a été reçu au palais même, où il est resté près de deux heures.

***

Mardi, 22 septembre 1914.

Je reçois, ce matin, la visite d'un Français, Robert Gauthiot, professeur à l'École des Hautes-études de Paris, qui arrive directement du Pamir, où il accom-

plissait une mission d'ethnologie et de linguistique.

Dans la seconde semaine d'août, il explorait, aux environs de Chorog, une vallée située à 4 000 mètres d'altitude, sur les pentes de l'Hindou-Kouch ; il s'était avancé à douze jours de marche au delà de l'extrême avant-poste russe qui surveille la frontière du Ferghana, l'ancienne Sogdiane. Le 16 août, un indigène qui était allé lui chercher quelques provisions à cet avant-poste, lui annonce que l'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie et à la France. Il part instantanément. D'une traite, par Marghelan, Samarkand, Tiflis, Moscou, il arrive à Pétrograd.

Je lui raconte l'extraordinaire suite des événements accumulés depuis deux mois. Il me déclare son extrême impatience de rentrer en France et de rejoindre son régiment territorial. Puis, nous sondons l'avenir ; nous supputons le colossal effort qu'il faudra s'imposer pour détruire la puissance allemande, etc. Ses appréciations m'intéressent d'autant plus qu'il a fait de multiples et longs séjours en Allemagne ; il me dit notamment :

— J'ai beaucoup fréquenté les socialistes allemands ; je connais bien leurs doctrines et mieux encore leur esprit. Soyez sûr, monsieur l'ambassadeur, qu'ils coopéreront de toutes leurs forces à l'œuvre de la guerre et qu'ils se battront, comme les plus têtus des *junkers*, avec la dernière énergie... D'ailleurs, je suis socialiste aussi, je suis même antimilitariste ; et vous voyez que cela ne m'empêche pas d'aller défendre mon pays.

Je le félicite de son zèle à remplir son devoir militaire et je l'invite à déjeuner pour demain.

Quand il est parti, je réfléchis que je viens d'avoir sous les yeux un éloquent témoignage du patriotisme qui, malgré tant d'apparences contraires, anime les intellectuels français.

Voici un des leurs qui apprend la guerre, au fond du Pamir, à 4 000 mètres d'altitude, sur « le Toit du monde ». Il est seul, livré à soi-même, soustrait à la contagion du

sublime élan national qui entraîne la France. Il n'a pourtant pas une minute d'hésitation. Toutes ses théories socialistes et pacifistes, l'intérêt de sa mission scientifique, son intérêt personnel s'effacent aussitôt devant l'image de la Patrie en danger. Et il accourt (1)...

Le comte Kokovtsow, l'ancien président du Conseil, dont j'apprécie tant le patriotisme lucide et la haute raison, vient me voir à l'ambassade (2). Il arrive d'un domaine qu'il possède près de Novgorod.

— Vous savez, me dit-il, que, par tempérament, je ne suis pas enclin à l'optimisme. J'ai néanmoins une bonne impression de la guerre ; je n'ai jamais cru, en effet, que notre lutte contre l'Allemagne pût commencer autrement. Nous avons subi des échecs ; mais nos armées sont intactes, notre moral est excellent. D'ici à quelques mois, nous serons de force à écraser notre terrible adversaire...

Puis, il me parle des conditions que nous devrons imposer à l'Allemagne, et il s'exprime avec une véhémence qui me surprend chez un esprit d'habitude si pondéré :

— Quand sonnera l'heure de la paix, nous devrons

(1) Robert Gauthiot a succombé, en septembre 1916, aux suites d'une blessure de guerre ; il avait quarante ans. C'était un linguiste de premier ordre. La science des langues indo-européennes a perdu en lui le plus brillant héritier des Burnouf et des Darmesteter.

(2) Wladimir-Nicolaïewitch Kokovtsow est né le 19 avril 1853. Après quelques années de service dans l'administration pénitentiaire, il se tourna vers les questions de finance et de comptabilité publiques, ce qui le fit appeler, en 1890, au poste de sous-secrétaire d'État pour le département de l'Économie. Devenu l'adjoint du comte Witte, il reçut, en février 1904, le portefeuille des Finances, qu'il déposa en novembre 1905 et qui lui fut à nouveau confié en mai 1906. Nommé président du Conseil des ministres, le 24 septembre 1911, il se vit enlever brusquement cette haute fonction, le 12 février 1914, sous la pression de Raspoutine et de sa bande qu'il avait eu le courage de combattre. L'empereur ne congédia pas sans regret ce dévoué serviteur, dont il avait apprécié la compétence, la droiture, le désintéressement ; pour reconnaître ses mérites, il lui décerna le titre de comte.

être féroces..., *féroces!* D'ailleurs, nous y serons obligés par le sentiment national. Vous n'imaginez pas à quel point nos *moujiks* sont exaspérés contre l'Allemagne.

— Oh ! voilà qui est intéressant !... Vous l'avez constaté personnellement?

— Pas plus tard qu'avant-hier. C'était le matin de mon départ, et je me promenais sur ma terre. J'aperçois un très vieux paysan, qui a perdu depuis longtemps son fils unique et dont les deux petits-fils sont à l'armée. De lui-même, sans que je l'interroge, il m'exprime sa crainte qu'on ne poursuive pas la guerre jusqu'au bout, qu'on n'écrase pas définitivement l'engeance allemande, qu'on n'extirpe pas radicalement du sol russe la mauvaise herbe des *Niémetz* (1). Je le complimente d'accepter, avec tant de patriotisme, les risques auxquels sont exposés ses deux petits-fils, son unique soutien. Alors il me répond : « Vois-tu, *barine!* Si, par malheur, nous ne détruisons pas les *Niémetz*, ils viendront jusqu'ici ; ils régneront sur toute la terre russe. Et puis ils nous attelleront, toi et moi, oui, toi aussi, à la charrue !... » Voilà ce que pensent nos paysans.

— Ils raisonnent très juste, du moins au figuré.

***

Jeudi, 24 septembre 1914.

Conversation avec le ministre de l'Agriculture, Krivochéine, qui, par son autorité personnelle, par sa claire intelligence, par son esprit politique, semble s'être acquis un grand crédit de confiance et de faveur auprès de Nicolas II.

Il avait eu hier une longue conférence avec l'empereur, qu'il a trouvé dans les meilleures dispositions. Au cours de l'entretien, Sa Majesté lui a dit incidemment :

— Je poursuivrai la guerre à outrance. Pour user l'Al-

(1) Les Allemands.

lemagne, j'épuiserai toutes mes ressources ; je reculerai, s'il le faut, jusqu'à la Volga.

Le tsar lui a dit encore :

— En déchaînant cette guerre, l'empereur Guillaume a porté un coup terrible au principe monarchique.

***

Samedi, 26 septembre 1914.

Conformément à la promesse que j'ai reçue de l'empereur, le 15 septembre, l'armée russe va reprendre l'offensive dans la direction de Berlin, par Breslau. Tous les préparatifs sont achevés ; un corps de cavalerie, comptant 120 escadrons, est même déjà lancé en avant, avec un soutien d'infanterie.

A ce propos, le général de Laguiche m'écrit de Baranowitchy :

On m'a formellement promis de ne pas se laisser entraîner sur Vienne. Je peux affirmer qu'il n'y a pas une seule voix discordante à ce sujet, pas une voix qui ne réclame la marche sur Berlin. L'Autrichien n'est plus l'ennemi; on se précipite sur l'Allemand, de toute son âme, avec l'ardent désir de l'atteindre au plus tôt. Je suis touché de voir avec quel soin les chefs militaires s'inquiètent des aspirations et des intentions françaises. Tout est toujours fait avec la préoccupation de répondre à ce que nous attendons de notre Alliée. J'en suis très vivement frappé.

***

Dimanche, 27 septembre 1914.

Je déjeune à Tsarskoïé-Sélo, chez la comtesse B..., dont la sœur est fort liée avec Raspoutine. Je la questionne sur le *staretz :*

— A-t-il vu souvent l'empereur et l'impératrice, depuis son retour?

— Pas très souvent. J'ai l'impression que Les Majestés le tiennent un peu à l'écart, en ce moment... Ainsi, tenez : avant-hier, il était à deux pas d'ici, chez ma sœur. Il téléphone, devant nous, au palais pour demander à Mme Wyroubow s'il peut aller voir l'impératrice dans la soirée. Elle lui répond qu'il ferait mieux d'attendre quelques jours. Il a paru très vexé de cette réponse et il nous a quittés aussitôt, sans même nous dire adieu... Naguère, il n'aurait même pas demandé s'il pouvait aller au palais ; il y serait allé tout droit.

— Comment expliquez-vous ce brusque déclin de sa fortune?

— Tout simplement par le fait que l'impératrice a été arrachée à ses rêveries mélancoliques d'autrefois. Du matin au soir, elle s'occupe de son ambulance, de son ouvroir, de son train sanitaire. Elle n'a jamais eu si bonne mine.

— Est-il exact que Raspoutine ait affirmé à l'empereur que cette guerre sera funeste à la Russie et qu'il faut y mettre fin tout de suite?

— J'en doute... Au mois de juin, un peu avant l'attentat de Kinia Goussewa, Raspoutine répétait souvent à l'empereur qu'il devait se méfier de la France et se rapprocher de l'Allemagne ; il ne faisait d'ailleurs que réciter les phrases que le vieux prince Mestchersky lui apprenait à grand'peine. Mais depuis son retour de Pokrowskoïé, il tient un tout autre langage. Avant-hier, il m'a déclaré à moi-même : — « Je suis heureux de cette guerre ; elle nous a délivrés de deux grands maux : l'alcoolisme et l'amitié allemande. Malheur au tsar, s'il s'arrête dans la lutte avant d'avoir écrasé l'Allemagne ! »

— Bravo !... Mais s'exprime-t-il de même avec les souverains? Il y a une quinzaine de jours, on m'a rapporté de lui des propos très différents.

— Peut-être les a-t-il tenus... Raspoutine n'est pas un homme politique qui a un système, un programme, et qui s'en inspire en toute circonstance. C'est un *moujik* illettré, impulsif, visionnaire, fantasque, plein de contradictions. Mais, comme il est aussi très malin, comme il sent que sa situation au palais est ébranlée, je serais surprise qu'il se prononçât ouvertement contre la guerre.

— Êtes-vous sous son charme?

— Moi?... Pas du tout!... Physiquement, il me dégoûte; il a les mains sales, les ongles noirs, la barbe inculte. Pouah!... J'avoue cependant qu'il m'amuse. Il a une verve et une fantaisie extraordinaires. Il est même parfois très éloquent; il a le don des images et un sens profond du mystère...

— Est-il vraiment si éloquent?

— Oui, je vous assure qu'il a, certains jours, une façon très originale et très saisissante de parler. Il est tour à tour familier, railleur, violent, joyeux, absurde, poétique. Avec cela, nulle pose. Au contraire, un sans-gêne inouï, un cynisme ahurissant.

— Vous me le décrivez à merveille.

— Répondez-moi franchement! Ne voulez-vous pas le connaître?

— Non certes! Il est trop compromettant. Mais, je vous prie, tenez-moi au courant de ses faits et gestes; car il m'inquiète.

* * *

Lundi, 28 septembre 1914.

Je raconte à Sazonow ce que la comtesse B... m'a dit hier de Raspoutine.

Aussitôt sa figure se convulse :

— De grâce, ne me parlez pas de cet homme! Il me fait horreur... Ce n'est pas seulement un aventurier et un charlatan : c'est l'incarnation du Diable, c'est l'Antéchrist!

Tant de fables se sont déjà formées autour du *staretz* que je crois utile d'enregistrer quelques faits authentiques.

Grigory Raspoutine est né en 1871, à Pokrowskoïé misérable village situé aux confins de la Sibérie occidentale, entre Tiumen et Tobolsk. Son père était un simple *moujik*, ivrogne, maraudeur et maquignon ; il s'appelait Efim Novy. Le surnom de Raspoutine, que le jeune Grigory reçut bientôt de ses compagnons, est significatif pour cette époque de sa vie et prophétique pour la suite ; c'est un terme d'argot paysan, dérivé du mot *raspoutnik* qui veut dire « le débauché », « le paillard », « le détrousseur de filles ». Souvent rossé par les pères de famille ou même fouetté publiquement par ordre de l'*ispravnik*, Grigory rencontra un jour son chemin de Damas. L'exhortation d'un prêtre, qu'il menait en voiture au monastère de Werkhotourié, éveilla tout à coup ses instincts mystiques. Mais la robustesse de son tempérament, l'ardeur de ses sens et l'audace effrénée de son imagination, le jetèrent presque aussitôt dans la secte impudique des Flagellants ou *Khlisty*.

Parmi les innombrables sectes qui se sont plus ou moins détachées de l'Église officielle et qui manifestent si étrangement l'indiscipline morale du peuple russe, sa hantise du mystère, son goût du vague, de l'extrême et de l'absolu, les *Khlisty* se distinguent par l'extravagance et la sensualité de leurs pratiques. Ils habitent principalement les régions de Kazan, de Simbirsk, de Saratow, d'Oufa, d'Orenbourg, de Tobolsk ; on estime leur nombre à cent vingt mille environ. Le plus haut spiritualisme semble animer leur doctrine, puisqu'ils ne se proposent rien moins que de correspondre directement avec Dieu, de s'infuser le Verbe et d'incarner le Christ ; mais, pour atteindre cette communion céleste, ils s'égarent dans toutes les folies de la chair. Les fidèles, hommes et femmes, se réunissent la nuit, tantôt dans une *isba*, tantôt dans la clairière d'une forêt. Là, invoquant Dieu, clamant des hymnes

vociférant des cantiques, ils dansent des rondes avec une vitesse progressive, forcenée. Le chef de la danse flagelle ceux dont la vigueur faiblit. Bientôt le vertige les fait rouler tous à terre, dans l'extase ou les convulsions. Alors, remplis et grisés de l' « influx divin », les couples s'enlacent éperdument. La liturgie se termine par des scènes monstrueuses de luxure, de stupre, d'inceste.

La riche nature de Raspoutine le prédestinait à recevoir l' « influx divin ». Ses exploits dans les *radéniés* nocturnes lui acquirent vite la popularité. Simultanément, ses dons mystiques se développaient. Errant à travers les villages, il tenait des discours évangéliques, il récitait des paraboles. Peu à peu, il se risqua dans les prophéties, dans les exorcismes, dans les incantations ; il se vanta même d'avoir opéré des miracles. A cent verstes autour de Tobolsk, on ne doutait plus de sa sainteté. Il eut pourtant, à cette époque, d'ennuyeux démêlés avec la justice pour des peccadilles trop bruyantes : il s'en serait mal tiré, si les autorités ecclésiastiques ne l'eussent déjà pris sous leur protection.

En 1904, sa pieuse renommée et l'odeur de ses vertus arrivèrent jusqu'à Pétersbourg. Le fameux visionnaire, le Père Jean de Cronstadt, qui avait consolé, sanctifié l'agonie d'Alexandre III, voulut connaître le jeune prophète sibérien ; il le reçut au couvent de Saint-Alexandre-Newsky et se félicita de constater, à des signes certains, qu'il était marqué de Dieu. Après cette apparition dans la capitale, Raspoutine reprit le chemin de Pokrowskoïé. Mais, de ce jour, les horizons de sa vie s'élargirent. Il entra en relations avec toute une séquelle de prêtres plus ou moins illuminés, plus ou moins charlatans, plus ou moins crapuleux, comme il y en a par centaines dans les bas-fonds du clergé russe. C'est alors qu'il se donna pour acolyte un moine injurieux et tapageur, érotique et thaumaturge, adoré de la populace, féroce ennemi des libéraux et des Juifs, le Père Héliodore, qui devait plus tard

s'insurger dans son monastère de Tsarytsine et tenir le Saint-Synode en échec par la violence de son fanatisme réactionnaire. Bientôt Grigory ne se contenta plus de fréquenter des *moujiks* et des popes ; on le vit se promener gravement avec des archiprêtres et des higoumènes, des évêques et des archimandrites, qui s'accordaient tous, comme Jean de Cronstadt, à reconnaître en lui « une étincelle de Dieu ». Cependant, il avait à repousser de continuels assauts du Diable et il y succombait souvent. A Tsarytsine, il défiora une religieuse qu'il avait entrepris d'exorciser. A Kazan, par un clair soir de juin, étant ivre, il sortit d'un lupanar en poussant devant lui une fille nue, qu'il fouettait à coups de ceinture, ce qui scandalisa beaucoup la ville. A Tobolsk, il séduisit l'épouse très pieuse d'un ingénieur, Mme L..., et il l'affola tellement qu'elle allait partout criant son amour et se glorifiant de sa honte : c'est elle qui l'initia aux délices raffinées des femmes du monde.

Par ces exploits qui se répétaient sans cesse, le prestige de sa sainteté grandissait chaque jour. Dans les rues, on s'agenouillait sur son passage ; on lui baisait les mains ; on touchait le bas de sa touloupe ; on lui disait : — « Notre Christ, notre Sauveur, prie pour nous, pauvres pécheurs ! Dieu t'écoutera... » Il répondait : — « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous bénis, mes petits frères. Ayez confiance ! Christ reviendra bientôt. Patientez, en souvenir de son agonie ! Par amour de lui, mortifiez votre chair !... »

En 1905, l'archimandrite Théophane, recteur de l'Académie théologique de Pétersbourg, prélat d'une très haute piété, confesseur de l'impératrice, eut la fâcheuse inspiration d'appeler à lui Raspoutine pour observer de près les effets merveilleux de la Grâce dans cette âme ingénue que les puissances démoniaques tourmentaient si furieusement. Touché de sa ferveur candide, il l'introduisit et le patronna dans sa clientèle dévote, qui comptait beaucoup

de spirites. En tête de ceux-ci, un groupe très influent : le grand-duc Nicolas-Nicolaïéwitch, alors commandant en chef de la garde impériale et aujourd'hui généralissime des armées russes, son frère le grand-duc Pierre, puis leurs femmes, les grandes-duchesses Anastasie et Militza, filles du roi de Monténégro. Grigory n'eut qu'à paraître pour ébahir et fasciner cette société oisive, crédule, adonnée aux plus absurdes pratiques de la théurgie, de l'occultisme et de la nécromancie. Dans tous les cénacles mystiques, on s'arrachait le prophète sibérien, le *Bojy tchelloviek*, « l'homme de Dieu ».

Les grandes-duchesses monténégrines se distinguaient par l'exubérance de leur admiration. Déjà, en 1900, elles avaient amené le mage Philippe, de Lyon, à la cour de Russie. C'est elles qui présentèrent Raspoutine à l'empereur et à l'impératrice, dans l'été de 1907.

Cependant, à la veille même de lui accorder une audience, les souverains, eurent un dernier scrupule. Ils prirent conseil de l'archimandrite Théophane, qui les rassura pleinement : — « Grigory-Efimowitch, leur dit-il, est un paysan, un simple. Vos Majestés auront profit à l'entendre, parce que c'est la voix de la terre russe qui s'exprime par sa bouche... Je sais tout ce qu'on lui reproche... je connais ses péchés : ils sont innombrables et le plus souvent abominables. Mais il y a en lui une telle force de contrition et une foi si naïve dans la miséricorde céleste, que je garantirais presque son salut éternel. Après chaque repentir, il est pur comme l'enfant qui vient d'être lavé dans les eaux baptismales. Dieu le favorise manifestement de sa prédilection... »

Dès son entrée au palais, Raspoutine prit sur le tsar et la tsarine un extraordinaire ascendant. Il les endoctrina, les éblouit, les subjugua : ce fut comme un ensorcellement. Non pas qu'il les flattât. Au contraire. Du premier jour, il les traita durement, avec une familiarité audacieuse et prime-sautière, une faconde triviale et colorée, où les

deux monarques, rassasiés d'adulations, saturés de flagorneries, crurent reconnaître enfin « la voix de la terre russe ». Devenu très vite l'ami de Mme Wyroubow, qui est l'inséparable compagne de l'impératrice, il fut initié par elle à tous les secrets du couple impérial et de l'empire.

Tous les intrigants de la cour, tous les quémandeurs de places, de titres, de prébendes, recherchèrent naturellement son appui, Le modeste logis qu'il occupait à la Kirotchnaïa et plus tard à l'Anglisky Prospect était jour et nuit assiégé de solliciteurs, généraux et fonctionnaires, évêques et archimandrites, conseillers de l'empire et sénateurs, aides de camp et chambellans, dames d'honneur et femmes du monde : c'était un continuel défilé. Quand il n'était pas retenu chez les souverains ou chez les grandes-duchesses monténégrines, on le rencontrait principalement chez la vieille comtesse Ignatiew, qui groupait dans son salon du Quai Français les champions attitrés de l'autocratisme et de la théocratie. Les premiers dignitaires de l'Église aimaient à se réunir chez elle : les promotions dans la hiérarchie ecclésiastique, les nominations au Saint-Synode, les plus graves questions du dogme, de la discipline et de la liturgie étaient délibérées devant elle. Son autorité morale, reconnue de tous, fut pour Raspoutine un précieux adjuvant. Elle avait parfois des visions célestes. Un soir, pendant une séance de spiritisme, saint Séraphin de Sarow, canonisé en 1903, lui était apparu. Nimbé d'une auréole éclatante, il lui avait déclaré : « Un grand prophète est parmi vous. Il a mission de révéler au tsar les volontés de la Providence et de le conduire dans les voies glorieuses. » Elle avait aussitôt compris qu'il lui désignait Raspoutine. L'empereur avait été vivement frappé de cet oracle ; car il avait pris, comme tuteur suprême de l'Église, une part décisive dans la canonisation du bienheureux Séraphin et il lui témoignait une particulière dévotion.

Raspoutine comptait encore, parmi les protecteurs de ses débuts, un personnage hétéroclite, le thérapeute Badmaïew. C'est un Sibérien de la Transbaïkalie, un Mongol, un Bouriate. Quoique dépourvu de tout diplôme universitaire, il exerce la médecine, non pas clandestinement mais au vu et au su de tous, — une médecine étrange d'ailleurs, une médecine hermétique et mêlée de sorcellerie. Quand il connut Raspoutine en 1906, il venait d'avoir un gros ennui, comme il en arrive quelquefois aux plus honnêtes gens. Vers la fin de la guerre japonaise, un de ses clients, haut placé, lui avait marqué sa gratitude en lui faisant confier une mission politique auprès des chefs héréditaires de la Mongolie chinoise. Afin de s'assurer leur concours, il était chargé de leur distribuer deux cent mille roubles. Revenu d'Ourga, il avait exposé dans un rapport les brillants résultats de son voyage et, sur la foi de cet écrit, on l'avait dûment félicité. Mais, peu après, on s'était aperçu qu'il avait gardé pour soi les deux cent mille roubles. L'incident commençait à prendre une mauvaise tournure, quand l'intervention du client haut placé avait tout arrangé. Le thérapeute se remit donc, l'esprit libre, à ses opérations cabalistiques. Jamais encore les malades n'avaient tant afflué dans son cabinet de la Liteïny ; car le bruit s'était répandu qu'il avait rapporté de Mongolie toutes sortes de plantes médicinales et de recettes magiques, obtenues à grand'peine de sorciers thibétains. Fort de son ignorance et de son illuminisme, Badmaïew n'hésite pas à traiter les cas les plus difficiles, les plus obscurs de toute la médecine ; il a néanmoins quelque préférence pour les maladies nerveuses, les affections mentales et les troubles déconcertants de la physiologie féminine. Il s'est constitué une pharmacopée secrète. Sous des noms et des formes baroques, il élabore lui-même les médicaments qu'il ordonne. Il fait ainsi un dangereux commerce de narcotiques, de stupéfiants, d'anesthé-

siques, d'emménagogues, d'aphrodisiaques ; il les baptise *Elixir du Thibet, Poudre de Nirvritti, Fleurs d'asokas, Baume de Nyen-Tchen, Essence de lotus noir*, etc. En réalité, il se procure les éléments de ses drogues chez un apothicaire complice. A plusieurs reprises, les souverains l'ont appelé auprès du césaréwitch, quand les médecins ordinaires semblaient impuissants à enrayer les accidents hémophiliques de l'enfant. C'est là qu'il connut Raspoutine. Instantanément, leurs charlatanismes se comprirent et se coalisèrent.

Mais, à la longue, les milieux sains de la capitale s'émurent de toutes les fables scandaleuses qu'on propageait sur le *staretz* de Pokrowskoïé. Son assiduité au palais impérial, son rôle avéré dans certains actes arbitraires ou malencontreux de l'autorité suprême, l'outrecuidance effrontée de ses propos, le dévergondage cynique de ses mœurs finirent par susciter, de toutes parts, un grondement d'indignation. Malgré les rigueurs de la censure, les journaux dénoncèrent l'ignominie du thaumaturge sibérien, sans toutefois se risquer à mettre en cause la personne des Majestés ; mais le public entendait à demi-mot. L' « homme de Dieu » sentit qu'il ferait bien de s'éclipser quelque temps. Au mois de mars 1911, il prit le bâton de pèlerin et partit pour Jérusalem. Cette décision imprévue remplit ses zélateurs de tristesse et d'admiration : seule, une âme sainte pouvait répondre ainsi aux injures des méchants ! Puis il passa l'été à Tsarytsine, chez son excellent ami et compère, le moine Héliodore.

Cependant l'impératrice ne cessait de lui écrire et de lui télégraphier. En automne, elle déclara qu'elle ne pouvait endurer plus longtemps son absence. D'ailleurs, depuis qu'on avait laissé partir le *staretz*, les hémorragies du césaréwitch devenaient plus fréquentes. Si l'enfant allait mourir !... La mère n'avait plus un jour de calme : c'étaient continuellement des crises de nerfs, des contractures, des syncopes. L'empereur, qui aime sa femme

et qui adore son fils, menait la vie la plus pénible.

Au début de novembre, Raspoutine revint à Pétersbourg. Et, tout aussitôt, les insanités, les orgies recommencèrent. Mais déjà quelques dissensions se manifestaient parmi ses adeptes : les uns le jugeaient compromettant et par trop libidineux ; les autres s'inquiétaient de son intrusion croissante dans les affaires de l'Église et de l'État. Précisément, le monde ecclésiastique était encore tout frémissant d'une nomination honteuse, arrachée à la faiblesse de l'empereur : Grigory avait obtenu l'évêché de Tobolsk pour un de ses camarades d'enfance, un paysan illettré, obscène et fripouillard, le Père Varnava. On apprenait, en même temps, que le procureur suprême du Saint-Synode avait reçu l'ordre de faire conférer la prêtrise à Raspoutine. Cette fois, il y eut un éclat. Le 29 décembre, Mgr Hermogène, évêque de Saratow, le moine Héliodore et quelques prêtres, eurent une altercation avec le *staretz*. Ils l'insultèrent, le bousculèrent, l'appelant : « Maudit !... sacrilège !... fornicateur !... bête puante !... vipère du Diable !... » Finalement, ils lui crachèrent au visage. D'abord décontenancé, acculé à la muraille, Grigory essayait de riposter par un vomissement d'injures. Alors, Mgr Hermogène, qui est un colosse, lui frappa le crâne à grands coups de sa croix pectorale, en lui criant : — « A genoux, misérable !... A genoux, devant les saintes icones !... Demande pardon à Dieu de tes souillures immondes ! Jure que tu n'oseras plus infecter de ta sale personne le palais de notre tsar bien-aimé !... » Raspoutine, tremblant de peur et saignant du nez, se frappait la poitrine, balbutiait des prières, jurait de ne plus jamais se présenter devant l'empereur. Il sortit enfin, sous une nouvelle bordée d'imprécations et de crachats.

Aussitôt échappé de ce guet-apens, il courut à Tsarskoïé-Sélo. On ne lui fit pas attendre longtemps les joies de la vengeance. Quelques jours plus tard, sur la réquisition impérative du procureur suprême, le Saint-

Synode enlevait à Mgr Hermogène son siège épiscopal et l'exilait au monastère de Khirovitsy, en Lithuanie. Quant au moine Héliodore, empoigné par les gendarmes, il fut incarcéré au couvent pénitentiaire de Floristchewo, près de Wladimir.

La police fut d'abord impuissante à étouffer ce scandale. Prenant la parole devant la Douma, le chef du parti octobriste, Goutchkow, incrimina en termes voilés les relations de Raspoutine et de la cour. A Moscou, métropole religieuse et morale de l'empire, les interprètes les plus qualifiés, les plus respectés, du slavisme orthodoxe, le comte Chérémétiew, Samarine, Novosilow, Droujinine, Vasnetsow, protestèrent publiquement contre la servilité du Saint-Synode ; ils allèrent jusqu'à réclamer la réunion d'un concile national pour réformer l'Église. L'archimandrite Théophane lui-même, éclairé enfin sur « l'homme de Dieu » et ne pouvant se pardonner de l'avoir introduit à la cour, éleva dignement la voix contre lui. Aussitôt, et quoiqu'il fût le confesseur de l'impératrice, un arrêt du Saint-Synode le relégua en Tauride.

La présidence du Conseil était alors détenue par Kokovtsow, qui gérait simultanément le ministère des Finances. Intègre et courageux, il tenta le possible pour édifier son maître sur l'indignité du *staretz*. Le 1er mars 1912, il adjura l'empereur de l'autoriser à renvoyer Grigory dans son village natal : — « Cet homme a surpris la confiance de Votre Majesté. C'est un charlatan et un vaurien de la pire espèce. L'opinion publique est soulevée contre lui. Les journaux... » L'empereur interrompit son ministre avec un sourire dédaigneux : — « Vous faites attention aux journaux? » — « Oui, sire, quand ils attaquent mon souverain et le prestige de la dynastie. Et ce sont aujourd'hui les journaux les plus loyalistes qui se montrent les plus sévères dans leurs critiques... » D'un air ennuyé, l'empereur l'interrompit

encore : — « Ces critiques sont absurdes. Je connais à peine Raspoutine. » Kokovtsow hésitait à continuer ; il insista cependant : — « Sire, au nom de la dynastie, au nom de votre héritier, je vous supplie de me laisser prendre les mesures nécessaires pour que Raspoutine retourne dans son village et n'en revienne plus jamais. » L'empereur répondit froidement : — « Je lui dirai moi-même de partir et de ne plus revenir. » — « Dois-je considérer que c'est une décision de Votre Majesté? » — « Oui, c'est ma décision. » Puis, regardant la pendule qui marquait midi et demi, l'empereur tendit la main à Kokovtsow : — « Au revoir, Wladimir-Nicolaïéwitch, je ne vous retiens plus. »

Le même jour, à quatre heures, Raspoutine appelait au téléphone le sénateur D..., ami intime de Kokovtsow, et lui criait d'un ton narquois : — « Ton ami, le président, a essayé ce matin d'effrayer *Papka*. Il lui a dit sur moi tout le mal possible ; mais cela n'a eu aucun succès. *Papka et Mamka* m'aiment toujours. Tu peux le téléphoner de ma part à Wladimir-Nicolaïéwitch. »

Le 6 mai suivant, à Livadia, tous les ministres étaient réunis en grand uniforme au palais impérial pour offrir leurs hommages à l'impératrice, dont c'était la fête. Quand Alexandra-Féodorowna passa devant Kokovtsow, elle lui tourna le dos.

Quelques jours avant cette cérémonie, le *staretz* avait pris le chemin de Tobolsk ; il s'éloignait ainsi non par ordre, mais de son plein gré, pour aller voir ce qui se passait dans son petit domaine de Pokrowskoïé. En prenant congé des souverains, il avait prononcé, d'un air farouche, une parole redoutable : — « Je sais que les méchants me guettent. Ne les écoutez pas ! Si vous m'abandonniez, vous perdriez votre fils et votre couronne dans un délai de six mois. » L'impératrice s'était récriée : — « Comment t'abandonnerions-nous? N'es-tu pas notre seul protecteur, notre meilleur ami? » Et, s'agenouillant, elle lui avait demandé sa bénédiction.

Au mois d'octobre, la famille impériale fit une villégiature à Spala, en Pologne, où l'empereur se plaît souvent à chasser dans la merveilleuse forêt de Krolowa.

Un jour, le jeune grand-duc héritier, qui revenait d'une promenade en bateau sur le lac, prit mal son élan pour sauter à terre et se cogna la hanche au bordage. La contusion parut d'abord toute superficielle et inoffensive. Mais, deux semaines plus tard, le 16 octobre, une grosseur apparut au pli de l'aine ; la cuisse enfla ; puis, soudain, la température monta. Les docteurs Féodorow, Dérévenko et Rauchfuss, appelés en hâte, diagnostiquèrent une tumeur sanguine, un hématome, qui s'infectait. Il aurait fallu opérer immédiatement, si la diathèse hémophilique de l'enfant n'eût interdit toute incision (1). Cependant, d'heure en heure, la température s'élevait ; le 21 octobre, elle atteignit 39°,8. Les parents ne quittaient plus la chambre du malade ; car les médecins ne dissimulaient pas leur inquiétude extrême. Dans l'église de Spala, les popes se relayaient pour prier jour et nuit. Par ordre de l'empereur, une solennelle liturgie fut également célébrée à Moscou, devant l'icone miraculeuse de la Vierge Iverskaïa. Et, du matin au soir, le peuple de Saint-Pétersbourg défilait à Notre-Dame de Kazan.

Dans la matinée du 22, l'impératrice descendit pour

(1) L'hémophilie est une affection congénitale, assez rare et d'allures étranges : on la considère comme un signe de dégénérescence. Le symptôme caractéristique est une altération du sang, qui perd plus ou moins la faculté de se coaguler. Il en résulte des hémorragies fréquentes et souvent incoercibles. Le moindre traumatisme, tel qu'un saignement de nez, un choc léger, une piqûre, ou même un accident minime, tel qu'un accès de toux, un faux pas, suffisent à déterminer un vaste épanchement sanguin. Dans la plupart des cas, les hémorragies se produisent à l'intérieur : elles baignent les tissus ; elles inondent les articulations, les viscères. Les procédés habituels de la médication hémostatique sont impuissants à enrayer le mal ; les injections de sérum physiologique sont parfois efficaces. Les deux tiers des hémophiliques meurent avant onze ans ; un très petit nombre dépasse la vingtième année. Au point de vue héréditaire, l'hémophilie offre une particularité curieuse : la diathèse ne se transmet qu'aux mâles et toujours par des mères indemnes.

la première fois au salon, où se trouvaient réunis le colonel Narischkine, aide de camp de service, la princesse Élisabeth Obolensky, demoiselle d'honneur en fonction, Sazonow, qui était venu faire son rapport à l'empereur, et le comte Ladislas Wiélopolski, chef des chasses impériales en Pologne. Pâle, amaigrie, Alexandra-Féodorowna souriait pourtant. Aux questions anxieuses qu'on lui adressait, elle répondit d'une voix calme : — « Les médecins ne constatent encore aucune amélioration ; mais, personnellement, je n'ai plus d'inquiétude. J'ai reçu, cette nuit, du Père Grigory, un télégramme qui me rassure tout à fait. » Comme on la suppliait de préciser, elle récita ce télégramme : *Dieu a vu tes larmes et entendu tes prières. Ne t'afflige plus! Ton fils vivra.*

Le lendemain 23, la température du malade descendait à 38°,9. Deux jours plus tard, la tumeur de l'aine se résorbait. Le césaréwitch était sauvé.

Dans le cours de l'année 1913, quelques personnes s'enhardirent, de nouveau, à ouvrir les yeux du tsar et de la tsarine sur la conduite du *staretz* et son abjection morale.

Ce fut d'abord l'impératrice douairière Marie-Féodorowna, puis la sœur de l'impératrice, la pure et noble grande-duchesse Élisabeth-Féodorowna. Que d'autres encore ! Mais, à tous ces avertissements, à toutes ces objurgations, les souverains opposaient la même réponse tranquille : — « Ce sont des calomnies. D'ailleurs, les saints sont toujours calomniés. »

Dans le verbiage religieux dont Raspoutine enveloppe d'habitude son érotisme, une idée apparaît continuellement : « C'est par le repentir seul que nous pouvons opérer notre salut. Il nous faut donc pécher pour avoir l'occasion de nous repentir. Aussi, quand Dieu nous envoie la tentation, nous devons y céder afin de nous procurer ainsi la condition préalable et nécessaire d'une fructueuse pénitence... D'ailleurs, la première parole de vie et de vérité,

que le Christ ait apportée aux hommes, n'est-elle pas : *Faites pénitence?* (1) Mais comment faire pénitence, si l'on n'a pas tout d'abord péché?... »

Ses homélies familières abondent en ingénieux développements sur la valeur rémissive des larmes et la vertu rédemptrice de la contrition. Un des arguments auxquels il revient de préférence et qui agissent le plus sur sa clientèle féminine est celui-ci : « Ce qui nous empêche le plus souvent de céder à la tentation, ce n'est pas l'horreur du péché ; car enfin, si le péché nous faisait vraiment horreur, nous ne serions pas tentés de le commettre. A-t-on jamais envie de manger un plat qui vous répugne? Non ce qui nous arrête et nous effraie, c'est l'épreuve que la pénitence réserve à notre orgueil. La contrition parfaite implique une humilité absolue. Or, nous ne voulons pas nous humilier, même devant Dieu. Voilà tout le secret de nos résistances à la tentation. Mais le Souverain Juge ne s'y trompe pas, Lui ! Et, quand nous serons dans la vallée de Josaphat, il saura bien nous rappeler toutes les occasions de salut qu'il nous a offertes et que nous avons repoussées... »

Au deuxième siècle de notre ère, ces sophismes étaient déjà professés par une secte phrygienne. L'hérésiarque Montanus les démontrait avec complaisance devant ses belles amies de Laodicée et il en tirait pratiquement les mêmes effets que Raspoutine.

Si l'activité du *staretz* restait confinée dans le domaine de la luxure et du mysticisme, il ne serait pour moi qu'un objet plus ou moins curieux d'étude psychologique... ou physiologique.

Mais, par la force des choses, ce paysan ignare est devenu un instrument politique. Autour de lui s'est groupée toute une clientèle de personnages influents qui ont lié leur fortune à la sienne.

(1) *Pœnitentiam agite!* (Matth. IV, 17.)

Le plus considérable est le ministre de la Justice, chef de l'extrême droite au Conseil de l'empire, Stchéglovitow ; d'intelligence vive, de parole facile et mordante, il apporte dans la réalisalion de ses idées beaucoup de calcul et de souplesse ; il n'est d'ailleurs qu'un adepte récent du raspoutinisme. Presque aussi important est le ministre de l'Intérieur, Nicolas Maklakow, dont l'aimable docilité plaît aux souverains. Vient ensuite le procureur suprême du Saint-Synode, Sabler, caractère méprisable et servile ; par lui, le *staretz* tient pour ainsi dire en main tout l'épiscopat et toutes les hautes fonctions ecclésiastiques. Immédiatement après, je citerai le premier procureur du Sénat, Dobrowolsky, puis le membre du Conseil de l'empire, Sturmer, puis le commandant des Palais impériaux, gendre du ministre de la Cour, général Woyéïkow. Je nommerai enfin le très audacieux et très rusé directeur du département de la Police, Biéletzky. On se figure aisément le pouvoir énorme que représente la coalition de pareilles influences dans un état autocratique et centralisé comme la Russie.

Pour contre-balancer l'action néfaste de cette cabale, je ne vois auprès des souverains qu'une personne, le chef de la chancellerie militaire de Sa Majesté, le prince Wladimir Orlow, fils de l'ancien ambassadeur à Paris. De jugement droit, de cœur fier, dévoué de toute son âme à l'empereur, il s'est, depuis le premier jour, déclaré contre Raspoutine et il ne se lasse pas de le combattre, ce qui lui vaut naturellement l'hostilité de l'impératrice et de Mme Wyroubow.

***

Mercredi, 30 septembre 1914.

Dans les Carpathes de Galicie, les Austro-Hongrois défendent avec acharnement le col d'Uszok qui ouvre l'accès de la Transylvanie.

A l'est de la Prusse orientale, les Allemands font de grands efforts pour franchir le Niémen, entre Kovno et Grodno, sur les points mêmes où passa la grande armée, le 25 juin 1812.

***

Jeudi, 1er octobre 1914.

Alléguant la présence d'une escadre anglo-française devant l'entrée des Dardanelles, le gouvernement turc a fermé les Détroits. Il en résulte un préjudice énorme pour la Russie qui n'a plus de communications maritimes que par Wladivostock et par Arkhangelsk. Encore faut-il considérer que Wladivostock est à 10 500 kilomètres de Pétrograd et que, d'un jour à l'autre, le port d'Arkhangelsk sera bloqué par les glaces jusqu'à la fin de mai.

La clôture des Détroits est d'autant plus grave que, depuis quelque temps, on me signale de Moscou, de Kiew, de Kharkow, un réveil du vieux rêve byzantin. « Cette guerre n'aurait pas de sens pour nous, si elle ne nous procurait pas Constantinople et les Détroits... Tsarigrad doit être à nous, à nous seuls... Notre mission historique, notre devoir sacré est de rétablir la croix du *pravoslavié*, la croix de la foi orthodoxe, sur la coupole de Sainte-Sophie... La Russie ne serait pas la nation élue, si elle ne vengeait pas enfin la honte séculaire de la chrétienté... » Voilà ce qui se dit et se propage dans les milieux politiques, religieux, universitaires, et plus encore dans les régions obscures de la conscience russe.

***

Vendredi, 2 octobre 1914.

La grande-duchesse Élisabeth-Féodorowna, sœur de l'impératrice et veuve du grand-duc Serge, est une étrange

créature, dont toute la vie est comme une série d'énigmes.

Née à Darmstadt le 1er novembre 1864, elle était déjà une exquise fleur de beauté quand, à l'âge de vingt ans, elle épousa le quatrième fils de l'empereur Alexandre II.

Je me souviens d'avoir dîné avec elle à Paris quelques années plus tard, vers 1891. Et je la vois encore : grande, mince, les yeux clairs, ingénus et profonds, la bouche tendre, les traits délicats, le nez droit et fin, toutes ses lignes harmonieuses et pures, un rythme charmant de la démarche et des gestes. Sa conversation laissait deviner un joli esprit de femme, naturel, sérieux et d'une douceur voilée.

Dès ce temps-là, il y avait du mystère autour d'elle On ne s'expliquait pas certaines particularités de sa vie conjugale.

Serge-Alexandrowitch était physiquement d'une haute stature, avec une taille élancée, mais d'un visage ingrat, au regard dur, aux sourcils blanchâtres. Moralement, un caractère acrimonieux et despotique, une intelligence courte, une instruction pauvre ; par contre, une assez vive sensibilité artistique. Très différent de ses frères Wladimir, Alexis et Paul, vivant à part, recherchant la solitude, il avait une réputation d'étrangeté.

Depuis son mariage, on le comprenait moins encore. Il se montrait, en effet, le plus soupçonneux et le plus inquisitorial des maris, n'admettant pas que sa femme demeurât en tête-à-tête avec personne, ne la laissant jamais sortir seule, surveillant sa correspondance et ses lectures, lui interdisant même de lire *Anna Karénine*, par crainte d'éveiller en elle des curiosités dangereuses ou des émotions trop fortes. De plus, il la critiquait sans trêve, d'un ton brusque et cinglant ; jusqu'en public, il lui lançait parfois des remarques blessantes. Calme et docile, elle s'inclinait sous les paroles acerbes. L'honnête et bon géant Alexandre III, qui avait pitié d'elle, lui prodiguait les égards affectueux : mais il dut s'en abstenir

bientôt, s'étant aperçu qu'il excitait la jalousie de son frère.

Un jour, après un éclat violent du grand-duc, le vieux prince B..., qui avait assisté à la scène, eut un mot de compassion pour la jeune femme. Elle lui répondit avec un air de candeur et de surprise : — « Mais je ne suis pas à plaindre... Malgré tout ce qu'on peut dire, je suis heureuse, car je suis très aimée. »

Il l'aimait, en effet, mais à sa manière, d'un amour esthétique et tourmenté, fantasque et ambigu, avide et incomplet...

En 1891, le grand-duc Serge fut nommé gouverneur général de Moscou.

C'était le temps où le fameux procureur suprême du Saint-Synode, le « Torquemada russe », Constantin Pobédonostsew, tout puissant sur l'esprit d'Alexandre III, s'efforçait de restaurer les doctrines de l'absolutisme théocratique et de ramener la Russie aux traditions de la Moscovie byzantine.

Or, la grande-duchesse Élisabeth appartenait par son baptême à la confession luthérienne. Le nouveau gouverneur général ne pouvait décemment se présenter au Kremlin avec une épouse hérétique. Il imposa donc à sa femme d'abjurer le protestantisme et de se convertir à la foi nationale. On assure qu'elle y inclinait depuis quelque temps déjà. Quoi qu'il en soit, elle adhéra de toute son âme aux dogmes de l'Église russe.

Jamais conversion ne fut plus sincère, plus pénétrante, plus intégrale. Jusqu'à ce jour, les pratiques froides et sèches du luthérianisme n'avaient offert qu'un médiocre aliment à la sensibilité imaginative de la jeune femme ; l'expérience du mariage ne lui avait pas été plus favorable. Tous ses instincts de rêve et d'émotion, de ferveur et de tendresse trouvèrent soudain leur emploi dans les rites mystérieux et les pompes magnifiques de l'orthodoxie. Sa piété s'exalta merveilleusement. Elle connut

alors des plénitudes et des élans qu'elle ne soupçonnait pas.

Dans l'éclat de son gouvernement général, qui équivalait à une vice-royauté, Serge-Alexandrowitch apparut bientôt comme le protagoniste de la croisade réactionnaire qui résume toute la politique intérieure du « très pieux tsar » Alexandre III. Un de ses premiers actes fut d'expulser en masse les Juifs qui s'étaient peu à peu infiltrés à Moscou et de les refouler brutalement dans leurs ghettos des provinces occidentales. Puis il édicta une série de mesures asservissantes ou vexatoires contre les professeurs et les étudiants de l'Université. Il adopta enfin une attitude hautaine envers les bourgeois pour leur faire sentir que leur libéralisme, si modeste fût-il, n'était pas de son goût. Comme il advient toujours en pareil cas, les officiers et fonctionnaires de son entourage se plaisaient à exagérer ses manières cassantes. L'animosité générale qu'il s'attirait ainsi le remplissait d'orgueil.

Au mois de mai 1896, le sacre de Nicolas II marqua une date radieuse pour l'autocratisme orthodoxe. L'idéal des tsars moscovites, l'intime alliance du sacerdoce et de l'empire, s'affirmait comme la pensée directrice du nouveau règne. La catastrophe du Champ Khodinsky, où 2 000 *moujiks* périrent par l'inadvertance de la police, projeta néanmoins une ombre sinistre, quoique passagère, sur le décor illuminé de la Ville sainte.

Deux ans plus tard, on inaugura au Kremlin, devant la cathédrale de l'Archange, le monument du « tsar martyr » Alexandre II. Au cours des cérémonies dont ce fut l'occasion, le procureur suprême du Saint-Synode, Constantin Pobédonostsew, reçut la plus haute distinction honorifique de l'Empire, l'ordre insigne de Saint-André, fondé en 1698 par Pierre le Grand. L'armée « orthodoxe et très chrétienne » fut associée aux fêtes par une magnifique revue.

En 1900, Nicolas II entreprit de restaurer une coutume

antique de ses aïeux, tombée en désuétude depuis plus de cinquante ans ; il vint accomplir son devoir pascal à Moscou, afin d'affirmer une fois de plus, disait-il, les sentiments religieux et nationaux qui unissent l'âme du souverain à celle de son peuple. Rien ne fut épargné pour rehausser l'éclat de ces solennités. Durant toute la semaine sainte, les liturgies et les processions se déroulèrent avec une somptuosité inouïe, tant au Kremlin que dans les principaux sanctuaires de la ville. Avant de quitter Moscou, l'empereur adressa au grand-duc Serge le rescrit suivant :

Altesse impériale,

Mon ardent désir, ainsi que celui de l'impératrice Alexandra-Féodorowna, de passer avec Nos enfants les jours de la Semaine sainte, de recevoir la Sainte-Communion, et de séjourner pendant la fête des fêtes à Moscou, au milieu des plus grands sanctuaires nationaux, sous l'égide du Kremlin tant de fois séculaire, s'est réalisé avec la grâce de Dieu.

Ici, où reposent les restes impérissables de saints aimés du Seigneur, au milieu des tombeaux des souverains qui ont unifié et organisé la Russie, de ce berceau de l'autocratie, s'élevèrent d'ardentes prières au Roi des Rois, et une douce joie Nous remplit l'âme, en commun avec les fidèles enfants de Notre très chère Eglise qui se pressent dans les temples.

Puisse le Seigneur entendre ces prières! Puisse-t-il fortifier les croyants, retenir ceux dont la foi chancelle, ramener ceux qui se sont écartés du vrai, et bénir l'empire de Russie qui repose solidement sur la foi inébranlable de l'orthodoxie, la sainte gardienne de la Vérité universelle d'amour et de paix.

Me joignant aux prières de Mon peuple, Je puise de nouvelles forces pour servir la Russie en vue de son bien et

de sa gloire et Je suis heureux de pouvoir précisément aujourd'hui exprimer à Votre Altesse impériale et, par votre entremise, à la ville de Moscou, si chère à Mon cœur, les sentiments dont Je suis animé.

Christ est ressuscité!

(Signé) NICOLAS.

A Moscou, le 9 *avril* 1900.

Ainsi, périodiquement, une grande cérémonie religieuse, politique ou militaire concentrait vers la colline sacrée du Kremlin tous les regards du peuple russe et du monde slave.

Dans cette vie active et brillante, Élisabeth-Féodorowna jouait son rôle. Elle présidait avec grâce les fastueuses réceptions du palais Alexandre et d'Illinskoïe ; elle se dépensait avec zèle dans beaucoup d'œuvres pieuses ou charitables, scolaires ou artistiques. Le cadre pittoresque et l'atmosphère morale de Moscou agissaient profondément sur ses facultés sensibles. On lui avait expliqué, un jour, que la mission providentielle des tsars est de réaliser le royaume de Dieu sur la terre russe ; la pensée qu'elle coopérait, si peu que ce fût, à une pareille tâche enflammait son imagination.

Satisfaite de son destin, souriante et pure, secrète et douce, harmonieuse dans toutes ses formes, exquise dans ses toilettes, elle répandait autour d'elle un parfum d'idéalisme, de mystère et de volupté, qui la rendait infiniment désirable...

Cependant, la politique ultra-réactionnaire, dont le grand-duc Serge se faisait gloire d'être l'un des principaux artisans, provoquait dans les milieux intellectuels et dans les masses ouvrières de toute la Russie une résistance qui se révélait chaque jour plus violente. Un groupe de terroristes intrépides, Guerchouny, Bourtzew, Sa-

vinkow, Azew, fondait une « Organisation de combat » qui allait bientôt égaler par ses prouesses l'épopée nihiliste de 1877-1881. Les complots et les attentats se succédaient à de brefs intervalles, avec une effrayante régularité. Un ministre de l'Instruction publique, deux ministres de l'Intérieur, des maîtres de police, des gouverneurs de province, des procureurs de justice, étaient frappés tour à tour. Vers la fin de 1904, les désastres d'Extrême-Orient aggravèrent soudain la situation, particulièrement à Moscou.

Le grand-duc Serge prescrivit aussitôt des mesures draconiennes. Et, de son air féroce, avec un rictus amer, il annonçait partout qu'il se montrerait impitoyable.

Or, le 17 février 1905, à trois heures de l'après-midi, comme il traversait le Kremlin en voiture et qu'il arrivait sur la place du Sénat, le terroriste Kaliaew lui lança une bombe qui, l'atteignant à la poitrine, le mit en pièces.

La grande-duchesse Élisabeth se trouvait précisément au Kremlin, où elle organisait un ouvroir de la Croix-Rouge pour les armées de Mandchourie. Au bruit formidable de l'explosion, elle accourut telle qu'elle était, sans chapeau. On la vit se jeter sur le corps de son époux, dont la tête et les bras, arrachés du tronc, gisaient parmi les débris de la voiture. Puis, revenue au palais grand-ducal, elle s'absorba dans une prière ardente.

Durant les cinq jours qui devaient encore s'écouler avant la célébration des funérailles, elle ne cessa de prier. Cette longue oraison lui inspira une démarche singulière. La veille des obsèques, elle manda le préfet de police et lui ordonna de la conduire immédiatement à la prison Taganka, où Kaliaew attendait sa comparution devant la cour martiale.

Introduite dans la cellule de l'assassin, elle lui demanda : — « Pourquoi avez-vous tué mon mari?... Pourquoi avez-vous chargé votre conscience d'un crime aussi affreux?... » Le prisonnier, qui l'avait d'abord accueillie

d'un regard méfiant et farouche, observa qu'elle lui parlait avec douceur et qu'elle disait, non pas *le grand-duc*, mais : *mon mari*. — « J'ai tué Serge-Alexandrowitch, répondit-il, parce qu'il s'était fait l'instrument de la tyrannie et l'exploiteur des ouvriers. Je suis, moi, un justicier du peuple socialiste et révolutionnaire. » Elle reprit avec la même douceur :— « Vous vous trompez. Mon mari aimait le peuple et ne rêvait que son bien. Aussi, votre crime est sans excuse. N'écoutez donc plus votre orgueil et repentez-vous. Si vous entrez dans la voie du repentir, je supplierai l'empereur de vous laisser la vie sauve et je prierai Dieu de vous pardonner comme je vous ai déjà pardonné moi-même. » Touché autant que surpris de ce langage, il eut la force de lui dire : — « Non, je ne me repens pas. Je dois mourir pour ma cause ; je mourrai. » — « Alors, puisque vous m'enlevez tout moyen de vous sauver la vie, puisque vous allez certainement comparaître bientôt devant Dieu, faites que je puisse au moins sauver votre âme. Voici l'Évangile ; promettez-moi de le lire attentivement jusqu'à l'heure de votre-mort. » Il fit de la tête un geste négatif ; puis il répondit : — « Je lirai l'Évangile, si vous me promettez, vous, de lire ce journal de ma vie, que j'achève d'écrire, et qui vous fera comprendre pourquoi j'ai tué Serge-Alexandrowitch. » — « Non, je ne lirai pas votre journal... Il ne me reste plus qu'à prier encore pour vous. » Et elle sortit de la cellule, en laissant l'Évangile sur la table.

Malgré sa déconvenue, elle écrivit à l'empereur pour obtenir d'avance la grâce du meurtrier. Mais le public apprenait presque en même temps sa visite à la prison Taganka. Les versions les plus étranges, les plus romanesques, circulaient : elles affirmaient toutes que Kaliaew avait consenti à demander sa grâce.

Quelques jours plus tard, elle reçut du prisonnier une lettre dont voici approximativement la teneur : *Vous avez abusé de ma position. Je ne vous ai manifesté aucun*

repentir, car je n'en éprouve aucun. Si j'ai consenti à vous écouter, c'est que j'ai vu en vous la veuve misérable d'un homme que j'ai exécuté. J'ai eu pitié de votre malheur, rien de plus. L'explication que vous donnez de notre entrevue me déshonore. Je ne veux pas de la grâce que vous sollicitez pour moi...

Le procès suivit son cours ; l'instruction fut beaucoup allongée par la recherche vaine des complices, dont le principal était Boris Savinkow. Le 4 avril, Kaliaew fut condamné à mort.

Le lendemain, le ministre de la Justice, Serge Manoukhine, faisant son rapport à l'empereur, lui demanda s'il avait l'intention de commuer la peine de Kaliaew, ainsi que la grande-duchesse Élisabeth l'en avait prié. Nicolas II garda le silence ; puis, négligemment, il laissa tomber ces mots : — « Vous n'avez rien d'autre dans votre portefeuille, Serge-Serguéïéwitch ? » Et il le congédia. Mais il fit aussitôt mander le directeur du département de la Police, Kowalensky, et lui donna un ordre secret.

Kaliaew fut alors transféré à la forteresse de Schlusselbourg, la fameuse prison d'État. Le 23 mai, à onze heures du soir, le substitut du procureur impérial, Féodorow, entra dans la cellule du condamné, qu'il avait connu autrefois comme étudiant, et lui déclara : — « Je suis autorisé à vous dire, que si vous demandez votre grâce, Sa Majesté l'empereur daignera vous l'accorder. » Kaliaew répondit, avec une calme fermeté : — « Non, je veux mourir pour ma cause. » Féodorow insista de toutes ses forces, avec beaucoup d'élévation et d'humanité. Kaliaew pleurait mais ne désarmait pas ; il finit par dire : — « Puisque vous me témoignez tant de miséricorde, laissez-moi écrire à ma mère. » — « Soit ! Écrivez-lui. Je lui ferai parvenir votre lettre immédiatement. » Lorsque le prisonnier eut achevé d'écrire, Féodorow fit un suprême effort de persuasion. Concentrant toute son énergie mais gardant toute sa placidité, Kaliaew affirma

solennellement : — « Je veux et je dois mourir. Ma mort sera encore plus utile à ma cause que ne l'a été la mort du grand-duc Serge. » Le substitut comprit qu'il ne réussirait jamais à fléchir cette héroïque volonté ; il sortit de la cellule et se rendit chez le commandant de la forteresse pour ordonner l'exécution.

Dans la cour de la prison, l'échafaud se dressait déjà. Le bourreau, un forçat en bonnet rouge, attendait sur les marches. C'était un parricide, nommé Philippiew : on l'avait emprunté à la maison centrale d'Orel, à cause de sa vigueur herculéenne et de son habileté professionnelle.

La demeure du commandant s'élevait au fond de la cour : elle avait, cette nuit-là, un air de fête ; des clameurs joyeuses, des éclats de rire en partaient à chaque instant. Lorsque Féodorow y pénétra, il trouva une société bruyante et qui se gobergeait : les principaux fonctionnaires de la forteresse et tous les officiers en garnison à Schlusselbourg. Afin de gagner agréablement l'heure du supplice, on sablait le champagne et l'on prodiguait les toasts au général baron de Médem, sous-chef d'état-major du corps impérial des Gendarmes, désigné par le ministre de l'Intérieur pour assister aux derniers instants du condamné.

Cependant, Kaliaew exprimait ardemment le désir de voir son avocat, dont la présence à l'exécution était légalement licite. Cet avocat, Jdanow, était venu exprès à Schlusselbourg, la veille au soir, et il avait demandé, plusieurs fois de suite, qu'on l'introduisît auprès de son client. Mais Jdanow était connu comme un socialiste avancé : la police impériale craignait donc que Kaliaew ne le chargeât de quelque message suprême pour le parti révolutionnaire. Aussi, malgré les termes formels de la loi, on interdit au défenseur l'entrée de la forteresse.

Quand le substitut Féodorow fut sorti de la cellule, un prêtre lui succéda. Le prisonnier l'accueillit avec

douceur ; mais il déclina les secours religieux : — « J'ai réglé, dit-il, tous mes comptes avec la vie ; je n'ai besoin ni de vos prières ni de vos sacrements... Je suis chrétien pourtant et je crois au Saint-Esprit ; je le sens toujours en moi ; je suis sûr qu'il ne m'abandonnera pas. Et cela me suffit. » Comme le prêtre insistait charitablement pour accomplir son ministère, Kaliaew reprit : — « Votre pitié me touche. Laissez-moi vous embrasser ! » Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

A deux heures du matin, le prisonnier fut extrait de sa cellule et conduit, les mains liées, dans la cour de la forteresse. D'un pas ferme, il gravit les marches de l'échafaud. Sans que la moindre émotion altérât son visage, il écouta debout l'interminable lecture de son verdict. Quand le greffier eut achevé, Kaliaew déclara, du ton le plus simple : — « Je suis heureux d'avoir gardé mon calme jusqu'à la fin. » Ensuite, deux geôliers le vêtirent d'un grand linceul blanc, qui lui enveloppait la tête, et le bourreau lui dit : — « Montez sur l'escabeau ! » Kaliaew objecta : — « Comment voulez-vous que je monte sur l'escabeau?... Vous m'avez couvert la tête ; je ne vois plus rien. » Alors, Philippiew le saisit de ses bras vigoureux et, l'ayant soulevé jusqu'à la banquette, il lui passa prestement la corde au cou ; puis, d'une ruade brusque, il renversa l'escabeau. Mais la corde était trop longue ; les pieds heurtaient le plancher ; le pendu tressautait hideusement. Des cris d'horreur s'élevaient de la troupe qui entourait l'échafaud. Il fallut raccourcir la corde et recommencer le supplice.

Après ce drame sinistre, Élisabeth-Féodorowna considéra que la vie du monde était finie pour elle. Les pratiques religieuses l'occupèrent exclusivement désormais. Elle s'adonna tout entière aux œuvres d'ascétisme et de piété, de pénitence et de charité.

Le 15 avril 1910, elle réalisa un projet qu'elle caressait

depuis longtemps : elle institua une communauté de femmes, dont elle se fit nommer abbesse. Consacré sous le vocable de « Marthe-et-Marie », le monastère fut installé à Moscou, dans un quartier de la rive droite. Les nonnes se vouent spécialement au secours des malades et des pauvres. Mais, au moment où elle se détachait ainsi des intérêts profanes, Élisabeth-Féodorowna eut un dernier souci d'élégance féminine : elle fit dessiner l'habit de son ordre par un artiste de Moscou, le peintre Nestérow. Le costume comprend une longue robe de bure fine, couleur gris de perle, une guimpe de linon qui enserre étroitement le visage et le cou, enfin un ample voile de laine blanche, qui retombe sur la poitrine avec de grands plis hiératiques. L'effet général est simple, austère et charmant.

Les relations de la grande-duchesse Élisabeth et de l'impératrice Alexandra manquent de cordialité. La cause originelle ou, du moins, le principal motif de leur désaccord est Raspoutine. Aux yeux d'Élisabeth-Féodorowna, Grigory n'est qu'un imposteur lubrique et sacrilège, un émissaire de Satan. Les deux sœurs ont eu, à son sujet, de fréquentes disputes qui les ont plusieurs fois brouillées : elles n'en parlent plus. Un autre motif de leur mésintelligence est leur mutuelle prétention à se dépasser l'une l'autre en piété ; chacune se croit supérieure pour la connaissance de la théologie, pour la pratique de l'Évangile, pour la méditation de la vie éternelle, pour l'adoration du Crucifix. La grande-duchesse Élisabeth ne fait d'ailleurs que de rares et brèves apparitions à Tsarskoïé-Sélo (1).

(1) Arrêtée par les Bolchéviks au printemps de 1918, la grande-duchesse Élisabeth fut internée dans la petite ville d'Alapayewsk, au nord d'Ekaterinbourg. Dans la nuit du 17 au 18 juillet, vingt-quatre heures après le massacre de l'empereur, de l'impératrice et de leurs enfants, elle fut assommée à coups de crosse et jetée dans un puits de mine. Ses restes furent recueillis quelques semaines plus tard, quand

D'où vient, chez la grande-duchesse Élisabeth et sa sœur l'impératrice Alexandra, cette prédominance extraordinaire des facultés mystiques? Elle me paraît leur avoir été léguée par leur mère, la princesse Alice, fille de la reine Victoria, qui fut mariée en 1862 au prince héritier de Hesse-Darmstadt et qui mourut en 1878, à l'âge de trente-cinq ans.

Élevée dans l'anglicanisme le plus austère, la princesse Alice conçut, peu après son mariage, une étrange passion, toute morale et intellectuelle, pour le grand théologien rationaliste de Tubingue, le célèbre auteur de la *Vie de Jésus*, David Strauss, qui mourut quatre ans avant elle.

Sous des allures de philistin souabe et de pasteur défroqué, David Strauss était romanesque. A l'aurore de sa renommée, il avait subi la tentation de l'amour : le rempart de ses livres n'avait pas suffi à le défendre contre les sortilèges de l' « éternel féminin ». Une jeune inconnue, éprise de sa gloire naissante, s'était offerte à lui, comme Bettina d'Arnim à Gœthe. Il avait respecté cette fleur candide ; mais, rien qu'à la respirer, il avait goûté le poison mortel. Quand le calme lui était revenu, il avait pu se comparer « à ces fakirs de l'Inde qui se flattaient d'acquérir une gloire surhumaine par des mortifications héroïques et à qui la divinité jalouse envoyait des visions de femmes pour les séduire ». Quelques années plus tard, une autre magicienne avait de nouveau bouleversé sa vie studieuse. Cette fois, ce n'était plus un lis de candeur germanique ; c'était une créature perverse, une cantatrice d'un grand talent et superbement belle, Agnès Schébest. Il l'avait aimée avec fureur, au point que, ne pouvant plus se passer d'elle et craignant toujours de la perdre, il l'avait épousée. Naturellement, elle n'avait pas

l'armée de l'amiral Koltchak approcha de l'Oural. Après des vicissitudes multiples, son cercueil fut apporté à Pékin : il va être inhumé à Jérusalem, dans le couvent russe de « Sainte-Marie-Madeleine aux Portes du Jugement ».

tardé à le tromper, avec une ardeur fougueuse et une audace intrépide qui magnifiaient sa beauté. D'abord, il n'avait pas voulu ouvrir les yeux : « Le monde, écrivait-il, me traite d'incrédule. Peut-être ne suis-je qu'un dévot... » Il avait dû enfin reconnaître son illusion. Au lendemain d'une scène atroce, il avait répudié la pécheresse. Puis il s'était remis au travail. Mais, après les orgies de la passion, l'exégèse des saintes Écritures lui avait paru insipide. Il ne pouvait plus tenir en place : une inquiétude secrète le poussait à changer de résidence continuellement ; il promenait son ennui de Ludwigsbourg à Stuttgart, de Heidelberg à Cologne, de Weimar à Munich, de Heilbronn à Darmstadt. L'évolution historique des dogmes ne lui procurait plus aucune joie ; les rêveries mêmes de l'hégélianisme le dégoûtaient. Dans cette faillite générale, son caractère devenait chaque jour plus acerbe, son ironie plus incisive, sa dialectique plus dissolvante. Las d'une vie dont il n'attendait plus rien, il aspirait au néant.

C'est alors qu'il connût la princesse Alice. Il affirma tout de suite son influence sur elle. Mais un profond mystère enveloppe encore le roman de leurs intelligences et de leurs âmes. On ne doute pas néanmoins qu'il l'ait profondément troublée dans ses croyances et qu'elle ait traversé des crises terribles.

Ses filles auraient donc hérité d'elle leur aptitude à l'exaltation religieuse. Peut-être faut-il aussi reconnaître en elles l'action d'un atavisme beaucoup plus ancien, puisque je relève, dans leur ascendance féminine, les noms de sainte Élisabeth de Hongrie et de Marie Stuart.

***

Samedi, 3 octobre 1914.

Le grand-duc Nicolas prépare une offensive générale en Pologne et en Galicie. Les opérations se développe-

ront depuis la région de Varsovie jusqu'au San et aux Carpathes. En cas de succès, l'armée russe foncera aussitôt sur Cracovie et Breslau.

*
* *

Lundi, 5 octobre 1914.

L'empereur parcourt actuellement le front de bataille pour encourager ses troupes et recevoir leur salut : *Ave, Cæsar, morituri te salutant!*

D'après ce que vient de me dire le général Biélaïew, chef d'état-major de l'armée, le grand-duc Nicolas est résolu à conduire l'offensive imminente avec toute l'ardeur et toute l'intensité possibles, « dans l'espoir de fixer d'un seul coup le sort de la guerre ».

*
* *

Jeudi, 8 octobre 1914

L'offensive russe est déclenchée sur toute la ligne. Des combats violents se poursuivent depuis l'embouchure de la Bzoura, qui se jette dans la Vistule à 60 kilomètres en aval de Varsovie, jusqu'aux sources du San, c'est-à-dire jusqu'à la chaîne septentrionale des Carpathes ; le front d'attaque mesure donc plus de 400 kilomètres.

Les manœuvres de transport, qui ont servi de préliminaire à cette vaste opération, se sont exécutées avec une méthode et une précision parfaites.

Simultanément, les troupes russes ont remporté un brillant succès, aux confins de la Prusse orientale, entre Augustow et Souwalki.

*
* *

Dimanche, 11 octobre 1914.

Le comte Joseph Potocki, arrivé hier de son domaine d'Antoniny, en Volhynie, vient déjeuner à l'ambassade.

Il me confie le découragement de ses compatriotes polonais :

— Le manifeste du 16 août avait éveillé en nous un espoir immense. Nous avons cru que la Pologne allait renaître... Quand le manifeste a paru, je l'ai fait lire, à l'église, par le prêtre. Nous avons tous fondu en larmes ; je pleurais comme un enfant. Aujourd'hui, nous sentons que les Russes cherchent déjà à éluder leurs promesses. Ils laissent entendre et ils prétexteront plus tard que le manifeste a été signé par le grand-duc Nicolas et non par l'empereur ; que c'est un geste de l'autorité militaire et non un acte du pouvoir suprême ; ils inventeront je ne sais quoi encore... Enfin, ces magnifiques promesses sont nécessairement subordonnées à la conquête de la Pologne prussienne. Or, vous imaginez-vous que l'armée russe entrera jamais à Posen? Songez donc que, soixante-douze jours après la mobilisation, elle n'est encore qu'à la Vistule ! Et puis, les Russes ne sont pas de taille à lutter contre les Allemands ! Je n'ose pas vous dire tout ce que je pense, tout ce que je prévois... Non ! non ! l'heure de la résurrection n'est pas près de sonner pour la Pologne !

Je le réconforte de mon mieux :

— L'engagement de restaurer la Pologne a été pris à la face de l'Europe. Je peux vous certifier que c'est la volonté personnelle de l'empereur... Assurément, le parti ultra-réactionnaire travaille, sous main, pour que le manifeste du 16 août reste lettre morte ; on me signale souvent ses intrigues. Mais son calcul est trop évident. En s'opposant à la restauration de la Pologne, il ne cherche qu'à préparer la réconciliation de la Russie et de l'Allemagne. Or, c'est toute la politique de l'Alliance qu'il met ainsi en cause. Et, là-dessus, l'empereur ne cédera pas. Les Alliés y veilleraient, au besoin... Quant à vos pronostics militaires, vous me permettrez de n'y voir qu'une impression et non une opinion. Cette guerre sera très longue, très dure. Mais notre victoire n'est pas douteuse,

pour peu que nous ayons de constance et de ténacité.

Il fait un geste sceptique et me parle ensuite de la cruelle situation où se trouvent actuellement la plupart des familles polonaises :

— D'abord, me dit-il, on se bat principalement sur le territoire polonais. Ce sont nos villes, nos campagnes, nos propriétés, qu'on ravage, qu'on incendie, qu'on pille, de part et d'autre !... Mais ce n'est rien encore. Cette guerre fait produire au partage de la Pologne une conséquence effroyable. Voyez ma famille ! Je suis sujet russe ; mon frère, Roman, est sujet autrichien ; un de mes beaux-frères est sujet allemand, l'autre est sujet russe ; tous mes cousins et neveux sont de même divisés, par nécessité d'héritage, entre les trois pays. Au sein de la même race, nous sommes condamnés à nous entre-tuer !

Ce soir, au théâtre Marie, ballet de Tchaïkowsky, le *Lac des cygnes*, œuvre d'un sentiment si pittoresque, si poétique, et d'une si belle qualité symphonique. La salle est pleine et brillante, comme aux soirs d'abonnement avant la guerre.

Faut-il en conclure que la société russe soit indifférente à la guerre? Non, certes. Sur les champs de bataille, les officiers sont admirables d'élan et d'héroïsme. Dans les ambulances de première ligne, les femmes les plus élégantes rivalisent de courage, d'endurance et de dévouement. Partout, la charité publique prodigue ses efforts avec une munificence sans borne. De tous côtés, les offrandes affluent, particulièrement les offrandes anonymes et celles-ci sont presque toujours les plus fortes. Dans tout l'empire, les œuvres d'assistance aux blessés, aux malades, aux nécessiteux, aux réfugiés, se multiplient sous les formes les plus ingénieuses. A considérer le peuple russe dans l'ensemble, la solidarité sociale et patriotique est parfaite. On ne saurait donc lui reprocher

de ne pas prendre au sérieux la terrible épreuve où se joue l'avenir national. Mais il ne faut pas lui demander de renoncer au théâtre, à la musique, aux ballets. Autant demander aux Espagnols de renoncer à leurs courses de taureaux. Et la réflexion que le public brillant du théâtre Marie me suggère aujourd'hui, n'est pas spéciale aux classes mondaines et fortunées ; car les étages supérieurs sont remplis jusqu'au dernier gradin. Et les innombrables théâtres de Pétrograd regorgent de public, chaque soir. Et il en est de même à Moscou, à Varsovie, à Kiew, à Kazan, à Kharkow, à Odessa, à Tiflis, etc.

Dans un entr'acte, je fais visite au directeur des Théâtres impériaux, Téliakowsky ; je retrouve auprès de lui le général M... et deux officiers arrivant du front. Nous parlons naturellement de la grande bataille qui se développe à l'ouest de la Vistule et dont les débuts sont effroyablement meurtriers.

— Somme toute, me dit Téliakowsky, nous faisons massacrer des milliers et des milliers d'hommes pour reconstituer la Pologne !... J'espère bien qu'on ne s'obstinera pas dans cette folie !

Le général M... interrompt :

— Mais c'est promis, solennellement promis ! Nous sommes obligés d'honneur à reconstituer la Pologne !

— Soit ! réplique Téliakowsky, prenons la Posnanie... si nous le pouvons. Mais alors prenons aussi d'autres territoires, qui soient vraiment pour nous ; prenons l'Arménie et Constantinople !

En retournant à ma loge, je rencontre Potocki, l'air toujours sombre :

— Ah ! soupire-t-il, ah ! monsieur l'ambassadeur, j'ai beaucoup réfléchi à tout ce que vous m'avez dit ce matin. Je suis désolé de vous avouer que vous ne m'avez pas convaincu !

LA GRANDE-DUCHESSE ÉLISABETH FÉODOROWNA

***

Lundi, 12 octobre 1914.

Le roi de Roumanie, Charles Ier, est mort hier, en sa soixante-seizième année.

Entièrement inféodé aux puissances germaniques, ayant toujours vécu dans l'admiration, je dirais presque dans le fétichisme de leur supériorité militaire, politique et morale, il ne pouvait concevoir le moindre doute de leur victoire prochaine. Aussi, tant qu'il vivait, nous n'avions aucune chance de rallier la Roumanie à notre cause.

Le nouveau roi, Ferdinand Ier, aura l'esprit et les mains plus libres. En outre, sa femme, la reine Marie, est la petite-fille de la reine Victoria par son père, le duc d'Edimbourg, qui succéda en 1893 au duc de Saxe-Cobourg-et-Gotha ; elle a pour mère la grande-duchesse Marie, fille de l'empereur Alexandre II, et pour sœur la grande-duchesse Victoria, épouse du grand-duc Cyrille-Wladimirowitch ; elle entretient donc des rapports familiaux, qui sont de plus très affectueux, avec les cours d'Angleterre et de Russie.

***

Mardi, 13 octobre 1914.

Une contre-attaque violente des Allemands au nord de la Pilitza met Varsovie en péril. Les Russes résistent superbement.

***

Mercredi, 14 octobre 1914.

Un Juif d'Odessa, employé comme acheteur de blés par une grande maison d'exportation, vient me voir ce matin pour une affaire de commerce.

Frappé de son intelligence et de sa finesse, je l'interroge ensuite sur l'état des esprits dans les classes inférieures, spécialement parmi les *moujiks*. Nul ne peut mieux me renseigner à ce sujet ; car sa profession l'oblige à voyager sans cesse à travers tout l'Empire et le met en contact quotidien avec les milieux populaires. Voici le résumé de ses déclarations : « L'élan du patriotisme n'a pas faibli dans les masses. Au contraire, la haine de l'Allemand semble plus vive encore qu'aux premiers jours de la guerre. On est résolu à poursuivre la lutte jusqu'à la victoire ; on ne doute pas de cette victoire... Pourtant, à Moscou, on est inquiet des bruits qui viennent de Pétrograd ; on soupçonne l'impératrice et son entourage d'entretenir une correspondance secrète avec l'Allemagne ; on enveloppe dans le même soupçon la grande-duchesse Élisabeth, sœur de l'impératrice, abbesse du couvent de Marthe-et-Marie à Moscou, et qui se prodigue en actes de charité ; on reproche sévèrement à l'empereur sa faiblesse à l'égard de l'impératrice, de la Wyroubowa et de Raspoutine. Par contre, la popularité du grand-duc Nicolas grandit chaque jour... On commence à parler beaucoup de Constantinople, surtout dans les provinces du sud... »

***

Jeudi, 15 octobre 1914.

La poussée allemande sur Varsovie est arrêtée. Les Russes élargissent leur offensive ; mais les opérations sont très ralenties par l'état des chemins, que les pluies d'automne ont transformés en fondrières : l'épaisseur de la boue dépasse quelquefois un mètre. En 1807, dans la même région, à la même époque de l'année, Napoléon dut reconnaître l'impossibilité de faire manœuvrer des troupes sur un sol aussi bourbeux.

Les impressions que le courtier juif d'Odessa me communiquait hier me sont confirmées ce matin, d'une façon assez curieuse. Un industriel français, Goujon, établi depuis quarante ans à Moscou, vient me voir et me dit :

— Plusieurs de mes amis russes, qui sont à la tête du commerce et de l'industrie moscovites, m'ont supplié de vous poser, en leur nom, une question qui vous paraîtra sans doute un peu étrange. Est-il vrai que les gens de la cour aient réussi à ébranler l'empereur dans sa résolution de poursuivre la guerre jusqu'à la défaite complète de l'Allemagne?... L'émotion de mes amis est vive. Ils se prétendent sûrs de leur fait, au point qu'ils sont arrivés à Pétrograd avec moi, ce matin, et qu'ils veulent demander une audience à l'empereur. Mais auparavant, ils voudraient se renseigner auprès de vous, et ils vous seraient extrêmement reconnaissants de les recevoir.

Je réponds à Goujon, en lui exposant ce que je sais des intrigues qui se trament autour de l'impératrice et qu'il faut surveiller de très près. Quant aux fermes intentions de l'empereur, je lui énumère tous les témoignages que j'en recueille continuellement :

— Veuillez donc assurer, de ma part, à vos amis, que j'ai une foi absolue dans la parole de l'empereur, dans sa fidélité à l'alliance, dans sa résolution de poursuivre la guerre jusqu'à notre victoire complète... Ils comprendront d'ailleurs que je ne puisse les recevoir ; car j'aurais l'air de m'interposer entre le tsar et ses sujets. Si, par la suite, vous apprenez quelque chose de précis sur les intrigues du palais, ne manquez pas de m'en informer.

Sazonow, à qui je viens de rapporter cette conversation, approuve pleinement mon langage. Il ajoute :

— Je suis très heureux de cette démarche ; elle vous a fait tâter le pouls de la Russie ; vous avez pu constater qu'il bat fort.

***

Samedi, 17 octobre 1914.

Un de mes informateurs, B..., qui a ses entrées dans les milieux avancés, me rapporte qu'on y discute actuellement, avec beaucoup d'animation, une thèse étrange, dont l'auteur est l'anarchiste Lénine, réfugié en Suisse.

Disciple fervent de Karl Marx, chef des « sozial-démokrates maximalistes », Lénine proclame que la défaite militaire de la Russie est le prélude nécessaire de la révolution russe et la condition même de son succès. Il exhorte donc le prolétariat russe à faciliter, par tous les moyens, la victoire des Allemands.

B... m'affirme que cette doctrine absurde ne rencontre aucune faveur parmi les ouvriers, sauf parmi les forcenés de l'anarchisme ; qu'elle est violemment combattue par les « socialistes révolutionnaires » de la nuance Skobélew et Kérensky ; que, dans l'ensemble, l'esprit des masses est satisfaisant.

— Mais, dis-je, en quoi la victoire de l'Allemagne, c'est-à-dire du militarisme allemand, profiterait-elle à la révolution russe?... La Russie n'échapperait au joug du tsarisme que pour tomber dans le servage de l'absolutisme prussien.

— Je ne me charge pas de vous démontrer la thèse de Lénine. Il professe depuis longtemps que la révolution russe doit être le prototype de toutes les révolutions sociales, qu'elle se doit donc à elle-même de détruire dans le peuple russe l'idée de patrie, et que les autres peuples ne manqueront pas de suivre bientôt ce grand exemple.

— Lénine n'est-il pas un agent provocateur de l'Allemagne?

— Non ! Ce n'est pas un homme vénal... C'est un illu-

miné, un fanatique, mais une conscience très haute. Il s'impose au respect de tous.

— Il n'en est que plus dangereux.

Ainsi, aux deux pôles de la société russe, parmi les champions intransigeants du tsarisme orthodoxe comme parmi les apôtres outranciers de l'anarchisme intégral, on communie dans le même souhait : la victoire de l'Allemagne !

*
* *

Dimanche, 18 octobre 1914.

D'après des documents interceptés, les Allemands escomptaient, pour le 16 octobre, leur entrée à Varsovie. Non seulement l'élan de leur attaque est brisé ; mais leur résistance défensive faiblit de jour en jour.

Le général Oba, de l'armée japonaise, attaché au grand quartier général russe, est arrivé dernièrement à Pétrograd. Il a confié à mon collègue Motono que le plan d'opérations adopté par le grand-duc Nicolas est précisément celui que l'état-major japonais avait jugé le plus habile, dans une étude récente, à savoir :

1° Entrer en Galicie par la frontière orientale ;

2° Balayer toute cette province, en s'appuyant sur les Carpathes, pour aborder ensuite l'Allemagne par la région de Cracovie ;

3° Marcher au nord-ouest par la vallée de l'Oder ;

4° Laisser un masque devant Breslau et foncer sur Berlin.

*
* *

Lundi, 19 octobre 1914.

Cet après-midi, à deux heures, dans la chapelle du Palais d'hiver, service funèbre pour le roi Carol.

Tandis que se déroule l'interminable liturgie des morts,

je cause avec le procureur suprême du Saint-Synode, Wladimir Sabler, le successeur et l'émule du terrible Pobédonostzew, le gardien farouche de la tradition et de la discipline orthodoxes ; au demeurant un très aimable homme.

— Ah ! monsieur l'ambassadeur, me dit-il, que n'assistiez-vous hier soir au concert spirituel organisé par le clergé de Pétrograd au profit de nos blessés ! Il n'y avait, sur le programme, que des chants religieux. Mais, pour commencer, on a exécuté l'hymne russe et puis... la *Marseillaise!*... Oui ! la *Marseillaise*, chantée par des diacres ! Ils y mettaient toute leur âme. Et moi, moi, le procureur suprême du Saint-Synode, j'ai fait bisser la *Marseillaise!*

— Vous avez eu bien raison, Excellence ! La *Marseillaise* n'était nullement déplacée dans votre concert religieux. A l'heure actuelle, elle résume pour tous les Français la religion de la patrie.

Puis il me rappelle, en riant, le scandale que ce fut à la cour et dans la haute société russe, lorsque, au mois de juillet 1891, pendant la visite de l'escadre française à Cronstadt, l'empereur Alexandre III permit qu'on exécutât devant lui la *Marseillaise!*

* * *

Mardi, 20 octobre 1914.

Sur un front de 450 kilomètres qui s'étend de Wloslavsk à Iaroslaw, l'offensive des Russes est en plein développement.

Du côté de Constantinople, l'horizon s'est encore assombri ; l'orage approche. Sazonow me confie que le grand-duc Nicolas ne se laissera pas détourner de son plan par la menace turque ; il ne pourvoira que parcimonieusement à la défense du Caucase ; il gardera toutes ses forces pour le théâtre principal des opérations ; car toutes les questions se régleront à Berlin. Le général de Laguiche m'écrit dans le même sens.

*
* *

Mercredi, 21 octobre 1914.

A l'ouest de la Vistule, les Allemands reculent sur toute la ligne.

En France et en Belgique, dans la région d'Arras et le long de l'Yser, une bataille terrible est engagée.

*
* *

Jeudi, 22 octobre 1914.

La victoire des armées russes en Pologne s'affirme et s'étend.

C'est l'heure ou jamais pour la Roumanie d'attaquer l'Autriche-Hongrie, surtout maintenant qu'elle n'est plus arrêtée par les scrupules du roi Carol. Mais le président du Conseil, Bratiano, qui est dorénavant le seul maître de la politique roumaine, se montre de plus en plus indécis et fuyant.

*
* *

Vendredi, 23 octobre 1914.

Jusqu'ici, les élèves des universités russes étaient dispensés du service militaire, afin de leur laisser finir leurs études. Un ukaze vient d'autoriser le ministre de la Guerre à les appeler sous les drapeaux ; la mesure est motivée par les pertes énormes que l'armée russe a subies en Pologne et en Galicie. Après un stage de six mois dans des écoles spéciales, les étudiants pourvus de certains diplômes obtiendront les épaulettes de sous-lieutenant.

L'ukaze est vivement critiqué dans les milieux conservateurs. Un des chefs de la droite au Conseil de l'empire me dit :

— C'est absurde ! On va pourrir notre corps d'officiers... Tous ces étudiants, ce n'est que du virus révolutionnaire qui empoisonnera l'armée...

Dans les villes d'université, à Pétrograd, à Moscou, à Kazan, à Kiew, les étudiants ont organisé des manifestations patriotiques. Ceux de Moscou ont même cru devoir attester la ferveur de leur nationalisme, en pillant des magasins allemands.

*
* *

Samedi, 24 octobre 1914.

Poursuivant la proscription de tout ce qui est germanique, le gouvernement a décidé que la *Petrograder Zeitung*, l'importante *Gazette de Pétersbourg*, qui est publiée en langue allemande depuis 1726, sera supprimée le 31 décembre prochain. Le parti allemand de Russie, le parti des « barons baltes », va perdre ainsi son organe officiel.

A beaucoup d'égards, l'animosité qui se manifeste dans tout l'empire contre les Allemands, même sujets russes, rappelle l'explosion de nationalisme qui, vers 1740, mit fin au régime des Biren, des Ostermann, des Münnich, des Lowenwolde, de tous ces favoris allemands, dont Herzen a dit pittoresquement : « Ils se disputaient la Russie, comme si c'eût été une cruche de bière. »

*
* *

Dimanche, 25 octobre 1914.

Sazonow me montre une lettre que vient de lui adresser un étudiant de Kazan et qui est ainsi conçue :

Excellence,

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Mais je vais partir pour l'armée. Si cette guerre doit nous donner Constantinople, je me ferai tuer vingt fois, avec allégresse. Si

nous ne devons pas avoir Constantinople, je ne me ferai tuer qu'une fois, la mort dans l'âme! Excellence, je vous supplie de me répondre simplement par un « oui » ou un « non » sur la carte ci-jointe où j'ai écrit mon nom et mon adresse.

*
* *

Lundi, 26 octobre 1914.

Je dîne à Tsarskoïé-Sélo, chez la grande-duchesse Marie-Pavlowna, dans une stricte intimité.

La grande-duchesse est toute à la joie des beaux succès que l'armée russe vient de remporter en Pologne :

— J'attache, me dit-elle, une très grande importance à ces succès, qu'on peut légitimement appeler une victoire. D'abord, l'armée allemande a perdu son prestige pour nos soldats. Ils la croyaient invincible ! Puis, cela écarte toute possibilité d'une paix prématurée avec l'Allemagne.

Je l'interroge discrètement sur Raspoutine. Elle me répond :

— Hélas ! *On* croit en lui plus que jamais ! Il est plus que jamais « l'homme de Dieu » !... *On* ne doute pas que nos succès ne soient dus à ses prières ! *On* lui a même demandé plusieurs fois de bénir les plans d'opérations... Quelle pitié !

— Parle-t-il de la paix?

— Je ne sais pas ; mais cela m'étonnerait beaucoup. Il est trop malin pour ne pas sentir qu'*on* ne l'écouterait pas en ce moment.

*
* *

Mercredi, 28 octobre 1914.

La guerre est, pour les Juifs de Pologne et de Lithuanie, une des pires épreuves qu'ils aient encore endurées. Ils sont plusieurs centaines de mille qui ont dû quitter leur

résidence, Lodz, Kielce, Pétrokow, Ivangorod, Skiernewice, Wloslavsk, Souwalki, Grodno, Bielostock, etc. Presque partout, leur exode lamentable a eu comme prélude le sac de leurs magasins, de leurs synagogues, de leurs habitations. Quelques milliers de familles se sont réfugiées à Varsovie et à Wilna ; le plus grand nombre erre à l'aventure, comme un troupeau. C'est miracle qu'il n'y ait pas eu de *pogrom*, de massacre organisé. Mais il ne se passe pas de jour où, dans la zone des armées, on ne pende quelques Juifs, sous le plus futile prétexte d'espionnage.

Incidemment, nous parlons, Sazonow et moi, de la question juive et de tous les problèmes religieux, politiques, sociaux, économiques, qu'elle soulève. Il m'apprend que le gouvernement impérial étudie les atténuations qu'on pourrait apporter au régime, par trop arbitraire et vexatoire, qui pèse sur les Juifs russes ; un statut nouveau devra d'ailleurs être édicté pour les Juifs galiciens qui deviendront sujets du tsar. Je l'encourage à se montrer aussi tolérant, aussi libéral que possible :

— C'est comme allié que je vous parle. Il y a, aux États-Unis, une société juive, très nombreuse, très influente, très riche, et qui est indignée du sort que vous faites à ses coréligionnaires. L'Allemagne exploite fort habilement ce grief contre vous et, par suite, contre nous. Or, nous avons grand intérêt à nous ménager la sympathie des Américains.

CHAPITRE VI

29 OCTOBRE-30 NOVEMBRE 1914

Attaque inopinée de la flotte russe par des torpilleurs turcs à Odessa. Rupture des Alliés avec la Turquie. — Un logogriphe de Raspoutine. — Victoire des Russes en Galicie ; reprise de leur offensive en Pologne. — Les utopies du slavisme ; le rêve byzantin. — Intrigues du comte Witte. — L'Angleterre abandonne spontanément Constantinople à la Russie. — Audience impériale. Nicolas II me confie ses idées sur les conditions de la paix future. — Bataille de Lodz ; la victoire, annoncée prématurément, échappe aux Russes. — Un précurseur de Raspoutine : le mage Philippe ; la canonisation de saint Séraphin et la naissance du césaréwitch.

Jeudi, 29 octobre 1914.

Ce matin, à trois heures, deux torpilleurs turcs ont pénétré dans le port d'Odessa, coulé une canonnière russe et tiré sur le paquebot français *Portugal*, auquel ils ont infligé quelques avaries. Après quoi, ils se sont éloignés à toute vitesse, poursuivis par un torpilleur russe.

Sazonow a reçu la nouvelle avec un sang-froid parfait. Ayant pris aussitôt les ordres de l'empereur, il me dit :

— Sa Majesté a décidé que pas un homme ne serait distrait du front allemand. Avant tout, il nous faut vaincre l'Allemagne. La défaite de l'Allemagne entraînera nécessairement la ruine de la Turquie. Nous réduirons donc au minimum la défense que nous oppose-

rons aux attaques de la flotte et de l'armée turques
Dans le public, l'émotion est des plus vives.

* * *

Vendredi, 30 octobre 1914.

L'ambassadeur de Russie à Constantinople, Michel de Giers, a reçu l'ordre de réclamer ses passeports.

A la demande de Sazonow, les trois gouvernements alliés s'efforcent néanmoins de ramener la Turquie dans la neutralité, en la pressant de congédier immédiatement tous les officiers allemands qui servent dans la flotte et l'armée ottomanes.

La démarche n'a d'ailleurs aucune chance d'aboutir ; car des croiseurs turcs viennent de bombarder encore Novorossisk et Théodosia.

Ces attaques sans déclaration de guerre, sans avis préalable, cette série de provocations et d'outrages soulèvent jusqu'au paroxysme la colère de tout le peuple russe.

* * *

Dimanche, 1er novembre 1914.

La Turquie n'ayant pas voulu se désolidariser des puissances germaniques, les ambassadeurs de Russie, de France et d'Angleterre ont quitté Constantinople.

A l'ouest de la Vistule, les armées russes continuent d'avancer victorieusement sur tout le front.

* * *

Lundi, 2 novembre 1914.

L'empereur Nicolas adresse un manifeste à son peuple : *Commandée par des Allemands, la flotte turque a osé*

traîtreusement attaquer notre côte de la mer Noire. Nous avons, avec tous les peuples de la Russie, la confiance inébranlable que l'intervention inconsidérée de la Turquie ne fera qu'accélérer le mouvement fatal pour ce pays et ouvrira à la Russie la voie vers la solution du problème historique que nos aïeux nous ont légué sur les bords de la mer Noire.

J'interroge Sazonow sur le sens de cette dernière phrase, qui paraît extraite des Livres sibyllins.

— Nous serons obligés, me répond-il, de faire payer cher à la Turquie son aberration d'aujourd'hui... Il nous faudra prendre, sur le Bosphore, de solides garanties. Quant à Constantinople, je ne souhaite pas, personnellement, que les Turcs en soient chassés. Je leur laisserais volontiers la vieille cité byzantine, avec un grand potager tout autour. Mais pas plus !

***

Mardi, 3 novembre 1914.

Il y a deux jours, la comtesse de L... m'a écrit cette lettre :

Mon cher ami,

N'allez pas croire que je divague. Mais un être étrange et mystérieux me prie de traduire sa pensée pour la France, *et de vous la transmettre. Je vous préviens que c'est un amas de mots incohérents.*

Je vous envoie aussi l'original russe, si l'on peut appeler « original » le gribouillage ci-joint. Peut-être trouverez-vous quelqu'un de plus compétent que moi pour pénétrer le sens mystique et peut-être prophétique de cette feuille. C'est Mme Wyroubow qui me l'envoie, avec la prière d'en faire la traduction pour vous. *Je suppose que cette idée vient de plus haut...*

Votre amie dévouée,

O. L.

A cette lettre est annexée une feuille de papier, que sillonne une grande écriture inégale, massive, brutale, toute en saccades, en violences et en écrasements. Les lettres sont si grossières, si informes, qu'on peut à peine les déchiffrer. Mais la page, considérée d'ensemble, est expressive comme une gravure à l'eau-forte ; on sent frémir la main qui a tracé chaque mot ; on voit se dresser devant soi un être d'imagination et d'audace, de véhémence et de sensualité. La signature se lit presque facilement : *Raspoutine.*

Voici, d'après Mme de L..., la traduction du texte russe :

Que Dieu vous accorde de vivre à l'instar de la Russie et non de la critique du pays, par exemple la nullité (1). *Dès cet instant, Dieu vous donnera le miracle de la force. Vos armées verront la force du ciel. La victoire est avec vous, et sur vous!*

RASPOUTINE (2).

La feuille de papier sur laquelle est barbouillé ce logogriphe a été écornée à l'angle supérieur de gauche, pour faire disparaître l'écusson impérial. C'est donc au palais même de Tsarskoïé-Sélo que Raspoutine a tenu la plume.

Après une pénible méditation, j'adresse à la comtesse de L... une réponse nébuleuse, où je développe cette idée : « Le peuple français, qui a toutes les intuitions du cœur, comprend fort bien que le peuple russe incarne son amour de la patrie dans la personne du tsar... » Ma lettre se termine ainsi : « Que votre prophète se rassure donc ! A la hauteur où la France et la Russie ont placé leur idéal commun, elles s'entendront toujours. »

(1) *Mme Wyrubow avait compris par cela que rien ne peut pas expliquer à la Russie son principe monarchique.* Note de Mme de L...)

(2) Voir à la fin du volume le fac-similé de ce document.

*
* *

Mercredi, 4 novembre 1914.

L'effectif des troupes russes, destinées à opérer en Asie contre les Turcs, s'élève à 160 000 hommes. L'intention de l'état-major russe est de s'emparer promptement des positions stratégiques qui commandent l'entrée de l'Azerbaïdjan, puis de rester sur la défensive.

La comtesse de L... m'écrit :

Vous avez parfaitement répondu à ma lettre et votre réponse est en d'augustes mains. J'ai su depuis que j'avais eu raison de croire que l'ordre de traduire venait d'en haut.

Amitiés dévouées.

O. L.

*
* *

Jeudi, 5 novembre 1914.

Une escadre franco-anglaise a bombardé les forts avancés des Dardanelles.

En Arménie, les Russes ont enlevé d'assaut la forteresse de Bayazid, qui commande la route de Van. Ils avaient inauguré de même leurs campagnes de 1828 et de 1877.

L'Angleterre annexe l'ile de Chypre, qu'elle occupait depuis 1878, aux termes de son traité d'alliance avec la Turquie.

Au nord de la France et en Belgique, les Allemands s'épuisent en efforts acharnés et furieux pour s'ouvrir la route de Calais.

*
* *

Vendredi, 6 novembre 1914.

Dans la région de Varsovie, les Allemands, menacés d'un enveloppement par leur gauche, accélèrent leur recul vers l'ouest.

En Galicie, la lutte opiniâtre qui se poursuit depuis trois semaines sur le San, a entraîné hier la retraite générale et précipitée des Autrichiens.

Le grand-duc Nicolas me prie de transmettre au général Joffre le télégramme suivant :

Faisant suite à nos succès sur la Vistule, une victoire complète vient d'être remportée par nos troupes. Les Autrichiens sont en déroute sur tout le front de la Galicie. La manœuvre stratégique, que je vous ai fait connaître au début de son exécution, se trouve ainsi heureusement accomplie, couronnée incontestablement du plus important succès remporté de notre côté, depuis le début de la guerre.

*
* *

Samedi, 7 novembre 1914.

Conversation avec le chef d'état-major général. Je l'interroge sur les conséquences immédiates que la déroute des Autrichiens entraînera vraisemblablement pour la conduite des opérations.

Voici le résumé des déclarations que j'enregistre sous la dictée du général Biélaïew :

1° *Du côté de l'Autriche :* On peut considérer que l'armée autrichienne est anéantie. Ses débris sont poursuivis à outrance dans les défilés des Carpathes. L'intention du grand-duc Nicolas est de jeter dans la haute vallée de la Theiss douze divisions de cavalerie et un soutien d'infanterie, afin de menacer Pesth ; mais provisoirement ces forces ne s'avanceront qu'à une centaine de kilomètres. Ces douze divisions compteront 48 000 hommes, dont 30 000 cosaques. Au nombre de ceux-ci, est une brigade spéciale, appelée la « brigade sauvage », parce qu'elle est recrutée parmi les tribus les plus belliqueuses, les plus farouches du Caucase. Le grand-duc présume que

cette masse de cavalerie produira un grand effet de panique en Hongrie.

2° *Du côté de l'Allemagne :* Les armées allemandes, dont la retraite est générale, semblent devoir s'arrêter sur la ligne Thorn-Posen-Breslau-Neisse, où l'on prépare fiévreusement une série de positions fortifiées. Les forces allemandes se composent de sept corps, auxquels il faudra peut-être ajouter cinq corps de formation récente (les cinq corps qui opèrent dans la Prusse orientale ne sont pas compris dans ce nombre). Les forces russes se composent de trente-sept corps (les cinq corps qui opèrent dans la Prusse orientale ne sont pas compris dans ce nombre). L'intention du grand-duc Nicolas est de marcher vers Berlin, sur un front de 250 kilomètres environ, en appuyant sa gauche aux Carpathes.

*
* *

Dimanche, 8 novembre 1914.

Hier, les Japonais se sont emparés de Tsing-tao, où ils ont fait 2 300 prisonniers.

En Pologne, une division de cavalerie russe s'est avancée à 250 kilomètres à l'ouest de Varsovie et a pénétré sur le territoire allemand jusqu'à Pleschen, qui est à 30 kilomètres au nord-ouest de Kalisz.

*
* *

Lundi, 9 novembre 1914.

L'agression des Turcs a retenti jusqu'au fond de la conscience russe.

Naturellement, l'effet de surprise et d'indignation n'a été nulle part aussi violent qu'à Moscou, la métropole sainte du nationalisme orthodoxe. Dans l'atmosphère si

capiteuse du Kremlin, toutes les utopies romantiques du slavisme se sont réveillées soudain. Comme au temps d'Aksakow, de Kiréïewsky, de Katkow, la mission providentielle de la Russie dans le monde exalte, depuis quelques jours, les cerveaux moscovites.

C'est pour moi l'occasion de relire les poèmes de Tioutchew, qui fut le chantre du *slavianophilstvo*, et particulièrement la pièce intitulée : *Géographie russe*, qui eut tant de succès jadis :

Moscou, la ville de Pierre et la ville de Constantin, voilà les trois capitales sacrées de l'empire russe. Mais où sont ses frontières au nord et à l'orient, au midi et à l'occident? Le destin les révélera dans l'avenir. Sept mers intérieures et sept grands fleuves; du Nil à la Néwa, de l'Elbe à la Chine, de la Volga à l'Euphrate, du Gange au Danube, — voilà l'empire russe et il durera tout le long des siècles! L'esprit l'a prédit et Daniel l'a prophétisé.

Tioutchew a encore écrit cette apocalypse fameuse :

Bientôt, les temps seront accomplis, l'heure sonnera! Et, dans Byzance régénérée, les voûtes antiques de Sainte-Sophie abriteront de nouveau l'autel du Christ. Tombe devant cet autel, ô tsar russe, et relève-toi, tsar de tous les Slaves!

***

Mardi, 10 novembre 1914.

Le comte Witte poursuit, avec une audace tranquille et hautaine, sa campagne en faveur de la paix; il va partout répétant :

— Hâtons-nous de liquider cette absurde aventure! La Russie ne retrouvera jamais une occasion aussi favorable... Nous venons de battre les Autrichiens et de repousser les Allemands. C'est le maximum de ce que nous puissions faire. A partir de maintenant, notre force militaire ne peut plus que décroître. Il nous faudra des mois

et des mois pour compléter nos effectifs, remonter notre artillerie, reconstituer nos approvisionnements. Mais, avant trois semaines, les Allemands, grâce à leurs chemins de fer, reviendront nous attaquer avec de nouvelles armées, supérieures en nombre, abondamment pourvues de munitions. Et, cette fois, ils nous casseront les reins !... Voilà ce qu'il faudrait faire comprendre à l'empereur et à ses ministres... s'ils étaient capables de rien comprendre !

Ce langage spécieux, articulé d'une voix lente, incisive et dédaigneuse, produit grand effet. Je m'en plains à Sazonow :

— Les intrigues du comte Witte, dis-je, sont d'autant plus intempestives et indécentes que, en France comme en Angleterre, les hommes d'État de tous les partis se sont imposé une admirable discipline de solidarité nationale. Voyez nos socialistes. Ils sont impeccables !... La seule fausse note vient d'ici. Et celui qui la fait entendre, qui la crie à tous les vents, n'est pas un simple particulier, mais un ancien président du Conseil, qui est encore secrétaire d'État de Sa Majesté, membre du Conseil de l'empire, président du comité supérieur des finances !

— Hélas ! Vous n'avez que trop raison ! Les intrigues de Witte ne sont pas seulement indécentes ; elles sont criminelles. Plusieurs fois déjà, je les ai dénoncées à l'empereur et Sa Majesté s'en est montrée indignée.

— Mais pourquoi l'empereur ne sévit-il pas contre Witte? Pourquoi ne lui retire-t-il pas son titre de secrétaire d'État, son siège au Conseil de l'empire, ou tout au moins, la présidence du comité supérieur des finances?

— Parce que... parce que...

Et sa phrase s'achève dans un soupir de découragement.

Je reprends :

— Il faut cependant réagir contre cette propagande de pacifisme. Elle deviendrait vite dangereuse.

— Dans quelques jours, je verrai l'empereur et je lui conseillerai de vous faire appeler afin que vous appreniez de sa bouche même, que les bavardages du comte Witte n'ont aucune importance.

* * *

Mercredi, 11 novembre 1914.

Depuis dix mois que je fréquente la société russe, une des choses qui m'ont le plus surpris est la liberté ou, pour mieux dire, la licence avec laquelle on y parle de l'empereur, de l'impératrice, de la famille impériale. Dans ce pays d'autocratisme, où la police d'État, la gendarmerie, l'*Okhrana*, la forteresse de Pétropawlosk, la Sibérie sont des réalités si terribles et toujours présentes, le crime de lèse-majesté est le péché habituel des conversations mondaines. Je le constate, une fois de plus, aujourd'hui, tandis que je prends le thé chez Mme B...

Elle me cite quelques traits nouveaux de la campagne que Witte mène en faveur de la paix, puis elle éclate contre l'empereur, qui tolère ce scandale :

— Il a une peur bleue de Witte ; il n'osera jamais le frapper... D'ailleurs, depuis le début de son règne, il s'est toujours montré le même : il n'a ni courage, ni volonté.

— A-t-on le droit de dire qu'il n'a pas de volonté? Il semble, au contraire, avoir souvent tenu la barre d'une main assez ferme.

Mais Mme B... ne désarme pas. Et, les sourcils froncés, les yeux brillants d'intelligence et d'irritation, elle poursuit son réquisitoire :

— Non ! il n'a aucune volonté. Et comment pourrait-il en avoir, puisqu'il n'a pas la moindre personnalité? Il a de l'entêtement, ce qui est très différent. Lorsqu'on lui a mis une idée dans la tête — car ses idées ne lui viennent jamais de lui — il s'y obstine, il s'y cramponne

parce qu'il n'a pas la force de vouloir autre chose... Mais ce qui m'indigne surtout en lui, c'est qu'il n'a pas de courage. Il agit toujours d'une façon sournoise. Jamais il n'accepte la discussion franche et libre sur un sujet qui ne lui est pas indifférent. Pour éviter les contradictions, il acquiesce invariablement à tout ce qu'on lui propose, à tout ce qu'on lui demande. Aussitôt qu'on a le dos tourné, il ordonne le contraire... Voyez comment il congédie ses ministres ! C'est quand il s'apprête à les renvoyer qu'il les reçoit le mieux, qu'il leur témoigne le plus de confiance et d'amitié. Puis, un beau matin, en ouvrant le journal, ils apprennent, par un rescrit, que leur santé les oblige à prendre un long repos. Connaissez-vous rien d'aussi honteux que le renvoi de Kokovtsow, au début de cette année? Mais je ne renverrais pas un de mes domestiques, d'une manière aussi humiliante, sans un mot d'explication !...

* * *

Jeudi, 12 novembre 1914.

Au club, je cause avec le vieux prince T... et le grand-veneur B... qui furent les amis personnels d'Alexandre III. Ils me confient, à mots couverts, combien leur paraît déplorable le discrédit où est tombée la famille impériale, combien dangereuse pour la Russie et la dynastie les intrigues qui se trament continuellement autour de l'impératrice. Je ne leur cache pas que, moi aussi, je m'inquiète de ces intrigues :

— Comment l'empereur tolère-t-il, dans les coulisses mêmes de son palais, un véritable foyer de trahison?... Comment laisse-t-il méconnaître ainsi son autorité? Pourquoi ne sévit-il pas? D'un mot, d'un trait de plume, il ferait tout rentrer dans l'ordre instantanément... Car enfin, il est le maître ! Je sais bien que la Russie n'en est

plus à l'époque féodale, au temps d'Ivan le Terrible ou de Pierre le Grand. Mais le tsar n'est pas moins le tsar, c'est-à-dire l'autocrate, et sa puissance est énorme...

Le prince T... m'interrompt :

— Sa puissance est beaucoup moindre que vous ne croyez. Pratiquement, pour se renseigner, pour prendre conseil, pour faire exécuter ses ordres, il est dans la dépendance de ses fonctionnaires. Et, comme il a peu d'initiative, peu de volonté, comme il est dans le fond de lui-même assez fataliste, il laisse aller les choses... En réalité, c'est la bureaucratie qui gouverne l'empire.

B... reprend :

— A quelques exceptions près, il en a toujours été ainsi. Les tsars ont toujours été plus ou moins dans la main de leurs *tchinovniks*. Vous connaissez le mot de Mme Swetchine : « C'est prodigieux tout ce que ne peuvent pas ceux qui peuvent tout !... » Et c'est de Nicolas Ier qu'elle disait cela !

* * *

Samedi, 14 novembre 1914.

Ce matin, Buchanan annonce devant moi à Sazonow que les ministres britanniques ont longuement délibéré sur les problèmes nouveaux qui se posent en Orient, par le fait et la faute du gouvernement turc ; il ajoute que sir Edward Grey n'a pas manqué de leur faire connaître les idées du gouvernement russe et les aspirations du peuple russe. Enfin, d'un ton solennel, il prononce :

— Le gouvernement de Sa Majesté britannique a été ainsi amené à reconnaître que *la question des Détroits et celle de Constantinople devront être résolues conformément au vœu de la Russie.* Je suis heureux de vous le déclarer.

Après un instant de surprise, la figure de Sazonow s'illumine de joie. Mais, dominant son émotion, il répond avec une calme dignité :

— Monsieur l'ambassadeur, c'est avec une gratitude profonde que je reçois votre déclaration. La Russie n'oubliera jamais la preuve d'amitié que l'Angleterre lui donne aujourd'hui... jamais.

Puis, se serrant la main, ils se félicitent l'un l'autre chaleureusement...

***

Dimanche, 15 novembre 1914.

En Pologne, les opérations de l'armée russe se développent heureusement : 1° entre la Vistule et la Wartha, dans la région de Leczyca ; 2° au sud-ouest de la Pologne entre Czestochowa et Cracovie.

En Galicie, les Russes continuent d'avancer à travers les Carpathes.

En Prusse orientale, ils progressent vers le front Gumbinnen-Angerburg, où les Allemands sont fortement retranchés.

***

Lundi, 16 novembre 1914.

Le général de Laguiche, qui vient de parcourir le front des armées russes en Pologne, me décrit l'effort énorme qu'elles ont à faire pour avancer dans la région d'où l'ennemi vient de se retirer. Toutes les voies ferrées et toutes les routes ont été détruites systématiquement. Il ne reste pas une gare, pas un pont. Souvent, les routes sont coupées de fossés successifs, sur une longueur de plusieurs verstes... Les troupes déploient une étonnante activité à la réfection des voies, tant elles sont impatientes d'avancer... Les hommes ont bonne mine. Peu de malades. Quant aux chevaux, il a fallu en remplacer des milliers. Les unités qui ont le plus souffert sont celles qui, ayant opéré en Galicie, ont dû remonter vers le nord. Cinq corps d'armée, formant une seule colonne, ont tra-

versé pendant quatre jours des forêts tellement marécageuses qu'il fallait abattre les arbres à gauche et à droite de l'unique route pour combler des fondrières.

Après avoir décrit la retraite des Allemands vers l'ouest, le général de Laguiche conclut avec son habituelle sagesse :

C'est volontairement que l'ennemi recule, sans se laisser fixer, sans être atteint dans ses œuvres vives. Cet ennemi peut donc apparaître de nouveau. Quelle est l'idée qui préside à ce recul? On doit se le demander pour parer à toute surprise, sans se laisser arrêter dans son propre plan. Nous assistons à des événements heureux, bien faits pour donner satisfaction; mais la tâche reste entière : il n'y aura de victoire que lorsque les armées ennemies auront cessé d'être.

***

Mercredi, 18 novembre 1914.

Buchanan déclare, ce matin, à Sazonow, que le gouvernement britannique va se trouver dans l'obligation d'annexer l'Égypte ; il exprime l'espoir que le gouvernement russe n'y objectera pas.

Sazonow s'empresse d'acquiescer.

Il y a quatre jours, l'Angleterre abandonnait Constantinople à la Russie. Aujourd'hui, la Russie abandonne l'Égypte à l'Angleterre. Ainsi, se réalise, à soixante et un ans de distance, le programme que l'empereur Nicolas Ier exposait, en janvier 1853, à l'ambassadeur d'Angleterre, sir Hamilton Seymour, et d'où est sortie la guerre de Crimée.

***

Jeudi, 19 novembre 1914.

Entre la Vistule et la Wartha, à cent kilomètres environ de Varsovie, les Allemands prononcent une vigou-

reuse offensive pour arrêter la marche de l'ennemi vers la Silésie. Près de Kutno, les Russes semblent avoir reçu un mauvais coup qui leur aurait coûté une trentaine de mille hommes.

Une grande bataille se prépare, plus au sud, dans la région de Lodz.

Le grand-maître des Cérémonies me fait savoir que l'empereur, qui désire m'entretenir, me recevra après-demain, samedi, à Tsarskoïé-Sélo.

***

Vendredi, 20 novembre 1914.

Le nouveau ministre de Bulgarie, Madjarow, a remis cet après-midi ses lettres de créance à Sa Majesté.

Après l'avoir assuré de sa sympathie pour la nation bulgare, l'empereur lui a tenu un langage sévère :

— Je ne saurais vous cacher que l'attitude de votre gouvernement envers la Serbie me cause la plus pénible impression et que tout mon peuple en est aussi douloureusement affecté que moi... Si votre gouvernement profitait des circonstances actuelles pour attaquer la Serbie le même jour, moi, comme souverain du plus grand des États slaves, je proclamerais solennellement que la Bulgarie est exclue de la famille slave !

***

Samedi, 21 novembre 1914.

Ce matin, Sazonow me dit : — « L'empereur vous recevra tantôt, à quatre heures. Officiellement, il n'a aucune déclaration à vous faire ; mais il veut causer avec vous en toute franchise et liberté. Je vous préviens que l'audience sera longue. »

A trois heures dix, je pars en train spécial pour Tsarskoïé-Sélo. La neige tombe à gros flocons. Sous la lueur blafarde qui descend du ciel, la vaste plaine qui avoisine Pétrograd s'étale blanchâtre, brumeuse et morne. J'en ai le cœur serré ; car je pense aux plaines de Pologne où, dans cet instant même, des milliers et des milliers d'hommes succombent, où des milliers et des milliers de blessés agonisent.

Quoique l'audience ait le caractère privé, je dois revêtir l'uniforme de grande tenue, comme il sied lorsqu'on aborde le tsar autocrate de toutes les Russies. Le directeur des Cérémonies, Evréïnow, m'accompagne, tout chamarré d'or également.

A Tsarskoïé-Sélo, de la gare au palais Alexandre, la distance est courte, moins d'une verste. Dans l'espace vide qui précède le parc, une petite église du style médiéval élève sur la neige sa coupole charmante ; c'est le *Féodorowsky Sobor*, un des oratoires préférés de l'impératrice.

Le palais Alexandre m'est révélé sous son aspect intime : le cérémonial est réduit au minimum. Mon cortège se compose exclusivement d'Evréïnow, d'un fourrier de la cour en petite tenue et d'un coureur avec son costume pittoresque du temps de la tsarine Élisabeth, la toque chargée de grandes plumes rouges, noires et jaunes. On me fait traverser les salons de réception, puis le salon particulier de l'impératrice, puis un long couloir qui dessert les appartements privés des souverains et dans lesquels je croise un domestique en livrée très simple, portant un plateau de thé. Plus loin, débouche un petit escalier intérieur qui mène aux chambres des enfants impériaux ; une camériste s'esquive, en haut, sur le palier. A l'extrémité du couloir, est un dernier salon, où se tient le prince Pierre Mestchersky, aide de camp de service. J'attends là, une minute à peine. L'Éthiopien, aux vêtements bariolés, qui monte la faction devant le

cabinet de Sa Majesté, ouvre presque aussitôt la porte.

L'empereur m'accueille avec la bienveillance affable et un peu timide qui lui est propre.

La pièce où il me reçoit est de dimension modeste, une seule fenêtre. Le mobilier est confortable et sobre : des fauteuils de cuir sombre, un divan recouvert d'un tapis persan, un bureau et des casiers rangés avec un ordre minutieux, une table chargée de cartes, une bibliothèque basse que surmontent des portraits, des bustes, des souvenirs de famille.

Comme d'habitude, l'empereur hésite dans ses premières phrases, qui sont toutes de courtoisie et d'attention personnelles ; mais bientôt il s'affermit :

— D'abord, installons-nous et asseyons-nous bien à l'aise ; car je vous retiendrai longtemps. Prenez ce fauteuil, je vous prie... Avec ce guéridon entre nous deux, nous serons mieux encore... Voici des cigarettes ; ce sont des turques. Je devrais d'autant moins les fumer qu'elles m'ont été données par mon nouvel ennemi, le sultan ; mais elles sont délicieuses et puis je n'en ai pas d'autres... Laissez-moi prendre encore mes cartes... Et maintenant, causons.

Ayant allumé sa cigarette et m'ayant offert du feu, il entre au vif du sujet :

— Depuis trois mois que je ne vous ai vu, de grands événements se sont accomplis. L'admirable armée française et ma chère armée ont déjà donné de telles preuves de valeur que la victoire ne peut plus nous échapper... Certes, je ne me fais aucune illusion sur les épreuves et les sacrifices que la guerre nous imposera encore ; mais, dès à présent, nous avons le droit, nous avons même le devoir de nous concerter sur ce que nous aurions à faire, si l'Autriche ou l'Allemagne nous demandait la paix. Remarquez en effet que l'Allemagne aurait tout intérêt à traiter, alors que sa force militaire est encore redoutable. Quant à l'Autriche, n'est-elle pas déjà très épuisée?

Que ferions-nous donc, si l'Allemagne ou l'Autriche nous demandait la paix?

— Une question primordiale, dis-je, est de savoir si la paix pourra être *négociée*, si nous ne serons pas obligés de la *dicter* à nos ennemis... Quelle que soit notre modération, nous devrons évidemment réclamer aux Empires centraux des garanties et des réparations telles qu'ils ne s'y résigneront pas avant d'être réduits à merci.

— C'est ma conviction. Nous devrons *dicter* la paix et e suis résolu à poursuivre la guerre jusqu'à l'écrasement des puissances germaniques. Mais je tiens essentiellement à ce que les conditions de cette paix soient délibérées entre nous trois, France, Angleterre et Russie, entre nous trois seuls. Donc, pas de congrès, pas de médiation. Puis, quand l'heure sera venue, nous *dicterons* à l'Allemagne et à l'Autriche notre volonté.

— Comment, sire, concevez-vous les conditions générales de la paix?

Après un instant de réflexion, l'empereur reprend :

— Ce que nous devons nous proposer par-dessus tout, c'est la destruction du militarisme germanique, c'est la fin du cauchemar dans lequel l'Allemagne nous fait vivre depuis plus de quarante ans. Il faut enlever au peuple allemand toute possibilité de revanche. Si nous nous laissons apitoyer, ce sera une nouvelle guerre à brève échéance... Quant aux conditions précises de la paix, je m'empresse de vous dire que j'approuve d'avance toutes celles que la France et l'Angleterre croiront devoir formuler dans leur intérêt particulier.

— Je remercie Votre Majesté de cette déclaration, je suis certain que, de son côté, le gouvernement de la République accueillera dans l'esprit le plus sympathique les désirs du gouvernement impérial.

— Cela m'encourage à vous confier toute ma pensée. Mais je ne vous parlerai qu'à titre personnel. Car je ne veux pas trancher de pareilles questions sans

avoir pris conseil de mes ministres et de mes généraux.

Il rapproche son fauteuil du mien, étale une carte d'Europe sur le guéridon qui nous sépare, allume une autre cigarette et, d'un ton plus intime, plus abandonné, il continue :

— Voici à peu près comment je me présente les résultats que la Russie est fondée à espérer de la guerre et sans lesquels mon peuple ne comprendrait pas les sacrifices que je lui ai imposés... Dans la Prusse orientale, l'Allemagne devra consentir une rectification de frontière. Mon état-major voudrait que cette rectification s'étendît jusqu'aux bouches de la Vistule ; cela me paraît excessif ; j'examinerai. La Posnanie et peut-être une fraction de la Silésie seront indispensables à la reconstitution de la Pologne. La Galicie et la partie septentrionale de la Bukovine permettront à la Russie d'atteindre sa limite naturelle, les Carpathes... En Asie Mineure, j'aurai naturellement à m'occuper des Arméniens ; je ne pourrais vraiment pas les replacer sous le joug turc. Devrai-je annexer l'Arménie? Je ne l'annexerai qu'à la demande expresse des Arméniens. Sinon, je leur organiserai un régime autonome. Enfin, je serai obligé d'assurer à mon empire le libre passage des détroits.

Comme il s'arrête sur ces mots, je le presse de s'expliquer. Il poursuit :

— Mes idées sont encore loin d'être arrêtées. La question est si grave !... Il y a pourtant deux conclusions auxquelles je reviens toujours. La première, c'est que les Turcs doivent être expulsés d'Europe ; la seconde, c'est que Constantinople doit être désormais une ville neutre, avec un régime international. Il va de soi que les musulmans recevraient toute garantie pour le respect de leurs sanctuaires et de leurs tombeaux. La Thrace septentrionale, jusqu'à la ligne Enos-Midia, serait dévolue à la Bulgarie. Le reste, depuis cette ligne jusqu'au rivage

et sauf les alentours de Constantinople, serait attribué à la Russie.

— Donc, si je comprends bien votre pensée, les Turcs seraient confinés en Asie, comme au temps des premiers Osmanlis, avec Angora ou Koniah pour capitale. Le Bosphore, la mer de Marmara et les Dardanelles marqueraient ainsi la limite occidentale de la Turquie.

— Parfaitement.

— Votre Majesté ne s'étonnera pas si je l'interromps encore pour lui rappeler que la France possède en Syrie et en Palestine un précieux patrimoine de souvenirs historiques, d'intérêts moraux et matériels. Je compte que Votre Majesté acquiescerait aux mesures que le gouvernement de la République croirait devoir prendre pour sauvegarder ce patrimoine?

— Oui, certes !

Puis, déployant une carte des Balkans, il m'expose à grands traits comment il conçoit les modifications territoriales que nous devons souhaiter :

— La Serbie s'annexerait la Bosnie, l'Herzégovine, la Dalmatie et le nord de l'Albanie. La Grèce obtiendrait le sud de l'Albanie, sauf Vallona qui serait dévolu à l'Italie. La Bulgarie, si elle reste sage, recevrait de la Serbie une compensation en Macédoine.

Il replie soigneusement la carte des Balkans et la dépose, avec le même soin, à la place exacte qu'elle occupait sur son bureau. Ensuite, croisant les bras et se renversant même dans son fauteuil, les yeux fixés au plafond, il me demande sur un ton de rêverie :

— Et l'Autriche-Hongrie?... Que deviendra-t-elle?

— Si la victoire de vos armées se développe au delà des Carpathes, si l'Italie et la Roumanie entrent en scène, l'Autriche-Hongrie survivra difficilement aux sacrifices territoriaux que l'empereur François-Joseph sera obligé de consentir. L'association austro-hongroise ayant fait faillite, je présume que les associés ne voudront plus con-

tinuer à travailler ensemble, au moins dans les mêmes conditions.

— Je le présume aussi... La Hongrie, privée de la Transylvanie, aura peine à maintenir les Croates dans sa dépendance. La Bohême réclamera pour le moins son autonomie, l'Autriche se réduirait donc aux anciens États héréditaires, au Tyrol allemand et au pays de Salzbourg.

Sur ces mots, il se tait une minute, les sourcils froncés, les paupières demi-closes, comme s'il se récitait intérieurement ce qu'il va me dire. Il jette enfin un bref regard vers le portrait de son père, appendu derrière moi, puis il continue :

— C'est en Allemagne surtout que de grands changements se produiront. Comme je vous l'ai dit, la Russie s'annexera les territoires de l'ancienne Pologne et une partie de la Prusse orientale. La France reprendra certainement l'Alsace-Lorraine et s'étendra peut-être même sur les provinces rhénanes. La Belgique devra recevoir, dans la région d'Aix-la-Chapelle, une importante augmentation de territoire ; elle l'a bien méritée ! Quant aux colonies allemandes, la France et l'Angleterre se les partageront, à leur gré. Je souhaite enfin que le Sleswig, y compris la zone du canal de Kiel, soit restitué au Danemark... Et le Hanovre? Ne conviendrait-il pas de le reconstituer? En interposant un petit État libre entre la Prusse et la Hollande, nous consoliderions beaucoup la paix future. Car c'est là ce qui doit être notre pensée directrice... Notre œuvre ne sera justifiée devant Dieu et devant l'histoire que si elle est dominée par une idée morale, par la volonté d'assurer pour un très long temps la paix du monde.

En articulant cette dernière phrase, il s'est redressé sur son fauteuil ; sa voix tremble un peu, d'une émotion solennelle, religieuse ; une flamme étrange illumine son regard. Visiblement, sa conscience et sa foi sont en jeu.

Mais, dans son attitude, dans son expression, nulle pose ; une simplicité parfaite.

— Alors, dis-je, c'est la fin de l'empire allemand?

Il répond, d'un accent ferme :

— L'Allemagne s'organisera comme elle voudra ; mais la dignité impériale ne saurait être maintenue dans la maison des Hohenzollern. Il faut que la Prusse redevienne un simple royaume... N'est-ce pas votre avis, mon cher ambassadeur?

— L'empire allemand, tel que les Hohenzollern l'ont conçu, fondé et gouverné, est si manifestement dirigé contre la nation française, que je ne plaiderai certes pas sa cause. Ce serait, pour la France, une grande sûreté si les forces du monde germanique n'étaient plus réunies dans la main de la Prusse...

Voilà plus d'une heure que l'entretien dure. Après une courte réflexion et comme un effort de mémoire, l'empereur me dit :

— Nous ne devons pas songer seulement aux résultats immédiats de la guerre ; nous devons encore nous préoccuper du lendemain... J'attache le plus grand prix au maintien de notre alliance. L'œuvre, que nous voulons accomplir et qui nous a déjà coûté tant d'efforts, ne sera durable que si nous restons unis. Et puisque nous avons conscience de travailler pour la paix du monde, il faut que notre œuvre soit durable.

Tandis qu'il énonce cette conclusion évidente et nécessaire de notre long dialogue, je vois repasser dans ses yeux la lueur de mysticisme qui les éclairait, il y a quelques minutes. Son aïeul Alexandre Ier devait avoir cette expression fervente et illuminée, quand il prêchait à Metternich et Hardenberg la Sainte-Alliance des rois contre les peuples. Mais, chez l'ami de Mme de Krüdener, il y avait de l'affectation théâtrale, une sorte d'exaltation romantique. Chez Nicolas II, la sincérité est absolue ; son émotion cherche bien plutôt à se con-

tenir qu'à se traduire, à se voiler qu'à se mettre en scène.

L'empereur se lève, m'offre encore une cigarette et, d'un air dégagé, du ton le plus amical, il me dit :

— Ah ! mon cher ambassadeur, nous aurons de grands souvenirs en commun. Vous rappelez-vous?...

Et il me rappelle les préludes de la guerre, la semaine angoissante qui s'est écoulée du 25 juillet au 2 août ; il en évoque les moindres détails ; il revient de préférence aux télégrammes personnels qu'il a échangés avec l'empereur Guillaume :

— Pas un instant, il n'a été sincère !... Il a fini par s'embrouiller lui-même dans ses mensonges et ses perfidies... Ainsi, avez-vous jamais pu vous expliquer le télégramme qu'il m'a envoyé, six heures après m'avoir fait remettre sa déclaration de guerre?... Ce qui s'est passé là est réellement incompréhensible. Je ne sais plus si je vous l'ai raconté... Il était une heure et demie du matin, le 2 août. Je venais de recevoir votre collègue d'Angleterre, qui m'avait apporté un télégramme du roi George, me suppliant de faire tout le possible pour sauver la paix ; j'avais rédigé, avec sir George Buchanan, la réponse que vous connaissez et qui se terminait par un appel au concours armé de l'Angleterre, puisque la guerre nous était imposée par l'Allemagne. Aussitôt Buchanan parti, je me suis rendu dans la chambre de l'impératrice, qui était déjà au lit, pour lui montrer le télégramme du roi George et boire une tasse de thé avant de me coucher moi-même. Je suis resté ainsi près d'elle jusqu'à deux heures du matin. Puis, comme j'étais très fatigué, j'ai voulu prendre un bain. J'allais entrer dans l'eau, quand mon domestique frappe à la porte, en insistant pour me remettre un télégramme : — « Un télégramme très urgent, très urgent... un télégramme de Sa Majesté l'empereur Guillaume !... » Je lis ce télégramme, je le relis, je me le répète à haute voix... et je n'y comprends rien. Comment, me dis-je, Guillaume prétend qu'il dépend encore de

moi que la guerre soit évitée ! Il m'adjure de ne pas laisser mes troupes franchir la frontière !... Ah ! çà, est-ce que je suis fou? Est-ce que le ministre de la cour, mon vieux Fréederickz, ne m'a pas apporté, il y a au moins six heures, la déclaration de guerre que l'ambassadeur d'Allemagne venait de remettre à Sazonow?... Je retourne alors dans la chambre de l'impératrice et je lui lis le télégramme de Guillaume. Elle veut le lire elle-même, pour y croire. Instantanément, elle me dit : — « Tu ne vas pas y répondre, n'est-ce pas? » — « Non certes !... » Ce télégramme invraisemblable, extravagant, avait sans doute pour but de m'ébranler, de me démonter, de m'entraîner à je ne sais quelle démarche ridicule et déshonorante. Ç'a été juste le contraire. En quittant la chambre de l'impératrice, j'ai senti qu'entre Guillaume et moi tout était fini et pour toujours. J'ai dormi profondément... Lorsque je me suis réveillé, à mon heure habituelle, je me sentais tout allégé. Ma responsabilité devant Dieu et devant mon peuple restait énorme. Je savais du moins ce que j'avais à faire.

— Moi, sire, je m'explique un peu différemment le télégramme de l'empereur Guillaume.

— Ah !... Voyons votre explication !

— L'empereur Guillaume n'est pas courageux...

— Oh ! non.

— C'est un comédien et un fanfaron. Il n'ose jamais aller jusqu'au bout de ses gestes. Il m'a souvent fait penser à un acteur de mélodrame qui, jouant le rôle d'un assassin, s'apercevrait soudain que son arme est chargée et qu'il va réellement tuer sa victime... Que de fois, déjà, nous l'avons vu s'effrayer lui-même de sa pantomime ! Quand il a risqué sa fameuse manifestation de Tanger en 1905, il s'est arrêté brusquement au milieu de son scénario... Je suppose donc que, aussitôt après avoir lancé sa déclaration de guerre, il a été pris de peur. Il a réalisé les formidables conséquences de son acte et

il a voulu en rejeter sur vous toute la responsabilité. Peut-être même s'est-il raccroché à l'absurde espoir de faire naître, par son télégramme, un événement imprévu, inconcevable, miraculeux, qui lui permettrait d'échapper encore aux suites de son crime...

— Oui, cette explication s'accorde assez bien avec le caractère de Guillaume.

La pendule vient de sonner six heures.

— Oh ! comme il est tard ! reprend l'empereur. Je crains de vous avoir fatigué ; mais j'ai été heureux de m'épancher librement avec vous.

Tandis qu'il me reconduit à la porte, je l'interroge sur les combats de Pologne.

— C'est une grande bataille, me dit-il, d'un acharnement extrême. Les Allemands font des efforts enragés pour enfoncer notre ligne ; ils n'y réussiront pas ; ils ne pourront plus tenir longtemps sur leurs positions. J'espère donc que, d'ici peu, nous reprendrons notre marche en avant.

— Le général de Laguiche m'a écrit récemment que le grand-duc Nicolas a toujours, comme objectif unique et décisif, la marche sur Berlin.

— Oui. Je ne sais pas encore où nous pourrons nous frayer le passage. Sera-ce entre les Carpathes et l'Oder? Sera-ce entre Breslau et Posen? Sera-ce au nord de Posen? Cela dépendra beaucoup des combats qui sont actuellement engagés autour de Lodz et dans la région de Cracovie. Mais Berlin est bien notre objectif unique... De votre côté, la lutte n'est pas moins acharnée. Cette furieuse bataille de l'Yser tourne à votre avantage. Vos marins se sont couverts de gloire. C'est, pour les Allemands, un grave échec, presque aussi grave que leur défaite sur la Marne... Allons, adieu, mon cher ambassadeur. Je vous répète que j'ai été heureux de causer aussi librement avec vous...

*
* *

Mardi, 24 novembre 1914.

Dans la lutte furieuse qui se poursuit à l'ouest de Varsovie, particulièrement entre Lodz et Lowicz, les Russes gardent l'avantage ; mais le sort de la bataille n'est pas encore fixé.

Ce soir, la grande-duchesse Marie-Pavlowna m'a convié à dîner. En dehors d'elle, il n'y a que le service d'honneur et les intimes. Elle est fort curieuse de savoir ce que l'empereur m'a dit, à ma dernière audience. Je ne lui en révèle que ce qu'il importe qu'elle sache... et qu'elle répande. Ainsi, je lui raconte que l'empereur m'a énergiquement affirmé sa résolution de poursuivre la guerre jusqu'à la ruine complète de la puissance germanique :

— J'ai même cru comprendre qu'il n'admettra pas que la dignité impériale soit maintenue dans la maison de Hohenzollern.

— Oh ! bravo ! bravo !

La Mecklembourgeoise se réveille en elle et je mesure, une fois de plus, toute la rancune jalouse et tenace que les petites cours allemandes nourrissent envers l'arrogante Prusse. Les yeux brillants de colère, elle continue :

— Assez des Hohenzollern ! assez !... Ils ont été le fléau de l'Allemagne... A Munich, à Stuttgart, à Dresde, à Darmstadt, à Schwérin, à Weimar, à Meiningen, à Cobourg, on ne veut plus d'eux... Il n'y a plus guère qu'à Bade qu'on leur soit un peu attaché, parce que, au fond, c'est la même famille (1).

Nous parlons de l'impératrice Alexandra-Féodorowna :

(1) La grande-duchesse douairière, Louise de Bade, mère du grand-duc régnant, est la fille de l'empereur Guillaume Ier.

— J'ai remarqué, dis-je, que l'empereur a plusieurs fois cité son nom au cours de notre conversation.

— Cela ne me surprend pas. Il la tient au courant de tout ; il lui en réfère pour tout. Soyez certain que, à peine étiez-vous sorti de son cabinet, il est allé lui raconter votre entretien.

— Et quels sont les sentiments actuels de l'impératrice pour l'Allemagne.

— Je vais peut-être vous étonner... Elle est anti-allemande, avec passion. Elle dénie aux Allemands tout honneur, toute conscience, toute humanité ; elle me disait, l'autre jour : — « Ils ont perdu le sens moral, ils ont perdu le sentiment chrétien !... »

***

Mercredi, 25 novembre 1914.

Pétrograd est dans l'allégresse. On annonce, avec force détails, que les Allemands ont subi une totale défaite entre Lodz et Lowicz ; leurs troupes tentent un effort suprême pour échapper à l'encerclement.

Le général Biélaïew, chef d'état-major, a confié à Sazonow que deux ou trois corps allemands sont déjà cernés.

***

Jeudi, 26 novembre 1914.

Sazonow exulte :

— Notre victoire de Lodz est superbe, complète, beaucoup plus importante à elle seule que tous nos succès de Galicie. On attend que les résultats soient tout à fait acquis pour les publier...

Du ministère des Affaires étrangères, je passe à l'état-major général qui est installé vis-à-vis, sur la place du

Palais d'hiver. Le général Biélaïew me confirme les paroles de Sazonow :

— Nous tenons la victoire, une grande victoire ; mais, entre Brzeziny et Strykow, les Allemands font encore des efforts désespérés pour s'ouvrir un passage au nord. C'est pourquoi, dans notre communiqué, nous nous bornons à dire que l'avantage est acquis à nos troupes, et que les Allemands éprouvent beaucoup de peine à assurer leur retraite. Leurs pertes, dès maintenant, sont énormes, et trois de leurs corps sont presque entièrement cernés. J'ai travaillé toute la nuit à préparer des transports pour 150 000 prisonniers. Je fonde personnellement de grandes espérances sur les suites de cette victoire.

En ville, la joie est peinte sur tous les visages. Par curiosité, je fais arrêter ma voiture au péristyle de Notre-Dame de Kazan. Les fidèles affluent aujourd'hui dans le grand sanctuaire national, tout rutilant d'or et de pierreries. A l'entrée, les marchands de cierges ne suffisent pas aux demandes. Et, devant la « porte sainte », la foule se presse impatiemment pour baiser l'icone miraculeuse de la Vierge.

*
* *

Vendredi, 27 novembre 1914.

Ce matin, la figure de Sazonow est moins radieuse qu'hier. Quand je lui demande quelques précisions sur la bataille de Lodz, son langage est évasif :

— C'est une victoire pour nous, me dit-il, une incontestable victoire. Mais nous n'en connaissons pas encore exactement les résultats. D'ailleurs, la lutte continue.

— Et l'encerclement des trois corps allemands?

— Je ne sais rien.

— Ne pourriez-vous téléphoner au général Biélaïew?

— Je viens de lui téléphoner. Il ne sait rien non plus, sinon que, dans le sud de la Pologne, l'armée autrichienne,

qui défend les approches de Cracovie, a été bousculée hier.

***

Samedi, 28 novembre 1914.

Les corps allemands, qui étaient à demi cernés près de Lodz, ont réussi à s'échapper, au prix d'effroyables hécatombes. La manœuvre russe a échoué, au dernier instant, par la faute du général Rennenkampf qui a manqué de coup d'œil et d'activité.

L'état-major publie une note ainsi conçue :

Les bruits qui ont circulé sur les proportions de notre victoire entre la Vistule et la Wartha provenaient de correspondances privées et doivent être accueillis avec réserve... Il est hors de doute que le plan allemand, consistant à cerner l'armée russe sur la rive gauche de la Vistule, a échoué complètement. Les Allemands ont dû se replier dans des conditions désavantageuses en subissant des pertes immenses. La bataille se développe favorablement pour nous; mais l'ennemi continue sa résistance opiniâtre.

La déception est vive dans le public.

***

Dimanche, 29 novembre 1914.

L'opinion russe est vraiment trop nerveuse, trop imaginative, trop peu réaliste. Qu'elle soit mécontente, irritée même, d'avoir été induite en erreur sur les résultats de la bataille de Lodz, c'est fort naturel. Mais, dans sa déception, elle oublie que, si les Allemands ont échappé au complet désastre, ils n'en ont pas moins subi une grave défaite. Je ne recueille partout que des impressions pessimistes, des paroles de lassitude et de désen-

chantement. Que serait-ce si les Allemands avaient été vainqueurs?

*
* *

Lundi, 30 novembre 1914.

On me signale, de toute part, que le comte Witte poursuit infatigablement sa campagne en faveur de la paix.

Cela m'est confirmé ce soir par la comtesse K..., chez qui je dîne avec quelques intimes. Sans partager les opinions de Witte, elle a souvent l'occasion de le voir et, de plus, elle est assez bien renseignée sur ce qui se passe dans les coulisses du Palais impérial :

— L'influence de Witte est très forte actuellement, me dit-elle. Ses discours produisent une vive impression. Hier encore, chez la princesse P..., il nous a démontré pendant plus d'une heure que nous devons faire la paix immédiatement ; sinon, il est convaincu que nous allons à la défaite et à la révolution. Je ne l'avais encore jamais vu aussi pessimiste.

— Et la France... et l'Angleterre, qu'en fait-il dans sa démonstration? Car enfin ce n'est pas la Russie qui est venue à leur secours, ce sont elles qui sont venues au secours de la Russie.

On lui a précisément objecté que nous n'avons pas le droit d'abandonner nos alliés. Il a répondu : — « Mais la France et l'Angleterre ont le même intérêt que nous à ne pas s'obstiner dans cette stupide aventure ! »

J'exprime à la comtesse K... ma surprise de ce qu'un tel langage puisse être tenu impunément par un membre du Conseil de l'empire, par un secrétaire d'État de Sa Majesté :

— Ce serait si simple de le faire taire !

— On n'ose pas le faire taire !

Et elle me raconte que l'empereur, qui déteste Witte, a grand'peur de lui ; il redoute son intelligence, son esprit

hautain, sa parole précise et mordante, ses épigrammes, ses intrigues. Puis, il y a entre eux plus d'un secret, dont la divulgation serait fâcheuse pour le prestige des Majestés :

— Vous savez, poursuit-elle, que Witte, alors qu'il était président du Conseil et ministre des Finances, a été mêlé de très près aux affaires du fameux Philippe, le précurseur de Raspoutine. Vous savez aussi que l'empereur avait fait demander au président Loubet de conférer au thaumaturge le diplôme de docteur en médecine et que M. Loubet avait naturellement éludé cette demande absurde. Mais Philippe tenait absolument à s'intituler « docteur en médecine » et il harcelait l'empereur de ses réclamations. Alors Witte est intervenu auprès du ministre de la Guerre, le général Kouropatkine, pour faire nommer Philippe médecin de réserve, en l'autorisant de plus à porter l'uniforme de général civil !...

Puisque le nom de Philippe tombe aujourd'hui sous ma plume, je note ci-après quelques éléments de sa biographie, comme j'ai fait naguère pour Raspoutine.

Au mois de février 1903, le chef de la police russe à l'étranger, Ratchkowsky, dont le concours avait été souvent mis à profit pour les besognes inférieures de l'Alliance, demanda audience à Delcassé et lui confia son désir d'être secrètement renseigné sur les antécédents du mage Philippe, originaire de Lyon, qui, depuis plus d'un an, jouait un rôle ridicule à la cour de Russie : — « Je crains, disait-il, que les excentricités de ce charlatan n'aboutissent à un éclat. Le parti allemand s'en ferait certainement une arme contre l'Alliance. »

Delcassé me confia l'affaire. Voici le résumé des renseignements que j'obtins aussitôt de la Sûreté générale.

Philippe Nizier-Vachod naquit le 25 avril 1849 à Loisieux, en Savoie ; ses parents étaient de modestes cultivateurs. A treize ans, il vint habiter Lyon, chez un de

ses oncles qui l'employa dans son commerce de boucherie à la Croix-Rousse. L'enfant révélait déjà des dispositions bizarres, telles que le goût de la solitude, la curiosité du mystère, un vif attrait pour les sorciers, les tireuses de cartes, les magnétiseurs et les somnambules. Il s'essaya bientôt à la médecine occulte et, du premier jour, il y réussit.

En 1872, ayant quitté la boucherie de son oncle, il ouvrit, 4, boulevard du Nord, une officine de consultation où il traitait ses malades par les fluides psychiques et les dynamismes astraux. De taille moyenne et assez gros, simple de manières, sobre de gestes, la voix très douce, le front haut sous les cheveux bruns et drus, le regard limpide, attractif et pénétrant, il avait une prodigieuse puissance de sympathie et d'aimantation, qui semble avoir agi sur tous ceux qui l'approchaient.

Au mois de septembre 1877, il épousa une de ses clientes, qu'il avait guérie, Jeanne Landar, et dont il eut ensuite une fille. En 1887, les médecins de Lyon le dénoncèrent pour exercice illégal de leur art : il fut condamné à l'amende. Comme il advient toujours, en pareil cas, cette condamnation accrut sa vogue. En 1890 et 1892, il comparut de nouveau devant la justice qui, ces deux fois encore, lui infligea la même peine. Mais, dans chacun des trois procès, toutes les dépositions avaient été favorables à l'inculpé. Tous les témoins, y compris ceux que le thérapeute n'avait pas réussi à guérir, s'étaient accordés à vanter sa bienveillance, sa pitié, son désintéressement, la vertu consolatrice et réconfortante de son accueil, l'apaisante douceur qui émanait de ses moindres gestes.

Afin de se mettre désormais en règle avec la loi, Philippe s'adjoignit un homéopathe polonais, Steintzy, pourvu d'un diplôme authentique et qui contresigna ses ordonnances. Quelques années plus tard, il prit comme

Aquarelle de G. Loukomsky

Pétrograd. — La Forteresse des Saints Pierre et Paul

assistant un jeune docteur français, Lalande, qui, peu après, devint son gendre.

Son cabinet, transféré, 35, rue de la Tête-d'Or, ne désemplissait plus. Les artisans, les boutiquiers, les concierges, les cuisinières composaient toujours le fond de sa clientèle. Mais à partir de 1896, il s'y mêla des gens de la société, des dames bien mises, des magistrats, des actrices, des officiers, des prêtres. La buraliste qui gérait le débit de tabac en face, et qui renseignait la police, se déclarait « émerveillée du beau monde qu'elle voyait défiler ». Un jour, elle signala un prince russe, « un grand maigre, dont elle ne pouvait plus se rappeler le nom et qui était venu plusieurs fois avec deux dames élégantes ». De plus, la cuisinière de Philippe lui avait montré fièrement une lettre scellée de grands cachets rouges aux armes de Russie : on en avait parlé dans tout le quartier.

Quelque temps avant l'arrivée de cette lettre, deux dames russes, Mmes S... et P..., qui passaient par Lyon, allèrent consulter Philippe : elles furent stupéfaites de ses facultés divinatrices et de son ascendant surnaturel. Aussi, elles n'eurent de cesse qu'il acceptât de les accompagner à Cannes, où elles le présentèrent au grand-duc Pierre-Nicolaïéwitch, à sa femme la grande-duchesse Militza et à la sœur de celle-ci, la princesse Anastasie Romanowsky, duchesse de Leuchtenberg, qui devait se remarier en 1907 avec le grand-duc Nicolas.

Les renseignements recueillis par la Sûreté générale s'arrêtaient là ; on verra plus loin ce qui s'ensuivit.

Comment le thaumaturge lyonnais fut-il mis en rapports avec le tsar et la tsarine? Manouilow, qui fut l'intermédiaire, me l'a raconté dernièrement.

La rencontre s'opéra au mois de septembre 1901, pendant le voyage des souverains russes en France. Manouilow était alors au service de l'*Okhrana*, en mission à Paris, sous les ordres du fameux Ratchkowsky. La grande-duchesse Militza avait fait savoir à Philippe que l'em-

pereur et l'impératrice seraient heureux de s'entretenir avec lui à Compiègne. Il y arriva le 20 septembre. Manouilow fut chargé de le recevoir à l'entrée du palais et de l'examiner un peu avant de le conduire dans les appartements impériaux : — « Je vis entrer, me dit-il, un gros bonhomme, avec une grosse moustache, habillé de noir, l'air modeste et sérieux, l'air d'un instituteur endimanché ; son costume était aussi ordinaire que possible, mais d'une impeccable propreté. Il n'y avait de remarquable en lui que ses yeux : des yeux bleus, à demi cachés par de lourdes paupières, mais qui avaient par instant un éclat et une douceur étranges... Il portait au cou un petit sachet triangulaire de soie noire. Je lui demandai ce que c'était. Il s'excusa mystérieusement de ne pouvoir me répondre. Plus tard, je lui ai toujours vu cette amulette sur la poitrine. Un soir, comme j'étais seul en wagon avec lui et qu'il dormait en ronflant à plein nez, j'ai essayé de lui enlever son talisman pour voir ce qu'il y avait dedans ; mais, à peine l'avais-je touché qu'il s'éveilla en sursaut. »

Dès la première entrevue, Philippe médusa les souverains, qui le décidèrent sur l'heure à venir s'installer en Russie. Il partit presque aussitôt. Une maison lui fut préparée à Tsarskoïé-Sélo.

Il s'imposa tout de suite à la pleine confiance de ses hôtes impériaux qui, outre ses talents magiques, appréciaient grandement ses allures tranquilles et sa discrétion parfaite. Une ou deux fois la semaine, il procédait devant eux à des expériences d'hypnose, de prophétisme, d'incarnation, de nécromancie. La volonté vacillante de l'empereur se raffermissait beaucoup dans ces exercices nocturnes. De nombreuses résolutions lui furent ainsi dictées par le fantôme de son père Alexandre III. Pour toutes les questions de santé, les conseils de Philippe étaient décisifs.

Mais, dans les confidences qui s'échangeaient entre le

couple impérial et Philippe, il y avait un sujet réservé à eux seuls, un secret de l'ordre le plus intime, un secret d'État qui était en même temps un secret d'alcôve. Mariée le 26 novembre 1894, la tsarine avait mis au monde successivement quatre filles, dont la plus jeune, Anastasie, était née le 18 juin 1901. L'empereur, l'impératrice et le peuple russe attendaient avec anxiété un césaréwitch. Or, tous les arcanes de la nature étant ouverts à Philippe, il se prétendait capable, non seulement de pronostiquer le sexe des enfants à naître, mais encore de le déterminer. En combinant les artifices les plus transcendants de la médecine hermétique, de l'astromancie et de la psychurgie, le thérapeute se faisait fort de conduire à son gré l'évolution des phénomènes embryonnaires. Méthode compliquée !...

Au printemps de 1902, Alexandra-Féodorowna fut de nouveau enceinte : elle ne doutait pas que, cette fois, elle allait avoir un fils ; l'empereur n'en était pas moins convaincu ; Philippe les encourageait à le croire. Mais, le 1er septembre, l'impératrice ressentit une douleur subite et, sans qu'il y eût moyen de lui porter secours, elle vit s'enfuir soudain toutes ses espérances.

Le coup fut assez rude pour le prestige de Philippe. On essaya d'accréditer le bruit que l'impératrice n'était pas réellement grosse et que les désordres constatés dans sa physiologie s'expliquaient uniquement par son état nerveux. Mais la vérité des faits se divulgua bientôt et ce fut, dans toute la cour, un tollé contre le thaumaturge lyonnais. Cependant, l'empereur et l'impératrice lui maintenaient fidèlement leur confiance, écoutaient avec docilité ses explications, demeuraient convaincus de sa puissance magique.

Ils se montrèrent néanmoins sensibles à des admonitions secrètes qui leur vinrent du monde religieux. Le confesseur de l'impératrice, Mgr Théophane, qu'ils avaient en grande affection, acheva de leur jeter l'âme dans un

trouble pénible. Leur foi à l'occultisme ne les avait-elle pas entraînés au delà des limites permises? La déception qui venait de leur être infligée n'était-elle pas un avertissement de Dieu?...

Ils éprouvèrent alors le besoin d'accomplir un acte solennel de dévotion et d'humilité chrétiennes.

Or, depuis longtemps déjà, le Saint-Synode instruisait nonchalamment la canonisation d'un moine obscur, le bienheureux Séraphin, qui, vers 1820, était mort en odeur de sainteté au couvent de Sarow, près de Tambow. L'affaire, qui n'intéressait personne, traînait dans la prolongation indéfinie des enquêtes et dans l'oubli des ajournements. Les promoteurs de la canonisation se butaient d'ailleurs à une objection grave : le cadavre de l'ascète avait passé par tous les stades normaux de la nécrose et de la putréfaction. Or, l'Église orthodoxe considère que l'incorruptibilité de la dépouille humaine est un signe nécessaire de la sainteté.

Quoi qu'il en fût, le tsar et la tsarine se passionnèrent soudain pour la glorification du bienheureux. Agissant comme tuteur suprême de l'Église, Nicolas II se fit rendre un compte minutieux de la procédure et ordonna qu'elle fût menée à terme avec toute la diligence possible. Ce fut dès lors une obsession pour les souverains : ils avaient de continuelles conférences avec les métropolites de Saint-Pétersbourg, de Kiew et de Moscou, avec le procureur du Saint-Synode, avec l'évêque de Tambow, avec l'higoumène de Sarow. Et ce qui leur était fort doux, c'est que leur cher Philippe, qui unissait à son magisme une piété naïve et large, les soutenait dans leur zèle.

Il n'en fallait pas tant pour secouer la somnolence du Saint-Synode qui découvrit aussitôt dans la vie de l'ascète Séraphin, une accumulation insoupçonnée de vertus, de mérites et de prodiges. Comme par enchantement, toutes les difficultés s'aplanirent, tous les délais s'abrégèrent et l'on passa outre à toutes les objections.

Le 24 janvier 1903, le métropolite de Moscou soumettait à l'empereur un rapport concluant : 1° à l'inscription du bienheureux Séraphin dans le catalogue des saints ; 2° à l'exposition de ses restes mortels en qualité de reliques ; 3° à la composition d'un office propre en son honneur. Le tsar écrivit au bas du rapport : *Lu avec un sentiment d'indicible joie et de profond attendrissement.* Le décret de canonisation, revêtu de l'acquiescement impérial, fut promulgué le 11 février.

Il ne restait plus qu'à célébrer les liturgies pontificales qui élèvent définitivement un bienheureux au rang des saints. L'empereur décida qu'elles seraient entourées d'une pompe extraordinaire : il y assisterait en personne avec l'impératrice et toute la famille impériale.

Les préparatifs matériels exigèrent plusieurs mois. La solennité commença le 30 juillet. Depuis une semaine, on avait vu affluer à Sarow tout le haut clergé de l'empire, des milliers de prêtres, de moines et de nonnes, une foule de fonctionnaires et d'officiers, enfin une cohue disparate et ahurie de cent mille pèlerins. Les Majestés arrivèrent dans la soirée : on les reçut au chant des hymnes, au son des cloches ; un ouragan d'acclamations les suivait au passage. Toute la nuit jusqu'à l'aube fut remplie par l'office nocturne des morts.

Le lendemain, 31, la journée débuta par une messe matinale de communion : les souverains s'approchèrent de la sainte table. Dans l'après-midi, un nouveau service funèbre eut lieu pour le repos éternel de l'âme qui allait être glorifiée. Le soir, on promena le corps de Séraphin autour des églises et du monastère : l'empereur aidait à porter le cercueil. Vers minuit, on découvrit les reliques précieuses, qui furent exposées pour la première fois à la vénération des fidèles. Après quoi, les oraisons, les litanies et les psaumes se succédèrent, sans discontinuer, jusqu'au matin.

Le 1er août, Mgr Antoine, métropolite de Saint-Péters-

bourg et président du Saint-Synode, célébra la grand'-messe pontificale de la canonisation ; elle dura près de quatre heures. Aux approches du soir, la châsse de Séraphin fut encore portée processionnellement à travers la ville et le monastère. Des prédications, des panégyriques, des chants d'alléluia et toute une série d'offices mineurs occupèrent le jour suivant. Enfin, le 3 août, pour clore ces innombrables liturgies, une église, récemment bâtie, fut consacrée sous le vocable du nouveau saint.

Un an plus tard, le 30 juillet 1904, l'impératrice mettait au monde l'héritier actuel du trône, le césaréwitch Alexis.

Quand cet heureux événement s'accomplit, Philippe avait déjà perdu la faveur impériale.

On avait fortement exploité contre lui la mésaventure du 1er septembre 1902. Pressentant le déclin de sa fortune, beaucoup de ses partisans s'étaient hâtés de le désavouer ; quelques-uns allaient jusqu'à dire qu'il avait le mauvais œil, ou même qu'il portait sur lui le sceau de l'Antéchrist. Puis l'intimité persistante de cet étranger avec les souverains commençait à froisser le sentiment national. Dans les milieux rigoristes de Moscou, on s'indignait de ce que l'empereur laissât profaner son palais par les fantasmagories de ce charlatan schismatique. Enfin, quoiqu'il affectât de vivre dans le monde irréel et d'ignorer les contingences de la politique, le mage avait été l'instrument plus ou moins conscient de nombreuses intrigues. Il avait ainsi, peu à peu, accumulé contre lui des haines implacables. Au printemps de 1903, les attaques redoublèrent. De Paris, le policier Ratchkowsky envoyait des arguments aux meneurs de la campagne. Muni des renseignements qu'il tenait de la Sûreté générale, il adressa même un rapport direct à l'empereur, en insistant sur les trois condamnations encourues par Philippe.

Précisément, le thérapeute était venu régler à Lyon

quelques affaires de famille. Ratchkowsky en profita pour lui porter de nouveaux coups dans l'esprit du tsar, avec l'espoir d'empêcher son retour. Mais Philippe reçut avis de ce qui se tramait contre lui, et, le 19 avril 1903, il télégraphiait au grand-duc Nicolas, en implorant son intervention immédiate auprès de l'empereur.

Deux semaines ne s'étaient pas écoulées que Ratchkowsky, organe si important de l'administration impériale, dépositaire de si graves secrets, était purement et simplement destitué. Aucune compensation ne lui était donnée ni même promise : il resta sans ressource sur le pavé de Paris (1).

Cependant, vers la fin de 1903, les rapports diplomatiques de la Russie et du Japon devenaient chaque jour plus tendus : on allait visiblement à la guerre.

La compréhension du drame qui allait se jouer en Extrême-Orient dépassait de beaucoup l'intelligence de l'ancien garçon boucher. Néanmoins, avec une ferme assurance, il présageait la victoire éclatante et rapide. Il désignait même publiquement, d'après sa science infuse, le généralissime qui s'imposait au choix du tsar et qui était un grand-duc.

L'empereur, très jaloux de son autorité, comprit tout de suite qu'une cabale de cour se servait du mage pour le circonvenir dans l'exercice de ses prérogatives souveraines. Aussitôt, sous un vague prétexte, il congédia Philippe, en le couvrant de fleurs et de présents.

Le thaumaturge reprit mélancoliquement le chemin de la patrie. Après les grandeurs et les somptuosités de Tsarskoïé-Sélo, le quartier de la Tête-d'Or lui sembla d'une désolante vulgarité. A rentrer dans son banal cabinet de consultation, à reprendre contact avec sa médiocre clientèle d'autrefois, il savoura toute l'amertume des dis-

(1) Les troubles révolutionnaires de 1905 lui offrirent l'occasion de rentrer en grâce. Il émerveilla l'*Okhrana* par l'audace et la maîtrise de ses exploits policiers.

grâces humaines. Son caractère bientôt s'assombrit, se tourmenta. Il se croyait entouré d'ennemis, surveillé par la police, persécuté par des personnages mystérieux et puissants. Sur ces entrefaites, il perdit sa fille, Mme Lalande, qu'il adorait. Brisé de douleur, il se retira dans sa campagne de l'Arbresle, où il mourut après une courte maladie, le 2 août 1905.

CHAPITRE VII

1er-31 DÉCEMBRE 1914

Procédés vexatoires de l'administration russe en Galicie. — Les Allemands reprennent l'offensive en Pologne ; les Russes évacuent Lodz. — Le pape Benoît XV et la trêve de Dieu. — Crise de pessimisme dans la société russe. Victoire des Serbes à Valiévo. — Arrêt brusque des opérations russes. Plus de fusils, plus de munitions : une plaie du régime. Devant la tombe de Koutousow. — Bravoure et douceur du soldat russe. — Mme Wyroubow ; son intimité avec l'impératrice. — Fin d'année ; présages sombres.

Mardi, 1er décembre 1914.

A peine l'autorité russe est-elle installée en Galicie, qu'elle y apporte, comme don de joyeux avènement, ses plus détestables pratiques de russification.

En pénétrant sur le territoire galicien, le grand-duc Nicolas avait lancé, il y a deux mois, une généreuse proclamation :

A vous, peuples d'Autriche et de Hongrie, la Russie apporte la liberté et l'accomplissement de vos rêves nationaux. Elle veut que chacun de vous puisse croître et prospérer désormais, en conservant son patrimoine précieux : sa langue et sa religion.

De tout ce beau programme, il ne reste déjà plus rien. Le nationalisme russe sévit à outrance dans toute la Galicie.

Les pouvoirs administratifs sont concentrés dans les

mains d'un gouverneur général, le comte Wladimir-Alexéïéwitch Bobrinsky. Je le connais beaucoup ; c'est un homme intelligent, honnête, sympathique, mais le plus réactionnaire peut-être de tous les nationalistes. Le fond de sa doctrine est la haine de la religion uniate. Or, l'Église uniate ne compte pas moins de trois millions sept cent mille fidèles en Galicie, sur une population totale de cinq millions d'habitants. Bobrinsky a coutume de dire : — « Je n'admets dans l'Europe orientale que trois religions : l'orthodoxe, la catholique, la juive. Les uniates sont des traîtres à l'orthodoxie, des renégats, des apostats. Il faut les ramener de force dans les voies de la vérité pure... » Aussi, les persécutions ont-elles commencé immédiatement. Arrestation du métropolite uniate, Mgr Szeptycki ; expulsion des moines basiliens ; confiscation des biens religieux ; destruction des missels ruthènes ; substitution de popes russes aux prêtres uniates ; transport d'enfants ruthènes à Kiew et à Kharkow afin qu'ils soient élevés dans la religion orthodoxe, — voilà le bilan de ces deux derniers mois au point de vue religieux. Il faut y ajouter, au point de vue politique, la suppression de tous les journaux ruthènes, la fermeture de l'Université et des écoles, le renvoi de tous les fonctionnaires galiciens et leur remplacement par une tourbe de bureaucrates russes.

Je parle officieusement à Sazonow de cette situation, qui compromet l'avenir de la puissance russe dans ces pays galiciens, où les Habsbourg ont su se créer tant de sympathies.

— Je reconnais, me dit-il, que la politique de Bobrinsky est souvent maladroite et que nos fonctionnaires ont la main lourde. Mais n'attendez pas de moi que je plaide la cause des uniates ! Je respecte les catholiques romains, tout en regrettant qu'ils soient dans l'erreur. Je déteste et je méprise les uniates, parce que ce sont des renégats.

Le grand-duc Nicolas se plaignait, l'autre jour, du

retard que subissent les transports destinés à l'armée de Galicie : — « J'attends des trains de munitions. On m'envoie des trains de popes ! »

***

Mercredi, 2 décembre 1914

La position des armées russes en Pologne devient difficile. Au nord de Lodz, les Allemands, qui ont reçu des renforts du front occidental, prennent sensiblement l'avantage.

Le général Rennenkampf est relevé de son commandement, pour avoir fait échouer par sa lenteur la belle manœuvre enveloppante du 25 novembre.

Les Allemands prétendent avoir capturé 80 000 Russes non blessés, dans ces quinze derniers jours.

Aussi, l'état moral est loin de s'améliorer en Russie. Le pessimisme que j'observe autour de moi m'est signalé pareillement de Moscou, de Kiew et d'Odessa.

Comme de juste, le comte Witte en profite pour déblatérer contre la guerre. Son thème actuel est d'attribuer à « l'inertie calculée de l'armée française » l'ampleur et la violence de l'offensive que les Russes ont à repousser en Pologne. Avec sa hauteur méprisante et son rictus sardonique, il répète partout : — « Les Français ont bien raison de ne plus se battre, puisque les Russes sont assez bêtes pour se faire tuer à leur place. »

J'ai grand'peine à faire insérer dans la presse quelques notes ou articles démontrant l'intensité de notre effort matériel et moral. Aucun journal n'a la loyauté de mettre en lumière que, si les Russes ont à lutter contre vingt et un corps allemands (sans compter les Austro-Hongrois), les Français et les Anglais n'en ont pas moins de cinquante-deux devant eux.

***

Samedi, 5 décembre 1914.

Entre Lodz et Lowicz, la lutte continue avec opiniâtreté ; les Russes fléchissent.

Le grand-duc Nicolas me fait savoir qu'il n'est pas moins résolu à poursuivre sa marche vers la Silésie ; mais son chef d'état-major, le général Yannouchkéwitch, lui objecte la difficulté des transports et l'épuisement des effectifs. Au cours de ces cinq dernières semaines, les Russes ont perdu 530 000 hommes, dont 280 000 contre les Allemands.

***

Dimanche, 6 décembre 1914.

Les Russes ont évacué Lodz ; les Allemands y sont entrés aussitôt.

La perte est sensible pour nos alliés. Lodz ne compte pas moins de 380 000 habitants, soit la population de Lille et celle de Roubaix réunies ; c'est le centre de l'industrie textile, le Manchester de la Pologne.

Au sud-est de Cracovie, les Austro-Hongrois reculent.

Le pape Benoît XV a fait demander au gouvernement russe s'il consentirait à une suspension d'armes pendant le jour de Noël.

Tout en remerciant le Saint-Père de cette pensée miséricordieuse, le gouvernement impérial a répondu qu'il ne pourrait acquiescer à un armistice, d'abord parce que le Noël orthodoxe ne coïncide pas avec le Noël catholique, puis parce qu'il n'aurait aucune confiance dans l'engagement que souscrirait l'Allemagne.

Quand Sazonow me communique cette réponse, je la déplore vivement :

— L'idée d'une trève de Dieu était excellente ; il fallait l'accepter. L'objection que vous tirez des deux calendriers n'a aucune valeur ; vous auriez pu exiger une seconde suspension d'hostilités pour votre Noël à vous, treize jours plus tard. Quant à l'Allemagne, si elle avait violé l'armistice, elle aurait soulevé contre elle la conscience universelle et elle se serait aliéné tout ce que la papauté représente encore de force morale dans le monde.

Sazonow me répond, d'un ton nerveux, impatient :

— Mais non ; c'était impossible... impossible.

La discussion évidemment ne lui plaît pas. Je devine, dans son intransigeance, la vieille hostilité qui sépara jadis l'Église orientale de l'Église romaine. Et puis le Saint-Synode a dû s'élever, avec tout son rigorisme routinier, contre l'initiative du pape. Je poursuis néanmoins :

— Le Saint-Siège pourrait faire beaucoup dans la voie qu'il nous demande de lui ouvrir... Si, de temps à autre, il prononçait une parole de pitié ou de réprobation, il rendrait peut-être la guerre moins inhumaine. Tenez, par exemple : n'est-ce pas une chose effroyable que les blessés qui tombent devant les tranchées, dans les réseaux de fils de fer, ne puissent être secourus et qu'on les entende gémir, supplier, pendant des jours et des jours?... Et le sort des prisonniers?... Et le bombardement des villes ouvertes?... Quel champ d'action pour l'influence médiatrice du Saint-Siège ! Encore ne faut-il pas que nous le découragions dans son premier geste !

Mais je sens que je prêche inutilement.

*
* *

Mardi, 8 décembre 1914.

On me rapporte de plusieurs côtés que l'armée russe commence à manquer de projectiles et de fusils. Je me rends chez le général Soukhomlinow, ministre de la

Guerre, pour obtenir de lui quelques précisions à cet égard.

Il m'accueille de l'air le plus aimable. Entre ses paupières lourdes, filtre un sourire clignotant qui fait crisper les petites rides de ses tempes. L'œil est à la fois terne et faux. Toute sa personne exprime la fatigue physique et la dissimulation.

Je l'interroge minutieusement. Il ne cesse de me répéter : — « N'ayez aucune inquiétude ; j'ai paré à tout. » Et il produit devant moi les chiffres les plus rassurants.

Puis, me conduisant vers une longue table chargée de cartes, il m'expose les opérations qui se poursuivent en Pologne. D'un doigt bouffi et tremblotant, il m'indique tous les emplacements de troupes et me désigne tous les objectifs :

— Vous voyez, me dit-il, que l'aile gauche de nos armées progresse rapidement vers la Haute-Silésie, en ne laissant que de faibles effectifs pour contenir les forces austro-hongroises au sud. Le plan du grand-duc Nicolas est de développer, avec toute l'intensité possible, son offensive par cette aile gauche, même si la poussée des Allemands dans la direction de Varsovie oblige l'aile droite à se retrancher entre la Vistule et la Wartha... Ainsi, tout va bien ; je suis sûr que nous apprendrons bientôt des événements très heureux.

Tandis que je prends congé de lui, il me couvre d'un regard sournois, que je n'oublierai pas.

*
* *

Mercredi, 9 décembre 1914.

L'incertitude qui règne sur les opérations militaires de Pologne, le pressentiment trop justifié des pertes énormes que vient de subir l'armée russe, enfin l'évacuation de Lodz entretiennent dans le public une morne

tristesse. Je ne rencontre partout que des gens déprimés, *down-hearted*. Cette dépression ne se manifeste pas seulement dans les salons et dans les clubs, mais encore dans les administrations, dans les magasins, dans les rues.

J'entre cet après-midi chez un antiquaire de la Liteïny. Après cinq minutes d'un marchandage quelconque, il me demande, le visage angoissé :

— Ah ! Excellence, quand finira donc cette guerre?... Est-ce vrai que nous avons perdu, près de Lodz, un million d'hommes?...

— Un million d'hommes !... Qui vous a dit cela?... Vos pertes sont importantes ; mais je vous affirme qu'elles sont bien loin d'atteindre un pareil chiffre... Avez-vous un fils ou des parents à l'armée?

— Non, grâce à Dieu !... Mais cette guerre est trop longue, trop affreuse. Et puis jamais nous ne battrons les Allemands. Alors, pourquoi ne pas en finir tout de suite?

Je le réconforte autant que je peux ; je lui démontre que, si nous sommes tenaces, nous serons certainement victorieux. Il m'écoute d'un air sceptique et consterné. Quand je me tais, il reprend :

— Vous autres, Français, vous serez peut-être victorieux. Nous, Russes, non ! La partie est perdue... Alors, Seigneur Dieu, pourquoi faire massacrer tant d'hommes? Pourquoi ne pas en finir tout de suite?...

Hélas ! Combien de Russes doivent raisonner ainsi actuellement? Étrange mentalité que celle de ce peuple, capable des plus nobles sacrifices, et, en revanche, si prompt au découragement, à l'abandon de soi-même, à l'acceptation anticipée des pires destins !

Quand je rentre à l'ambassade, j'y trouve le vieux baron de H..., qui joua un rôle politique il y a quelque dix ans, mais qui s'est confiné depuis lors dans les loisirs et les bavardages mondains. Il me parle des événements militaires.

— Cela va très mal... Plus d'illusion !... Le grand-duc Nicolas est un incapable !... La bataille de Lodz, quelle folie, quel désastre !... Nos pertes : plus d'un million d'hommes !... Nous ne reprendrons jamais l'avantage sur les Allemands... Il faut songer à la paix.

J'objecte que les trois pays alliés sont obligés de poursuivre la guerre jusqu'à la défaite de l'Allemagne ; car ce n'est rien moins que leur indépendance et leur intégrité nationales qui sont en cause ; j'ajoute qu'une paix humiliante déchaînerait immanquablement la révolution en Russie, et quelle révolution ! Je conclus que j'ai d'ailleurs une confiance absolue dans la fidélité de l'empereur à notre cause commune.

H... reprend, à voix basse, comme si quelqu'un pouvait nous entendre :

— Oh ! l'empereur..., l'empereur...

Et il s'arrête. J'insiste.

— Que voulez-vous dire? Achevez.

Il poursuit avec beaucoup de gêne, car il s'engage sur un terrain dangereux :

— Actuellement, l'empereur est enragé contre l'Allemagne ; mais il comprendra bientôt qu'il mène la Russie à la ruine... On le lui fera comprendre... J'entends d'ici cette canaille de Raspoutine lui dire : — « Ah çà ! Vas-tu faire couler longtemps encore le sang de ton peuple? Tu ne vois donc pas que Dieu t'abandonne?... » Ce jour-là, monsieur l'ambassadeur, la paix sera proche.

Je coupe alors l'entretien, d'un ton sec :

— Ce sont là des bavardages stupides... L'empereur a juré sur l'Évangile et sur l'icone de Notre-Dame de Kazan qu'il ne signerait pas la paix tant qu'il y aurait un soldat ennemi sur le sol russe. Jamais vous ne me ferez croire qu'il puisse manquer à un pareil serment. N'oubliez pas que, le jour où il l'a prêté, ce serment, il a voulu que je fusse auprès de lui pour me rendre témoin et garant de ce qu'il jurait devant Dieu. Là-dessus, il sera toujours

inébranlable. Plutôt que de trahir sa parole, il irait jusqu'à la mort...

***

Jeudi, 10 décembre 1914.

Les Serbes ont infligé une défaite aux Austro-Hongrois, près de Valiévo. L'ennemi a laissé entre les mains du vainqueur 20 000 prisonniers et une cinquantaine de canons.

Le gouvernement français est rentré hier à Paris.

***

Samedi, 12 décembre 1914.

Le général de Laguiche m'écrit du grand-quartier général :

Les affaires prennent une tournure favorable du côté de Cracovie. Au nord, le statu quo *se maintient sur la ligne Ilno-Lowicz-Piétrokow, et je crois qu'on a atteint là les positions qu'on avait en vue. Evidemment, les opérations y seront moins actives que du côté de la Silésie.*

***

Lundi, 14 décembre 1914.

L'offensive des Russes vers la Silésie serait-elle déjà enrayée? Ils ont éprouvé hier, au sud de la Vistule, près de Limanowa, un grave échec qui, en dégageant Cracovie, semble devoir retentir sur tout le front de la Pologne méridionale. On fait le silence sur ce revers.

L'empereur visite actuellement le front du Caucase, où les opérations se développent avec succès.

*
* *

Mardi, 15 décembre 1914.

Dans la Galicie occidentale, les Russes reculent, sur toute la ligne, vers la Vistule. Cette retraite ruine définitivement le projet d'offensive vers la Silésie.

Le prince de Bülow est nommé ambassadeur à Rome. La grande partie va s'engager entre l'Allemagne et l'Italie.

*
* *

Mercredi, 16 décembre 1914.

Les succès réitérés que les Allemands ont obtenus depuis quatre mois en Mazurie et en Pologne ont tous été produits par un « coup de chemin de fer », c'est-à-dire par le transport rapide et secret d'une masse de manœuvre sur un autre point du front pour un choc imprévu. Le riche réseau de voies ferrées, qui sillonne la Prusse, la Posnanie et la Silésie parallèlement à la frontière, permet d'exécuter en peu de jours ces grands transferts latéraux, tandis que, pour l'état-major russe, le moindre changement dans la répartition des effectifs sur la ligne de bataille exige plusieurs semaines.

*
* *

Jeudi, 17 décembre 1914.

Le grand-duc Nicolas m'informe « avec douleur » qu'il est obligé d'arrêter ses opérations : il motive cette décision par les pertes excessives que ses troupes viennent

de subir et par le fait, plus grave encore, que l'artillerie a consommé toutes ses munitions.

Je me plains à Sazonow de la situation qui m'est ainsi révélée ; je m'exprime sur un ton assez vif :

— Le général Soukhomlinow, dis-je, m'a vingt fois déclaré que toutes les précautions étaient prises pour que l'artillerie russe fût toujours abondamment pourvue de munitions... J'ai insisté auprès de lui sur l'énorme consommation qui est devenue le taux normal des batailles. Il m'a affirmé qu'il s'était mis en mesure de satisfaire à toutes les exigences, à toutes les éventualités. J'en ai même obtenu de lui l'attestation écrite... Je vous prie d'en référer, de ma part, à l'empereur.

— Je ne manquerai pas de transmettre à Sa Majesté ce que vous venez de me dire.

Nous en restons là. Les sentiments que le caractère de Soukhomlinow inspire à Sazonow me garantissent qu'il tirera tout le parti possible de ma plainte.

*
* *

Lundi, 18 décembre 1914.

J'apprenais hier que l'artillerie russe est dépourvue de munitions ; j'apprends ce matin que l'infanterie est dépourvue de fusils !

Je me rends aussitôt chez le général Biélaïew, chef d'état-major général de l'armée au ministère de la Guerre, et je lui demande des éclaircissements.

Très laborieux, l'honneur et la conscience même, il me fait l'aveu intégral :

— Nos pertes en hommes ont été colossales. S'il ne s'agissait que de compléter les effectifs, nous y pourvoirions rapidement, car nous avons dans nos dépôts plus de 800 000 hommes. Mais, pour armer et instruire ces hommes, les fusils nous manquent. Notre réserve

initiale était de 5 600 000 fusils. Du moins, nous le croyions ; le grand-duc Nicolas le croyait ; je le croyais moi-même. Nous avons été criminellement trompés : nos magasins sont presque vides. Excusez-moi de ne pas m'expliquer davantage sur un sujet aussi douloureux... Pour parer à ce déficit, nous allons acheter au Japon et en Amérique un million de fusils, et nous espérons arriver à en fabriquer cent mille par mois dans nos usines. Peut-être la France et l'Angleterre pourront-elles nous en céder aussi quelques centaines de mille... Quant aux munitions d'artillerie, notre situation n'est pas moins pénible. La consommation a dépassé tous nos calculs, toutes nos prévisions. Au début de la guerre, nous avions dans nos arsenaux 5 200 000 shrapnells de 76 millimètres. Toute notre réserve est épuisée. Les armées auraient besoin de 45 000 coups par jour. Or, notre fabrication quotidienne atteint 13 000 au maximum ; nous comptons qu'elle atteindra 20 000 vers le 15 février. Jusqu'à cette date, la position de nos armées ne sera pas seulement difficile, mais dangereuse. Au mois de mars, les commandes que nous avons faites à l'étranger commenceront à arriver ; je présume que nous aurons ainsi 27 000 coups par jour, vers le 15 avril, et que, à partir du 15 mai, nous en aurons 40 000... Voilà, monsieur l'ambassadeur, tout ce que je peux vous dire. Je ne vous ai rien caché.

Je le remercie de sa franchise ; je prends quelques notes et je me retire.

Au dehors, sous le ciel grisâtre et terne comme de l'étain, un vent glacial balaye furieusement les rives de la Néwa, en chassant devant lui des tourbillons de neige. La désolation hivernale du grand fleuve, figé à perte de vue entre ses quais de granit, ne m'était jamais encore apparue aussi farouche : le paysage semble exprimer tout ce qu'il y a de tragique et d'implacable, de fatal et d'incorrigible dans l'histoire du peuple russe.

***

Samedi, 19 décembre 1914.

C'est aujourd'hui la fête patronymique de l'empereur. On célèbre un service d'actions de grâce à Notre-Dame de Kazan. Tous les dignitaires de la cour, les ministres, les hauts fonctionnaires, le corps diplomatique y assistent, en grand uniforme. Le public se presse au fond de la nef, entre les deux rangs majestueux de colonnes accouplées.

Dans l'éblouissante clarté qui rayonne des lustres et des candélabres, dans le scintillement des icones lamées d'or et incrustées de pierreries, le sanctuaire national est d'une magnificence fabuleuse. Pendant tout l'office, les chants se succèdent, avec une richesse mélodique, une pureté d'exécution, une ampleur de style, une solennité d'accent qui atteignent à la plus haute émotion religieuse.

Vers la fin de la cérémonie, j'avise le président du Conseil, Gorémykine, et l'attirant derrière une colonne, je l'entreprends sur l'insuffisance du concours militaire que la Russie apporte à notre effort commun. Buchanan et Sazonow, qui m'entendent, se mêlent à la conversation. De sa parole lente et sceptique, Gorémykine essaie de défendre Soukhomlinow :

— Mais, en France et en Angleterre aussi, on est à court de munitions ! Et pourtant, combien votre industrie est plus riche que la nôtre, combien votre outillage mécanique est plus perfectionné ! D'ailleurs pouvait-on prévoir une pareille débauche de projectiles ?...

J'objecte :

— Je ne reproche pas au général Soukhomlinow de n'avoir pas prévu, avant la guerre, que chaque bataille serait une orgie de munitions ; je ne lui reproche pas non plus les lenteurs inhérentes à l'état de votre industrie ;

je lui reproche de n'avoir rien fait pour conjurer la crise actuelle depuis trois mois que je la lui ai signalée de la part du général Joffre... Et le manque de fusils ! N'est-ce pas plus coupable encore?

Gorémykine proteste pour la forme, avec des mots évasifs et des gestes indolents. Buchanan m'appuie énergiquement. Sazonow acquiesce par son mutisme.

Étrange, cette discussion entre Alliés dans l'église où le feld-maréchal prince Koutousow est venu prier avant de partir pour la guerre de 1812, à deux pas de sa tombe, et devant les trophées abandonnés par les Français pendant la retraite de Russie !

*
* *

Dimanche, 20 décembre 1914.

Il me revient de plusieurs côtés que, dans les milieux intellectuels et libéraux, on s'exprime avec autant de malveillance que d'injustice et d'acrimonie envers la France.

Quatre ou cinq fois déjà depuis le règne finissant de la grande Catherine, la Russie a traversé des crises de gallophobie. Périodiquement, les idées, les modes, les manières françaises ont déplu aux Russes. La dernière crise, à laquelle se rattachent les symptômes actuels, n'a sévi que dans les classes de l'*Intelligentzia*, qui ne nous pardonnent pas d'avoir apporté notre concours financier au tsarisme et consolidé ainsi le régime autocratique. En 1906, Maxime Gorky osait écrire :

Voilà donc ce que tu as fait, toi, France, mère de la Liberté! Ta main vénale a fermé à tout un peuple la voie de l'indépendance! Et pourtant, non! Le jour de notre émancipation n'en sera pas retardé; mais, par ta faute, elle nous coûtera beaucoup plus de sang. Que ce sang rejaillisse à tes joues aveulies et menteuses! Quant à moi,

LE GRAND-DUC NICOLAS-NICOLAÏÉWITCH

ô mon adorée de jadis, je te lance au visage mon crachat de fiel!

Aujourd'hui, on ajoute au grief des emprunts financiers une accusation stupide : c'est la France qui a entraîné la Russie dans la guerre, afin de se faire rendre l'Alsace-Lorraine au prix du sang russe.

Je réagis comme je peux contre ces tendances ; mais mon action est nécessairement restreinte et secrète. Si je développe trop mes relations avec les milieux libéraux, je deviens suspect au parti gouvernemental et à l'empereur ; je fournis de plus une arme terrible aux réactionnaires de l'extrême-droite, à la cabale de l'impératrice, qui prêchent que l'alliance avec la France républicaine est un danger mortel pour le tsarisme orthodoxe et que le salut ne peut venir que d'une réconciliation avec le kaiserisme allemand.

*
* *

Lundi, 21 décembre 1914.

Tandis que je fais visite à Mme Gorémykine, vieille dame affable et sympathique sous sa couronne de cheveux blancs, son mari vient prendre le thé avec nous. Je lui dis, sur un ton d'amical reproche :

— Avant-hier, à Notre-Dame de Kazan, vous m'avez paru considérer d'une âme bien placide les difficultés de la situation militaire.

Il me répond, de sa voix débile et malicieuse :

— Que voulez-vous?... Je suis si vieux ! Voilà si longtemps qu'on aurait dû me mettre au cercueil ! Je l'ai dit, l'autre jour encore, à l'empereur ; mais Sa Majesté n'a pas voulu m'entendre... Peut-être, somme toute, vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. A mon âge, on ne cherche pas à modifier plus qu'il ne faut l'ordre des choses...

Ce soir, réfléchissant à cette parole sceptique, je me

demande si elle n'est pas moins intempestive qu'elle ne semble d'abord ; si, en la limitant à l'État russe, elle ne renferme pas une assez forte dose de sagesse. Et le mot de Joseph de Maistre me revient à l'esprit : *Malheur aux mauvais gouvernements! Trois fois malheur à eux, quand ils veulent s'amender!*

***

Mardi, 22 décembre 1914.

Depuis deux jours on sait, dans le public, que les opérations russes sont arrêtées et, faute de renseignements officiels, on juge la situation pire encore qu'elle n'est. Aussi, le grand-quartier général s'est décidé aujourd'hui à publier la note suivante :

L'adoption par nos armées d'un front plus restreint est le résultat d'une libre décision de l'autorité militaire. Cette adoption, toute naturelle, est la conséquence d'une concentration, en face de nous, de forces allemandes très considérables. De plus, cette décision nous fournit d'autres avantages. Il nous est malheureusement impossible de donner des explications d'ordre militaire à l'opinion publique.

Cette note, d'une rédaction si gauche, produit mauvais effet. Tout le monde pense : « Faut-il que nos affaires aillent mal pour qu'on ne trouve rien autre à nous dire ! »

***

Mercredi, 23 décembre 1914.

Mme P... infirmière-major dans une ambulance de première ligne et qui arrive de Pologne, m'atteste que les troupes russes sont admirables de bravoure intrépide et ardente. Pourtant, les épreuves ne leur sont pas ménagées ; combats ininterrompus et acharnés, pertes

énormes sous le feu, marches harassantes dans la neige, surcroît de souffrances que la difficulté des transports et la rigueur du froid infligent aux blessés, etc...

Elle me cite en outre quelques exemples curieux de la douceur avec laquelle le soldat russe se comporte envers les prisonniers autrichiens et allemands.

C'est un trait du tempérament national : le Russe n'a pas l'instinct belliqueux et il a le cœur très charitable. Comparées à l'épopée germanique, les *bylinas* russes sont expressives sous ce rapport : elles n'exaltent jamais la guerre et leurs héros, leurs *bogatyrs*, ont toujours le rôle de défenseurs. De plus, le paysan russe est profondément accessible à la pitié. Il faut que le *moujik* soit dénué de tout pour refuser l'aumône à qui la lui demande « au nom du Christ ! » Et son âme s'émeut immédiatement à la vue d'un miséreux, d'un infirme, d'un prisonnier.

C'est cet instinct évangélique qui rend le soldat russe si prompt à se réconcilier avec son ennemi, à fraterniser avec lui. Pendant la retraite de 1812, les Français ont cruellement éprouvé la sauvagerie des Cosaques et la cupidité des Juifs ; mais ils ont presque toujours trouvé commisération et secours auprès des soldats réguliers et des *moujiks;* les témoignages abondent. De même, pendant la guerre de Crimée, au moindre armistice, des appels de fraternisation partaient de la tranchée russe.

***

Jeudi, 24 décembre 1914.

Le général de Laguiche me confirme, de Baranowitchy, les révélations du général Biélaïew : l'arrêt des opérations russes est motivé, non par l'importance des effectifs allemands, mais par le déficit absolu des munitions d'artillerie et des fusils. Le grand-duc Nicolas, désespéré, s'efforce tant qu'il peut de parer à cette grave situation.

Déjà, par l'effet d'ordres sévères, quelques milliers de fusils sont devenus disponibles. La fabrication des usines nationales va être intensifiée. Quant aux opérations militaires, elles seront poursuivies dans toute la mesure possible. L'objectif est toujours l'entrée en territoire allemand.

* * *

Samedi, 26 décembre 1914.

Au retour du Caucase, l'empereur s'est arrêté à Moscou. Il y a reçu un accueil des plus chaleureux ; il a pu constater ainsi l'excellent esprit qui anime la population et la société moscovites.

Tous les journaux de la ville ont saisi cette occasion de proclamer que la guerre doit être conduite jusqu'à la défaite du germanisme ; plusieurs ont spécifié très heureusement que, pour atteindre ce résultat, une « flambée d'enthousiasme » ne suffit pas, qu'il y faut encore une volonté opiniâtre, une patience inébranlable et l'acceptation d'immenses sacrifices.

L'empereur a plusieurs fois répété à son entourage :

— Ici, je me sens vraiment au cœur de mon peuple !... L'air est aussi pur et vivifiant que sur le front.

* * *

Dimanche, 27 décembre 1914.

Toutes les personnes qui ont approché l'empereur à Moscou lui ont parlé de Constantinople et toutes se sont exprimées de même : « L'acquisition des Détroits est un intérêt vital pour l'Empire et qui prime tous les avantages territoriaux que la Russie pourrait obtenir au détriment de l'Allemagne ou de l'Autriche... La neutralisation du Bosphore et des Dardanelles serait une

combinaison incomplète, bâtarde, pleine de périls pour l'avenir... Constantinople doit être une ville russe... La mer Noire doit devenir un lac russe... »

Un industriel français, qui arrive de Kharkow et d'Odessa, me rapporte qu'on n'y tient pas un autre langage. Mais, tandis que le point de vue historique, politique, mystique, prévaut à Moscou, ce sont les arguments commerciaux qui prédominent dans la Russie méridionale ; ce sont les blés du *tchernoziom* et les charbons du Donetz qui déterminent la poussée vers la Méditerranée.

***

Lundi, 28 décembre 1914.

Deux courants se dessinent de plus en plus dans l'opinion russe, l'un emporté vers les horizons lumineux, vers les conquêtes féeriques, vers Constantinople, la Thrace, l'Arménie, Trébizonde, la Perse... l'autre arrêté devant l'obstacle infrangible de la falaise germanique et refluant vers les perspectives sombres pour aboutir au pessimisme, au sentiment de l'impuissance, à la résignation.

Ce qui est fort curieux, c'est que ces deux courants coexistent ou du moins alternent souvent chez la même personne, comme s'ils satisfaisaient l'un et l'autre aux deux penchants les plus marqués de l'âme russe : le rêve et le désenchantement.

***

Mardi, 29 décembre 1914.

Quelle étrange personne, Mme Anna-Alexandrowna Wyroubow ! Elle n'a aucun titre, elle n'exerce aucune fonction, elle ne touche aucun traitement, elle ne paraît dans aucune cérémonie. Cet effacement obstiné, ce désintéressement absolu font tout son crédit auprès des sou-

verains, continuellement assiégés de quémandeurs et d'ambitieux. Fille du directeur de la Chancellerie particulière de l'empereur, Tanéïew, elle est presque sans fortune. Et c'est à grand'peine que l'impératrice peut lui faire accepter, de temps à autre, quelque bijou sans valeur, quelque robe ou manteau.

Physiquement, elle est lourde, commune, la tête ronde, les lèvres charnues, les yeux clairs et sans expression, les formes plantureuses, le sang à fleur de peau ; elle a trente-deux ans. Elle s'habille avec une simplicité toute provinciale. Très dévote, peu intelligente. Je l'ai rencontrée deux fois chez sa mère, Mme Tanéïew, née Tolstoï, qui est, elle, une femme instruite et distinguée. Nous avons causé tous les trois longuement ; Anna-Alexandrowna m'a paru d'esprit très court et sans grâce.

Jeune fille, elle était demoiselle d'honneur de l'impératrice, qui lui fit épouser un officier de marine, le lieutenant de vaisseau Wyroubow. Après quelques jours d'union, divorce...

Maintenant, Mme Wyroubow loge, à Tsarskoïé-Sélo, dans une villa très modeste, située au coin de la Srednïaïa et de la Zerkownaïa, à deux cents mètres du Palais impérial. Malgé les rigueurs de l'étiquette, l'impératrice vient fréquemment faire de longues visites à son amie, elle lui a, en outre, attribué dans le palais même une chambre de repos. Ainsi les deux femmes ne se quittent guère. En particulier, Mme Wyroubow passe régulièrement toutes ses soirées avec les souverains et leurs enfants. Personne autre ne pénètre jamais dans ce cercle familial ; on y joue aux dames ; on fait des patiences, des *puzzles*, un peu de musique ; on lit tout haut des romans très honnêtes et de préférence des romans anglais. Lorsque les enfants sont remontés dans leurs chambres, Mme Wyroubow reste avec les souverains jusque vers minuit ; elle assiste ainsi à toutes leurs conversations et prenant toujours le parti d'Alexandra-Féodorowna.

Comme l'empereur n'ose rien décider sans l'avis ou même l'assentiment de sa femme, ce sont en définitive l'impératrice et Mme Wyroubow qui gouvernent la Russie!

La princesse R..., avec qui je parlais récemment de la cour impériale, me disait :

— N'est-ce pas désolant de penser que les maîtres de la Russie vivent dans une pareille atmosphère? Ils me font l'effet d'habiter des chambres qui ne seraient jamais aérées... Songez que jamais... vous entendez : *jamais* personne ne les voit intimement, personne ne déjeûne avec eux, personne ne se promène avec eux, personne ne dîne avec eux, personne ne passe la soirée avec eux, personne... sauf Anna Wyroubow!... Quand je me rappelle ce que mes parents me racontaient sur la cour d'Alexandre II et celle d'Alexandre III, j'ai envie de pleurer. Sans doute, il y avait alors des intrigues, des rivalités, du favoritisme, des scandales même, comme dans toutes les cours. Mais il y avait de la vie, au moins. On approchait les souverains ; on s'exprimait très librement devant eux ; ils apprenaient ainsi beaucoup de choses. En retour, on apprenait à les connaître, à les aimer... Tandis que, aujourd'hui... quelle misère, quelle déchéance!...

Comment définir Mme Wyroubow? Quel est le mobile caché de sa conduite? Quel but, quels rêves poursuit-elle? Le qualificatif que je lui entends appliquer le plus souvent est celui d'intrigante. Mais qu'est-ce qu'une intrigante qui dédaigne les honneurs, qui repousse les profits? Avant de l'avoir rencontrée, je lui cherchais quelque analogie de caractère avec la princesse des Ursins. Que j'étais loin! Et que je dois d'excuses à la mémoire de la fameuse *camerera mayor!* Assurément, elle régentait l'intimité conjugale de Philippe V et de Marie-Louise. Mais Saint-Simon a pu écrire d'elle « qu'elle avait un air extrêmement noble qui attirait au lieu d'effaroucher, » et que, s'il fallait lui imputer beaucoup d'ambitions, c'étaient du moins « des ambitions vastes, fort au-

dessus de son sexe ». Enfin, elle joignait au génie de l'intrigue politique les plus brillantes et les plus hautes qualités de l'esprit, sans compter un charme de galanterie qui « surnagea » en elle jusqu'à la vieillesse. Auprès de ce magnifique exemplaire féminin, la Wyroubowa fait une piteuse figure. Pour expliquer sa situation et son rôle au palais impérial, peut-être suffirait-il d'alléguer son attachement personnel à l'impératrice, l'attachement d'une créature inférieure et servile à une souveraine toujours malade, écrasée par sa puissance, assiégée de terreurs, sentant peser sur elle un effroyable destin...

*
* *

Mercredi, 30 décembre 1914.

Le ministre de l'Intérieur, Nicolas Maklakow, me raconte un incident de voyage qui lui est survenu récemment et qui fait ressortir un aspect curieux de la mentalité russe :

— Je rentrais de Iaroslawl en *troïka*, me dit-il. J'étais seul et je n'avais plus guère qu'une douzaine de verstes à parcourir, quand je fus pris dans une tourmente de neige. Impossible de voir à deux pas devant soi. Mon cocher excite néanmoins ses bêtes pour essayer d'atteindre la ville avant la tombée de la nuit. Mais bientôt, il perd la direction : il hésite ; il tourne à droite, à gauche. Je commence à m'inquiéter, d'autant plus que la bourrasque redouble de violence. Soudain, l'attelage s'arrête. Mon homme fait trois grands signes de croix et murmure une prière. Puis, jetant ses guides sur les brancards, il crie à ses chevaux : « Hue ! hue ! allez, mes enfants ! allez vite, mes petits frères !... » Les trois chevaux dressent les oreilles, soufflent des naseaux, agitent la tête dans tous les sens et partent enfin à vive allure, au travers des rafales aveuglantes. Mon cocher se retourne

alors vers moi et me dit : — « Vois-tu, *barine*, quand on ne sait plus son chemin, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de s'en remettre à ses bêtes et à la grâce de Dieu ! » Une heure plus tard, j'arrivais à Iaroslawl.

Je réponds à Maklakow :

— Il est très poétique, votre apologue ; mais j'avoue que je l'aurais mieux apprécié en temps de paix.

* * *

Jeudi, 31 décembre 1914.

Dans une heure, l'année 1914 va finir.

Tristesse de l'exil...

Depuis que cette guerre bouleverse le monde, les événements ont tant de fois déjà contredit les calculs les plus rationnels et démenti les prévisions les plus sages, qu'on n'ose plus se risquer au rôle de prophète, sinon dans la limite des horizons proches et des contingences immédiates.

Cependant, cet après-midi, j'ai eu avec le ministre de Suisse, Odier, une longue et libre conversation, où l'échange de nos renseignements, la rencontre de nos idées, la différence de nos points de vue ont quelque peu étendu mes perspectives. Odier est un esprit lucide, exact, joignant à beaucoup d'expérience un sens aigu de la réalité. Notre conclusion a été que l'Allemagne a commis une lourde erreur en croyant terminer la guerre promptement ; que la lutte sera très longue, très longue, et que la victoire définitive appartiendra au plus tenace.

La guerre devient donc une guerre d'usure et il faudra, hélas ! que l'usure soit complète : usure des ressources alimentaires, usure de l'outillage et des produits industriels ; usure du matériel humain, usure des forces morales. Et il est évident que ce sont ces dernières qui emporteront la décision, à l'heure suprême.

Considéré sous cet aspect, le problème ne laisse pas d'être inquiétant pour la Russie. Le Russe est si enclin à se laisser abattre, à changer de désirs, à se dégoûter de ses rêves ! Malgré ses admirables dons de l'esprit et du cœur, la nation russe est celle qui enregistre, dans sa vie morale, le plus de faillites et d'avortements. Un des types, que la littérature russe met en scène le plus fréquemment, est le désespéré, le résigné, le raté. Je lisais récemment une page saisissante de Tchékhow, le romancier qui, après Tolstoï et Dostoïewsky, a le mieux analysé l'âme russe : *Pourquoi nous lassons-nous aussi vite? D'où vient qu'après avoir dépensé tant d'ardeur, de passion et de foi au début, nous fassions presque toujours banqueroute vers trente ans? Et, quand nous tombons, d'où vient que nous n'essayons jamais de nous relever?...*

CHAPITRE VIII

1er JANVIER-13 FÉVRIER 1915

Opportunité de négocier séparément la paix avec l'Autriche-Hongrie. — Patriotisme de l'impératrice. — L'*Okhrana* : ses origines, ses prérogatives, sa puissance. La police du palais et la sûreté de l'empereur. — La politique française et l'Autriche-Hongrie. — Sentiments religieux du peuple russe. Évangélisme et mysticisme. Les sectes. — Au musée de l'Ermitage. — Cérémonie du 1er janvier (v. s.) à Tsarskoïé-Sélo. Fermes déclarations que m'adresse l'empereur. — Mme Wyroubow et Raspoutine. — Intelligence du paysan russe. — Autocratisme et orthodoxie ; la doctrine du tsarisme intégral. — Les étudiants russes ; le prolétariat universitaire ; les étudiantes. — Instinct charitable du *moujik*. — La question polonaise. — Un télégramme retrouvé du tsar à l'empereur Guillaume ; aggravation de la responsabilité allemande. — Réouverture de la Douma ; le rêve de Constantinople. — Un héros du socialisme révolutionnaire : Bourtzew. Le gouvernement français me charge d'obtenir sa grâce. Magnanimité de l'empereur.

Vendredi, 1er janvier 1915.

Nous parlons amicalement, Sazonow, Buchanan et moi, des perspectives que l'année 1915 ouvre à notre collaboration. Aucun de nous ne se fait illusion sur l'immense effort que la guerre nous réserve et auquel nous n'avons ni la possibilité, ni le droit de nous soustraire, puisque c'est l'indépendance même de notre vie nationale qui est en cause.

— Pourtant, dis-je, l'expérience militaire de ces derniers mois et plus encore de ces dernières semaines com-

porte, selon moi, une leçon très utile, dont nous serions coupables de ne pas faire notre profit.

— Quelle leçon? demande Sazonow.

Je reprends, en insistant sur le caractère tout personnel de mes paroles :

— Puisque le bloc allemand est si dur à entamer, nous devrions nous appliquer, par tous les moyens de force et de persuasion, à détacher l'Autriche-Hongrie de la coalition germanique. Et je crois que nous pourrions y arriver dans un temps assez court. L'empereur François-Joseph est très vieux ; nous savons qu'il déplore cette guerre et qu'il ne demande qu'à mourir en paix. Vous avez infligé défaite sur défaite à ses armées de Galicie ; les Serbes viennent de remporter une éclatante victoire à Valiévo ; la Roumanie est menaçante ; l'Italie est incertaine. En 1859 et en 1866, la monarchie des Habsbourg ne courait pas un plus grave péril. Pourtant, le même François-Joseph a consenti alors de grands sacrifices territoriaux pour sauver sa couronne... Voyons, entre nous, mon cher ministre, si le cabinet de Vienne acceptait de vous céder la Galicie et de céder la Bosnie-Herzégovine à la Serbie, cela ne vous paraîtrait-il pas un résultat suffisant pour conclure avec l'Autriche-Hongrie une paix séparée?

Sazonow fait la grimace et me répond avec sécheresse :

— Et la Bohême? Et la Croatie? Vous les laisseriez sous leur régime actuel?... Ce n'est pas possible.

— Puisque je vous parle à titre privé, laissez-moi vous dire que, dans l'épreuve effroyable qui est infligée à la France, les problèmes tchèque et yougo-slave me semblent secondaires.

Sazonow secoue la tête d'un air agacé :

— Non. Il faudra démembrer l'Autriche-Hongrie.

Je reprends alors mes premiers arguments et je les développe. J'expose que la défection de l'Autriche-

Hongrie entraînerait, au point de vue stratégique et moral, des conséquences considérables ; que la Russie serait la première à en profiter ; que notre intérêt manifeste, notre devoir évident est de concentrer sur l'Allemagne toute notre puissance d'offensive et de destruction ; que, par suite, si le cabinet de Vienne nous offrait des conditions raisonnables de paix, nous commettrions une faute grave de les repousser *a priori*. Nous pourrions d'ailleurs exiger qu'une large autonomie fût accordée aux Tchèques et aux Croates : ce serait déjà une fort belle victoire pour le slavisme...

Sazonow semble touché par mon insistance :

— En effet, dit-il, cela demande réflexion.

Aussitôt rentré à l'ambassade, je rends compte à Delcassé de cette conversation, en lui rappelant les indiscutables avantages que représente, pour la France, le maintien d'un grand système politique dans la région danubienne.

***

Mardi, 5 janvier 1915.

Le spectacle de la rue est toujours instructif. Je remarque souvent comme le *moujik* qui passe a l'air vague, distrait, absent.

Voici, par exemple, une observation que l'on peut s'offrir à chaque instant et qui, parfois même, s'impose à vous sans qu'on la recherche.

Deux traîneaux viennent en sens inverse ; ils sont encore à vingt mètres l'un de l'autre et juste en face l'un de l'autre. Comme d'habitude, les cochers laissent nonchalamment flotter leurs guides sur la croupe de leurs chevaux. Et leur regard aussi flotte, inattentif, autour d'eux. Cependant, les attelages ne sont plus qu'à dix mètres de distance. Les *izvochtchiks* commencent seulement à s'apercevoir qu'ils vont se rencontrer s'ils ne modifient pas leur

direction. Alors, avec une indécise lenteur, ils rassemblent leurs guides. Mais la vision de l'obstacle qui est tout proche reste confuse encore dans leurs yeux. Quand les chevaux en sont presque à se toucher du naseau, une secousse de la bride les jette brusquement vers la droite,... à moins que les deux traîneaux ne soient déjà renversés dans la neige.

Plusieurs fois, je me suis amusé à calculer le temps qui s'écoule entre le moment où il est visible que les deux traîneaux s'avancent l'un contre l'autre et le moment où les *izvochtchiks* font le geste nécessaire pour éviter l'accrochage. A ma montre j'ai compté de quatre à huit secondes. Des cochers de Paris ou de Londres prendraient leur décision au premier coup d'œil et la réaliseraient en moins d'une seconde.

Faut-il déduire de là que le *moujik* a la conception lente et l'intelligence obtuse? — Non, certes. Mais son esprit erre toujours à l'aventure et ne se fixe jamais. Dans son cerveau, les impressions et les idées se succèdent éparses, discontinues, sans attache avec la réalité. Son état le plus habituel oscille entre le rêve et la dispersion mentale.

***

Mercredi, 6 janvier 1915.

Les Russes viennent d'infliger une défaite aux Turcs, près de Sarykamich, sur la route de Kars à Erzeroum.

Ce succès est d'autant plus méritoire que l'offensive de nos alliés est engagée dans une région montagneuse aussi haute que les Alpes, coupée de précipices et dont les cols dépassent souvent 2 500 mètres d'altitude ; le froid y est terrible actuellement et les bourrasques de neige continuelles. Aucune route, d'ailleurs, et tout le pays dévasté. L'armée du Caucase accomplit là, chaque jour, d'extraordinaires prouesses.

*
* *

Jeudi, 7 janvier 1915.

Depuis neuf jours, une lutte opiniâtre se poursuit sur la rive gauche de la Vistule, dans le secteur compris entre la Bzoura et la Rawka. Le 2 janvier, les Allemands ont réussi à enlever l'importante position de Borjymow : leur front d'attaque n'est donc plus qu'à 60 kilomètres de Varsovie.

Cette situation est appréciée avec une extrême sévérité à Moscou, si j'en crois les impressions que m'apporte un journaliste anglais qui dînait hier encore au Slaviansky Bazar : — « Dans tous les salons et les cercles moscovites, me dit-il, on se montre fort irrité de la tournure que prennent les événements militaires. On ne s'explique pas cet arrêt de toutes les offensives et ces retraites continuelles qui semblent ne devoir jamais finir... Pourtant, ce n'est pas le grand-duc Nicolas que l'on incrimine ; c'est l'empereur et plus encore l'impératrice. On fait courir sur Alexandra-Féodorowna les histoires les plus absurdes ; on accuse Raspoutine d'être vendu à l'Allemagne et l'on n'appelle plus la tsarine autrement que la *Niemka*, l'Allemande... »

Voilà plusieurs fois déjà que j'entends reprocher à l'impératrice d'avoir gardé sur le trône des sympathies, des préférences, un fond de tendresse pour l'Allemagne. La malheureuse femme ne mérite en aucune manière cette inculpation, qu'elle connaît et qui la désole.

Alexandra-Féodorowna n'est Allemande, ni d'esprit, ni de cœur et ne l'a jamais été. Certes, elle l'est de naissance, au moins du côté paternel, puisqu'elle eut pour père Louis IV, grand-duc de Hesse et du Rhin ; mais elle est Anglaise par sa mère, la princesse Alice, fille de la reine Victoria. En 1878, à l'âge de six ans, elle perdit

sa mère et, dès lors, elle vécut habituellement à la cour d'Angleterre. Son éducation, son instruction, sa formation intellectuelle et morale furent ainsi tout anglaises. Aujourd'hui encore, elle est Anglaise par son extérieur, par son maintien, par un certain accent de raideur et de puritanisme, par l'austérité intransigeante et militante de sa conscience, enfin par beaucoup de ses habitudes intimes. A cela se borne, d'ailleurs, tout ce qui subsiste de ses origines occidentales.

Le fond de sa nature est devenu entièrement russe. D'abord et malgré la légende que je vois se former autour d'elle, je ne doute pas de son patriotisme. Elle aime la Russie d'un fervent amour. Et comment ne serait-elle pas attachée à cette patrie adoptive, qui résume et personnifie pour elle tous ses intérêts de femme, d'épouse, de souveraine, de mère? Quand elle monta sur le trône en 1894, on savait déjà qu'elle n'aimait pas l'Allemagne et spécialement la Prusse. Dans le cours de ces dernières années, elle a pris en personnelle aversion l'empereur Guillaume, et c'est sur lui qu'elle fait peser toute la responsabilité de la guerre, de « cette abominable guerre qui fait saigner chaque jour le cœur du Christ. » Lorsqu'elle a appris l'incendie de Louvain, elle s'est écriée : — « Je rougis d'avoir été Allemande ! »

Mais sa naturalisation morale est beaucoup plus profonde encore. Par un phénomène étrange de contagion mentale, elle s'est assimilé peu à peu les éléments les plus anciens, les plus spécifiques de l'âme russe, tous ces éléments obscurs, émotifs et nuageux, qui ont pour expression suprême la religiosité mystique.

J'ai déjà noté les dispositions morbides qu'Alexandra-Féodorowna tient de son hérédité maternelle et qui se traduisent en exaltation charitable chez sa sœur Élisabeth, en goûts bizarres chez son frère le grand-duc de Hesse. Or, ces tendances héréditaires, qui auraient été plus ou moins enrayées si elle avait con-

tinué à vivre dans les milieux positifs et pondérés d'Occident, ont trouvé en Russie les conditions les plus favorables à leur complet développement. Inquiétude morale, tristesse chronique, angoisses diffuses, alternatives d'excitation et d'accablement, pensée obsédante de l'invisible et de l'au-delà, crédulité superstitieuse, tous ces symptômes qui marquent d'une empreinte si frappante la personnalité de l'impératrice ne sont-ils pas invétérés et endémiques dans le peuple russe? La docilité avec laquelle Alexandra-Féodorowna se soumet à l'ascendant de Raspoutine n'est pas moins significative. Quand elle voit en lui un *Bojy tchelloviek*, « un homme de Dieu »... « un saint persécuté comme le Christ par les Pharisiens ; » quand elle lui reconnaît le don de la prescience, du miracle et de l'exorcisme ; quand elle fait dépendre de ses bénédictions le succès d'un acte politique ou d'une opération militaire, elle se comporte comme eût fait jadis une tsarine de Moscou ; elle nous ramène à l'époque d'Ivan le Terrible ou de Michel-Féodorowitch ; elle s'encadre, pour ainsi dire, dans le décor byzantin de la Russie archaïque.

*
* *

Vendredi, 8 janvier 1915.

Vers trois heures de l'après-midi, comme les dernières lueurs du jour s'éteignent déjà dans une ombre blafarde, je longe le Kronversky Prospect pour me rendre à l'hôpital français, qui est situé au fond de l'Ile Wassily.

A ma gauche, la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul dessine sous un linceul de neige ses bastions anguleux, d'où émergent à peine les toitures plates de la prison d'État. Une lourde brume de plomb écrase la coupole de la cathédrale qui abrite les sépulcres des Romanow, et la flèche d'or, qui la domine, se perd dans le ciel opaque. Plus loin devant moi, les ramures squelettiques d'un parc

désert et dénudé laissent entrevoir la nappe immobile de la Néwa, bosselée de glaçons.

Pour accentuer l'impression sinistre qui se dégage de l'heure et du lieu, le coin d'une avenue solitaire, que je dépasse à ma droite, est marqué par une maison basse, aux murs jaunâtres, aux fenêtres grillées, d'apparence honteuse et clandestine. Deux officiers de gendarmerie en sortent au même instant. C'est l'*Okhrana*.

La redoutable officine date de Pierre le Grand, qui la créa en 1697, sous le nom de *Préobrajensky Prikaz*. Ses origines historiques doivent pourtant être cherchées beaucoup plus haut ; on les trouve dans les traditions byzantines et dans les procédés de la domination tartare. Elle eut pour premier directeur le prince Romodanowsky et elle acquit tout de suite un prestige effrayant. De ce jour, l'espionnage, la délation, les tortures, les exécutions secrètes furent les instruments normaux et régulateurs de la politique russe. Dès le début, le *Préobrajensky Prikaz* conçut les vrais principes d'une inquisition d'État, c'est-à-dire le mystère, l'arbitraire et la cruauté. Sous les règnes de Pierre II, d'Anna-Ivanowna et d'Élisabeth-Pétrowna, l'institution perdit un peu de sa vigueur native ; mais l'impératrice Catherine II, « l'amie des philosophes, » eut vite fait de lui rendre sa prépotence occulte et son caractère implacable. Alexandre II l'entretint dans cet esprit excellent.

Il fallut le génie despotique de Nicolas Ier pour juger insuffisante et défectueuse une administration qui s'était illustrée déjà par tant d'exploits. Au lendemain de la conspiration décembriste, il réorganisa entièrement l'*Okhrana*, qui s'appela désormais la *Troisième section de la chancellerie privée de Sa Majesté impériale*. Dans toute la réforme, on aperçoit l'influence des méthodes prussiennes, l'imitation de la bureaucratie prussienne et du militarisme prussien. La direction du service fut confiée à un général, d'origine allemande, le comte

Alexandre Benckendorff (1). Jamais autocrate n'eut en main un si puissant organisme d'enquête et de coercition. Après quelques années de ce régime, la Russie fut essentiellement un « État policier. »

Dans le désarroi qui suivit la guerre de Crimée. Alexandre II sentit la nécessité de moderniser un peu la législation administrative de l'empire. C'est ainsi que le système judiciaire, qui n'offrait aucune garantie de justice, subit une refonte complète dans le sens des idées occidentales. La *Troisième section* conserva néanmoins ses privilèges exorbitants. Pour apprécier le rôle qu'elle tenait dans l'État et le crédit dont elle jouissait dans la société, il suffit de rappeler qu'elle eut successivement pour chefs le comte Orlow, le prince Dolgorouky, le comte Schouvalow.

L'assassinat d'Alexandre II en 1881 et l'expansion du mouvement nihiliste donnèrent beau jeu aux adversaires des réformes libérales. Durant tout son règne, le « très pieux » Alexandre III s'évertua consciencieusement à étouffer les germes funestes du « modernisme » et à ramener la Russie vers l'idéal théocratique des tsars moscovites. La police exerça naturellement une fonction prééminente dans cette œuvre de réaction. Mais, depuis le mois d'août 1880, elle n'était plus rattachée à la *chancellerie privée de Sa Majesté impériale :* elle ressortissait au ministère de l'Intérieur, où elle formait un département spécial, avec le corps des gendarmes.

Sous la direction du général Tchérévine, ami personnel d'Alexandre III, elle fut aussi puissante qu'au temps de Nicolas Ier. Enveloppée de son mystère, étendant ses ramifications dans tout l'empire et à l'étranger, indépendante des tribunaux, disposant de ressources énormes, échappant à tout contrôle, elle imposa maintes fois ses actes aux ministres et à l'empereur même.

(1) Frère de la fameuse princesse de Liéven, qui fut l'amie de Guizot.

Le culte que Nicolas II professe pour la mémoire et les opinions de son père, le détourna de rien changer à une institution animée d'un si pur loyalisme et qui veille si jalousement à la protection de la dynastie. Ses ukazes du 23 mai 1896 et du 13 décembre 1897 ont encore accru et fortifié les pouvoirs de la police.

On le vit bien pendant les troubles révolutionnaires de 1905, quand l'*Okhrana* suscitait partout des grèves, des attentats, des *pogroms;* quand elle mobilisait les Bandes noires du général Bogdanowitch ; quand elle essayait de soulever le fanatisme des masses rurales en faveur du tsarisme orthodoxe. Le débat qui s'ouvrit en juin 1906 devant la Douma, les divulgations du prince Ouroussow, le procès qui fut intenté ensuite à l'ancien directeur de la Police Lopoukhine, les aveux ou les réticences des policiers Guérassimow et Ratchkowsky, ont révélé le rôle monstrueux que les agents provocateurs, les Azew, les Gapone, les Harting, les Tchiguelsky, les Mikhaïlow, ont joué dans les complots anarchistes de ces dernières années. On croit même retrouver leur main dans l'assassinat du ministre de l'Intérieur Plehve et dans celui du grand-duc Serge.

Que médite aujourd'hui l'*Okhrana?* Que trame-t-elle? On m'affirme que son directeur actuel, le général Globatchew, n'est pas trop déraisonnable. Mais, aux heures critiques, l'esprit de l'institution l'emportera toujours sur la personnalité du chef.

Et puis je ne saurais oublier que le département de la Police au ministère de l'Intérieur est géré par Biéletzky, homme sans scrupule, aussi entreprenant qu'insidieux, serviteur de Raspoutine et de toute la bande (1).

(1) L'*Okhrana* est très richement dotée en fonds secrets. Son allocation annuelle et normale est de 3 500 000 roubles. Elle dispose, en outre, de 400 000 roubles pour diriger la presse. Enfin, ses dépenses exceptionnelles lui sont remboursées par un prélèvement sur le compte spécial de 10 millions de roubles, qui est ouvert au ministère des Finances pour

Le département de la Police au ministère de l'Intérieur et son annexe, l'*Okhrana*, ont pour attribution la police générale de l'empire, police administrative, judiciaire et politique. Mais, en plus de ces deux grands offices publics, il existe un mécanisme complexe, ressortissant au ministère de la Cour et spécialement préposé à la sauvegarde personnelle des Majestés! Je ne vois, dans l'histoire moderne, aucun autre État monarchique, où la sûreté des souverains ait paru exiger une vigilance aussi active et minutieuse, un tel rempart de précautions ostensibles ou secrètes. Voici comment le service est assuré :

Tous les organes militaires et administratifs, qui concourent à la protection des Majestés, relèvent du commandant des Palais impériaux. Cette fonction est une des plus enviées, parce qu'elle confère à celui qui la détient des moyens d'action puissants et qu'elle lui permet d'approcher le tsar à tout moment. Le titulaire actuel est le général Wladimir-Nicolaïéwitch Woyéïkow, ancien commandant du régiment des hussards de la garde, gendre du ministre de la Cour le comte Fréedéricksz. Son prédécesseur était le général Diédouline, qui avait succédé lui-même au fameux général Trépow.

Le général Woyéïkow a d'abord sous ses ordres le *Régiment des Cosaques de l'Escorte*, comptant quatre escadrons, à l'effectif total de 650 hommes ; le commandant du régiment est le général comte Alexandre Grabbé. Ces cosaques, choisis parmi les plus énergiques et les plus robustes, sont affectés aux services de surveillance, de patrouille et d'escorte en dehors du palais. Ce sont eux que l'on voit jour et nuit galoper, à 50 mètres l'un de l'autre, dans l'allée forestière qui entoure le parc de Tsarskoïé-Sélo.

Vient ensuite le *Régiment de Sa Majesté*, comptant

subvenir aux nécessités imprévues de l'administration impériale et dont il n'est fait usage que sur un ordre direct de l'empereur.

4 bataillons, à l'effectif total de 5 000 hommes ; le commandant du régiment est le général Ressine. Recrutés avec un soin sévère dans tous les corps de la garde, remarquablement tenus en leur uniforme simple, ces fantassins d'élite fournissent les postes aux grilles du palais et les sentinelles disséminées dans le parc ; ils fournissent également une trentaine de factionnaires dispersés dans les vestibules, dans les couloirs, dans les escaliers, dans les cuisines, dans les offices, dans les caves de la demeure impériale.

Outre ces contingents de cavalerie et d'infanterie, le général Woyéïkow dispose encore d'une troupe spéciale, le *Régiment des chemins de fer de Sa Majesté*, comptant 2 bataillons, à l'effectif total de 1 000 hommes. Ce régiment, commandé par le général Zabel, assure, pendant les voyages des souverains, la conduite des trains impériaux et la surveillance des voies ferrées. Son rôle est alors très important ; car « faire sauter le train du tsar » est une des idées qui hantent le plus obstinément le cerveau des anarchistes russes. L'un d'eux avait même réussi naguère à se blottir et s'accrocher sous une des voitures avec sa bombe dans la poche.

L'action protectrice de ces forces militaires est complétée par celle de deux organismes administratifs, puissamment outillés, la *Police de la cour impériale* et la *Sûreté de Sa Majesté l'empereur*.

La *Police de la cour impériale*, dirigée par le général de gendarmerie Ghérardi et dont l'effectif est de 250 agents, double en quelque sorte les factionnaires apostés aux grilles et dans les bâtiments du palais ; elle contrôle les entrées et les sorties ; elle inspecte les domestiques, les fournisseurs, les ouvriers, les jardiniers, les visiteurs, etc. ; elle observe et enregistre tout ce qui se passe dans l'entourage des souverains ; elle épie, elle écoute, elle scrute, elle s'infiltre partout. Dans l'exécution de ses consignes, elle déploie un rigorisme inflexible. J'en peux témoigner

personnellement. Toutes les fois que j'ai été reçu par l'empereur à Tsarskoïé-Sélo ou à Péterhof (et, chaque fois, j'étais en grande tenue, dans une voiture de la cour, avec un maître des cérémonies à côté de moi), j'ai subi la règle commune : l'officier de police en faction à la grille d'honneur est venu jeter un coup d'œil dans le carrosse et s'est fait remettre par le valet de pied le laissez-passer réglementaire. Comme je marquais un jour au directeur des cérémonies, Evréïnow, quelque surprise d'un formalisme aussi strict, il me répondit : — « Oh ! monsieur l'ambassadeur, on ne prendra jamais trop de précautions... N'oubliez pas que, dans les derniers temps de l'empereur Alexandre II, les nihilistes ont fait sauter la salle à manger du Palais d'hiver à quelques pas de la chambre où agonisait la pauvre impératrice Marie !... Nos révolutionnaires d'aujourd'hui ne sont ni moins inventifs, ni moins audacieux... Ils ont tenté, sept ou huit fois déjà, de tuer Nicolas II... »

La *Sûreté de Sa Majesté l'empereur* a des attributions plus vastes ; c'est comme une succursale de la grande *Okhrana*, mais sous la dépendance exclusive et directe du commandant des Palais impériaux. Elle est dirigée par le général de gendarmerie Spiridowitch, qui dispose de 300 agents, ayant tous fait leurs preuves dans les cadres officiels de la police judiciaire ou politique ; il soudoie, en plus, de nombreux agents secrets. La principale fonction du général Spiridowitch est de pourvoir à la sûreté des souverains en dehors de leur palais ; aussitôt que le tsar ou la tsarine ont franchi l'enceinte du *Dvoretz*, il est responsable de leur vie. C'est une responsabilité d'autant plus lourde que Nicolas II, très fataliste, pieusement assuré « qu'il ne mourra pas avant l'heure fixée par Dieu, » n'admet pour sa protection personnelle que des mesures très discrètes, aucun déploiement visible de forces policières. Afin de jouer efficacement son rôle, la sûreté impériale a besoin de connaître à fond l'orga-

nisation, les desseins, les entreprises, les complots, toute la vie audacieuse, remuante et clandestine des partis subversifs. A cet effet, le général Spiridowitch reçoit communication de tous les renseignements recueillis par le département de la Police et par l'*Okhrana*. La mission de haute importance dont il est investi lui attribue, en outre, le droit de pénétrer dans toutes les administrations, de réclamer toutes les enquêtes. Le chef de la Sûreté impériale met ainsi à la disposition de son supérieur direct, le commandant des Palais impériaux, un instrument redoutable d'espionnage politique et social.

***

Samedi, 9 janvier 1915.

Delcassé vient de répondre au télégramme, en date du 1er janvier, par lequel je lui rendais compte de ma conversation avec Sazonow sur la possibilité d'amener le cabinet de Vienne à conclure une paix séparée : il me recommande instamment de ne jamais prononcer un mot qui puisse faire croire au gouvernement russe que nous ne lui abandonnons pas entièrement l'Autriche-Hongrie.

Lorsque mon conseiller, Doulcet, a fini de me lire ce télégramme, je lui dis :

— Vous viendriez de m'apprendre une défaite militaire : je n'en serais pas plus consterné !...

***

Dimanche, 10 janvier 1915.

Le peuple russe est-il aussi religieux qu'on l'affirme communément? C'est une question que je me suis posée souvent. Et mes réponses étaient assez vagues. Ayant lu hier soir quelques pages suggestives de Mérejkowsky sur

la Religion et la Révolution, la question se formule à nouveau devant moi.

Mérejkowsky raconte que, vers 1902, quelques Russes, d'âme très croyante et inquiète, organisèrent à Saint-Pétersbourg des conférences où des prêtres siégeaient avec des laïques, sous la présidence d'un évêque, Mgr Serge, recteur de l'académie de théologie : « Pour la première fois, écrit-il, l'Église russe se trouvait face à face avec la société séculière, la culture et le monde, non pas pour les forcer à une fusion apparente, mais pour tenter un rapprochement intime et libre. Pour la première fois, furent posées des questions qui n'avaient jamais été soulevées avec autant de conscience aiguë et de souffrance vraie, depuis l'époque de la séparation ascétique du christianisme et du monde... Les murs de la salle semblaient s'écarter et découvrir des horizons infinis. Cette minuscule assemblée était comme le seuil d'un concile œcuménique. Des discours y furent prononcés qui ressemblaient à des prières et à des prophéties. Il s'y créa une atmosphère de feu, où tout paraissait possible, même un prodige... Il faut rendre justice aux chefs du clergé russe : ils allèrent au-devant de nous, le cœur ouvert, avec une sainte humilité, avec le désir de comprendre, d'aider, de sauver l'égaré... Mais la ligne de démarcation des deux camps était plus profonde qu'il n'avait semblé d'abord. Entre eux et nous, se révéla un abîme sur lequel il était impossible de jeter un pont... Nous creusâmes, les uns vers les autres, des tunnels qui pouvaient nous rapprocher, mais non pas nous faire rencontrer, car nous creusions dans deux plans différents. Pour que l'Église répondît, il aurait fallu plus qu'une réforme : une révolution ; plus qu'une nouvelle interprétation : une nouvelle révélation ; non pas la suite du Second Testament, mais le commencement du Troisième ; non pas le retour au Christ du premier avènement, mais l'élan vers le Christ du second. Il s'ensuivit un malentendu sans issue.

Pour nous, la foi était de l'admiration ; pour ces prêtres, c'était de l'ennui. Les paroles saintes de l'Écriture, où nous entendions les voix des sept tonnerres, sonnaient chez eux comme des textes de catéchisme appris par cœur. Nous voulions que la face du Christ fût comme le soleil resplendissant dans sa force : eux, se contentaient d'une tache noire sur le nimbe d'une vieille icone. »

C'est là le grand drame religieux de la conscience russe. Le peuple est plus croyant ou, du moins, plus chrétien que son Église. Il y a, dans la piété des masses, plus de spiritualisme, plus de mysticisme, plus d'évangélisme que dans la théologie et les prescriptions orthodoxes. En se laissant asservir à l'autocratie, en devenant une institution administrative et policière, l'Église officielle perd, de jour en jour, son empire sur les âmes.

La rupture éclatante de Tolstoï avec l'orthodoxie canonique a révélé, il y a une quinzaine d'années, toute la gravité de la crise morale dont souffre la Russie. Quand le Saint-Synode fulmina son excommunication, les témoignages d'assentiment et d'admiration affluèrent à Yasnaïa-Poliana. Des prêtres mêmes protestèrent contre la terrible sentence ; des séminaristes se mirent en grève et l'indignation fut si générale que le métropolite de Saint-Pétersbourg crut devoir adresser une lettre publique à la comtesse Tolstoï pour lui représenter le verdict du Saint-Synode comme un « acte d'amour et de charité » envers son mari apostat.

Le peuple russe est profondément évangélique. Le *Sermon sur la montagne* résume presque toute sa religion. De la révélation chrétienne, ce qu'il retient surtout, c'est le mystère de charité qui, émanant de Dieu, a racheté le monde. Les articles essentiels de son *Credo* sont les paroles de la prédication galiléenne : *Aimez-vous les uns les autres... Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent... Ne résistez pas au mal qu'on veut vous faire... Je ne demande pas le sacrifice, mais l'amour...* De

là, l'infinie compassion du *moujik* pour les pauvres, les malheureux, les humiliés, les offensés, tous les disgraciés du sort. C'est ce qui imprime à l'œuvre de Dostoïewsky un si vif accent de vérité nationale : elle semble inspirée tout entière par l'appel du Christ : *Venez à moi, vous qui êtes accablés!* L'aumône, la bienfaisance, l'hospitalité tiennent une place énorme dans la vie des humbles. J'ai voyagé à travers tout le monde : aucune race n'est aussi charitable.

Le *moujik* est d'ailleurs assoiffé pour lui-même de la miséricorde qu'il prodigue aux autres. Son visage est émouvant de ferveur et de supplication, quand, avec de longs signes de croix, il murmure le refrain perpétuel de la liturgie orthodoxe : *Gospodi, pomilouï!...* « Seigneur, ayez pitié de moi ! »

Après la commisération pour les affligés, le sentiment religieux qui me paraît le plus actif dans la conscience populaire est le sentiment du péché. Là encore, on retrouve l'influence de la prédication galiléenne. Le Russe est comme hanté par l'idée de la faute et de la pénitence. Avec le publicain de la parabole sainte, il répète sans cesse : *O Dieu, soyez indulgent pour moi, pauvre pécheur!* Dans le Christ, il voit principalement Celui qui a dit : *Le Fils de l'Homme est venu sauver les âmes en péril*, et qui a dit aussi : *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs*. Le *moujik* ne se lasse jamais d'écouter l'évangile de saint Luc, qui est par excellence l'évangile du pardon. Ce qui le touche au plus profond de son cœur, c'est le privilège d'indulgence et de prédilection que le divin Maître accorde à ceux qui détestent leur faute : *Il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.* Il se fait raconter indéfiniment la parabole de l'enfant prodigue et de la brebis égarée, la guérison du lépreux samaritain, la promesse du royaume de Dieu au bon larron crucifié.

Ainsi, contrairement à l'opinion commune, le Russe est très loin d'attacher aux rites extérieurs une importance exclusive. Certes, les pratiques du culte, les offices, les sacrements, les bénédictions, les icones, les reliques, les scapulaires, les cierges, les chants, les signes de croix, les génuflexions, jouent un grand rôle dans sa piété ; car son imagination vive le rend très sensible aux spectacles. Mais, ce qui domine et de beaucoup chez lui, c'est la foi implicite ; c'est le christianisme pur, dépouillé de toute métaphysique ; c'est la confiance dans la justice de Dieu et la terreur de sa sévérité ; c'est la pensée constante du Sauveur ; c'est encore une lente rêverie sur la souffrance et la mort, une vague méditation sur le monde surnaturel qui nous dépasse et sur le mystère qui nous enveloppe.

A beaucoup d'égards, on peut expliquer par l'idéalisme évangélique la multiplicité des sectes qui existent en Russie. Assurément, le discrédit où l'Église officielle est tombée depuis qu'elle s'est laissé asservir par l'autocratie, a contribué au progrès de l'esprit sectaire. Mais la prolifération des schismes est due à des exigences plus intimes de l'âme russe.

Innombrables en effet sont les communautés religieuses qui se sont détachées de l'Église orthodoxe ou qui ont pris naissance hors d'elle. Il y a d'abord la plus ancienne, comme aussi la plus considérable et la plus austère, le *Raskol*, qui n'est pas sans quelque ressemblance avec notre jansénisme. Il y a ensuite les *Doukhobors*, qui n'admettent qu'une source de foi, l'intuition intérieure, et qui se refusent au service militaire pour n'avoir pas à verser le sang ; — les *Beglopopovtsy*, les prêtres abjurateurs, qui fuient la servitude démoniaque de l'Église officielle ; — les *Molokanes*, « buveurs de lait », qui s'appliquent à réaliser la vie galiléenne dans sa pureté intégrale ; — les *Stranniki*, les « errants », qui, pour échapper au royaume de l'Antéchrist, voyagent indéfiniment à travers les steppes et les forêts glacées de la Sibérie ; —

les *Chtoundistes*, qui prêchent le communisme agraire « pour mettre fin au règne des Pharaons » ; — les *Khlysty*, qui, dans leurs extases érotiques, sentent le Christ s'incarner en eux et dont Raspoutine est aujourd'hui le plus brillant adepte ; — les *Skoptzy*, qui s'émasculent pour s'affranchir des turpitudes charnelles ; — les *Bialoritzy*, qui s'habillent en blanc, « comme les anges célestes » et qui vont, de village en village, professant l'innocence ; — les *Pomortsy*, qui renient le baptême qu'ils ont reçu dans leur enfance, parce que « l'Antéchrist règne sur l'Église », et qui renouvellent de leurs propres mains le sacrement baptismal ; — les *Nikoudichniky*, négateurs outranciers de la règle sociale, qui cherchent sur terre, « là-bas, toujours plus loin », le vrai royaume de Jésus, où le péché est impossible ; — les *Douchitély*, les « étrangleurs », qui, par pitié humaine, par commisération retrospective pour le patient du Calvaire, abrègent les agonies douloureuses en serrant la gorge des moribonds ; — que d'autres encore !...

Toutes ces sectes dérivent des mêmes principes. On y retrouve l'idée d'un culte uniquement fondé sur la pureté du cœur et sur la fraternité des hommes · le besoin d'établir un rapport direct entre l'âme et Dieu ; l'impossibilité de croire que le clergé soit un médiateur indispensable entre le Père céleste et le troupeau ; l'inspiration individuelle qui refuse de se soumettre aux chaînes de l'Église ; enfin et surtout l'anarchisme propre au caractère russe. L'activité intérieure des communautés offre en spectacle toutes les formes, tous les excès, toutes les déviations du sentiment religieux : la plus haute spiritualité et le matérialisme le plus bas, l'exaltation de l'âme et la mutilation de la chair, le fanatisme et la thaumaturgie, l'illuminisme et la divination, l'extase et l'hystérie, l'ascétisme et la lubricité.

Les croyances du peuple russe étant approximativement ce que je viens de dire, on ne peut se soustraire à

une énigme assez troublante. Comment le *moujik*, doué d'une âme aussi évangélique, se laisse-t-il entraîner, dans ses jours de colère, à des violences aussi atroces? Car les assassinats, les supplices, les incendies, les pillages, qui marquèrent les troubles de 1905, nous démontrent qu'il est capable aujourd'hui des mêmes horreurs qu'au temps de Pougatchew, au temps d'Ivan le Terrible et à tous les âges de son histoire.

J'y vois deux raisons. La première est que les Russes, dans l'immense majorité, sont restés primitifs, donc tout près de l'instinct et encore esclaves de leurs impulsions. Le christianisme n'a imprégné que certaines parties de leur nature : il ne touche aucunement leur raison et il s'adresse moins à leur conscience qu'à leur imagination et à leur sensibilité. D'ailleurs, il importe de remarquer que le *moujik*, aussitôt sa fureur tombée, revient à la douceur et à l'humilité chrétiennes : il pleure alors sur ses victimes et fait dire des messes pour le repos de leurs âmes ; il se confesse publiquement de ses crimes ; il se frappe la poitrine et se couvre de cendres ; il excelle et se complaît dans la mise en scène du repentir.

La seconde raison est que l'Évangile contient de nombreux préceptes d'où l'on peut tirer des conséquences subversives selon notre conception de l'État moderne. La parabole du riche, qui brûle dans l'enfer par cela seul qu'il fut riche, tandis que Lazare se repose dans le sein d'Abraham par cela seul qu'il fut pauvre, est dangereuse à méditer pour l'esprit simple des prolétaires et des paysans russes. De même, quand la vie leur est trop dure, quand ils éprouvent trop cruellement la misère de leur condition sociale, ils aiment à se rappeler que le Christ a dit : *Les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers;* ils connaissent aussi la phrase terrible : *Je suis venu apporter le feu sur la terre. Tant mieux si elle brûle!* Enfin, la tendance au communisme, qui est au fond de chaque *moujik*, trouve plus d'un argument dans

le programme de Galilée. Tolstoï, qui a si éloquemment interprété l'Évangile « au sens russe », n'hésite pas à déclarer que la propriété individuelle est incompatible avec la doctrine chrétienne, que tout homme a droit aux fruits de la glèbe, comme il a droit aux rayons du soleil, et que la terre doit appartenir exclusivement à ceux qui la cultivent.

*
* *

Mardi, 12 janvier 1915.

Dans l'interminable suite de jours brumeux et glacés qu'est l'hiver de Pétrograd, c'est une impression sinistre de visiter le musée de l'Ermitage.

Avant même d'avoir gravi les dernières marches du majestueux escalier qui s'élève du vestibule, on découvre les galeries de la peinture italienne. Successivement, comme un paysage qui se déroule, on aperçoit des Titien, des Véronèse, des Tiepolo, des Tintoret, des Canaletto, des Guardi, des Schiavone, toute l'école de Venise, puis çà et là, se détachant à peine dans l'ombre, quelques toiles du Guercino, de Caravaggio, de Salvator Rosa. Les vitrages laissent tomber du plafond une clarté jaunâtre et sale, qu'on dirait tamisée par un crêpe. Une buée de tristesse épaissit l'air. — A travers ce voile blafard, toutes les œuvres des maîtres vénitiens, toutes ces images d'une vie épicurienne, d'une fête somptueuse et délicate semblent souffrir d'une intolérable nostalgie : elles implorent la lumière. La *Cléopâtre* de Tiepolo, l'*Andromède* et la *Danaé* de Titien font pitié. Je pense aux vers de Dante : *O settentrional vedovo sito*... « O contrée du Nord, pauvre veuve, qui ne connais pas les splendeurs du Midi !... »

Même désolation dans les salles de la peinture française, où l'art des dix-septième et dix-huitième siècles est

magnifiquement représenté par Poussin, Claude Lorrain, Mignard, Lenain, Largillière, Van Loo, Lemoyne, de Troy, Watteau, Chardin, Pater, Greuze, Boucher, Lancret, Fragonard, Hubert Robert, etc... C'est une collection unique, dont quelques pièces peuvent compter parmi les plus exquises et les plus radieuses créations du génie français. Mais, dans l'atmosphère livide qui les enveloppe aujourd'hui, tous ces tableaux perdent leur éclat, leur fraîcheur, leur rayonnement, leur esprit, leur âme. Les teintes se fanent, les harmonies se rompent, les vibrations s'arrêtent, les reflets se ternissent, les ciels s'éteignent, les modelés s'effacent, les visages s'évanouissent : la longue galerie silencieuse a l'aspect d'une nécropole.

Il est pourtant une région de l'Ermitage où, même par les jours sombres, on se plaît à s'attarder : ce sont les quatre salles consacrées à Rembrandt.

La pénombre fauve, que déversent les fenêtres, semble continuer la vapeur d'ambre où s'immergent les tableaux. Dans le fluide obscur et doré qui baigne la galerie, l'art du grand visionnaire atteint à une prodigieuse puissance d'évocation. Chaque figure s'anime d'une vie étrange, profonde, lointaine, illimitée. Le monde extérieur s'abolit ; on pénètre au plus intime de la vie morale ; on touche à l'insondable mystère de l'âme et de la destinée humaines. Et lorsqu'on a longuement médité devant ces chefs-d'œuvre qui s'appellent : *la Pallas, la Danaé, Abraham et les anges, le Sacrifice d'Isaac, la Réconciliation de David et d'Absalon, la Disgrâce d'Aman, la Parabole du maître de la vigne, l'Enfant prodigue, le Reniement de saint Pierre, la Descente de croix, l'Incrédulité de saint Thomas, la Fiancée juive, le Vieillard du Ghetto*, etc..., on comprend mieux cette forte pensée de Carlyle : « L'histoire est un drame grandiose, joué sur le théâtre de l'infini, avec les astres pour lampes et l'éternité pour fond. »

* * *

Jeudi, 14 janvier 1915.

C'est aujourd'hui que s'ouvre l'année 1915, selon le calendrier grégorien. A deux heures, sous un soleil pâle et un ciel gris-perle qui projettent çà et là sur la neige des reflets de vif-argent, le corps diplomatique se rend à Tsarskoïé-Sélo pour offrir ses vœux à l'empereur.

On a déployé, comme d'habitude, la pompe des grandes cérémonies, une richesse de décor, un appareil de puissance et de faste où la cour de Russie n'a pas d'égale.

Les voitures s'arrêtent au perron de l'immense palais que fit construire l'impératrice Élisabeth, jalouse d'éclipser la cour de Louis XV. Nous sommes introduits dans la galerie des glaces, étincelante de dorures, de cristaux, de luminaire. Les missions se rangent par ordre d'ancienneté, chaque ambassadeur ou ministre ayant son personnel derrière soi.

Presque aussitôt, l'empereur entre, suivi de son brillant cortège. Il a bonne mine, le regard ouvert et calme.

Devant chaque mission, il s'arrête quelques minutes.

Lorsqu'il arrive à moi, je lui présente mes souhaits, en les commentant par les assurances réconfortantes que le général Joffre m'a prié de transmettre au grand-duc Nicolas. J'ajoute que, dans sa récente déclaration aux chambres, le gouvernement de la République a solennellement proclamé sa résolution de poursuivre la guerre à outrance et que cette résolution nous garantit la victoire finale. L'empereur me répond :

— J'ai lu cette déclaration de votre gouvernement et j'y ai applaudi de tout mon cœur. Ma résolution à moi

n'est pas moins ferme. Je poursuivrai la guerre aussi longtemps qu'il faudra pour nous assurer une pleine victoire... Vous savez que je viens de visiter mon armée ; je l'ai trouvée superbe d'ardeur et d'élan ; elle ne demande qu'à se battre ; elle est sûre de vaincre. Malheureusement, le défaut de munitions arrête nos opérations. Il va falloir patienter quelque temps. Mais ce n'est là qu'un arrêt passager et le plan général du grand-duc Nicolas n'en sera aucunement modifié. Aussitôt que possible, mon armée reprendra l'offensive, et, tant que nos ennemis ne demanderont pas grâce, elle continuera la lutte... Le voyage que je viens de faire à travers toute la Russie m'a prouvé que je suis en intime communion avec mon peuple.

Je le remercie de ces paroles. Après un instant de silence, il redresse sa taille et, d'une voix vibrante, martelée, que je ne lui connaissais pas, il prononce :

— Je tiens encore à vous dire, monsieur l'ambassadeur, que je n'ignore pas certaines tentatives qu'on a faites, à Pétrograd même, pour accréditer l'idée que je suis découragé, que je ne crois plus à la possibilité d'écraser l'Allemagne, enfin que je songe à négocier la paix. Ce sont des misérables, ce sont des agents allemands, qui ont répandu ces bruits. Mais tout ce qu'ils ont pu inventer ou machiner n'a aucune importance. C'est ma volonté seule qui compte et vous pouvez être sûr qu'elle ne changera pas.

— Le gouvernement de la République a dans les sentiments de Votre Majesté une confiance absolue. Il n'a donc pu que dédaigner les misérables intrigues auxquelles vous voulez bien faire allusion. Il n'en sera pas moins touché des affirmations que je vais lui rapporter au nom de Votre Majesté.

Sur quoi, me serrant la main, il reprend :

— Je vous exprime, pour vous personnellement, mon cher ambassadeur, mes vœux très amicaux.

* * *

Vendredi, 15 janvier 1915.

Temps radieux ; c'est une joie si rare dans ces interminables hivers ! Malgré le froid très vif, je vais me promener seul aux Iles, où le soleil boréal déploie sa magie sur la nappe glacée du golfe de Finlande. Quelques nuages roses, émaillés de feu, parcourent l'azur argenté du ciel ; des lueurs de météore baignent l'horizon. Les cristaux de givre qui couvrent les arbres, la neige immaculée qui tapisse le sol scintillent par instants comme si l'on y avait semé de la poussière de diamant.

Je réfléchis au langage que l'empereur m'a tenu hier et qui grave une fois de plus dans mon souvenir la belle attitude morale, dont il ne s'est jamais départi depuis le début de la guerre. La conscience qu'il a de ses devoirs est certes aussi haute et pleine que possible, puisqu'elle est sans cesse entretenue, vivifiée, illuminée en lui par le sentiment religieux. Pour le reste, je veux dire : pour la science positive et l'exercice pratique du pouvoir suprême, il est manifestement inférieur à sa tâche. Je m'empresse d'ajouter que nul ne pourrait suffire à une pareille tâche ; car elle est *ultrà vires*, au-dessus des forces humaines. L'autocratisme correspond-il encore au caractère du peuple russe et à son état de civilisation? C'est un problème sur lequel de très bons esprits hésitent à se prononcer ; mais ce qui ne fait pas doute, c'est qu'il n'est plus compatible avec l'extension territoriale de la Russie, avec la diversité de ses races, avec le développement de sa puissance économique. Auprès de l'empire actuel qui ne compte pas moins de 180 000 000 d'habitants répartis sur 22 000 000 de kilomètres carrés, qu'était la Russie d'Ivan le Terrible, de Pierre le Grand, de Catherine II, même de Nicolas Ier?... Pour diriger un État

devenu aussi colossal, pour commander tous les moteurs et tous les engrenages d'un système aussi énorme, pour unir et mettre en œuvre des éléments aussi complexes, hétérogènes, et disparates, il ne faudrait pas moins que le génie de Napoléon. Quelles que puissent être les vertus intrinsèques du tsarisme autocratique, il est un anachronisme géographique.

* * *

Samedi, 16 janvier 1915.

Hier, Mme Wyroubow a été victime d'un accident de chemin de fer, au départ de Tsarskoïé-Sélo. On l'a relevée avec une hanche fracturée, une épaule démise et de violentes contusions à la tête. Puis on l'a portée à l'hôpital militaire de l'impératrice, qui est accourue aussitôt près de son amie.

La blessée se trouvait dans un tel état d'épuisement et de stupeur que les chirurgiens estimèrent impossible de la soumettre à une opération quelconque avant qu'elle eût repris des forces ; ils résolurent donc de la laisser reposer jusqu'au lendemain et lui mirent simplement des appareils provisoires.

Cependant, sur l'ordre de l'impératrice, on avait immédiatement fait chercher Raspoutine, qui dînait à Pétrograd en joyeuse compagnie. Un train spécial l'amena, une heure plus tard, à Tsarskoïé-Sélo.

Quand il fut introduit auprès de Mme Wyroubow, elle était encore dans une inconscience absolue. Il l'examina d'un œil calme, ainsi qu'aurait pu faire un médecin. Puis, avec décision, il toucha le front de la pauvre gisante, en récitant une courte prière. Et, par trois fois, il lui cria :

— Annouchka !... Annouchka !... Annouchka !...

Au troisième appel, on la vit entr'ouvrir les yeux. Alors, d'un ton plus impérieux encore, il commanda :

— Maintenant, éveille-toi et lève-toi ! Et elle ouvrit largement les yeux. Il répéta :

— Lève-toi !

Et, de son bras libre, elle fit effort pour se lever. Il reprit, mais avec douceur :

— Parle-moi !

Et elle se mit à lui parler, d'une voix faible qui s'affermissait à chaque mot.

***

Dimanche, 17 janvier 1915.

Le commandant Langlois, qui est agent de liaison entre le grand-quartier général français et le grand-quartier général russe, arrive de Baranowitchy et repart demain pour Paris par la Suède.

Il a laissé le grand-duc Nicolas « plein d'entrain et résolu à reprendre l'offensive aussitôt que son armée aura reçu des munitions ». L'état moral des troupes est bon ; les effectifs sont faibles à cause des pertes récentes.

***

Lundi, 18 janvier 1915.

Je parle du paysan russe avec la comtesse P... qui fait chaque année de longs séjours sur ses terres, où elle remplit très noblement son rôle de *barina*. D'ailleurs, par inclination morale, par instinct de droiture et de charité, elle n'aime rien tant que la société des simples.

— En Occident, me dit-elle, on ne comprend pas nos *moujiks*. Parce qu'un très grand nombre d'entre eux ne savent ni lire ni écrire, on les croit bornés, abrutis, presque barbares. Quelle erreur !... Ils sont *ignorants*, c'est-à-dire qu'*ils ne savent pas, ils ne connaissent pas;* ils manquent de notions positives ; leur instruction scolaire est très faible, souvent nulle... Mais, pour être inculte, leur intel-

ligence n'est pas moins remarquable de compréhension, de souplesse et même d'activité.

— D'activité, vraiment?

— Oui, certes. Leur esprit est toujours en travail. Les *moujiks* ne parlent pas beaucoup ; mais ils pensent, ils réfléchissent, ils méditent, ils rêvent continuellement.

— A quoi pensent-ils? A quoi rêvent-ils?

— D'abord à leurs intérêts matériels, à leur récolte, à leur bétail, à la misère qui les étreint ou qui les menace, au prix des vêtements et du thé, au poids des impôts et des corvées, à la prochaine réforme agraire, etc. Mais des pensées beaucoup plus hautes les occupent aussi, avec des résonances bien plus profondes dans leur être intime. C'est en hiver surtout, pendant les interminables veillées de l'*isba* ou les monotones parcours sur la neige. Une lente et mélancolique rêverie les absorbe alors tout entiers : ils songent à la destinée humaine, au sens de la vie, aux paraboles de l'Évangile, au devoir de l'aumône, au rachat des fautes par la souffrance, à la justice qui finira par triompher sur la terre de Dieu. Vous n'imaginez pas combien il y a parfois de puissance méditative et de sensibilité poétique dans l'âme de nos *moujiks*... Ajoutez enfin qu'ils se servent très habilement de leur intelligence. Ils sont de première force dans la discussion : ils argumentent avec beaucoup d'adresse et de subtilité ; ils ont souvent des reparties très spirituelles, des insinuations très malicieuses, des ironies très fines...

*
* *

Mardi, 19 janvier 1915.

Le ministre de la Justice, Stchéglovitow, chef de l'extrême droite au Conseil de l'empire, le plus radical et le plus intransigeant des réactionnaires, vient me voir pour me remercier d'un service insignifiant que j'ai pu

lui rendre. Nous parlons de la guerre, dont je lui fais prévoir l'énorme longueur :

— Les illusions, dis-je, ne nous sont plus permises. L'épreuve, telle qu'elle se dessine, commence à peine et sera de plus en plus dure. Il nous faut donc faire une ample provision de forces matérielles et morales, comme on équipe un navire pour une traversée très dangereuse et très longue.

— Oui certes ! L'épreuve qu'il a plu à la Providence de nous infliger s'annonce terrible et nous n'en sommes évidemment qu'au début. Mais, Dieu aidant et avec le concours de nos bons alliés, nous la surmonterons. Je ne doute pas de notre victoire finale... Permettez-moi, cependant, monsieur l'ambassadeur, d'insister sur un mot que vous venez de prononcer. Vous estimez avec raison que nous devons nous approvisionner de forces morales autant que de canons, de fusils et d'obus, car il est apparent que cette guerre nous réserve de grandes souffrances, des sacrifices terribles. J'en frémis d'horreur ! Mais, pour ce qui est de la Russie, ce problème des forces morales est relativement simple. Que le peuple russe ne soit pas troublé dans sa foi monarchique et il supportera tout, il accomplira des prodiges d'héroïsme et d'abnégation. N'oubliez pas que, aux yeux des Russes, — je veux dire des vrais Russes, — Sa Majesté l'empereur incarne non seulement le pouvoir suprême, mais encore la religion et la patrie. Croyez-moi : en dehors du tsarisme, il n'y a pas de salut, parce qu'il n'y a plus de Russie...

Avec une chaleur, où l'on sent vibrer le patriotisme et la colère, il ajoute :

— Le tsar est l'oint du Seigneur, l'envoyé de Dieu pour être le tuteur suprême de l'Église et le chef tout-puissant de l'empire (1). Dans la foi populaire, il est même

(1) Le tsar n'est pas, comme on l'écrit souvent, le *chef* de l'Église ; il n'en est que le *tuteur suprême*. Au point de vue religieux, il n'a

l'image du Christ sur la terre. Et puisqu'il tient son pouvoir de Dieu, il n'en doit compte qu'à Dieu... L'essence divine de son autorité a cette autre conséquence que l'autocratisme et le nationalisme sont inséparables... Anathème donc aux insensés qui osent porter la main sur ces dogmes ! Le libéralisme constitutionnel est une hérésie avant d'être une chimère et une stupidité. Il n'y a de vie nationale que dans le cadre de l'autocratisme et de l'orthodoxie. Si des réformes politiques sont nécessaires, elles ne peuvent s'accomplir que dans l'esprit de l'autocratisme et de l'orthodoxie.

Je réponds :

— De tout ce que vous venez de me dire, Excellence, je retiens principalement que la force de la Russie a comme condition essentielle une étroite union de l'empereur et du peuple. Pour des motifs différents des vôtres, j'arrive à la même conclusion. Je ne cesse donc pas de prêcher cette union.

Lorsqu'il s'est retiré, je réfléchis que je viens d'entendre exposer la doctrine du tsarisme intégral, telle que le fameux procureur du Saint-Synode, Pobédonostsew, l'enseignait, il y a vingt ans, à son jeune élève Nicolas II, telle aussi que le grand écrivain Mérejkowsky la définissait naguère dans une étude sur les troubles insurrectionnels de 1905, étude magistrale où se lit cette page audacieuse :

Dans la maison des Romanow comme dans celle des Atrides, une malédiction mystérieuse passe de génération en génération. Meurtre sur adultère, du sang sur de la boue, « le cinquième acte d'une tragédie joué dans un lupanar ». Pierre Ier tue son fils; Alexandre Ier tue son père; Catherine II tue son époux. Et, parmi ces grandes victimes célèbres, les petites, les inconnues, les malheureux avortons de l'autocratie dans le genre d'Ivan-Antonowitch,

d'autre prérogative que de communier en prenant lui-même, sur l'autel, le calice et le pain.

étranglés comme des souris dans les recoins obscurs, dans les cachots de Schlusselbourg. Le billot, la corde, le poison, tels sont les vrais emblèmes de l'autocratie russe. L'onction de Dieu sur le front des tsars s'est transformée en la marque et la malédiction de Caïn.

*
* *

Mercredi, 20 janvier 1915.

Hier, sur la Perspective Newsky, Raspoutine a été renversé par une *troïka* qui filait à toute vitesse. On l'a relevé avec une légère blessure à la tête.

Après l'accident dont Mme Wyroubow a été victime, il y a cinq jours, ce nouvel avertissement du ciel n'est que trop éloquent ! Plus que jamais, la guerre offense Dieu !...

*
* *

Jeudi, 21 janvier 1915.

La propagande de pacifisme, que l'Allemagne poursuit si activement à Pétrograd, sévit aussi dans les armées du front. Sur plusieurs points, on a saisi des proclamations rédigées en russe, incitant les soldats à ne plus se battre et affirmant que l'empereur Nicolas, dans son cœur paternel, est déjà tout acquis à l'idée de la paix. Les troupes restent indifférentes à ces appels. Le grand-duc Nicolas a cru pourtant nécessaire de protester contre les allusions au tsar. Dans un ordre à l'armée, il dénonce comme *un crime abject* ce procédé insidieux de l'ennemi et il termine ainsi : *Tout sujet féal sait qu'en Russie, chacun, depuis le généralissime jusqu'au simple soldat, n'obéit qu'à la volonté sacrée et auguste de l'oint de Dieu, notre empereur hautement révéré, qui seul possède le pouvoir d'engager et de terminer la guerre.*

*
* *

Lundi, 25 janvier 1915.

Quelques emplettes m'attirent cet après-midi à Wassily-Ostrow, l'île où se concentre la vie intellectuelle de Pétrograd, où sont groupés l'Académie des sciences, l'Académie des beaux-arts, l'École des mines, l'École navale, le Muséum de zoologie, l'Institut d'histoire et de philologie, plusieurs gymnases, les laboratoires de physique et de chimie, tous les grands établissements pédagogiques.

Profitant d'une éclaircie dans le ciel, je laisse là mon auto et je me promène à l'aventure dans les rues. Je croise, à chaque pas, des étudiants. Combien leurs physionomies diffèrent de celles qu'on observe dans le Quartier Latin de Paris ou dans les rues d'Oxford et de Cambridge ! Chez les étudiants français, le regard, le geste, la voix, toute la personne exprime habituellement la jeunesse, l'animation, l'insouciance, une joie légère de vivre et de comprendre ; même ceux dont le masque est fatigué laissent transparaître dans leurs prunelles une intelligence lucide et ouverte. Chez les étudiants anglais, au teint clair, aux membres découplés, ce qui prédomine, c'est l'air résolu, l'esprit positif, la raison froide, ferme, équilibrée. Ici, rien de tel. D'abord, l'extérieur est le plus souvent minable : les visages hâves, les traits tirés, les joues creuses, les torses émaciés, les bras grêles, les échines incurvées. Ces corps malingres, qu'enveloppent des vêtements avachis, loqueteux, attestent la condition misérable du prolétariat universitaire en Russie. Beaucoup d'étudiants n'ont pas plus de vingt-cinq roubles (60 francs) à dépenser par mois, c'est-à-dire le tiers de ce qu'il faut strictement pour subvenir à une existence normale dans un climat si rude. L'insuffisance de la répa-

ration physiologique n'a pas seulement pour effet de débiliter l'organisme ; combinée avec l'effort cérébral et les soucis moraux, elle entretient le système nerveux dans un éréthisme continu. De là, tant de figures sombres ou fébriles, anxieuses ou hagardes, fanatiques ou consumées, figures d'ascètes, de visionnaires, d'anarchistes. Je songe à la déclaration que Dostoïewsky attribue au juge Porphyre, dans *Crime et Châtiment :* « Le crime de Raskolnikow est l'œuvre d'un cœur surexcité par des théories. »

Les étudiantes, très nombreuses, ne sont pas moins instructives à observer. J'en remarque une qui sort d'un café, accompagnée de quatre jeunes gens, et qui s'arrête avec eux sur le trottoir pour continuer la discussion. Grande, assez jolie, les yeux vifs et durs sous la toque d'astrakhan, elle pérore d'un air impératif. Deux autres étudiants, qui sortent peu après du *traktir*, viennent aussi se grouper autour d'elle. J'ai peut-être là devant moi un des types les plus originaux de la femme russe : une propagandiste de la foi révolutionnaire.

Les romanciers russes, Tourguéniew en particulier, ont souvent observé que les femmes de leur pays sont très supérieures aux hommes pour l'énergie du caractère, l'assurance de la conduite et la trempe de la volonté. Dans le domaine de la vie sentimentale, ce sont presque toujours elles qui attaquent et qui entraînent, qui attisent et qui harcèlent, qui affirment et qui décident, qui ordonnent et qui imposent. Elles se montrent toutes pareilles dans un emploi très différent de leur activité morale, dans le domaine de l'action politique et subversive.

Aux temps déjà lointains du nihilisme, à l'époque héroïque de la *Narodnaïa volia*, les femmes et surtout les jeunes filles se distinguèrent immédiatement parmi les plus redoutables protagonistes. Elles excellèrent tout de suite dans leur rôle tragique. Dès leurs premiers coups,

elles se dessinèrent comme de superbes Euménides.

Le 24 janvier 1878, Véra Zassoulitch ouvre le cortège en tirant à bout portant sur le préfet de police de Saint-Pétersbourg, le général Trépow. Le 13 mars 1881, Sophie Pérowsky participe directement à l'assassinat d'Alexandre II. L'année suivante, Véra Figner fomente une sédition militaire à Kharkow. En 1887, Sophie Gunsbourg organise un attentat contre Alexandre III. Peu après, Catherine Brechkowsky entreprend avec Tchernow son inlassable propagande qui fait scintiller jusque dans l'âme obscure des *moujiks* les mirages de l'Évangile socialiste. En 1897, la très belle Marie Viétrow, incarcérée à la forteresse de Pétropavlosk et violée dans sa cellule par un officier de gendarmerie, verse sur elle-même le pétrole de sa lampe et meurt incendiée. En 1901, Dora Brylliant fonde avec Guerchouny, Savinkow et Bourtzew la *Boïévaïa Organizatsya*, l' « Organisation de combat », et, le 17 février 1905, elle fait le guet au Kremlin de Moscou, afin que son camarade Kaliaew puisse lancer d'une main sûre la bombe qui va mettre en pièces le grand-duc Serge.

Il est naturellement très difficile d'être renseigné sur l'action répressive de la police et de la justice russes en matière politique. Les procès que le public apprend, de temps à autre, sont toujours enveloppés d'ombre ; le huis-clos est appliqué avec rigueur et la censure n'admet dans les journaux qu'une mention sommaire. Je pourrais néanmoins citer une vingtaine de femmes qui, au cours de ces dernières années, se sont signalées dans les complots et les attentats : Sophie Ragozinnikow, Tatiana Léontiew, Marie Spiridonow, Séraphima Klitchoglou, Zynaïde Konopliannikow, Lydia Stouré, Nathalie Klimow, Maroussia Bénewsky, Lydia Ezersky, Sophie Vénédiktow, Catherine Ismaïlowitch, Hélène Ivanow, Anastasie Bitzenko, Marie Chkolnik, etc. Le rôle de l'élément féminin dans les conjurations terroristes

est donc très important et souvent même décisif.

D'où vient l'attrait que l'action révolutionnaire exerce sur les femmes russes? Elles y trouvent évidemment de quoi satisfaire les instincts profonds de leur âme et de leur tempérament, — leur besoin d'exaltation, leur pitié pour la souffrance des humbles, leur aptitude au dévouement et au sacrifice, leur culte de l'héroïsme, leur mépris du danger, leur soif d'émotions fortes, leur appétit d'indépendance, leur goût du mystère et de l'aventure, de la vie fiévreuse, excessive et insurgée.

***

Mardi, 26 janvier 1915.

Je déjeune au Palais d'hiver, chez la grande-maîtresse de la cour, l'excellente Mme Narischkine. Les autres convives sont le prince Kourakine, la princesse Youri Troubetzkoï, le prince et la princesse Schakhowskoï, le comte Dimitry Tolstoï, directeur de l'Ermitage, le comte Apraxine, etc.

On parle uniquement de la guerre et dans les termes les plus sages : on est unanime à penser qu'elle sera extrêmement longue, qu'elle nous réserve encore des surprises très pénibles, mais que nous sommes obligés de la conduire jusqu'à la victoire sous peine de périr.

Causant à part avec Mme Narischkine, je l'interroge sur les dispositions de l'empereur :

— Il est admirable, me dit-elle... Jamais le moindre signe de découragement ! Toujours calme, toujours ferme ! Toujours des mots réconfortants ! Une foi absolue dans la victoire !

— Et Sa Majesté l'impératrice?

Faisant allusion à l'accident récent de Mme Wyroubow, la grande-maîtresse me répond :

— Vous savez que Sa Majesté l'impératrice a été péni-

blement éprouvée ces derniers jours. Et, comme elle est très sensible aux émotions, sa santé s'en est ressentie. Mais elle n'est pas moins ferme que l'empereur et elle me disait hier encore : — « Nous avons tout fait pour éviter cette guerre ; nous pouvons donc être sûrs que Dieu nous réserve la victoire. »

B..., qui a la curiosité des humbles et qui a beaucoup vécu à la campagne, me cite un mot expressif d'une paysanne, rencontrée naguère :

— C'était, me dit-il, à la grande *Lavra* de Kiew, un jour de pèlerinage. Devant la Porte sainte, j'avise une vieille femme, qui avait pour le moins quatre-vingts ans. Elle était toute voûtée, toute brisée ; elle se traînait à peine. Je lui donne quelques kopecks pour entrer en conversation et je l'interroge : — « Tu as l'air bien fatiguée, ma pauvre vieille ! D'où viens-tu donc? » — « Je viens de Tabinsjk, là-bas, dans l'Oural. » — « Comme c'est loin ! » — « Oui, c'est très loin. » — « Mais tu es venue en chemin de fer? » — « Non je n'ai pas de quoi me payer le chemin de fer. Je suis venue à pied. » — « A pied, de l'Oural à Kiew?... Mais combien as-tu mis de temps? » — « Des mois !... Je ne sais plus. » — « Au moins, tu avais des compagnons de route? » — « Non, j'étais seule. » — « Seule !... » Je la regarde d'un œil étonné. Elle reprend : — « Oui, seule... *avec mon âme*... » Je lui ai glissé dans la main un billet de vingt roubles. C'était beaucoup pour elle ; mais le mot valait bien davantage.

*
* *

Mercredi, 27 janvier 1915.

Un remerciement pour l'envoi d'une brochure m'amène à la Serguiewskaïa, chez le vénérable et sympathique Koulomzine, secrétaire d'État, membre du Conseil de

l'empire, chevalier de l'ordre insigne de Saint-André. Il touche à ses quatre-vingts ans. Vieilli dans les plus hautes fonctions, il a conservé toute sa lucidité ; j'aime à m'entretenir avec lui, car il est plein d'expérience, de sagesse et de bonté.

Au sujet de la guerre, il me tient un langage excellent :

— Quelles que soient nos difficultés actuelles, la Russie est obligée d'honneur à les surmonter. Elle doit à ses alliés, elle se doit à elle-même de poursuivre la lutte, coûte que coûte, jusqu'à la défaite complète de l'Allemagne... Que nos alliés aient seulement un peu de patience ! D'ailleurs, la poursuite de la guerre ne dépend que de Sa Majesté l'empereur et vous connaissez ses idées...

Puis, nous parlons de la politique intérieure. Je ne lui cache pas que je suis inquiet du mécontentement qui se manifeste de toutes parts, dans toutes les classes de la société. Il me concède que l'état de l'opinion publique le préoccupe aussi et que des réformes s'imposent ; mais il ajoute, avec un accent de fermeté qui me frappe :

— Les réformes auxquelles je pense et qu'il serait trop long de vous exposer n'ont rien de commun avec celles que réclament nos constitutionnels-démocrates de la Douma et moins encore, — excusez ma franchise, — avec celles que nous recommandent si instamment certains publicistes d'occident. La Russie n'est pas un pays occidental et ne le sera jamais. Tout notre tempérament national répugne à vos méthodes politiques. Les réformes que je conçois s'inspirent, au contraire, des deux principes qui sont les piliers de notre régime actuel et qu'il faut maintenir à tout prix : l'autocratisme et l'orthodoxie... Ne perdez jamais de vue que l'empereur a reçu sa puissance de Dieu même, par l'onction du sacre, et qu'il est non seulement le chef de l'État russe, mais encore le tuteur suprême de l'Église orthodoxe, l'arbitre suréminent du Saint-Synode. La séparation du pouvoir civil et du pou-

voir religieux, qui vous paraît naturelle en France, est impossible chez nous : elle irait à l'inverse de toute notre évolution historique. Le tsarisme et l'orthodoxie sont enchaînés l'un à l'autre par un lien indissoblule, par un lien de droit divin. Le tsar n'est pas plus libre de renoncer à l'absolutisme que d'abjurer la foi orthodoxe... En dehors de l'autocratisme et de l'orthodoxie, il n'y a place que pour la révolution. Et, par révolution, j'entends l'anarchie, la subversion totale de la Russie. Chez nous, la révolution ne peut être que destructive et anarchique. Voyez ce qui est arrivé à Tolstoï ! D'erreur en erreur, il a renié l'orthodoxie. Aussitôt, il est tombé dans l'anarchie. Sa rupture avec l'Église l'a conduit fatalement à la négation de l'État.

— Si je comprends bien votre pensée, la réforme politique devrait avoir comme corollaire ou même comme préface la réforme ecclésiastique, par exemple : la suppression du Saint-Synode, le rétablissement du Patriarcat...

Il me répond avec un visible embarras :

— Vous touchez là, monsieur l'ambassadeur, à de graves questions, sur lesquelles les meilleurs esprits sont malheureusement partagés. Mais il y a beaucoup à faire dans cet ordre d'idées...

Après s'être dérobé par quelques phrases, il fait dévier la conversation vers l'éternel problème russe, qui implique tous les autres, le problème agraire. Nul n'est plus compétent à traiter cette grave question, puisqu'il a pris, en 1861, une part active à l'émancipation des serfs et qu'il a participé, depuis lors, à toutes les réformes successives. Il aura été l'un des premiers à découvrir l'erreur de la conception initiale et à professer qu'on aurait dû conférer immédiatement au *moujik* la propriété personnelle, la pleine et entière propriété de son lot. L'assujettissement de la terre au *mir* a entretenu en effet, chez le paysan russe, l'idée essentiellement communiste

que la terre appartient, de droit exclusif, à ceux qui la cultivent. Les fameuses ordonnances, promulguées par Stolypine en 1906 et conçues dans un esprit si libéral, n'ont pas eu de plus chaleureux défenseur que Koulomzine. Il achève par ces mots :

— Transférer aux paysans la plus grande surface possible de terres, organiser fortement la propriété individuelle dans les masses rurales, c'est de là que dépend selon moi tout l'avenir de la Russie. Les résultats qu'on doit à la réforme de 1906 sont déjà très importants. Si Dieu nous préserve des folles aventures, j'estime que, dans quinze ou vingt ans, le régime de la propriété personnelle aura complètement remplacé, pour les paysans, le régime de la propriété communale.

*
* *

Vendredi, 29 janvier 1915.

Cet après-midi, passant près du Jardin de Tauride, je croise quatre soldats du service pénitentiaire qui, le sabre au poing, encadrent un pauvre diable de *moujik*, loqueteux, hâve, la figure contrite et résignée, traînant avec peine ses bottes avachies dans la neige. Le petit convoi se dirige vers la prison de la Chpalernaïa.

Sur leur passage, une femme s'arrête, une femme du peuple, engoncée dans un gros manteau de laine verdâtre et fourrée. Elle enlève ses gants, dégrafe sa pelisse, fouille dans ses jupes épaisses, tire une bourse, y prend une piécette et la donne au captif, en esquissant un signe de croix. Les soldats de l'escorte ralentissent le pas et s'écartent pour la laisser faire.

Je viens d'avoir sous les yeux la scène de *Résurrection*, où Tolstoï nous montre la Maslowa, tranférée de la prison au tribunal entre deux gendarmes et recevant l'au-

mône d'un *moujik* qui l'aborde aussi en faisant le signe de la croix.

La pitié pour les prisonniers, pour les forçats, pour tous ceux qui tombent sous la griffe redoutable de la justice, est innée dans le peuple russe. Aux yeux du *moujik*, l'infraction aux lois pénales n'est pas une faute, encore moins une infamie ; c'est un malheur, une malchance, une fatalité, dont nous-mêmes peut-être nous serons demain la victime, s'il plaît à Dieu.

* * *

Samedi, 30 janvier 1915.

Dans une causerie intime avec Sazonow, je le relance sur la question polonaise :

— J'ai d'autant moins de scrupule à vous en parler, dis-je, que je vous sais presque aussi désireux que moi de voir ressusciter le royaume de Pologne.

— Sous le sceptre des Romanow ! s'écrie-t-il précipitamment.

— C'est ainsi que je l'entends !... Vous connaissez mon point de vue. Pour moi, la Pologne, reconstituée dans son intégrité nationale et érigée en royaume autonome sous le spectre des Romanow, est l'avant-garde nécessaire du slavisme contre le germanisme, tandis qu'une Pologne, affranchie de tout lien politique avec la Russie, tomberait infailliblement dans l'orbite allemande. La Pologne reprendrait ainsi son rôle historique aux confins de l'Europe orientale, le rôle qu'elle joua jadis en luttant contre les chevaliers teutoniques. Du même coup ce serait la rupture définitive, le divorce radical entre l'Allemagne et la Russie.

— Je signerais tout ce que vous venez de dire et cela vous explique la haine que m'ont vouée nos germano-

philes... Mais que m'importe leur haine, puisque je défends une des idées le plus chères à l'empereur?

— La résurrection de la Pologne sous le sceptre des Romanow aurait aussi, selon moi, un très grand avantage, pour l'évolution intérieure de l'État russe. Ce n'est donc plus comme allié que je vous parle, mais comme ami de la Russie et presque par dilettantisme politique. Voici ce que je veux dire : une des choses qui m'ont le plus frappé depuis un an que je vis parmi vous et dont on s'aperçoit le moins à l'étranger, c'est l'importance des populations non-russes que renferme l'empire. Et ce n'est pas seulement leur importance numérique ; c'est surtout leur importance morale, la forte conscience qu'elles ont de leur individualisme ethnique, la prétention qu'elles affichent de se créer une existence distincte de la masse russe. Tous vos allogènes, Polonais, Lithuaniens, Lettons, Baltes, Esthoniens, Géorgiens, Arméniens, Tartares, etc., souffrent de votre centralisation administrative, d'autant plus que votre bureaucratie n'a pas la main légère... Tôt ou tard, vous serez obligé d'organiser des autonomies régionales. Sinon, gare au séparatisme ! L. constitution d'une Pologne autonome serait, dans cet ordre d'idées, une innovation très heureuse.

— Vous touchez là au problème le plus grave et le plus complexe de notre politique intérieure. Théoriquement, j'irais assez loin dans la voie que vous indiquez. Mais, si nous examinions les solutions pratiques, vous verriez comme elles sont difficiles à concilier avec le tsarisme. Or, pour moi, le tsarisme, c'est la Russie même..

*
* *

Dimanche, 31 janvier 1915.

Le *Messager officiel* de Pétrograd publie le texte d'un télégramme, en date du 29 juillet dernier, par lequel

l'empereur Nicolas a proposé à l'empereur Guillaume de soumettre le litige austro-serbe au tribunal de la Haye. Voici le texte de ce document :

Je te remercie de ton télégramme conciliant et amical, alors que les communications faites aujourd'hui par ton ambassadeur à mon ministre étaient d'un tout autre ton. Je te prie de tirer au clair cette différence. Il faudrait soumettre le problème austro-serbe à la Conférence de la Haye. J'ai confiance dans ta sagesse et ton amitié.

NICOLAS.

Le gouvernement allemand n'a eu garde de publier ce télégramme dans la série des messages directement échangés entre les deux souverains pendant la crise qui a précédé la guerre.

Je demande à Sazonow :

— Comment se fait-il que, ni Buchanan ni moi, nous n'ayons connu un document de cette importance?

— Je ne le connaissais pas plus que vous !... L'empereur l'a rédigé spontanément, sans demander l'avis de personne. Dans sa pensée, c'était un appel direct, un appel de confiance et d'amitié à l'empereur Guillaume ; il aurait repris sa proposition sous la forme officielle, si la réponse du kaiser avait été favorable. Or, le kaiser n'a même pas répondu... En classant, l'autre jour, les papiers de Sa Majesté, on a retrouvé la minute du télégramme. J'ai fait vérifier par l'administration des télégraphes que le message est exactement parvenu à Berlin.

— C'est consternant de penser que nos gouvernements n'aient pas connu ce télégramme. Ç'aurait été d'un si grand effet sur l'opinion publique de tous les pays !... Songez donc : le 29 juillet, au moment où la Triple Entente redoublait d'efforts pour sauver la paix !

— Oui, c'est consternant.

— Et quelle effroyable responsabilité l'empereur Guil-

laume a assumée, en laissant tomber sans un mot de réponse la proposition de l'empereur Nicolas !

— Il ne pouvait répondre à une telle proposition qu'en l'acceptant. Et c'est parce qu'il voulait la guerre qu'il n'a pas répondu.

— Cela lui sera compté par l'histoire. Car enfin il est maintenant établi que, dans cette journée du 29 juillet, l'empereur Nicolas a offert de soumettre à un arbitrage international le litige austro-serbe ; que, ce même jour, l'empereur François-Joseph a mis le feu aux poudres en ordonnant le bombardement de Belgrade et que, ce même jour encore, l'empereur Guillaume a présidé le fameux conseil de Potsdam qui a décidé la guerre générale.

***

Lundi, 1er février 1915.

Sur la rive gauche de la Vistule, dans la région de Sochaczew, les Russes procèdent à une série d'attaques partielles et courtes, qui correspondent bien à ce que le grand-duc Nicolas appelait « une défensive aussi active que possible ». En Bukovine, faute de munitions, ils rétrogradent lentement.

***

Vendredi, 5 février 1915.

Je reçois la visite du ministre de l'Agriculture, Krivochéïne. Parmi tous les membres du cabinet Gorémykine, il est, avec Sazonow, le plus libéral et le plus dévoué à l'Alliance.

Le département de l'Agriculture est d'une importance capitale en Russie ; on peut dire qu'il régit toute la vie économique et sociale. Krivochéïne déploie dans sa tâche immense des qualités assez rares chez les Russes : une

intelligence lucide et méthodique, le goût des faits exacts, la conception des principes directeurs et des cadres généraux, l'esprit d'initiative, de suite et d'organisation. L'œuvre colonisatrice qu'il a entreprise en Sibérie, au Turkestan, au Ferghana, dans la Mongolie extérieure, dans la Steppe kirghize, enregistre chaque année des résultats surprenants.

Je l'interroge sur les impressions qu'il a rapportées du grand-quartier général, où il s'est rendu récemment :

— Excellentes, me dit-il, excellentes !... Le grand-duc Nicolas est plein de confiance et de chaleur. Aussitôt que son artillerie aura des munitions, il reprendra l'offensive ; il est toujours résolu à marcher sur Berlin...

Il me parle ensuite de la déclaration que le gouvernement lira, mardi prochain, à la réouverture de la Douma.

— Cette déclaration produira, j'espère, un grand effet en Allemagne et en Autriche ; elle est, pour le moins, aussi énergique et péremptoire que celle dont votre gouvernement a donné lecture naguère aux Chambres françaises. Je vous affirme qu'après cela on ne se demandera plus si la Russie veut ou non poursuivre la guerre jusqu'à la victoire...

Il me raconte enfin que l'empereur lui a longuement exposé avant-hier ses idées sur les bases générales de la paix future et qu'il lui a plusieurs fois déclaré sa volonté d'abolir l'empire d'Allemagne : — « Je ne laisserai plus, a dit le tsar d'un ton ferme, je ne laisserai plus jamais accréditer auprès de moi un ambassadeur du kaiser allemand. »

M'autorisant de l'amicale franchise qui préside à nos rapports, je demande à Krivochéine s'il ne craint pas que la conduite de la guerre ne soit bientôt gênée, peut-être même paralysée, par les difficultés de la politique intérieure. Après un instant d'hésitation, il me répond :

— J'ai confiance en vous, monsieur l'ambassadeur ; je vous parlerai librement... La victoire de nos armées ne

me laisse aucun doute, à une seule condition : c'est qu'il y ait un accord intime entre le gouvernement et l'esprit public. Cet accord fut parfait, au début de la guerre ; je dois reconnaître malheureusement qu'il est menacé. J'en ai parlé avant-hier encore à l'empereur... Hélas ! la question ne date pas d'aujourd'hui. L'antagonisme entre le pouvoir impérial et la société civile est le plus grand fléau de notre vie politique. Je l'observe avec douleur depuis longtemps. Et, il y a quelques années, j'ai exprimé toute mon amertume dans une phrase qui eut alors un certain retentissement ; je disais : *L'avenir de la Russie restera précaire tant que le gouvernement et la société persisteront à se regarder comme deux camps adverses, tant que chacun des deux désignera l'autre par le mot « eux » et qu'ils n'emploieront pas le mot « nous » pour désigner la collectivité russe.* A qui la faute? Comme toujours, à personne et à tous !... Les abus et les anachronismes du tsarisme vous inquiètent. Vous n'avez pas tort. Mais peut-on entreprendre une réforme de quelque importance, pendant la guerre? Non, certes ! car enfin, si le tsarisme a de graves défauts, il a aussi des qualités de premier ordre, des vertus irremplaçables : il est le lien puissant de tous les éléments hétérogènes que le travail des siècles a peu à peu groupés autour de l'ancienne Moscovie. C'est le tsarisme seul qui fait notre unité nationale. Rejetez ce principe vigoureux et vous verrez aussitôt la Russie se démembrer, tomber en déliquescence. Qui en profiterait? Ce ne serait pas la France assurément... Un des motifs qui m'attachent le plus fortement au tsarisme, c'est que je le crois capable d'évolution. Il a déjà si souvent évolué ! L'institution de la Douma en 1905 est un fait énorme qui a changé toute notre psychologie politique. Je considère qu'une limitation plus précise du pouvoir impérial est encore nécessaire et qu'il faudra étendre aussi le contrôle de la Douma sur l'administration ; j'estime enfin qu'il faudra opérer, dans tous nos services publics, une large

décentralisation. Mais, je vous le répète, monsieur l'ambassadeur, cela ne pourra se faire qu'après la guerre... Pour l'instant, comme je le disais l'autre jour à Sa Majesté, le devoir essentiel des ministres est de dissiper la mésintelligence qui se manifeste depuis quelques mois entre le gouvernement et l'opinion publique : c'est la condition *sine quà non* de notre victoire...

*
* *

Mardi, 9 février 1915.

Aujourd'hui, vive animation au palais de Tauride, où la Douma rouvre sa session.

La déclaration du gouvernement est bien telle que Krivochéine me l'avait annoncée : je ne pouvais souhaiter un langage plus résolu. Tonnerre d'applaudissements, lorsque Gorémykine enfle autant qu'il peut sa faible voix pour lancer cette phrase :

— *La Turquie s'est ralliée à nos ennemis : mais ses forces militaires sont déjà ébranlées par nos glorieuses troupes du Caucase et, de plus en plus nettement, se dessine devant nous l'avenir radieux de la Russie, là-bas, sur les rives de la mer qui baigne les murs de Constantinople.*

Puis, discours chaleureux de Sazonow qui, très prudemment, ne fait qu'une brève allusion à la question des Détroits :

« Le jour approche où seront résolus les problèmes d'ordre économique et politique que pose désormais la nécessité d'assurer à la Russie l'accès de la mer libre. »

Les orateurs qui montent ensuite à la tribune précisent les aspirations nationales. Le député de Voronèje, Evgraf Kovalewsky, affirme que la guerre doit mettre fin au conflit séculaire de la Russie et de la Turquie. On l'applaudit à tout rompre, lorsqu'il prononce :

« Les Détroits sont la clef de notre maison ; ils doivent

donc passer dans nos mains avec les territoires des rives. »

De même, le leader des « cadets », Milioukow, soulève l'enthousiasme de la salle quand il remercie Sazonow de ses déclarations :

« Nous sommes heureux d'apprendre que la réalisation de notre tâche nationale est en bonne voie. Nous sommes maintenant assurés que l'acquisition de Constantinople et des Détroits s'accomplira, au moment opportun, par des mesures diplomatiques et militaires. »

Pendant une sorte d'entr'acte, je cause avec le président Rodzianko et quelques députés, Milioukow, Chingariew, Protopopow, Kovalewsky, Basile Maklakow, le prince Boris Galitzine, Tchikhatchow, etc. Ils rapportent tous de leurs provinces la même impression : ils m'affirment tous que la guerre a profondément ému la conscience nationale et que le peuple russe s'insurgerait contre une paix qui ne serait pas victorieuse, qui ne donnerait pas Constantinople à la Russie. Chingariew me prend à part et me dit :

— Ce que vous venez de voir et d'entendre, monsieur l'ambassadeur, c'est la vraie Russie et je vous certifie que la France a en elle une alliée sûre, une alliée qui dépensera jusqu'à son dernier soldat et à son dernier *kopeck* pour remporter la victoire. Mais encore faut-il que la Russie elle-même ne soit pas trahie par certaines cabales occultes..., qui deviennent dangereuses. Vous êtes mieux placé que nous, monsieur l'ambassadeur, pour voir beaucoup de choses dont nous n'avons que le soupçon... Vous ne sauriez être trop vigilant.

Chingariew, député de Pétrograd, membre du parti « cadet », médecin de profession, est un esprit distingué, un caractère loyal ; il vient de traduire assez exactement ce que pense le public russe dans ses parties les plus saines (1).

(1) Le docteur Chingariew a fait partie du gouvernement provisoire en mars 1917 ; les Bolchévistes l'ont assassiné le 20 janvier 1918.

*
* *

Mercredi, 10 février 1915.

Quand la guerre a éclaté, beaucoup de socialistes russes ont senti que leur devoir était de s'unir aux autres forces du pays pour résister à l'agression allemande ; ils se disaient d'ailleurs que la fraternité des masses populaires s'affirmerait sur les champs de bataille et que la libération intérieure de la Russie sortirait de la victoire.

Aucun d'eux ne l'a senti plus fortement qu'un des révolutionnaires réfugiés à Paris, Bourtzew, qui s'est rendu fameux par son zèle à dépister les agents provocateurs de l'*Okhrana* et à dénoncer les procédés ignobles de la police impériale. Il a été en outre assez impressionné par le ton élevé du manifeste que l'empereur a adressé le 2 août au peuple russe : *...A l'heure redoutable de l'épreuve, que les discordes intestines soient oubliées, que l'union du tsar avec son peuple se resserre encore, et que la Russie, se levant comme un seul homme, repousse l'attaque insolente de l'ennemi!...* Quinze jours plus tard, la publication du manifeste aux Polonais l'a confirmé dans ses sentiments. Sans rien renier de ses doctrines et de ses espérances, il a courageusement prêché à ses compagnons d'exil la nécessité d'une réconciliation provisoire avec le tsarisme. Puis, afin de prouver sa confiance dans les dispositions nouvelles du gouvernement impérial et croyant pouvoir jouer un rôle plus utile dans sa patrie même, il est rentré en Russie.

A peine a-t-il franchi la frontière qu'on l'arrête. On le jette en prison, où on le garde plusieurs mois préventivement. Enfin, on le juge sur des écrits anciens, et, sans lui tenir nul compte de sa conduite depuis le début de la guerre, on le condamne à la déportation perpétuelle en Sibérie « pour crime de lèse-majesté ». Il est aussitôt

expédié à Touroukansk, sur l'Iénysséy, dans le cercle polaire.

Ce matin, je reçois de Viviani, ministre de la Justice, un télégramme m'exposant le déplorable effet que cette condamnation a produit parmi les socialistes de France, et m'invitant à m'efforcer, avec tous les ménagements nécessaires, d'obtenir la grâce de Bourtzew.

En dehors de la patriotique attitude que Bourtzew a prise au début de la guerre, sa biographie ne me fournit aucun argument que je puisse invoquer en sa faveur auprès des autorités impériales dont il est exécré.

Issu de la petite noblesse terrienne, Wladimir-Lvowitch Bourtzew naquit en 1862, à Fort-Alexandrowsk. Dès l'âge de vingt ans, il se faisait incarcérer pour son prosélytisme révolutionnaire. Relâché après un mois, il était de nouveau arrêté en 1885, et, cette fois, condamné à sept ans de détention en Sibérie. Un an plus tard, il réussissait à s'échapper de son bagne, et il cherchait asile à Genève, puis à Londres.

Si libérales que soient les traditions de l'hospitalité anglaise à l'égard des réfugiés politiques, il eut bientôt maille à partir avec la justice britannique pour avoir inséré dans sa revue : *Narodno Voletz, Le Volontaire du peuple*, une série d'articles qui exhortaient la jeunesse russe « à imiter les glorieux assassins d'Alexandre II ». Cette excitation au régicide lui valut dix-huit mois de *hard labour*. A l'expiration de sa peine, il retourna en Suisse, où son premier soin fut de publier une brochure qui aurait suffi à justifier le verdict du juge anglais : *A bas le tsar!* Pour occuper ses loisirs, il entreprenait l'édition d'une revue fort intéressante, *Byloïé, Le Passé*, consacrée à l'histoire des idées libérales et des mouvements séditieux en Russie.

Cependant, sa haine du tsarisme, ses instincts de lutte, son goût romantique de l'action ténébreuse et foudroyante

ne lui permettaient pas un plus long repos. En décembre 1901, il fondait, avec Guerchouny, Azew, Tchernow, Dora Brylliant et Savinkow, une *Organisation de combat* qui devait dorénavant concentrer et diriger toutes les énergies militantes du parti socialiste. Un plan de campagne fut élaboré. Trois victimes de haut parage furent désignées : d'abord le procureur suprême du Saint-Synode, le théoricien fanatique de l'autocratisme, Pobédonostsew, puis le général prince Obolensky, gouverneur de Kharkow, enfin le ministre de l'Intérieur, Sipiaguine.

L'attentat qui visait Pobédonostsew échoua, par suite d'une délation. Le prince Obolensky ne reçut qu'une blessure légère. Mais, le 15 avril 1902, Sipiaguine, frappé au cœur, mourut instantanément. Dès lors, les exploits terroristes se multiplièrent.

A la fin de 1903, le gouvernement russe protesta auprès du gouvernement suisse contre les facilités que les révolutionnaires trouvaient sur le territoire helvétique pour la préparation de leurs complots. Les renseignements qui appuyaient cette protestation n'étaient que trop démonstratifs. Bourtzew et ses complices furent donc expulsés. Ils se réfugièrent à Paris. Bourtzew s'installa dans un modeste logis du boulevard Arago, où il affecta de mener la vie la plus calme, une vie exclusivement adonnée aux études historiques ; mais, secrètement, peu à peu, il y transféra toute l'*Organisation de combat*, ses archives, ses conciliabules et sa réserve d'explosifs.

A cette époque, je traitais les affaires russes au quai d'Orsay ; le nom et le rôle de Bourtzew me furent ainsi révélés. L'agent de l'*Okhrana* à Paris, Rataïew, n'avait pas tardé, en effet, à découvrir le cénacle mystérieux du boulevard Arago. Le 20 avril 1904, l'ambassade de Russie nous demanda l'expulsion de Bourtzew : elle le dénonçait comme « un révolutionnaire des plus dangereux, incorrigible, acharné ». La note remise par l'ambassadeur, Nélidow, se terminait ainsi : *Bourtzew possède une faculté*

remarquable d'exalter les instincts pernicieux de la jeunesse révolutionnaire et d'en former, à bref délai, des fanatiques décidés aux pires violences. Cette phrase finale me frappa : elle dépassait le ton des notes que nous recevions habituellement au sujet des réfugiés russes ; elle esquissait un caractère d'exception ; elle évoquait un personnage d'une originalité forte. Le dossier renfermait en outre une photographie, destinée à faciliter les opérations de notre police. Je vis un homme jeune encore, d'une apparence frêle avec une poitrine creuse et des épaules étroites. La figure m'impressionna vivement — une figure hâve, maladive, ascétique, éclairée ou plutôt illuminée par des yeux d'une ardeur et d'une douceur fascinantes. Aussitôt, je compris l'ascendant de cet homme, son pouvoir d'entraînement et d'instigation, l'étrange magnétisme qui faisait de lui un si merveilleux suscitateur d'énergies, un si redoutable apôtre de la foi révolutionnaire. Au verso du portrait, je lus cette dédicace : *N'oubliez jamais les grands noms de Jélabow, de Sophie Pérovskaïa, de Khaltourine et de Grinévitsky* (1) ! *Leurs noms, c'est notre drapeau. Ils sont morts, fermement persuadés que nous marcherons sur leurs traces glorieuses.*

Le 26 avril, la préfecture de police fit notifier à Bourtzew un arrêté d'expulsion.

Mais, depuis son installation à Paris, il s'était lié avec les chefs du socialisme français, dont il avait rapidement conquis l'admiration et la sympathie par son passé d'épreuves, par la ferveur de son mysticisme démocratique, par son éloquence persuasive, par la douceur timide et passionnée de son regard clair. Il les supplia de lui épargner un nouvel exode.

Nous vivions, en ce temps-là, sous le ministère Combes qui, pour conserver sa majorité de gauche, subissait doci-

(1) Assassins d'Alexandre II.

lement le joug des socialistes. Delcassé détenait le portefeuille des Affaires étrangères ; mais sur toutes les questions de politique intérieure, il se séparait de ses collègues et, jalousement, il s'enfermait dans sa tâche diplomatique dont il ne s'ouvrait à personne. Aussi, quelles ne furent pas sa stupeur et même sa colère quand, au mois de juin, Nélidow lui apprit que Bourtzew continuait de se mouvoir librement à Paris ! Une intervention pressante de Jaurès auprès de Combes avait empêché que l'arrêté d'expulsion fût appliqué.

Cependant, Bourtzew faisait bon usage de la pleine liberté dont il jouissait en France : il perfectionnait au dernier degré l'*Organisation de combat*. Le 28 juillet, dans une des avenues les plus fréquentées de Saint-Pétersbourg, la Perspective Ismaïlowsky, une bombe tuait net le ministre de l'Intérieur, Plehve.

L'ambassade de Russie nous réclama derechef, avec plus de force encore, l'expulsion de Bourtzew. Delcassé porta la question devant le Conseil des ministres, m'envoya plusieurs fois à la Sûreté générale, en parla personnellement à Combes : vains efforts. La protection toute puissante de Jaurès couvrit de nouveau le terroriste et l'arrêté d'expulsion fut annulé.

Ce rappel du « cas Bourtzew » ne m'encourage guère à la négociation que Viviani vient de me prescrire. A qui m'adresser? Comment et sous quelle forme engager la conversation?... Le problème est d'autant plus difficile que les grâces ressortissent au ministère de la Justice. Or, le titulaire de ce département est Stchéglovitow, le plus farouche de tous les réactionnaires, le plus jaloux défenseur des prérogatives autocratiques et qui professe que l'alliance de la Russie avec les démocraties d'Occident est la ruine certaine du tsarisme.

Dans mon embarras, je consulte amicalement Sazonow. Il se récrie d'abord, en levant les bras au ciel :

Aquarelle de G. Loukomsky

Tsarkoïé-Sélo. — Le Grand Palais

— La grâce de Bourtzew !... Vous n'y pensez pas !... Quelques précautions de langage que vous y mettiez, vous donnerez à Stchéglovitow et à tous nos forcenés de l'extrême droite un argument terrible contre l'Alliance... Et ce n'est pas le moment, non, certes !...

Mais je le raisonne et je lui démontre que la grâce de Bourtzew serait interprétée partout comme un geste de solidarité nationale ; j'ajoute que les ministres socialistes français, Guesde, Sembat et Albert Thomas, qui concourent avec tant de patriotisme à notre effort de guerre, ont besoin d'être aidés, encouragés dans leur tâche et qu'un acte de clémence en faveur de Bourtzew accroîtrait beaucoup leur crédit devant les fractions avancées de leur parti, où règnent toujours les vieilles préventions contre la Russie. Je conclus en priant Sazonow d'examiner s'il ne pourrait soumettre ma demande directement à l'empereur, sans passer par Stchéglovitow :

— Ce n'est pas une affaire judiciaire, c'est une affaire diplomatique au premier chef, puisqu'elle intéresse les relations morales des deux pays alliés. Mon gouvernement ne cherche aucunement à s'immiscer dans votre politique intérieure ; il me charge seulement de vous suggérer une mesure qui profiterait beaucoup à la cause russe en France... Je ne doute donc pas que l'empereur approuverait mon appel direct à sa personne. Et, du jour où la question serait ainsi portée devant lui, je serais sûr de sa réponse.

— Je verrai, je réfléchirai... Je vous en reparlerai dans deux ou trois jours.

Après quelques instants d'un silence morose et comme si des objections nouvelles lui venaient à l'esprit, Sazonow reprend :

— Si vous saviez quelles infamies Bourtzew a osé publier contre l'empereur et l'impératrice, vous comprendriez tout ce que votre demande a de risqué.

— J'ai confiance néanmoins dans la haute sagesse de Sa Majesté.

***

Vendredi, 12 février 1915.

Les attaques réitérées que les Russes ont eu à soutenir il y a une dizaine de jours sur la Bzoura pour couvrir Varsovie, n'étaient qu'une feinte. D'après des indices concordants, les Allemands ont accumulé dans la Prusse orientale tous les éléments d'une très puissante offensive, sous la pression de laquelle la ligne russe fléchit déjà.

***

Samedi, 13 février 1915.

Ce matin, Sazonow m'accueille d'un air joyeux :

— J'ai une bonne nouvelle pour vous... Devinez !

— Quoi donc?... La grâce de Bourtzew?

— Oui... J'ai été reçu hier soir par l'empereur et je lui ai soumis votre demande. Cela n'a pas été tout seul ! Dès les premiers mots, Sa Majesté m'a dit : *M. Paléologue connaît-il les ignominies que Bourtzew a écrites sur l'impératrice et sur moi?* Mais j'ai insisté. Et l'empereur est si bon, il a un si haut sentiment de sa mission souveraine qu'il m'a répondu presque aussitôt : *C'est bien. Dites à l'ambassadeur de France que je lui accorde la grâce de ce misérable...* Sa Majesté s'est offert le malicieux plaisir d'ajouter : *Rappelez-moi donc dans quelles circonstances mon ambassadeur à Paris est intervenu pour faire gracier des condamnés politiques français.*

Je prie Sazonow d'exprimer à l'empereur ma vive gratitude et je le remercie affectueusement lui-même d'avoir si bien plaidé ma cause :

— Soyez sûrs, lui dis-je, que vous et moi nous venons de rendre service à l'Alliance (1).

(1) Bourtzew fut aussitôt ramené de Touroukansk en Russie. Pendant quelques mois, il résida à Tver, sous la surveillance de la police. Après quoi, il fut autorisé à habiter Pétrograd. Au mois d'octobre 1917, les Bolchévistes le jetèrent en prison. Libéré au mois d'avril 1918, il se réfugia en France.

CHAPITRE IX

14 FÉVRIER-31 MARS 1915

Retraite précipitée des Russes dans la Prusse orientale. — Le grand-duc Nicolas et Raspoutine. — Catherine II et la question juive. — Attitude suspecte de la Bulgarie. La mission du duc de Guise à Sophia. — Je rencontre Raspoutine. Ses propos étranges : « Pendant plus de vingt ans, on ne moissonnera que de la douleur sur la terre russe... » — Une flotte anglo-française essaie de forcer les Dardanelles. La Russie réclame officiellement Constantinople. — Mission du général Pau ; je le présente à l'empereur, qui m'annonce sa décision d'annexer Constantinople. — Accord de la Russie et de l'Angleterre au sujet de la Perse. — La trahison du lieutenant-colonel Miassoyédow ; les antécédents du traître ; la condamnation. — Je me rends au grand quartier général de Baranowitchy pour conférer avec l'empereur. Droits de la France sur la Syrie et la Palestine. — Les armées russes préparent une offensive générale vers l'Oder. Langage inquiétant que me tient le grand-duc Nicolas. — La musique russe et l'âme russe. La *Kovantchina;* « la mort rouge. » Docilité des masses au prosélytisme. — Insinuation venue d'Autriche en faveur de la paix ; égarement de la politique française. — Les Juifs de Pologne et de Lithuanie.

Dimanche, 14 février 1915.

Depuis la région de Tilsitt sur le bas Niémen jusqu'à celle de Plotzk sur la Vistule, c'est-à-dire sur un front de 450 kilomètres, l'armée russe recule. Elle a perdu ses retranchements de l'Angerap et tous les défilés des lacs de Mazurie, qui étaient si favorables à la défense ; elle

se retire précipitamment vers Kowno, Grodno, Ossowetz et la Narew.

Cette série d'échecs offre à Raspoutine l'occasion de satisfaire l'implacable rancune qu'il a vouée au grand-duc Nicolas.

Dans ses débuts à Saint-Pétersbourg en 1906, le *staretz* n'avait pas eu de protecteurs plus enthousiastes que les grands-ducs Nicolas et Pierre-Nicolaïéwitch ainsi que leurs épouses monténégrines les grandes-duchesses Anastasie et Militza. Mais, un beau jour, le grand-duc Nicolas reconnut son erreur et, de tout son courage, il s'efforça de la réparer. Il supplia, il adjura l'empereur de chasser l'ignoble *moujik;* plusieurs fois, il revint à la charge : rien n'y fit. Depuis lors, Raspoutine couve sa vengeance.

Aussi ne suis-je pas surpris d'apprendre qu'il déblatère sans cesse contre le généralissime devant les souverains. Avec son flair habituel, il a immédiatement trouvé les griefs qui peuvent leur être le plus sensibles. D'une part, il accuse le grand-duc d'employer toutes sortes de moyens hypocrites pour se rendre populaire parmi les soldats et se créer dans l'armée une clientèle politique. D'autre part, il répète : — « Nikolatcha ne pourra jamais réussir dans aucune de ses opérations, parce que Dieu ne les bénira jamais. Comment Dieu pourrait-il, en effet, bénir les actes de quelqu'un qui m'a trahi, moi, le *Bojy tchelloviek*, « l'homme de Dieu ! »

*
* *

Lundi, 15 février 1915.

Je parle de la Pologne avec le comte R..., qui est un fougueux nationaliste.

— Avouez, dis-je, que les Polonais ont quelques motifs de ne pas porter la Russie dans leur cœur.

— C'est vrai ; nous avons eu parfois la main un peu

dure avec la Pologne... Mais la Pologne nous l'a bien rendu.

— Et comment cela?

— En nous donnant les Juifs.

Il est exact que la question juive n'existe pour la Russie que depuis les partages de la Pologne.

Jusqu'alors, le tsarisme n'avait eu d'autre politique envers les Juifs que de les expulser ou de les supprimer. Il fallut renoncer à ces procédés sommaires, quand on eut à régler le sort des grandes communautés israélites établies sur les territoires annexés. On leur assigna une zone de résidence aux confins occidentaux de l'empire et on les soumit à quelques prescriptions de police qui n'étaient pas trop vexatoires.

Mais, pendant que se préparait le second partage, Catherine II inaugura brusquement à l'égard des Juifs le régime de rigueur et d'asservissement dont ils ne sont pas encore affranchis. Par un ukaze en date du 23 décembre 1791, elle restreignit leur zone de résidence ; elle leur interdit le travail agricole ; elle les séquestra dans les villes comme dans des *ghettos;* enfin, elle posa l'odieux principe qui n'a pas cessé de prévaloir et d'après lequel ce qui n'est pas expressément permis aux Juifs leur est défendu.

Cette manifestation de despotisme et d'iniquité a lieu de surprendre chez l'impératrice-philosophe, chez l'amie de Voltaire, de d'Alembert et de Diderot, chez la souveraine qui prétendait puiser ses inspirations politiques dans l'*Esprit des Lois*. Mais un grief puissant, quoique indirect, la soulevait de colère contre les Juifs : elle détestait la Révolution française ; elle la poursuivait de sa haine et de ses invectives ; elle y voyait une menace terrible pour tous les trônes, une entreprise criminelle et diabolique. Or, le 27 septembre 1791, l'Assemblée constituante avait émancipé les Juifs, en leur reconnaissant l'égalité des droits civils. Catherine II riposta par son ukaze du

23 décembre, que des mesures postérieures aggravèrent encore.

Ainsi, par un contre-coup ironique du destin, l'initiative généreuse de la Révolution française ouvrit, à l'autre bout de l'Europe, une ère de persécutions qui comptera parmi les plus longues et les plus pénibles qu'Israël ait connues à travers les âges.

***

Mardi, 16 février 191[illegible].

La 9e armée a grand'peine à se dégager de la région forestière qui s'étend à l'est d'Augustow et de Suwalki. Plus au sud, à Kolno, sur la route de Lomza, une de ses colonnes a été cernée et anéantie. Les « communiqués » de la *Stavka* se bornent à déclarer que, *sous la pression de forces importantes, les troupes russes se retirent vers la ligne fortifiée du Niémen.* Mais le public comprend...

Cet après-midi, traversant le quartier industriel de Kolomna, je passe devant l'église de la Résurrection. Un convoi funèbre s'y arrête au même instant. Le cortège, assez nombreux, est uniquement composé d'ouvriers et de *moujiks*.

Je fais stopper mon automobile à l'angle de la Torgovaïa et, sous le regard scandalisé de mon chasseur, je vais me mêler à la foule populaire qui suit le cercueil.

Combien de fois l'ai-je observé ! Nulle part les visages russes ne sont aussi expressifs que dans les églises. La pénombre mystérieuse des nefs, le scintillement des cierges, l'irradiation des icones et des reliquaires, le parfum de l'encens, l'émouvante beauté des chants, le hiératisme imposant des costumes sacerdotaux, la magnificence de tout l'appareil liturgique, la longueur même des

offices ont comme une vertu d'incantation qui évoque les âmes et les extériorise.

Dans les physionomies que j'ai là devant moi, deux impressions se dégagent bientôt : la foi et la résignation, une foi simple, contemplative et sentimentale, une résignation muette, passive et endolorie.

Fatalisme et piété, c'est le fond de toutes les âmes russes. Pour la plupart d'entre elles, Dieu n'est que le synonyme théologique du destin.

*
* *

Jeudi, 18 février 1915.

La 10e armée n'a pas encore réussi à se dégager entièrement de l'étreinte allemande. Forte de quatre corps, soit une douzaine de divisions, elle aurait déjà laissé entre les mains de l'ennemi 50 000 prisonniers et 60 canons.

Je dîne à Tsarskoïé-Sélo, chez le grand-duc Paul, dans l'intimité.

Le grand-duc me questionne anxieusement sur les opérations qui viennent de faire perdre à la Russie l'inappréciable gage de la Prusse orientale, et chaque détail qu'il apprend de moi lui arrache un profond soupir :

— Où cela nous mène-t-il, grand Dieu !...

Puis, se ressaisissant avec un beau geste de résolution, il reprend :

— N'importe ! Nous irons jusqu'au bout. S'il faut reculer encore, nous reculerons ; mais je vous garantis que nous poursuivrons la guerre jusqu'à la victoire... Je ne fais d'ailleurs que vous répéter là ce que l'empereur et l'impératrice me disaient avant-hier. Ils sont admirables de vaillance, tous les deux. Jamais un mot de plainte, jamais un mot de découragement. Ils ne cherchent qu'à

se soutenir l'un l'autre. Aussi, personne dans leur entourage, *personne* n'ose plus leur parler de la paix...

***

Vendredi, 19 février 1915.

Les trois corps de la 10e armée, qui risquaient d'être cernés dans les forêts d'Augustow, ont enfin réussi à se replier sur la ligne du Bobr, où des renforts les ont rejoints. Le communiqué de la *Stavka* dit simplement : *Entre le Niémen et la Vistule, nos troupes sortent peu à peu de la zone de combat.*

***

Samedi, 20 février 1915.

Hier, la flotte anglo-française a bombardé les forts qui commandent l'entrée des Dardanelles. C'est le prélude d'un débarquement dans la presqu'île de Gallipoli.

Cet après-midi, ayant une visite à faire avec Sazonow, je l'emmène dans ma voiture.

Comme nous traversons le Champ-de-Mars, nous remarquons plusieurs compagnies de fantassins qui manœuvrent. Les hommes avancent avec peine dans la neige. La brume fauve, qui enveloppe l'immense esplanade, donne à tout le décor un aspect crépusculaire et funèbre. Sazonow me dit avec un soupir :

— Regardez ! N'est-ce pas désolant?... Il y a peut-être là un millier d'hommes. Ce ne sont déjà plus des conscrits que l'on débrouille ; ce sont des soldats qui, dans quelques jours sans doute, vont partir pour le front. Eh bien ! Vous le voyez : *pas un fusil!*... Est-ce assez triste !... De grâce, mon cher ambassadeur, insistez auprè

de votre gouvernement afin qu'il nous vienne en aide. Sinon, où allons-nous?...

Je lui promets d'insister à nouveau et de toutes mes forces pour accélérer l'expédition des fusils attendus de France ; car la vue de ces pauvres *moujiks* voués à la boucherie m'étreint le cœur.

Tandis que nous poursuivons notre course en silence, une scène de Shakespeare me revient à l'esprit, — une scène où le grand dramaturge semble avoir condensé toute l'ironique pitié que lui inspirait le spectacle des folies humaines. C'est au début de *Henri IV*. Le joyeux Falstaff présente au prince Henri de Lancastre une troupe qu'il vient de racoler et qui n'est qu'un ramassis de loqueteux sans armes. — « Quels pitoyables gueux ! » s'écrie le prince. — « Bah ! répond Falstaff. C'est toujours de la chair à canon. Ils rempliront un fossé aussi bien que d'autres. Je vous les garantis mortels, monseigneur ; vous n'en trouverez pas de plus mortels ! »

*
* *

Dimanche, 21 février 1915.

Le communiqué de la *Stavka* annonce et explique sans trop de réticences l'évacuation de la Prusse orientale. Ce qui frappe surtout le public, c'est l'insistance de l'état-major russe à signaler la supériorité que les Allemands doivent à leur réseau ferré. Aussi, les pessimistes vont partout répétant : « Alors, nous ne battrons jamais les Allemands ! »

Au début de ce mois, le duc de Guise (fils du feu duc de Chartres) est arrivé incognito à Sophia, ayant accepté de Delcassé la mission d'agir sur le tsar Ferdinand pour le rallier à notre cause.

Ferdinand n'a mis aucun empressement à recevoir

son neveu. Sous des prétextes divers, il ne lui a donné audience qu'après lui avoir infligé six jours d'attente. Introduit enfin au palais, le duc de Guise a fait valoir fortement les raisons politiques qui devraient déterminer la Bulgarie à s'engager dans notre coalition ; il a invoqué avec plus de chaleur encore les « arguments de famille » qui imposent au petit-fils du roi Louis-Philippe le devoir de secourir la France. Le tsar Ferdinand l'a écouté de son air le plus attentif et le plus aimable ; mais il lui a déclaré sans ambages qu'il était résolu à garder sa liberté d'action. Puis, brusquement, avec un mauvais sourire, comme j'en ai tant vu se dessiner sur sa bouche, il a poursuivi : — « Maintenant que la mission dont tu t'es chargé est finie, redeviens mon neveu. » Et il n'a plus parlé que de choses banales.

Le duc de Guise a été reçu trois fois au palais pendant les jours suivants, mais sans pouvoir ramener la conversation sur le terrain politique. Il est parti le 13 février pour Salonique.

L'échec de sa mission est significatif.

***

Mardi, 23 février 1915.

Les Allemands continuent de progresser entre le Niémen et la Vistule.

Constatant la fatigue de ses troupes et l'épuisement de ses munitions, le grand-duc Nicolas m'avait fait savoir discrètement, il y a quelques jours, qu'il serait heureux de voir l'armée française prendre l'offensive, afin d'arrêter le transport des forces allemandes vers le front oriental.

En communiquant ce désir au gouvernement français, j'avais eu soin de rappeler que le grand-duc Nicolas n'avait pas hésité à sacrifier l'armée du général Samsonow, le 29 août dernier, pour répondre à notre demande

de secours. La réponse est telle que je l'attendais : le général Joffre vient d'ordonner une attaque vigoureuse en Champagne.

***

Mercredi, 24 février 1915.

Cet après-midi, comme je fais visite à Mme O..., qui s'occupe activement d'œuvres hospitalières, la porte du salon s'ouvre tout à coup, avec fracas. Un homme de haute stature, habillé du long caftan noir que les *moujiks* aisés portent les jours de fêtes, chaussé de lourdes bottes, s'avance à grandes enjambées vers Mme O..., qu'il embrasse bruyamment. C'est Raspoutine.

Jetant sur moi un regard rapide, il demande :

— Qui est-ce?

Mme O... me nomme. Il reprend :

— Ah ! c'est l'ambassadeur de France ! Je suis content de le connaître ; j'ai précisément quelque chose à lui dire.

Et il commence à parler avec volubilité. Mme O..., qui nous sert d'interprète, n'a même pas le temps de traduire.

J'ai ainsi le loisir de l'examiner. Cheveux bruns, longs et mal peignés ; barbe noire et drue ; front haut ; nez large et saillant ; bouche musclée. Mais toute l'expression de la figure se concentre dans les yeux, — des yeux bleu de lin, d'un éclat, d'une profondeur, d'une attirance étranges. Le regard est à la fois aigu et caressant, ingénu et astucieux, direct et lointain. Quand sa parole s'anime, on dirait que ses pupilles se chargent de magnétisme.

En phrases brèves et heurtées, avec beaucoup de gestes, il esquisse devant moi un pathétique tableau des souffrances que la guerre inflige au peuple russe :

— Il y a trop de morts, trop de blessés, trop de veuves, trop d'orphelins, trop de ruines, trop de larmes !... Songe à tous les malheureux qui ne reviendront plus et dis-toi

que chacun d'eux laisse derrière lui cinq, six..., dix personnes qui pleurent ! Je connais des villages, de grands villages, où tout le monde est en deuil... Et ceux qui reviennent de la guerre, dans quel état, Seigneur Dieu !... Des estropiés, des manchots, des aveugles !... C'est effroyable !... Pendant plus de vingt ans, on ne moissonnera que de la douleur sur la terre russe !

— Oui, certes, dis-je, c'est affreux ; mais ce serait bien pire encore si de pareils sacrifices devaient rester vains. Une paix indécise, une paix de lassitude ne serait pas seulement un crime envers nos morts : elle entraînerait des catastrophes intérieures dont nos pays ne se relèveraient peut-être jamais.

— Tu as raison... Nous devons nous battre jusqu'à la victoire.

— Je suis heureux de te l'entendre dire, car je connais plusieurs personnes haut placées qui comptent sur toi pour amener l'empereur à ne plus continuer la guerre.

Il me dévisage d'un œil méfiant et se gratte la barbe. Puis, brusquement :

— Il y a des imbéciles partout.

— Ce qui est fâcheux, c'est que ces imbéciles ont trouvé du crédit à Berlin. L'empereur Guillaume est convaincu que tes amis et toi, vous travaillez de toute votre influence pour la paix.

— L'empereur Guillaume... Mais tu ne sais donc pas que c'est le Diable qui l'inspire? Toutes ses paroles, tous ses gestes lui sont commandés par le Diable. Je sais ce que je dis ; je m'y connais.. C'est le Diable seul qui le soutient. Mais un beau jour, subitement, le Diable se retirera de lui, parce que Dieu en aura décidé ainsi. Et Guillaume tombera à plat, comme une vieille chemise qu'on jette au fumier.

— Alors, notre victoire est certaine. Le Diable ne peut évidemment pas être vainqueur.

— Oui, nous aurons la victoire. Mais je ne sais quand...

Dieu choisit comme il lui plaît l'heure de ses miracles. Aussi nous ne sommes pas au bout de nos peines ; nous verrons couler encore beaucoup de sang et beaucoup de larmes...

Il revient à son thème initial, à la nécessité d'alléger les souffrances populaires :

— Cela coûtera des sommes énormes, des millions et des millions de roubles. Mais il ne faut pas regarder à la dépense... Car, vois-tu, quand le peuple souffre trop, il devient mauvais ; il peut être terrible ; il va même quelquefois jusqu'à parler de république... Tu devrais dire tout cela à l'empereur.

— Je ne peux pourtant pas dire à l'empereur du mal de la république !

— Non certes ! Mais tu peux lui dire que le bonheur du peuple ne se paie jamais trop cher et que la France lui donnera tout l'argent nécessaire... La France est si riche !

— La France est riche, parce qu'elle est très laborieuse et très économe... Tout dernièrement encore, elle a fait de grandes avances à la Russie.

— Des avances?... Quelles avances?... Je suis sûr que c'est encore une fois de l'argent pour les *tchinovniks*. Il n'en reviendra pas un *kopeck* aux paysans. Non, crois-moi ! Parle à l'empereur comme je t'ai dit.

— Parle-lui toi-même ! Tu le vois beaucoup plus souvent que moi.

Ma résistance ne lui plaît pas. Relevant la tête et crispant la bouche, il réplique d'un ton presque insolent :

— Ça ne me regarde pas, ces affaires-là. Je ne suis pas le ministre des Finances de l'empereur ; je suis le ministre de son âme !

— Eh bien ! soit !... A ma prochaine audience, je parlerai à l'empereur dans le sens que tu désires.

— Merci ! Merci !... Un dernier mot. Est-ce que la Russie aura Constantinople?

— Oui, si nous sommes vainqueurs.

— C'est sûr?

— Je le crois fermement.

— Alors, le peuple russe ne regrettera pas d'avoir tant souffert et il acceptera de souffrir beaucoup encore.

Là-dessus, il embrasse Mme O..., me serre contre sa poitrine et sort à grands pas, en faisant claquer la porte.

***

Samedi, 27 février 1915.

La flotte anglo-française poursuit vigoureusement l'attaque des Dardanelles ; tous les forts extérieurs sont déjà réduits au silence. D'où un vif émoi dans le public russe qui s'attend à voir, d'un jour à l'autre, les navires alliés paraître devant la Corne d'or.

Le mirage byzantin fascine de plus en plus l'opinion, au point de la rendre presque indifférente à la perte de la Prusse orientale, comme si l'accomplissement du rêve byzantin n'avait pas, pour condition préalable, la défaite de l'Allemagne !

***

Dimanche, 28 février 1915.

La progression des Allemands en Pologne et en Lithuanie est arrêtée. Ils ont même subi, près de Prasnycz, à 80 kilomètres au nord de Varsovie, un sérieux échec.

***

Lundi, 1er mars 1915.

Ce matin, Sazonow nous prend à témoin, Buchanan et moi, de l'émotion que la question de Constantinople soulève dans toutes les classes du peuple russe :

— Il y a quelques semaines, nous dit-il, je pouvais croire encore que l'ouverture des Détroits n'impliquerait pas nécessairement l'occupation définitive de Constantinople. Aujourd'hui, je dois constater que le pays tout entier exige cette solution radicale... Or, jusqu'ici, sir Edward Grey s'est borné à nous faire savoir que la question des Détroits devra être réglée conformément au vœu de la Russie. Il est vrai que le roi George est allé plus loin, puisqu'il a dit à notre ambassadeur Benckendorff : *Constantinople must be yours* (1). Mais l'heure est venue d'être plus explicite. Le peuple russe ne doit plus ignorer qu'il peut compter sur ses alliés pour la réalisation de sa tâche nationale. L'Angleterre et la France doivent déclarer hautement qu'elles accepteront, au jour de la paix, l'annexion de Constantinople à la Russie.

Le général Pau, qui, au début de la guerre, commandait l'armée d'Alsace et s'empara de Mulhouse, est arrivé à Pétrograd *viâ* Salonique, Sofia et Bucarest ; il est chargé de remettre des décorations françaises à l'armée russe. Les impressions qu'il m'apporte de France sont excellentes.

J'offre ce soir un dîner en son honneur ; il communique à tous la confiance que respirent ses paroles et sa physionomie.

***

Mercredi, 3 mars 1915.

Je présente aujourd'hui le général Pau à l'empereur ; le général de Laguiche nous accompagne.

A une heure moins dix, le comte Benckendorff, grand-maréchal de la cour, nous introduit auprès de Sa Majesté, dans un des petits salons de Tsarskoïé-Sélo. L'empereur

(1) « Constantinople doit être à vous. »

se montre, à son habitude, simple et cordial ; mais les questions qu'il pose au général Pau sur notre armée, sur nos approvisionnements, sur nos opérations, sont comme toujours banales et vagues. D'ailleurs, presque aussitôt, l'impératrice, les quatre jeunes grandes-duchesses et le césaréwitch font leur entrée avec la grande-maîtresse de la cour, Mme Narischkine. Quelques mots de présentation et l'on passe à table.

Selon le vieil usage russe, il n'y a pas de salle à manger au Palais Alexandre. Suivant les circonstances, le couvert est mis tantôt dans une pièce, tantôt dans une autre. Aujourd'hui, la table, une table ronde, une vraie table de famille, est dressée dans la bibliothèque, où le soleil, les reflets diamantés de la neige et les perspectives lumineuses du jardin répandent la gaieté.

Je suis placé à la droite de l'impératrice et le général Pau à sa gauche. Mme Narischkine est assise à la droite de l'empereur et le général de Laguiche à sa gauche. J'ai à ma droite l'aînée des grandes-duchesses, Olga-Nicolaïewna, qui a dix-neuf ans et demi. Ses trois sœurs, le césaréwitch et le comte Benckendorff occupent les autres places.

Aucune gêne, aucun apprêt dans la conversation, qui néanmoins traîne un peu.

L'impératrice a bonne mine : il y a en elle un effort visible de grâce et de sourire. Elle revient à plusieurs reprises sur le sujet même que Raspoutine a si chaleureusement développé devant moi : la répercussion infinie de souffrance que la guerre aura pour les humbles, le devoir politique et moral de leur venir en aide.

Par instants, le césaréwitch, qui trouve le repas long, fait une farce, au grand désespoir de ses sœurs, qui le regardent sévèrement. L'empereur et l'impératrice sourient, en feignant de ne pas voir.

Le général Pau produit une excellente impression par sa dignité naturelle, par sa belle figure de loyal

soldat, par son renom de talent, d'honneur et de piété.

Dès qu'on est sorti de table, l'empereur m'attire au fond du salon, m'offre une cigarette et, prenant son air grave, il me dit :

— Vous vous rappelez la conversation que j'ai eue avec vous au mois de novembre dernier. Depuis lors, mes idées n'ont pas changé. Il est cependant un point que les événements m'obligent à préciser : je veux parler de Constantinople. La question des Détroits passionne au plus haut degré l'opinion russe. C'est un courant chaque jour plus puissant. Je ne me reconnaîtrais pas le droit d'imposer à mon peuple les terribles sacrifices de la guerre actuelle sans lui accorder comme récompense la réalisation de son rêve séculaire. Aussi, ma décision est prise, monsieur l'ambassadeur. Je résoudrai radicalement le problème de Constantinople et des Détroits. La solution que je vous ai indiquée au mois de novembre est la seule possible, la seule pratique. La ville de Constantinople et la Thrace méridionale devront être incorporées à mon empire. J'admettrais d'ailleurs, pour l'administration de la ville, un régime spécial qui tînt compte des intérêts étrangers... Vous savez que l'Angleterre m'a déjà fait connaître son acquiescement. Le roi George a déclaré naguère à mon ambassadeur : *Constantinople must be yours*. Cette déclaration me garantit le bon vouloir du gouvernement britannique. Si toutefois quelque difficulté de détail surgissait, je compte sur votre gouvernement pour m'aider à l'aplanir.

— Puis-je affirmer à mon gouvernement, sire, que, pour les problèmes qui intéressent directement la France, les intentions de Votre Majesté n'ont pas changé non plus?

— Assurément !... Je souhaite que la France sorte de cette guerre aussi grande et aussi forte que possible. Je souscris par avance à tout ce que votre gouvernement

peut désirer. Prenez la rive gauche du Rhin ; prenez Mayence ; prenez Coblence ; allez plus loin encore, si vous le jugez utile. J'en serai heureux et fier pour vous.

Puis il me ramène près de l'impératrice qui cause avec le général Pau et le général de Laguiche. Cinq minutes plus tard, les souverains se retirent.

***

Lundi, 8 mars 1915.

D'après un télégramme que j'ai reçu cette nuit de Delcassé, je déclare à Sazonow qu'il peut compter sur le bon vouloir du gouvernement français pour que la question de Constantinople et celle des Détroits soient résolues conformément aux vœux de la Russie.

Sazonow me remercie avec effusion :

— Votre gouvernement, me dit-il, vient de rendre à l'alliance un service inappréciable... un service dont vous ne vous doutez peut-être pas...

***

Mardi, 9 mars 1915.

L'empereur est extrêmement jaloux de son autorité.

Selon la coutume des caractères faibles, sa jalousie prend la forme soupçonneuse et réticente, rancunière et tenace. Le comte Kokovtsow m'en cite un exemple curieux :

— Vous vous rappelez, me dit-il, que, après l'assassinat de Stolypine à Kiew en septembre 1911, l'empereur me confia la présidence du Conseil. Aussitôt ma nomination décidée, je pris congé de Sa Majesté qui partait pour la Crimée et je rentrai directement à Pétersbourg. Je

m'installai au plus vite dans mes fonctions. Puis, au bout de trois semaines environ, j'allai faire mon rapport à l'empereur, qui était encore à Yalta : j'avais, vous vous en doutez, de graves questions à lui soumettre. Il m'accueillit de la plus aimable façon : — « Je suis content de vous, Wladimir-Nicolaïéwitch, me déclara-t-il avec un affectueux sourire. Je sais que vous vous êtes bien entouré et que vous travaillez dans un bon esprit... Je sens que vous ne me traiterez pas comme faisait votre prédécesseur, Pierre-Arkadiéwitch... » Personnellement, je n'avais pas d'amitié pour Stolypine ; il y avait entre nous beaucoup d'estime, peu de sympathie. Je ne pus toutefois m'empêcher de répondre : — « Mais, sire, Pierre-Arkadiéwitch est mort pour Votre Majesté !... » — « Oui, assurément, il est mort à mon service. Mais il s'appliquait toujours à me rejeter dans l'ombre... Croyez-vous que cela m'était agréable de lire sans cesse dans les journaux : *Le président du Conseil a fait ceci... Le président du Conseil a fait cela*?... Alors, moi, je ne compte pas? Je ne suis rien?...

*
* *

Vendredi, 12 mars 1915.

Pour prix de son acquiescement aux desseins de la Russie sur Constantinople et les Détroits, le gouvernement britannique demande au gouvernement impérial de consentir à ce que la zone neutre de la Perse (c'est-à-dire tout le centre de l'Iran, y compris la région d'Ispahan), soit incorporée dans la zone anglaise.

Sazonow répond instantanément à Buchanan :

— C'est entendu.

Voilà donc réglée, en une minute, cette question de Perse qui, depuis deux siècles, entretenait la discorde entre l'Angleterre et la Russie.

***

Samedi, 13 mars 1915.

Le comte Witte est mort ce matin, presque subitement d'une tumeur cérébrale ; il achevait sa soixante-sixième année.

En télégraphiant la nouvelle à Delcassé, j'ajoute : *Un grand foyer d'intrigues s'éteint avec lui.*

***

Dimanche, 14 mars 1915.

Voilà une huitaine de jours qu'on me parlait à mots couverts d'une affaire de trahison sur laquelle l'autorité militaire garde un secret absolu, mais dont je connais maintenant la gravité...

Un officier supérieur de la gendarmerie, le lieutenant-colonel Miassoyédow, employé autrefois dans la police du contre-espionnage et préposé, depuis le début de la guerre, au service des renseignements de la 10e armée, a été arrêté à Wilna sous l'inculpation d'intelligences avec l'Allemagne.

Le premier indice a été apporté par un officier russe, prisonnier de guerre, à qui l'état-major allemand avait proposé de le libérer, s'il consentait à « travailler » au profit de l'Allemagne, une fois rentré dans son pays. L'officier avait feint de consentir et avec assez d'habileté pour qu'on lui livrât le nom de la personne dont il aurait à prendre les ordres pour l'orientation de ses recherches et la transmission de sa correspondance. Arrivé à Pétrograd, il avait aussitôt dénoncé le lieutenant-colonel Miassoyédow.

En recevant cette dénonciation, le général Biélaïew, chef d'état-major général, n'éprouva aucune surprise.

Vers 1908, Miassoyédow, qui commandait alors les

services de gendarmerie à la gare frontière de Wirballen, avait été impliqué dans une vilaine affaire de contrebande. On avait dû le mettre en réforme. Il n'y était pas resté longtemps. Sa femme — une aventurière juive qu'il avait rencontrée à Carlsbad — s'était liée intimement avec Mme Soukhomlinow. Et le ministre de la Guerre, cédant aux instances conjugales, avait attaché à son cabinet l'officier prévaricateur.

Miassoyédow avait profité de sa nouvelle situation pour développer son commerce avec l'Allemagne et l'Autriche. Quelques facilités qu'il tirât de sa fonction officielle et si rusé qu'il fût, les bruits les plus injurieux, les imputations les plus graves circulaient à son égard.

Un jour, en 1911, le chef du parti octobriste à la Douma, Goutchkow, l'avait accusé publiquement d'être aux gages de l'état-major allemand. Le général Soukhomlinow avait couvert son subordonné, qui avait alors exigé et obtenu de Goutchkow une réparation par les armes. Le duel, au pistolet, avait eu lieu dans une des îles de la Néwa, les conditions en étaient rigoureuses, la distance des tireurs n'étant que de quinze ans. Goutchkow, très courageux et viseur excellent, avait placidement essuyé le feu de son adversaire. Puis, quand il avait entendu la balle siffler à son oreille, il avait jeté son arme à terre avec un geste dédaigneux et s'était retiré sans même accorder un regard à Miassoyédow ébahi. Comme ses témoins lui demandaient pourquoi il avait épargné la vie du traître, il avait répondu :

— Parce que je ne veux pas le soustraire à sa mort naturelle... qui est la pendaison.

Dès lors, Miassoyédow avait poursuivi, en toute sécurité le cours de ses machinations. Il avait quotidiennement ses libres entrées auprès du ministre de la Guerre et de Mme Soukhomlinow auxquels il servait de rabatteur et de courtier pour les pots-de-vin.

Au mois d'août 1914, on lui avait confié le service des renseignements de la 10e armée.

S'étant assuré pour complices quelques fonctionnaires subalternes et un officier aviateur, il expédiait à l'état-major allemand des bulletins d'informations sur les mouvements de l'armée russe, l'état des approvisionnements, les dispositions de l'esprit public etc. L'aviateur transmettait ces bulletins en survolant les lignes allemandes, à des heures concertées. Il n'est pas douteux que ses révélations, précises et continues, aient été pour beaucoup dans la série d'échecs qui ont obligé récemment les Russes à évacuer la Prusse orientale.

Devant la cour martiale de Varsovie, Miassoyédow a protesté de son innocence. Les charges réunies contre lui ont néanmoins paru accablantes. Condamné à mort, il a été pendu le 10 mars.

Le procès de ses complices n'est pas encore terminé.

***

Lundi, 15 mars 1915.

Le gouvernement français, ayant délibéré sur les conditions de paix que les Alliés devront imposer à la Turquie, me charge de faire connaître au gouvernement russe les compensations que la France entend se réserver dans la région syrienne.

L'empereur, qui se trouve au grand-quartier général, m'invite à l'y rejoindre pour traiter la question avec lui ; il convoque également Sazonow.

***

Mardi, 16 mars 1915.

Parti de Pétrograd hier soir à sept heures, dans un wagon de la cour attelé à l'express de Varsovie, je

m'éveille ce matin à Wilna, d'où un train spécial me conduit à Baranowitchy. Jusqu'à midi et demi, je traverse de vastes plaines, presque désertes, qui déroulent au loin leurs ondulations neigeuses, comme un tapis d'hermine.

Baranowitchy est une pauvre bourgade, située sur la voie ferrée qui relie Varsovie à Moscou par Brest-Litowsk, Minsk et Smolensk.

Le grand-quartier général est installé à quelques verstes du bourg, dans la clairière d'une forêt de sapins et de bouleaux. Tous les services de l'état-major occupent une dizaine de trains, disposés en éventail au milieu des arbres. Çà et là, dans l'intervalle, on aperçoit quelques baraques militaires, quelques postes de cosaques et de gendarmes.

On me mène directement au train impérial qui allonge, sous la futaie ensoleillée, l'interminable file de ses immenses voitures écussonnées d'or.

L'empereur me reçoit immédiatement dans son wagon-salon :

— Je suis heureux, me dit-il, de vous recevoir ici, au grand-quartier général de mes armées. Ce sera un souvenir de plus entre nous, mon cher ambassadeur.

— Je dois déjà à Votre Majesté le radieux souvenir de Moscou. Ce n'est pas sans émotion que je me trouve en votre présence ici, au centre vital de vos armées.

— Allons déjeuner !... Nous causerons après... Vous devez avoir grand'faim !

Nous passons dans le wagon suivant, qui est composé d'un fumoir et d'une longue salle à manger. Le couvert est dressé pour vingt convives. Le grand-duc Nicolas-Nicolaïéwitch s'assied à la droite de l'empereur, le grand-duc Pierre-Nicolaïéwitch à sa gauche. La place qui est en face de Sa Majesté est occupée, selon les rites, par le prince Dolgoroukow, maréchal de la cour ; je suis à sa droite et j'ai moi-même à ma droite le général Yannouchkéwitch, chef d'état-major du commandant suprême.

L'étroitesse de la table permet que l'on cause d'un bord à l'autre.

Les conversations sont libres et animées. Nulle contrainte. L'empereur, très gai, m'interroge sur mon voyage, sur les succès que l'armée française vient de remporter en Argonne, sur les opérations des escadres alliées à l'entrée des Dardanelles, etc. Puis, subitement, avec un éclair de joie ironique dans les yeux :

— Et ce pauvre comte Witte, dont nous ne parlons pas ! J'espère, mon cher ambassadeur, que vous n'avez pas été trop affligé de sa disparition?

— Non certes, sire !... Et quand j'ai annoncé sa mort à mon gouvernement, j'ai résumé son oraison funèbre dans cette simple phrase : *Un grand foyer d'intrigues s'éteint avec lui.*

— Mais c'est ma pensée même que vous avez traduite là ! Écoutez, messieurs...

Il répète par deux fois ma formule. Enfin, d'un ton grave, avec un air d'autorité, il prononce :

— La mort du comte Witte a été pour moi un profond soulagement. J'y ai vu aussi un signe de Dieu.

Je constate par ces mots combien Witte l'inquiétait

Aussitôt le déjeuner fini, l'empereur me conduit dans son cabinet de travail. C'est une pièce oblongue, occupant toute la largeur du wagon avec des meubles sombres et de grands fauteuils de cuir.

Sur une table se dresse une haute pile d'énormes enveloppes.

— Tenez, me dit l'empereur... Voici mon rapport quotidien. Il va falloir que je lise tout cela aujourd'hui.

Je sais par Sazonow qu'il ne manque jamais à cette tâche journalière ; qu'il accomplit scrupuleusement son lourd travail de souverain.

M'ayant fait asseoir près de lui, il tourne vers moi un regard d'attention sympathique :

— Maintenant, je vous écoute.

Je lui expose alors tout le programme de l'œuvre civilisatrice que la France a le dessein d'entreprendre en Syrie, en Cilicie et en Palestine.

Après s'être fait montrer minutieusement sur la carte les régions qui seraient ainsi dévolues à l'influence française, il me déclare :

— J'acquiesce à toutes vos demandes.

L'examen des questions politiques est terminé. L'empereur se lève alors et me mène à l'autre bout de son cabinet, devant une longue table où s'étalent des cartes de Pologne et de Galicie. M'ayant indiqué la répartition générale de ses armées, il me dit :

— Du côté de la Narew et du Niémen, le péril est conjuré. Mais j'attache plus d'importance encore aux opérations qui sont engagées dans la région des Carpathes. Si nos succès continuent, nous serons bientôt maîtres des principaux cols, ce qui nous permettra de déboucher dans la plaine hongroise. Dès lors, notre action prendra une allure plus rapide. En longeant les Carpathes au sud, nous atteindrons les défilés de l'Oder et de la Neisse. Nous pénétrerons par là en Silésie...

Sur ces paroles de bon augure, l'empereur me congédie :

— Je sais que vous repartez ce soir. Mais nous nous reverrons à l'heure du thé. Si même vous n'avez rien de mieux à faire, je vous mènerai voir des tableaux cinématographiques qui réprésentent nos opérations d'Arménie et qui sont très curieux.

Il est deux heures et demie quand je quitte l'empereur.

Après un bref entretien avec Sazonow, je me rends chez le généralissime, dont le train s'allonge à quelques mètres de là.

Le grand-duc me reçoit dans un cabinet spacieux et confortable, couvert de peaux d'ours et de tapis d'Orient. Avec sa franchise et sa décision habituelles, il me dit :

— J'ai à vous entretenir de choses graves. Ce n'est

pas le grand-duc Nicolas qui parle à M. Paléologue, c'est le général en chef des armées russes qui s'adresse officiellement à l'ambassadeur de France. En cette qualité, j'ai le devoir de vous déclarer que la coopération immédiate de l'Italie et de la Roumanie est d'une impérieuse nécessité. N'interprétez pas toutefois ces mots comme un cri de détresse. Je reste convaincu que, Dieu aidant, nous aurons la victoire. Mais, sans la coopération *immédiate* de l'Italie et de la Roumanie, la guerre se prolongera pendant de longs mois encore avec des risques terribles.

Je réponds alors au grand-duc que le gouvernement français n'a cessé de multiplier ses efforts pour nous acquérir des concours :

— Japon, Grèce, Bulgarie, Roumanie, Italie, M. Delcassé a frappé à toutes les portes. En ce moment même, il s'ingénie à entraîner les gouvernements roumain et italien. Mais je ne vous cacherai pas que les prétentions de la Russie sur Constantinople et les Détroits rendront peut-être impossible l'accession de ces deux gouvernements à notre alliance.

— Oh ! cela, c'est l'affaire de la diplomatie... Je n'en veux rien savoir... Maintenant, causons intimement.

Il m'offre une cigarette, m'installe auprès de lui sur un divan et me pose mille questions au sujet de la France. A deux reprises, il me dit :

— Je ne trouve pas de mot pour exprimer l'admiration que m'inspire la France !

Le cours de l'entretien nous ramène à la conduite de la guerre. Je rapporte au grand-duc ce que l'empereur m'a confié tout à l'heure sur le projet d'une offensive générale vers la Silésie par les défilés de l'Oder et de la Neisse :

— Je vous avoue que j'ai quelque peine à concilier ce projet avec les perspectives inquiétantes que m'a ouvertes votre déclaration.

La figure du grand-duc se rembrunit subitement :

— Je ne me permettrai jamais de discuter une opinion de Sa Majesté, sauf quand Elle me fait l'honneur de me demander mon avis.

On vient nous avertir que l'empereur nous attend pour le thé.

Le grand-duc m'emmène avec lui. Au passage, il me montre son wagon, dont l'installation est aussi ingénieuse que confortable. Sa chambre à coucher, éclairée par quatre fenêtres sur un des côtés de la voiture, ne renferme que des meubles très simples ; mais les parois sont entièrement couvertes d'icones : il y en a pour le moins deux cents !

Après le thé, l'empereur me conduit à un cinématographe improvisé dans une baraque. Longue suite de tableaux pittoresques, représentant les récentes opérations de l'armée russe dans les régions du Tchorokh et de l'Aghri-Dag. En regardant ces gigantesques murailles de l'Arménie orientale, ce chaos de montagnes énormes, de crêtes aiguës et déchiquetées, je mesure ce qu'il faut de valeur au soldat russe pour avancer en un pareil pays, par trente degrés de froid et sous une continuelle tourmente de neige. La séance finie, l'empereur me ramène à son wagon, où je prends congé de lui.

A sept heures et demie, je pars pour Pétrograd avec Sazonow.

*
* *

Vendredi, 19 mars 1915.

Hier, pendant une attaque générale des forts qui commandent l'entrée des Dardanelles, les escadres alliées ont subi un échec. Le croiseur français *Bouvet* a sauté sur une mine en dérive ; le cuirassé *le Gaulois* a été mis hors de combat ; deux cuirassés anglais : l'*Irrésistible* et l'*Océan*, ont coulé.

*
* *

Samedi, 20 mars 1915.

La trahison de Miassoyédow commence à être divulguée, malgré le mutisme de la presse. Comme toujours, l'imagination s'en mêle et elle cherche des complices jusque dans les rangs les plus élevés de la cour. L'émotion est vive.

On me communique confidentiellement une lettre que le député « socialiste-travailliste » Kérensky vient d'adresser au président Rodzianko pour lui demander d'obtenir la convocation immédiate de la Douma en vue d'une interpellation sur l'affaire Miassoyédow. *La trahison*, écrit-il, *a son foyer au ministère de l'Intérieur... La société russe sait bien que les dirigeants de cette administration d'Etat ne cherchent qu'à rétablir le plus tôt possible l'union d'autrefois avec la monarchie prussienne, appui indispensable de notre réaction intérieure. La Douma doit protéger le pays contre les coups qu'on lui porte ainsi par derrière, Au nom de mes électeurs, je vous prie, monsieur le président, d'insister sur la réunion immédiate de la Douma afin qu'elle puisse remplir son devoir de contrôle envers le pouvoir exécutif, dans une heure aussi grave.*

Bien entendu, Rodzianko n'a pu donner à cette lettre aucune suite.

*
* *

Dimanche, 21 mars 1915.

Sous l'impression d'inquiétude où m'a laissé ma conversation récente avec le grand-duc Nicolas, je vais voir le général Biélaïew, chef d'état-major général, et je l'interroge sur la situation de l'artillerie russe au point de vue des munitions. Je résume ci-après ses réponses :

1° La fabrication quotidienne de projectiles de campagne atteint actuellement 20 000 obus au maximum ;

2° Si les commandes à l'étranger sont exécutées dans les délais convenus, l'artillerie russe disposera, vers la fin de mai, de 65 000 obus par jour (dont 26 000 attendus d'Angleterre et d'Amérique). Cette quantité s'élèvera à 85 000 vers la fin de septembre ;

3° En adoptant les procédés appliqués par l'industrie française, la production pourrait, dès le mois de juillet, être augmentée de 10 000. Mais, pour obtenir ce résultat, il faudrait briser la routine de l'industrie russe.

J'insiste à Paris afin qu'on envoie en Russie une mission d'instructeurs techniques.

*
* *

Lundi, 22 mars 1915.

Après un investissement de quatre mois et demi, la place de Przémysl a capitulé ce matin.

Au point de vue stratégique, l'événement est d'une importance minime ; au point de vue moral, il arrive opportunément pour réconforter un peu l'opinion russe.

*
* *

Mardi, 23 mars 1915.

Je dîne, ce soir, chez la comtesse Marie Schouvalow, née Komarow, veuve du comte Paul-Andreïéwitch qui fut ambassadeur à Berlin et gouverneur général de Pologne. Elle a invité en outre la grande-duchesse Marie-Pavlowna, le ministre de l'Intérieur Maklakow, le prince Radziwill, l'ancien ambassadeur à Constantinople Tcharykow, etc...

Après le dîner, je cause longuement avec Maklakow,

qui m'interroge sur ma récente audience de l'empereur. Je lui rapporte avec complaisance toutes les preuves que l'empereur m'a données de son obstination à poursuivre la guerre. Il me répète plusieurs fois :

— Que je suis heureux de vous entendre ! Oui, certes, il faut poursuivre la guerre à outrance... à outrance. J'en suis sûr maintenant : Dieu nous donnera la victoire !

Mais il a la figure blême, les traits tirés, et surtout l'air très humble. Ayant longtemps couvert de sa protection le lieutenant-colonel Miassoyédow, il sait que l'empereur lui en veut et il sent la disgrâce prochaine.

La grande-duchesse Marie-Pavlowna ne se montre pas moins curieuse des impressions que j'ai rapportées de Baranowitchy. Après que je les lui ai confiées, elle me dit :

— Quand l'empereur est loin de l'impératrice, je suis tranquille. C'est toujours elle qui lui fait commettre ses fautes.

Puis elle reprend :

— Je voudrais vous poser une question indiscrète.

— Je vous écoute, madame.

— Est-ce vrai que la trahison de Miassoyédow a été découverte par la police française et que c'est pour vous en parler que l'empereur vous a appelé à Baranowitchy? Est-ce vrai enfin que le comte Witte s'est tué quand il a appris que vous aviez en main la preuve de ses négociations avec l'Allemagne?

— Je n'ai connu l'affaire Miassoyédow que trois ou quatre jours avant la condamnation et par la confidence d'un officier russe. Quant au comte Witte, je sais avec certitude qu'il est mort presque subitement d'une tumeur cérébrale.

— Je vous crois. Mais le public préférera mon roman à votre réalité.

***

Mercredi, 24 mars 1915.

Si intéressant que soit le roman russe comme expression de l'âme et de la pensée nationales, si révélatrice que soit à cet égard l'œuvre d'un Tourguéniew, d'un Tolstoï, d'un Dostoïewsky, d'un Tchékow, d'un Korolenko, d'un Gorky, la musique russe nous fait pénétrer encore plus avant dans les profondeurs de la conscience et de la sensibilité populaires. Renan a dit de Tourguéniew : « Aucun homme n'a été à ce point l'incarnation d'une race entière. Un monde vivait en lui, parlait par sa bouche ; des générations d'ancêtres, perdues dans le sommeil des siècles, sans paroles, arrivaient par lui à la vie et à la voix... » N'est-ce pas encore plus vrai de Borodine, de Moussorgsky, de Rimsky-Korsakow, de Tchaïkowsky, de Glazounow, de Balakirew, de Liadow? Romances, opéras, ballets, symphonies, morceaux d'orchestre et de piano, chaque œuvre porte l'empreinte du pays et de la race. On y retrouve, sous la forme la plus séduisante, la plus captivante, la plus persuasive, tout le tempérament et tout le caractère des Russes : leur inquiétude perpétuelle, leurs impulsions irrésistibles et précipitées, leurs aspirations confuses et douloureuses, impuissantes et contradictoires, leur penchant à la mélancolie, leur hantise du mystère et de la mort, leurs besoin d'effusion et de rêve, leur promptitude aux émotions extrêmes, leur instinct de volupté, susceptible de toutes les délicatesses et de toutes les frénésies, leur faculté de souffrance et de résignation comme aussi de révolte et de sauvagerie, leur sensibilité aux spectacles de la nature, à ses voix éparses, à sa magie endormeuse ou terrifiante, l'intuition vague de tout ce qui pèse de fatal et de téné-

breux, de tragique et de démesuré sur le paysage russe, sur l'histoire russe, sur l'âme russe.

J'en avais l'impression forte, cet après-midi, chez Mme S... qui, pendant deux heures, m'a chanté des fragments de Moussorgsky, la *Berceuse d'Erémouchka*, l'*Elégie*, le *Hopak*, l'*Intermezzo*, les *Danses de la mort*, etc., — œuvres admirables de réalisme et de sensibilité. La puissance de l'évocation musicale, l'intensité de la suggestion par le rythme et la mélodie semblent atteindre là leur dernier terme.

Pourtant, comme interprète de la conscience populaire, Moussorgsky est allé plus loin encore. Ses deux drames lyriques, *Boris Godounow* et la *Kovantchina*, d'une si éclatante beauté, constituent un document de premier ordre pour l'intelligence de l'âme russe.

J'assistais, l'autre soir, à une représentation de la *Kovantchina*. L'action se déroule à la fin du dix-septième siècle : elle résume la lutte implacable que Pierre le Grand poursuivra durant tout son règne contre le vieil esprit moscovite, contre la Russie inculte, sombre et fanatique des boïars et des moines, des *Raskolniks* et des *Streltsy*. Toutes les passions de cette période sinistre sont projetées tour à tour sur la scène avec un relief extraordinaire. De même que dans *Boris Godounow*, c'est le peuple qui est le personnage principal, le protagoniste du drame. On assiste ainsi à une grande crise de la vie nationale. Sous ce rapport, le dernier acte est d'une grandeur qui touche au sublime. Traqués par les milices du tsar, les *Raskolniks* ou « Vieux Croyants » se sont réfugiés dans une *isba* perdue au fond des bois. Leur chef, le vieillard Dosithée, les exhorte à mourir plutôt que d'abjurer leurs dogmes : il leur prêche la mort par le feu, « la mort rouge ». Après quelques épisodes enthousiastes ou déchirants, tous les *Raskolniks*, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, acquiescent au suicide ; tous invoquent le martyre. On dresse le bûcher dans une grange. Le vieillard Dosithée récite

l'Évangile ; des cantiques lui répondent. Soudain, le bûcher s'allume ; on ferme l'*isba*. Des tourbillons de fumée semblent porter jusqu'au ciel les chants qui s'affaiblissent. A l'instant où la masure s'écroule sur un monceau de cadavres, les soldats du tsar envahissent la scène.

Pendant plus d'un siècle, le suicide par le feu, « la mort rouge », a sévi dans la secte du *Raskol*, en y consumant des milliers et des milliers de victimes. Le premier apôtre de la terrible doctrine fut un simple *moujik*, Basile Volosaty, né vers 1630 à Sokolsk, près de Wladimir. Il allait partout, répétant : « L'Antéchrist règne sur la terre et les prêtres de l'Église officielle subissent honteusement sa domination. Recevoir d'eux un sacrement, baptême, communion, mariage, extrême-onction, c'est recevoir le sceau de l'Antéchrist. Et celui qui se sera laissé infliger ce sceau, celui-là ne pourra plus jamais racheter ses péchés... Alors, comment faire son salut? — Par le suicide. Il n'y a pas d'autre moyen. D'ailleurs, pour peu que l'on y songe, est-il possible d'hésiter? En se faisant brûler, on échappe aussitôt à la puissance de l'Antéchrist ; on se nettoie de toutes ses souillures ; on meurt avec une foi intacte et une âme purifiée. Pour quelques minutes de souffrances, on acquiert la béatitude éternelle ; on est immédiatement accueilli dans la phalange des saints... »

La *Volosatovchtchina* se répandit avec une prodigieuse rapidité à travers la Russie ; elle s'accrédita surtout parmi les paysans et les moines. Ses foyers principaux étaient dans les régions de Wladimir, de Kostroma, de Souzdal, de Iaroslawl, de Novgorod, d'Onéga, de Viatka, de Perm et de la Sibérie occidentale. On comptait chaque année plusieurs milliers de victimes. En 1685, à Potchékonié, un seul autodafé consuma sept cents personnes. Il ne fallut pas moins que la féroce énergie de Pierre le Grand pour mettre un terme à cette démence.

Mais, de temps à autre, on a vu les mêmes aberrations

reparaître. En 1860, dans la province d'Olonetz, les suicides par le feu se propagèrent subitement. Pour maîtriser l'épidémie, la police impériale dut agir avec une rigueur extrême.

De nos jours encore, les annales des sectes russes ont eu à enregistrer plusieurs cas d'autodafés volontaires et collectifs. En 1897, le village *raskolnik* de Ternow, sur le Dniester, fut terrorisé par la prédication d'une vieille femme délirante, Vitalia, qui annonçait l'arrivée imminente de l'Antéchrist ; elle le voyait venir sous la forme étrange du recensement général que l'autorité administrative opérait à cette époque. Lorsque les recenseurs se présentèrent à Tarnow, ils trouvèrent toutes les rues désertes et toutes les portes barricadées. Par une fenêtre entr'ouverte, une main leur tendit cette protestation : *Nous sommes de véritables chrétiens. Or, l'acte que vous venez accomplir ici nous éloignerait du Christ, qui est notre patrie céleste, notre seule patrie. Nous n'obéirons donc pas à vos ordres; nous ne vous livrerons pas nos noms. Nous préférons mourir pour le Christ.*

Les recenseurs partirent, annonçant qu'ils reviendraient sous peu, avec des gendarmes.

Tous les *moujiks* du village se réunissent aussitôt chez Vitalia et tiennent conseil. A tout prix, il faut éviter le recensement, qui équivaut à la damnation éternelle. Après une courte délibération, hommes et femmes décident de s'enterrer vifs, avec leurs enfants. Animés d'une sombre ardeur, ils creusent fiévreusement quatre cryptes souterraines. Puis, s'étant revêtus de linceuls et tenant des cierges à la main, ils récitent sur eux-mêmes les prières des morts. Une dernière fois, Vitalia les exhorte sans leur cacher les souffrances effroyables qui les attendent, mais qui leur ouvriront directement le royaume du ciel. Alors, avec des chants d'allégresse, tous se précipitent dans les fosses, qu'ils maçonnent au dedans. Lorsque les autorités enfin prévenues, procèdent à l'exhumation, il est établi

que l'agonie des malheureux a duré plus d'un jour.

Ces épisodes tragiques sont rares. Mais les sectes religieuses, qui pullulent à l'ombre de l'orthodoxie, produisent continuellement des phénomènes d'exaltation collective. Tantôt, une crise de possession démoniaque éclate au village et s'étend de proche en proche. Tantôt, un ermitage ou un monastère devient le centre d'un mouvement prophétique. D'autres fois, un souffle de mysticisme idéaliste ou sensuel parcourt et affole tout un district.

Une des crises les plus bizarres qu'on ait vues ces dernières années est celle qui se produisit, aux environs de Kiew, dans la secte des Maliovannistes et qui se manifestait par des hallucinations de l'odorat. Au milieu de leurs extases, les adeptes, de simples paysans, croyaient soudain percevoir des parfums d'une ineffable suavité. Le visage illuminé, ils couraient çà et là, se flairant et se bénissant les uns les autres, convaincus qu'ils respiraient « l'odeur du Saint-Esprit ».

Des faits de ce genre, qui sont innombrables dans l'histoire intérieure de la Russie, accusent un des traits les plus caractéristiques du tempérament national. Aucune race n'est plus malléable aux prédications et aux apostolats. En nul autre pays, sauf peut-être dans l'Orient islamique, les foules ne sont aussi suggestibles, n'offrent moins de résistance à la contagion mentale. Nulle part, les ondes psychiques ne se propagent aussi rapidement et aussi loin dans les masses. Toute l'évolution du peuple russe est ainsi jalonnée par de grandes épidémies religieuses, morales ou politiques.

A cet égard, les troubles anarchiques de 1905 constituent un témoignage des plus expressifs et des plus inquiétants. Les mutineries sanguinaires de la flotte et de l'armée, les exploits des Bandes noires, la dévastation des provinces baltiques, les *pogroms* d'Arméniens et de Juifs n'ont été, à vrai dire, que des épidémies de massacre, de pillage et d'incendie. Dans chacun de ces drames, la

contamination mentale des acteurs fut presque immédiate. Par sa docilité à tous les prosélytismes, par la faiblesse de ses réactions individuelles, le *moujik* a révélé, une fois de plus, comme il est encore arriéré, esclave de l'instinct, près de la nature primitive.

* * *

Samedi, 27 mars 1915.

Dans l'œuvre entière des romanciers russes, il n'est pas de figures féminines plus attachantes, plus voluptueuses, animées d'une vie plus profonde et plus vraie que l'héroïne de *Fumée* et celle d'*Anna Karénine*. Pour l'une et l'autre de ces fictions, Tourguéniew et Tolstoï ont pris leurs modèles en pleine réalité.

L'Irène de *Fumée*, livre elle-même une partie de son secret. Quand cette superbe créature, à la fois si coquette et si franche, si égoïste et si amoureuse, essaie de reconquérir l'homme qu'elle devait épouser jadis et qu'elle a sacrifié à un calcul d'intérêt, elle allègue, pour son excuse, que ses parents ruinés ont spéculé honteusement sur sa beauté : on l'a conduite à la cour ; elle a plu à un très haut personnage qui, pour en faire sa maîtresse, l'a mariée à un gros général docile. Au souvenir de cette humiliante épreuve, elle murmure en baissant les yeux : — « C'est une histoire étrange et sombre ! » Dans la réalité, la jeune fille s'appelait la princesse Alexandra-Serguéïewna Dolgorouky et le très haut personnage qui s'éprit d'elle n'était pas moins que l'empereur Alexandre II. Vers 1860, l'ascendant qu'elle exerçait sur son impérial amant, les faveurs dont il la comblait, la vivacité de son intelligence, la grâce de son esprit, la fierté de ses allures l'avaient fait surnommer « la grande Mademoiselle ». Bientôt, le tsar la maria au général Albédinsky, devant lequel s'ouvrit dès lors une carrière inespérée : il mourut

gouverneur de Pologne. Jusqu'au dernier jour, Alexandra-Serguéïewna demeura l'amie et la confidente d'Alexandre II. Son frère, le prince Alexandre Dolgorouky, devint grand maréchal de la cour impériale sous le règne d'Alexandre III. Une de ses sœurs a épousé le grand-maréchal actuel, le comte Paul Benckendorff.

L'aventure d'*Anna Karénine* procède également d'une observation directe. Le caractère d'Alexis Karénine, les traits principaux d'Anna et le conflit moral des deux époux ont été suggérés à Tolstoï par le drame intime qui venait de s'accomplir dans le ménage du très digne et très pieux Constantin Pobédonostsew, le célèbre procureur suprême du Saint-Synode.

* * *

Dimanche, 28 mars 1915.

L'empereur a communiqué hier à Sazonow une lettre que vient de lui adresser le prince Gottfried de Hohenlohe-Schillingfurst, qui est actuellement ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Berlin, après avoir été pendant une dizaine d'années attaché militaire à l'ambassade impériale et royale en Russie.

Invoquant l'amicale bienveillance que l'empereur lui a toujours marquée, le prince de Hohenlohe se porte fort des dispositions pacifiques qui dominent à la cour de Vienne ; il suggère donc au tsar d'envoyer en Suisse une personne de confiance pour s'entretenir avec un émissaire de l'empereur François-Joseph ; il ne doute pas que les bases d'une paix honorable ne soient faciles à trouver.

— Cette lettre, me dit Sazonow, montre combien le moral est bas en Autriche ; elle restera néanmoins sans réponse. Le vieux François-Joseph n'est pas encore assez dégoûté de la guerre pour se résigner aux conditions que nous prétendons lui imposer.

Delcassé m'ayant prescrit de ne jamais prononcer une parole qui puisse faire croire à la Russie que nous ne lui abandonnons pas entièrement l'Autriche, je garde le silence. Mais comment et par quelle aberration ne veut-on pas comprendre à Paris l'immense intérêt que nous avons à détacher le Habsbourg de la coalition germanique? Notre situation militaire est-elle donc si favorable? Et le concours incertain qu'on escompte de l'Italie vaudra-t-il jamais le préjudice immédiat et irréparable qu'infligerait à l'Allemagne la défection de l'Autriche?

* * *

Mardi, 30 mars 1915.

Depuis le début de la guerre, les Juifs de Pologne et de Lithuanie endurent de cruelles tribulations. Pendant le mois d'août, on les a obligés à déguerpir, en masse, de la zone qui borne la frontière, sans leur accorder le temps de rien emporter. Après un court répit, les expulsions ont recommencé, aussi sommaires, aussi hâtives, aussi brutales, en s'étendant chaque jour davantage vers l'est. Progressivement, toute la population israélite de Grodno, de Lomza, de Plotsk, de Kutno, de Lodz, de Piétrokow, de Kielce, de Radom, de Lublin, a été refoulée à l'intérieur vers la Podolie et la Volhynie. Partout le départ a été marqué par des scènes de violence et de pillage, sous l'œil complaisant des autorités. On a vu ainsi, par centaines de mille, des malheureux errant sur la neige, poussés comme du bétail par des pelotons de cosaques, abandonnés en détresse dans les gares, parqués en plein vent à l'entrée des villes, mourant de faim, de fatigue, de froid. Et, pour réconforter leur moral, ces multitudes lamentables ont rencontré, tout le long de leur route, les mêmes sentiments de haine et de mépris, la même suspicion d'espionnage et de trahison. Au cours de sa dou-

loureuse histoire, Israël n'a pas connu d'exodes plus tragiques.

Pourtant il y a, dans les rangs de l'armée russe, 240 000 soldats juifs, qui se battent fort bien !

*
* *

Mercredi, 31 mars 1915.

Nouvelle et vive discussion avec Sazonow au sujet des profits territoriaux que le gouvernement italien prétend se réserver en Dalmatie.

— Les prétentions de l'Italie, me dit-il, sont un défi à la conscience slave !... Songez que saint Isaac le Dalmate est un des plus grands saints de la liturgie orthodoxe ! (1)

Je réplique, d'un ton sec :

— Nous avons pris les armes pour sauver la Serbie, parce que la ruine de la Serbie aurait consacré l'hégémonie des puissances germaniques ; mais nous ne nous battons pas pour réaliser les chimères du slavisme. Le sacrifice de Constantinople est déjà suffisant !

(1) La cathédrale de Pétrograd est sous le vocable de Saint-Isaac le Dalmate.

CHAPITRE X

1er AVRIL-2 JUIN 1915

Cérémonies de Pâques. Le prieuré de Malte ; une chimère de Paul Ier. Les églises russes ; la musique religieuse. — Le grand-duc Serge et la crise des munitions. — Une plaisanterie de Pouchkine ; proportion du sang allemand et du sang russe dans la famille des Romanow. — La question ukrainienne. — Les armées russes commencent leur offensive générale vers la Silésie. Explosion de la poudrerie d'Okhta. — Un scandale de Raspoutine à Moscou. — Contre-attaque des Allemands et des Austro-Hongrois en Galicie. Bataille de la Dounaïetz. Retraite générale des Russes. Négociations avec la Roumanie. L'Italie déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie. — Intrigues de Raspoutine contre le grand-duc Nicolas. Un concurrent secret du *staretz :* le *yourodivi* Mitia Koliaba. — Pétrograd et Venise : l'estuaire de la Néwa. — Prophétie redoutable.

Jeudi, 1er avril 1915.

C'est aujourd'hui jeudi saint. Selon la tradition de la cour impériale, les ambassadeurs et ministres des puissances catholiques sont conviés, en grand uniforme, à l'église du prieuré de Malte, afin d'y entendre la messe et de participer à la procession du Sépulcre.

L'église, construite sur le plan des basiliques latines et ornée de colonnes corinthiennes, est contiguë au magnifique hôtel du Corps des pages. La façade porte cette inscription, en caractères romains :

DIVO IOANNI BAPTISTÆ PAULUS IMP. HOSP. MAGISTER.

A l'intérieur, sur tous les murs, la croix de Malte. Dans le chœur, à gauche, sous un dais de pourpre, le trône doré où l'empereur Paul siégeait pour présider les conseils de l'ordre.

Parmi toutes les improvisations bizarres et paradoxales qui ont marqué le règne extravagant de Paul Ier, la plus incompréhensible est assurément le manifeste du 22 septembre 1798, par lequel le tsar autocrate, tuteur de l'Église orthodoxe, déclara prendre « sous sa direction suprême » l'ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem, déposa le grand-maître des hospitaliers, Ferdinand de Hompesch, et transféra la capitale de la confrérie à Saint-Pétersbourg.

Quelle était son idée? Voulait-il enlever Malte aux Français, pour assurer à la flotte russe une base navale dans la Méditerranée? Mais l'Angleterre ne l'eût toléré à aucun prix. Concevait-il une entreprise plus grandiose : la réunion de l'Église grecque et de l'Église latine? Mais le pape Pie VI protestait de toutes ses forces contre la déposition de Hompesch. Ne s'abandonnait-il pas simplement à un vague rêve de renaissance mystique et chevaleresque?... Autant de chimères, autant d'énigmes. On ne se débrouillera jamais dans les imaginations incohérentes de l'autocrate caricatural et fou.

* * *

Vendredi, 2 avril 1915.

Je retourne ce matin au prieuré de Malte pour y assister, en grande cérémonie, à la messe des présanctifiés.

Dans l'ordre d'idées où l'on vit constamment par le fait de la guerre, l'office de ce jour est d'une éloquence poignante. Les prêtres en noir, l'autel nu, les cierges éteints, la croix couverte d'un voile sombre, le souvenir du grand sacrifice accompli sur le Calvaire, le sublime

récit de la Passion selon saint Jean, enfin la solennelle prière où nulle forme de la souffrance humaine n'est oubliée, — quel accompagnement aux visions tragiques de l'heure présente ! Je pense avec une émotion profonde aux milliers de Français qui sont déjà morts pour sauver la France et à tous ceux qui devront s'immoler encore pour lui donner la victoire.

Cette année, le calendrier catholique et le calendrier russe coïncident pour la date de Pâques.

Aussi, depuis hier, toutes les églises de Pétrograd étalent la prodigieuse parure de leur luxe asiatique et byzantin. Lorsqu'on y pénètre à la tombée du jour, le contraste avec la rue blafarde et brumeuse est tel que l'on croit entrer dans une fournaise étincelante, dans un embrasement de pierreries, de pourpre et d'or.

Après avoir pris le thé chez Mme P..., je l'accompagne à Saint-Isaac, puis à Notre-Dame de Kazan, et, pour finir, à la cathédrale de la Transfiguration.

Dans ces trois églises, les chœurs sont d'une insigne beauté. Je ne connais aucun autre pays que la Russie où la musique religieuse atteigne à de pareils effets de mystère et de majesté par les seuls moyens de la polyphonie vocale. Les choristes, au nombre d'une centaine, sont réunis près de l'iconostase. Au fond, les basses, puis les barytons. Sur le devant, deux rangées d'enfants, contralti et soprani, dont l'expression naïve et grave me rappelle toujours le délicieux bas-relief de Donatello. L'exécution, parfaite, révèle non seulement une remarquable instruction technique, mais encore un très vif instinct musical. Quels que soient l'enchevêtrement des parties, la délicatesse des modulations, la complexité des harmonies, ces chanteurs observent, sans le secours du moindre accompagnement, une impeccable justesse de mesure et d'intonation. Je resterais des heures à écouter ces hymnes, ces antiennes, ces cantiques, ces psaumes,

ces mélopées. Beaucoup des morceaux que j'entends aujourd'hui remontent aux origines primitives de la liturgie orientale ; mais plusieurs et non les moins beaux sont tout modernes, ayant pour auteurs Bortniansky, mort en 1825 et qu'on a surnommé le « Palestrina de la Russie », puis Glinka, Sokolow, Bakhmétiew, Rimsky Korsakow, Tchaïkowsky, Archangelsky, Gretchaninow. Ce qu'il y a surtout d'admirable dans ces chants, c'est la profondeur du sentiment religieux ; ils s'adressent aux parties les plus mystérieuses de l'âme ; ils touchent aux fibres les plus intimes du cœur. On y trouve, exprimés et développés, avec une rare puissance d'émotion, tous les éléments de lyrisme que renferment les croyances chrétiennes. Ce sont tour à tour des élans de prière, des soupirs d'accablement, des implorations de pitié, des appels de détresse, des clameurs d'épouvante, des attendrissements de repentir, des ferveurs de pénitence, des prostrations d'humilité, des sursauts d'espérance, des effusions d'amour, des ravissements d'extase, des éblouissements de gloire et de béatitude. Les effets tragiques acquièrent parfois une intensité extraordinaire et comme foudroyante, par l'intervention subite de deux ou trois basses, dont le registre exceptionnel descend à peu près d'une octave au-dessous de la normale. En sens inverse, les enfants soprani ont des voix cristallines qui s'élèvent si haut, avec une telle douceur et une telle pureté, qu'elles en deviennent immatérielles, supra-terrestres, séraphiques. Les chants célestes que Fra Angelico entendait au fond de son âme, lorsqu'il peignait ses concerts d'Anges, n'étaient pas plus éthérés.

Dans les trois églises pareillement, l'affluence est énorme. Toutes les classes y sont représentées ; mais le plus grand nombre est formé de petites gens et de pauvres hères. Ces derniers sont de beaucoup les plus intéressants à observer. D'abord, si misérables qu'ils soient, il n'en est pas un qui, à l'entrée, ne tire de sa poche quelques

RASPOUTINE

kopecks pour acheter un cierge qu'il va aussitôt planter devant une icone. Puis ils commencent leurs prières, à la mode russe, c'est-à-dire avec d'innombrables signes de croix, de profonds soupirs, de continuelles génuflexions, des prosternements jusqu'à terre. La plupart sont maigres, hâves, exténués par les jeûnes du carême. Chez la plupart aussi, le visage reflète une piété simple, docile et recueillie. Chez beaucoup, le regard, d'une fixité singulière, exprime une vague et mélancolique rêverie. Par instant, l'un d'eux, du revers de la main, essuie une larme sur son visage osseux. Mais ce qui domine, chez tous, c'est l'attention aux chants liturgiques. Les oscillations de leurs têtes, les balancements de leurs corps semblent suivre la cadence des rythmes et le dessin des mélodies ; on dirait que la musique passe en eux comme un fluide magnétique.

* * *

Samedi, 3 avril 1915.

Une note officielle annonce, en termes très sobres, la condamnation et la pendaison du lieutenant-colonel Miassoyédow, « reconnu coupable de relations avec les agents d'une puissance ennemie ». La note ajoute que la justice s'applique « à élucider toutes les complicités de l'affaire ».

Cette dernière phrase attise la curiosité publique, déjà si prompte à s'enfiévrer, si méfiante à l'égard du régime, si prédisposée à voir la trahison partout.

* * *

Dimanche, 4 avril 1915.

Ce soir, longue conversation avec le grand-duc Serge-Michaïlowitch, que j'interroge à fond sur l'activité des usines de guerre.

Inspecteur général de l'artillerie, le grand-duc Serge

déploie, dans ses fonctions, de rares qualités de compétence, de méthode et de commandement. Il connaît à fond tous les problèmes techniques ; il travaille quatorze heures par jour ; il est impitoyable aux négligences et aux malversations. Mais tout son effort vient se briser devant la routine, l'incurie et la malhonnêteté des services publics. Découragé, écœuré, il disait hier à l'un de mes officiers, qu'il a en particulière estime : — « L'industrie française est arrivée à produire 100 000 projectiles par jour. Ici, nous en fabriquons à peine 20 000. Quelle honte !... Quand je pense que tout notre régime autocratique aboutit à cette impuissance, je deviens républicain. »

La pénurie des munitions réduit nécessairement l'artillerie à un rôle insignifiant dans les combats. Tout le poids de l'action retombe sur l'infanterie. D'où, une effroyable dépense de vies humaines. Un des collaborateurs du grand-duc Serge, le colonel Engelhardt, disait l'autre jour à mon second attaché militaire, le commandant Wehrlin : — « Nous payons avec le sang de nos hommes les crimes de notre administration. »

Une bande de *comitadji* bulgares, forte de 2 000 hommes environ, a fait irruption avant-hier sur le territoire serbe, à Valandovo, cherchant à détruire la gare de Stroumitza, près du Vardar. L'attaque a été exécutée selon toutes les règles tactiques et avec l'emploi d'une mitrailleuse ; la présence d'officiers bulgares est avérée.

A titre de pronostic, l'incident est grave. Quand le tsar Ferdinand voudra éveiller les instincts belliqueux de son peuple, il commencera certainement par agiter devant lui le haillon macédonien.

***

Lundi, 5 avril 1915.

Les historiens débattront longtemps encore la question de savoir si l'empereur Paul Ier était réellement le

fils de Pierre III, ou s'il dut la naissance au brillant cavalier qui ouvrit l'interminable liste des amants de sa mère, Serge Soltykow.

Dans ce dernier cas, les successeurs de Catherine la Grande ne seraient que les héritiers fictifs des Romanow. Mais, quelle que soit la solution de cette énigme conjugale, un problème subsiste. Le tsar Nicolas II appartient-il par ses ascendants à la même famille que son peuple? Est-il de la même race? En un mot, quelle proportion de sang russe y a-t-il dans ses veines? — Une proportion infinitésimale.

Voici en effet son atavisme :

1° Le tsar Alexis-Michaïlowitch (1629-1676) épouse Nathalie Naryschkine (1655-1694) ;

2° Leur fils Pierre le Grand (1672- 1725) épouse la Livonienne Catherine Skavronsky (1682-1727) ;

3° Leur fille Anna-Pétrowna (1708-1728) épouse Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp (1700-1739) ;

4° Leur fils Pierre III (1728-1762) épouse Catherine, princesse d'Anhalt-Zerbst (1729-1796) ;

5° Leur fils Paul Ier (1754-1801) épouse Marie-Féodorowna, princesse de Wurtemberg (1759-1828) ;

6° Leur fils Nicolas Ier (1796-1855), succédant à son frère Alexandre Ier (1777-1825), épouse Alexandra-Féodorowna, princesse de Prusse (1798-1860) ;

7° Leur fils Alexandre II (1818-1881), épouse Marie-Alexandrowna, princesse de Hesse-Darmstadt (1824-1880) ;

8° Leur fils Alexandre III (1848-1894) épouse Marie-Féodorowna, princesse de Danemark, (1847-....) ;

9° Leur fils Nicolas II (1868-....) épouse Alexandra-Féodorowna, princesse de Hesse-Darmstadt (1872-...) ;

10° Leur fils Alexis (1904-...) est le césaréwitch actuel.

Ainsi, dès la naissance de Pierre III, les héritiers des Romanow ne comptent plus dans leurs veines qu'un quart de sang russe pour trois quarts de sang allemand.

A chaque échelon suivant, l'atavisme national perd la

moitié de son coefficient, en sorte que la proportion de sang russe n'est plus que de 1/16me chez Nicolas Ier, 1/32me chez Alexandre II, 1/64me chez Alexandre III, et qu'elle descend à 1/128me chez Nicolas II pour s'abaisser à 1/256me chez le césaréwitch Alexis.

Le poète Pouchkine s'amusait volontiers à plaisanter le germanisme des modernes Romanow. Un soir, pour illustrer ses sarcasmes, il fit apporter devant lui quelques verres, une bouteille de vin rouge, et une carafe d'eau. Ayant aligné les verres, il remplit le premier avec du vin jusqu'au bord : — « Ce verre-là, dit-il, c'est notre glorieux Pierre le Grand ; c'est le sang russe intégral, dans toute sa vigueur et toute sa pureté. Aussi, voyez quel rubis !... »

Dans le second verre, il mêla le vin et l'eau par moitié. Dans le troisième, il versa un quart de vin et trois quarts d'eau. Il continua ainsi, en opérant chaque mélange selon la même progression inverse.

Au sixième verre, qui représentait le césaréwitch, futur Alexandre II, la quantité de vin était devenue si faible (1/32me), que le liquide en était à peine rosé.

J'ai poursuivi jusqu'au césaréwitch actuel l'expérience de Pouchkine. La disproportion des deux liquides est si énorme (1/256me) que la présence du vin n'est même plus perceptible.

***

Mardi, 6 avril 1915.

Depuis quelques jours, l'armée russe poursuit, dans les Carpathes septentrionales, une série d'attaques. Malgré les difficultés du terrain, elle tient déjà les crêtes principales sur un front de 100 kilomètres. Mais le col d'Uszok, qui est la clef de toute la région, résiste encore.

Ces attaques sont le prélude de l'offensive générale que l'empereur me faisait prévoir, il y a trois semaines.

Simultanément, une énorme concentration de troupes s'exécute dans toute la Galicie, notamment dans la région de Tarnow et de la Dounaïetz.

***

Jeudi, 8 avril 1915.

Sazonow a en main une série de documents secrets, télégrammes déchiffrés et lettres interceptées, d'où il ressort avec évidence que la récente incursion des *comitadji* bulgares dans la Macédoine serbe a été concertée entre Vienne et Sophia. Il craint que des attaques nouvelles ne se produisent bientôt et n'entraînent, selon le calcul de l'Autriche, des conséquences irréparables. Il propose donc aux gouvernements français et britannique de se joindre à lui pour adresser au gouvernement bulgare une sévère remontrance :

— Je n'ai pas la prétention, me dit-il, de modifier beaucoup les sentiments du ministère Radoslavow à notre égard. Mais il faut que le peuple bulgare sache où on le mène.

***

Vendredi, 9 avril 1915.

D'après l'enquête à laquelle vient de procéder mon attaché militaire, voici quelle est la situation de l'armée russe au point de vue des munitions :

Actuellement, la production quotidienne des projectiles varie de 15 000 à 18 000.

Si les commandes faites à l'étranger ne subissent pas de retard, l'artillerie russe disposera de :

28 000	projectiles	par	jour à la	fin de mai.
42 000	—	—	—	juillet.
58 000	—	—	—	septembre.

Dans ces conditions, comment l'empereur peut-il songer à entreprendre, le mois prochain, une offensive générale vers la Silésie?

***

Samedi, 1er avril 1915.

Le président du Conseil, le très vieux Gorémykine, vient me voir à l'improviste, cet après-midi, « pour bavarder en ami ».

Nous parlons de la situation générale qu'il déclare « excellente »; mais je sais tout ce que son optimisme officiel cache de restrictions mentales et de réflexions sceptiques.

A propos de Constantinople, je crois bon de lui rappeler que la ruine de la puissance germanique doit rester le but capital, le but essentiel de nos communs efforts :

— Je connais, dis-je, l'opinion de l'empereur à cet égard; je suis donc sûr de la vôtre. Mais le peuple russe en est-il suffisamment pénétré?

Avec plus de vigueur que je n'en attendais de ce Nestor désabusé, il me répond :

— Le peuple russe a la haine des Allemands; il l'a jusque dans les moelles. Soyez sûr que Constantinople ne le détournera pas de Berlin!

Puis je l'interroge sur une question qui me préoccupe depuis quelque temps, la question ukrainienne. Il m'arrête :

— Mais il n'y a pas de question ukrainienne!

— Il n'est pas douteux cependant que l'Autriche ne fasse de grands efforts pour créer un mouvement national parmi les Ukrainiens. Vous n'ignorez certes pas qu'il existe à Vienne une société pour la libération de l'Ukraine; elle publie en Suisse des brochures, des cartes, que je reçois et qui révèlent pour le moins un effort assez intense de propagande.

— Nous connaissons fort bien cette société. Ce n'est qu'une basse officine de police. Elle s'est adressée d'abord à nos paysans de l'Ukraine, qui n'ont même pas compris de quoi on venait leur parler. Sentant qu'il n'y avait rien à faire de ce côté, elle s'est tournée vers les ouvriers de nos sucreries, dans la région de Kiew et de Berditschew, et elle leur envoie de temps à autre des brochures socialistes que nous saisissons régulièrement sur des colporteurs juifs. Vous voyez que cela n'a aucune importance.

— Mais, s'il n'y a pas de question ukrainienne ou, pour mieux dire, s'il n'y a pas de mouvement séparatiste en Ukraine, vous reconnaissez néanmoins qu'il existe, dans la Petite-Russie, un esprit de particularisme assez marqué.

— Oh oui ! Les Petits-Russiens ont un caractère individuel très original. Leurs idées, leur littérature, leurs chants ont un goût de terroir très prononcé. Mais cela ne se manifeste que dans le domaine intellectuel. Au point de vue national, les Ukrainiens sont aussi russes que les plus purs moscovites. Enfin, sous le rapport économique, l'Ukraine est nécessairement liée à la Russie.

*
* *

Dimanche, 11 avril 1915.

Sazonow a reçu, par ses services secrets, une nouvelle série de documents établissant que la partie s'est liée, ces jours-ci, entre le tsar Ferdinand et la cour de Vienne. Très ému, vibrant d'indignation, il me dit :

— Les influences germaniques l'emportent décidément à Sophia. J'en ai maintenant la preuve. Désormais, je m'attends à tout de cet ignoble Ferdinand. L'Autriche le tient... J'insiste donc pour que les ministres des trois puissances fassent entendre immédiatement au gouvernement bulgare la remontrance que je vous ai

proposée il y a trois jours. Si votre gouvernement et le gouvernement britannique ne consentent pas à cette démarche, le ministre de Russie sera obligé d'y procéder seul. Si la remontrance ne suffit pas, je proposerai à l'empereur de rappeler Savinsky et peut-être même de faire occuper Bourgas.

Je télégraphie aussitôt ces déclarations à Delcassé ; mais, le sachant plein d'illusions sur les dispositions de la Bulgarie à notre égard, je crois devoir ajouter : « Le souvenir que j'ai gardé de mes longues relations avec le tsar Ferdinand, tout ce que je sais de sa perfidie et de sa lâcheté, enfin les documents décisifs que le gouvernement russe a entre les mains, me rallient pleinement à l'opinion de M. Sazonow. »

*
* *

Lundi, 12 avril 1915.

Ce soir, j'ai à dîner mon second attaché militaire, le commandant Wehrlin, et deux officiers français, attachés à la mission technique des munitions. Tandis que nous passons à table, une explosion formidable retentit, secouant les fenêtres du salon, faisant trépider les lustres. En même temps, un énorme nuage de fumée pourpre s'élève à l'est de Pétrograd, au-delà de la Néwa.

— C'est la poudrerie d'Okhta qui saute ! s'écrient d'une voix mes officiers.

Quelques explosions moins violentes se succèdent encore. Les flammes de l'incendie embrasent l'horizon. Nul doute : la vaste usine d'Okhta, — la plus importante fabrique d'explosifs, de cartouches, de gargousses, de fusées, de grenades, où s'alimente l'armée russe, — est détruite.

Mes officiers se regardent, éplorés :

— C'est un désastre !

Tout le dîner se passe à supputer les conséquences de ce désastre, à chercher les moyens d'y parer.

Après avoir pris le café, j'emmène mes trois officiers en auto vers Okhta. Par le pont Alexandre et le quartier de Viborg, nous atteignons le faubourg où s'est produit le sinistre. Population affolée. Partout des morts, des blessés, des maisons qui brûlent. Sur une place, j'avise le préfet de police ; il nous facilite l'approche du fantastique brasier où les bâtiments de l'usine, répartis sur un espace immense, achèvent de se consumer dans des tourbillons de flammes. Pendant que mes officiers vont aux renseignements çà et là, je contemple l'effroyable beauté du spectacle que j'ai sous les yeux et qui réalise une des plus tragiques visions de l'Enfer dantesque ; je crois voir la cité de Dîs, la Babylone infernale, aux dômes ignés, aux remparts incandescents...

Lorsque mes officiers reviennent, leurs constatations sont identiques : l'usine est entièrement détruite.

Quant à la cause du sinistre, on ne peut encore la préciser. Mais la première hypothèse qui vienne à l'esprit n'est-elle pas l'action de la main allemande?

*
* *

Mardi, 13 avril 1915.

L'explosion d'Okhta répand de tous côtés la consternation. A la vérité, on s'inquiète peu des conséquences pratiques. Mais chacun voit, dans la catastrophe d'hier, un présage funeste, « un mauvais signe de Dieu ». On ne doute pas non plus que ce soit un agent allemand qui ait fait le coup. Miassoyédow avait tant de complices !...

L'état-major allemand n'est que trop édifié sur la crise des munitions russes. D'autre part, il doit avoir plusieurs indices de l'offensive générale qui se prépare vers la Silésie. Enlever à son adversaire les moyens maté-

riels de poursuivre, sinon même d'engager cette offensive, est une idée trop naturelle pour qu'il ne l'ait pas conçue. Avec toutes les connivences dont il dispose à Pétrograd, il a pu facilement faire placer dans une des poudrières d'Okhta un engin explosif.

***

Mercredi, 14 avril 1915.

Les gouvernements français et britannique ont décidé le débarquement d'un corps expéditionnaire dans la presqu'île de Gallipoli afin de forcer, par terre, les défenses des Dardanelles.

Ce corps, dont le commandement a été confié au général d'Amade, s'est organisé à Bizerte, d'où il vient d'être transporté dans le Delta égyptien.

***

Jeudi, 15 avril 1915.

Il y a quelques jours, les gazettes annonçaient que Raspoutine était parti pour Moscou. Accomplissant un vœu qu'il avait prononcé l'été dernier pendant que les médecins le disputaient à la mort, le saint homme allait prier sur la tombe du patriarche Hermogène, au Kremlin.

On l'a vu en effet s'absorber dans une fervente oraison devant la tombe du vénéré patriarche, puis devant chacune des icones miraculeuses et des reliques sacrées qui font de l'*Ouspensky Sobor* un des sanctuaires les plus précieux de la piété orthodoxe.

Mais, le soir venu, il passa à d'autres exercices. Et, quoique l'orgie ait eu lieu à huis clos, assez de détails en ont transpiré au dehors pour susciter, dans toutes les

classes moscovites, une émotion de scandale, un sourd grondement de colère et de dégoût.

Voici l'histoire, telle que je viens de l'apprendre d'une personne apparentée au préfet de police de Moscou, le général Adrianow, aide de camp de l'empereur, et qui arrive de cette ville.

La scène a eu pour cadre un salon du restaurant Yar, au parc Pétrowsky. Raspoutine était accompagné de deux journalistes et de trois jeunes femmes, dont l'une au moins appartenait à la bonne société de Moscou.

Le souper commença vers minuit. On but copieusement. Des joueurs de *balalaïka* exécutèrent des airs nationaux. Très allumé, Raspoutine entreprit de raconter avec une verve cynique ses prouesses amoureuses de Pétrograd, appelant par leurs noms les femmes qui s'étaient offertes à lui, les déshabillant l'une après l'autre, citant sur chacune quelque particularité secrète, quelque détail capiteux ou grotesque.

Le souper fini, les joueurs de *balalaïka* cédèrent la place à des chanteuses tziganes. Raspoutine, complètement ivre, se mit à parler de l'impératrice, qu'il nommait *la vieille*. Cela jeta un froid dans l'assemblée. Il poursuivit de plus belle. Montrant un gilet brodé qu'il portait sous son caftan, il dit :

— C'est *la vieille* qui m'a brodé ce gilet... Je fais d'elle tout ce que je veux...

La dame du monde, qui s'était fourvoyée dans cette aventure, protesta, voulut se retirer. Alors, furieux et trébuchant, il exécuta une pantomime obscène...

Puis il s'attaqua aux chanteuses tziganes. Elles le rebuffèrent. Il les invectiva, en mêlant à ses injures le nom de la tsarine.

Cependant les convives s'inquiétaient d'être compromis dans un pareil scandale, qui était déjà la fable de tout le restaurant et dont les suites policières pouvaient être graves en raison des offenses à l'impératrice.

On réclama vite la note du souper. Dès que le *tchellovick* l'eut apportée, la dame du monde jeta sur la table une liasse de roubles, qui dépassait de beaucoup le total, et s'esquiva précipitamment. Les chanteuses tziganes filèrent après elle.

Le reste de la société suivit bientôt le mouvement. Raspoutine sortit le dernier, en maugréant, éructant et titubant.

***

Dimanche, 18 avril 1915.

L'offensive générale, que l'empereur m'annonçait, le 16 mars, à Baranowitchy, est commencée.

Dans les Carpathes septentrionales, les Russes déploient de vigoureux efforts. Leurs attaques se concentrent actuellement autour du col d'Uszok, qui, placé aux sources des grandes rivières galiciennes, commande en même temps l'accès de la Transylvanie.

Au cours de ces dernières journées, les Austro-Hongrois ont laissé entre les mains de l'ennemi 50 000 prisonniers.

***

Samedi, 24 avril 1915.

Le préfet de police de Moscou, général Adrianow, qui est homme de conscience et de courage, a voulu faire directement son rapport à l'empereur sur le scandale que Raspoutine a provoqué naguère au restaurant Yar et dont la population moscovite est encore tout indignée comme d'un sacrilège. Il s'est donc présenté en grande tenue, l'autre matin, à Tsarskoïé-Sélo pour demander audience. Mais le commandant des palais impériaux, général Woyéïkow, ne l'a pas laissé arriver jusqu'au souverain.

Le général Adrianow s'est alors adressé au général Djounkowsky, commandant en chef de la Gendarmerie, adjoint au ministre de l'Intérieur pour les affaires de police, qui, très courageux également, a tenté, vingt fois déjà, de révéler à son maître l'ignominie du *staretz*.

Par ce détour, Nicolas II a connu dans les moindres détails l'orgie crapuleuse du restaurant Yar. Se méfiant néanmoins du récit qu'on lui faisait, il a ordonné une enquête supplémentaire, qu'il a confiée à son aide de camp préféré, à l'intime favori de l'impératrice, le capitaine de frégate Sabline. Celui-ci, malgré ses accointances avec Raspoutine, a dû reconnaître la stricte vérité de toutes les allégations produites par le général Adrianow.

En présence des faits constatés, l'empereur, l'impératrice et Mme Wyroubow se sont accordés à conclure que les puissances infernales avaient tendu à leur saint ami un piège redoutable et que « l'homme de Dieu » n'aurait pu s'en tirer à si peu de frais sans l'assistance divine.

***

Lundi, 26 avril 1915.

Hier, dès l'aube, un corps de troupes franco-anglaises a débarqué dans la presqu'île de Gallipoli, près de Sédul-Bahr. Opérant sous la protection de la flotte alliée, elles se sont établies à l'extrémité et sur toute la largeur de la presqu'île. La résistance des Turcs a été dure à briser.

***

Mardi, 27 avril 1915.

Le grand-duc Nicolas et son état-major ont accompagné l'empereur pendant sa récente visite au front de Galicie.

On a été généralement frappé de l'indifférence, de la froideur même avec laquelle l'empereur a été accueilli par son armée. La légende qui s'est créée autour de l'impératrice et de Raspoutine a porté un coup sensible au prestige impérial parmi les soldats comme parmi les officiers. On ne doute pas que le palais de Tsarskoïé-Sélo n'abrite une officine de trahison et l'affaire Miassoyédow sert d'argument à toutes les suspicions.

Près de Lvow, un de mes officiers a surpris ce dialogue entre deux lieutenants :

— De quel Nicolas parles-tu?

— Mais du grand-duc, parbleu !... L'autre n'est qu'un Allemand.

* * *

Vendredi, 30 avril 1915.

Les renseignements que l'on recueille de toute part sur la concentration des forces austro-allemandes en Galicie deviennent inquiétants. L'ennemi prépare certainement de ce côté un coup de massue.

Pour faire diversion, les Allemands poussent une pointe hardie en Courlande, vers Mitau et Libau.

* * *

Samedi, 1er mai 1915.

Dîner intime à l'ambassade avec la princesse Orlow, sir George et lady Georgina Buchanan, la comtesse Schouwalow, le général et la comtesse Stackelberg, etc.

Dans la soirée, je cause longuement avec Stackelberg, qui tient de ses origines allemandes un esprit sérieux, logique et réaliste :

— C'est une bonne fortune pour moi, dis-je, de vous avoir attiré ce soir ici ; car on ne vous rencontre plus nulle part.

— Je n'ai plus aucun plaisir à sortir de chez moi. Dans les milieux nationalistes, on me croit boche et cela m'indigne. Dans les milieux réactionnaires, on souhaite la victoire de l'Allemagne et cela me dégoûte... Malgré mes origines tudesques, j'aime passionnément la Russie et l'empereur n'a pas de sujet plus dévoué, plus prêt à se sacrifier pour lui que moi... (1). Vous savez que j'ai beaucoup vécu en France et en Angleterre. J'adore l'esprit français et j'ai un faible pour les modes anglaises. Quant à la France, je ne peux pas vous dire à quel point je l'admire depuis le début de cette guerre ; elle a surpassé en quelques mois tout ce qu'il y a de plus beau dans son histoire. Vous voyez que vraiment je ne suis pas boche !... Mais, comme Russe, je suis chaque jour plus effrayé de l'abîme où l'alliance anglo-française nous entraîne. La Russie court à la défaite et à la révolution, jamais nous ne vaincrons les Allemands ; nous ne sommes pas de force à lutter contre eux ; je suis désespéré.

J'essaie de lui rendre un peu de confiance, en lui démontrant que l'infériorité manifeste où l'armée russe se trouve envers l'armée allemande n'est que temporaire :

— Vos soldats se battent admirablement. Vos réserves en hommes sont inépuisables. Ce qui vous manque, c'est de l'artillerie lourde, des avions et des munitions. D'ici à peu de mois, vous serez abondamment pourvus. Vous ferez sentir alors aux Allemands tout le poids de votre masse.

— Non !... L'histoire nous prouve que la Russie n'est jamais si forte qu'au début d'une guerre... Nous n'avons pas cette merveilleuse faculté d'adaptation et d'improvisation qui vous permet, à vous autres Français et Anglais, de réparer en pleine guerre toutes vos fautes du temps de paix. Chez nous, la guerre ne fait

(1) Le comte Stackelberg a été assassiné, le 16 mars 1917, par une bande de soldats révoltés.

qu'aggraver les vices du régime, parce qu'elle impose à nos bureaucrates une tâche qu'ils sont absolument incapables de remplir. Dieu veuille que je me trompe ! Mais je m'attends à ce que tout aille de mal en pis... Voyez comme notre position est tragique ! Nous ne pouvons pas faire la paix sans nous déshonorer. Et la continuation de la guerre nous mène fatalement à une catastrophe !

***

Mardi, 4 mai 1915.

Depuis deux jours, les Allemands et les Austro-Hongrois attaquent en force la partie du front russe qui s'étend de la Vistule aux Carpathes. Ils avancent irrésistiblement vers l'est ; leur aile gauche a déjà franchi le cours inférieur de la Dounaïetz, qui se jette dans la Vistule à 65 kilomètres en amont de Cracovie.

***

Jeudi, 6 mai 1915.

Entre les Carpathes et la Vistule la situation des Russes devient critique. Après des combats très durs à Tarnow, à Gorlice, à Iaslo, ils se retirent en hâte derrière la Dounaïetz et la Wisloka. Les pertes sont énormes ; le nombre des prisonniers s'élèverait à 40 000.

***

Vendredi, 7 mai 1915.

La victoire des Austro-Allemands à Tarnow, Gorlice et Iaslo se répercute maintenant sur la ligne entière des Carpathes, jusqu'au delà d'Uszok. Les Russes ont perdu en quelques jours la série de cols et de crêtes qu'ils avaient

eu tant de peine à conquérir pendant l'hiver. L'accès de la Transylvanie leur est désormais fermé.

Cette situation réagit également sur les dispositions du gouvernement roumain. Bratiano soutient ses prétentions territoriales avec une intransigeance cassante ; son calcul évident est d'accumuler la Russie à un refus péremptoire, dont il se servirait ensuite pour faire définitivement prévaloir la politique de neutralité qui a ses préférences secrètes.

***

Samedi, 8 mai 1915.

Au nord, sur le front de Courlande, les Allemands ont entrepris une série d'attaques vigoureuses, afin d'empêcher l'ennemi de transporter toutes ses réserves en Galicie.

Hier, ils se sont emparés de Libau, qui leur procure une excellente base navale pour leurs opérations ultérieures dans le golfe de Riga.

***

Dimanche, 9 mai 1915.

Depuis le col d'Uszok jusqu'à la Vistule, c'est-à-dire sur un espace de 200 kilomètres, la bataille de Galicie se poursuit avec acharnement.

Partout, les Russes reculent. La rapidité de leur retraite risque de rendre bientôt intenable leur position sur la ligne de la Nida, qui s'étend au nord de la Vistule.

***

Mercredi, 12 mai 1915.

Aux Dardanelles, les Anglo-Français avancent avec méthode, en consolidant chaque nuit par des retranchements le terrain gagné pendant le jour. Les Turcs résistent avec une extrême énergie.

L'opinion russe s'intéresse au moindre détail des com-

bats ; elle ne doute pas de leur résultat final, qu'elle croit prochain. Dans le jeu de son imagination, elle voit déjà les escadres alliées franchir l'Hellespont et s'embosser devant la Corne d'Or ; elle en oublie presque les défaites de Galicie. Comme toujours, elle demande au rêve l'oubli de la réalité.

***

Lundi, 13 mai 1915.

Les Russes continuent leur retraite vers le nord-est, mais dans un ordre parfait et en défendant chaque position. Le nombre total des prisonniers qu'ils ont laissés à l'ennemi depuis une dizaine de jours atteindrait 140 000.

***

Vendredi, 14 mai 1915.

Crise ministérielle en Italie. Très habilement, le cabinet Salandra-Sonnino a remis sa démission au roi sans attendre la réunion de la Chambre, afin de porter la question de la guerre directement devant l'opinion publique et de déjouer ainsi les intrigues parlementaires de Giolitti.

Les partisans de l'intervention gagnent du terrain chaque jour.

***

Dimanche, 16 mai 1915.

Les Allemands se sont emparés d'Iaroslaw, ce qui leur procure une tête de pont sur le San. Les Russes hâtent leur retraite à l'est de Kielce et au sud de la Pilitza.

Par contre, à l'extrémité de la Galicie orientale, entre Koloméa et Czernowitz, les Autrichiens ont subi un gros échec en laissant derrière eux vingt mille prisonniers.

Toute la région située entre le Dniester et le Pruth est ainsi au pouvoir des Russes.

***

Lundi, 17 mai 1915.

L'Italie s'enfièvre. A Rome, à Milan, à Venise, à Gênes, des manifestations tumultueuses, d'un caractère presque révolutionnaire, se succèdent continuellement.

Sous la pression du sentiment populaire, le roi Victor-Emmanuel a refusé hier la démission du cabinet Salandra-Sonnino. Le complot de Giolitti a donc échoué. Le parlement « neutraliste » n'a plus qu'à s'incliner devant les exigences de l'instinct national.

***

Mardi, 18 mai 1915.

Je reprends, ce matin, avec Sazonow notre interminable discussion sur les exigences territoriales de la Roumanie et je le presse instamment d'étendre un peu ses dernières concessions. Mais je le trouve fort irrité par un télégramme qu'il a reçu hier de Bucarest et qu'il brandit vers moi d'une main crispée :

— Bratiano prétend nous dicter sa loi ; il parle de la Russie avec des airs d'arrogance que je ne tolérerai pas... Je sais même qu'il s'est laissé aller à dire devant plusieurs diplomates étrangers : — « Ce n'est pas le moment pour la Russie d'avoir le verbe haut ! »... Eh bien ! Il se trompe. La Russie est une grande puissance et ce n'est pas un échec momentané de ses armées qui lui fera oublier ce qu'elle se doit à elle-même, ce qu'elle doit à son passé, à son avenir, à sa mission historique.

— Si Bratiano a tenu un pareil propos, il a eu tort. Mais, précisément parce que la Russie est une grande puissance, elle ne saurait trop élever ses points de vue. Or, la seule question qui se pose est de savoir si le con-

cours de la Roumanie nous est utile et si ce serait le payer trop cher que d'abandonner aux appétits roumains un peu plus de territoire ennemi... Parlons franc, mon cher ministre ! Considérez votre situation militaire ! N'êtes-vous pas effrayé de cette retraite rapide et imprévue? Ne voyez-vous pas que vous êtes à la veille de perdre Przemysl ; que demain peut-être les Austro-Allemands auront franchi en masse le San et la Vistule? Êtes-vous sûr enfin que, dans deux ou trois semaines, vous ne regretterez pas amèrement d'avoir trop marchandé le concours roumain?

Sazonow me paraît ébranlé dans son intransigeance :

— Je vais chercher, me dit-il, les termes d'une nouvelle concession en Bukovine et sur la rive danubienne du Banat. Mais j'y mettrai comme condition absolue l'intervention immédiate de l'armée roumaine... Je vous donnerai ma réponse demain.

***

Mercredi, 19 mai 1915.

Sazonow cède sur les deux points qui restaient en litige dans la négociation avec Bucarest. Il accepte de fixer au Sereth la future frontière de la Russie et de la Roumanie en Bukovine ; il reconnaît enfin à la Roumanie le droit d'annexer le district de Torontal sur la rive danubienne du Banat ; mais il spécifie une fois de plus que cette double concession a pour condition absolue la coopération immédiate de l'armée roumaine.

***

Jeudi, 20 mai 1915.

D'après les calculs de l'état-major russe, les forces austro-allemandes engagées contre la Russie ne comptent pas moins de 55 corps d'armée et 20 divisions de cavalerie. Sur ces 55 corps, 3 sont arrivés tout récemment de France.

***

Dimanche, 23 mai 1915.

L'Italie déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie.

Je porte mes félicitations à mon excellent collègue et ami Carlotti. Je le trouve radieux. Il est pour beaucoup dans la grave résolution que vient de prendre son pays. Depuis le début de la guerre, il n'a cessé de représenter à son gouvernement que l'Italie ne pouvait ni politiquement, ni moralement, s'isoler du conflit européen, qu'elle se déshonorerait et se diminuerait par une neutralité mercantile, que sa tradition nationale et ses intérêts vitaux lui commandaient de se prononcer le plus tôt possible dans le sens de ses affinités latines.

***

Lundi, 24 mai 1915.

Le général Joffre charge le général de Laguiche d'exprimer au grand-duc Nicolas son admiration pour le magnifique effort des armées russes au cours de ces dernières semaines : *Grâce à leur bravoure et à leur ténacité, elles ont réussi, sans être rompues et sans perdre leurs capacités, à neutraliser des forces ennemies considérablement supérieures, à leur faire subir d'énormes pertes et à rendre ainsi le plus grand service à la cause générale. C'est une belle page de plus à la gloire des Russes.*

***

Mercredi, 26 mai 1915.

Les échecs successifs de l'armée russe offrent à Raspoutine l'occasion de satisfaire l'implacable rancune qu'il a vouée depuis longtemps au grand-duc Nicolas. Il ne cesse de vitupérer contre le généralissime, qu'il accuse de ne rien connaître à l'art militaire et de chercher uni-

quement à se créer dans les troupes une popularité de mauvais aloi avec l'arrière-pensée de supplanter l'empereur. Tout le caractère et tout le passé du grand-duc suffiraient à démentir ce dernier grief ; mais je sais que les souverains en sont émus.

J'apprends d'autre part que, ces jours-ci, Raspoutine a recommencé de prêcher sur son thème ancien : *Cette guerre offense Dieu!* L'autre soir, pérorant chez la vieille Mme G..., qui est l'une de ses dévotes les plus exaltées, il clamait, avec des accents de prophète biblique :

— C'est contre la volonté de Dieu que la Russie est entrée dans cette guerre. Malheur à ceux qui, aujourd'hui encore, se refusent à le comprendre !... Pour entendre la voix de Dieu, il suffit de l'écouter humblement. Mais, lorsqu'on est puissant, on est gonflé d'orgueil, on se croit malin, on dédaigne les simples, jusqu'au jour où l'arrêt de Dieu vous tombe sur la tête comme un coup de foudre... Christ est indigné de toutes les plaintes qui montent vers lui de la terre russe. Mais ça leur est bien égal, aux généraux, de faire tuer des *moujiks;* ça ne les empêche ni de manger, ni de boire, ni de s'enrichir... Hélas ! ce n'est pas sur eux seulement que rejaillira le sang des victimes : il rejaillira jusqu'au tsar, parce que le tsar est le père des *moujiks*... Je vous le dis : la vengeance de Dieu sera terrible !

Il paraît que ce *Dies iræ* a fait passer, sur tous les assistants, un frisson d'épouvante. Mme G... ne cessait de répéter : *Gospodi pomilouï!*... « Seigneur, ayez pitié ! »

***

Vendredi, 28 mai 1915.

L'offensive austro-allemande se poursuit sans arrêt sur les deux rives du San, ainsi que dans le secteur de Przémysl et dans la région de Stryi.

Depuis quelques jours, une grande houle de pessimisme parcourt la Russie. L'esprit public commence à réaliser tout ce que signifie et tout ce que présage la ruée des Austro-Allemands à travers la Galicie. Les regards se tournent d'autant plus anxieusement vers les Dardanelles. L'expédition de Gallipoli me semble toutefois avoir perdu quelque peu son pouvoir de mirage et de diversion.

***

Samedi, 29 mai 1915.

J'ai à déjeuner le grand-duc Nicolas-Michaïlowitch, sir George Buchanan et le marquis Carlotti : nous fêtons l'accession de l'Italie à la Triple Alliance.

Le grand-duc est de la plus belle humeur ; il a le front haut, le visage coloré, la voix plus fière et plus claironnante que jamais. A plusieurs reprises, il nous lance :

— Maintenant, nous la tenons, l'Allemagne. La gueuse ne nous échappera plus !

Et chaque fois, comme pour récupérer l'énergie qu'il a dépensée dans son affirmation, il sable d'un trait le verre de pommard que le maître d'hôtel lui remplit incessamment.

Malgré ce que sa mère, née princesse de Bade, lui a mis de sang germanique dans les veines, il hait l'Allemagne, les idées allemandes, l'esprit allemand. Toute sa complexion intellectuelle et morale, toutes ses sympathies et tous ses goûts le portent vers la France. Le culte qu'il a voué à Napoléon Ier et qu'il sert si noblement dans son œuvre historique, n'est qu'une forme de son admiration pour le génie français.

Quand nous sommes installés au fumoir, il continue à parler avec abondance, exprimant les mêmes opinions, mais sur un autre ton. C'est un phénomène que j'ai souvent observé dans mes rapports avec lui. Les discours généreux, les élans de confiance et d'enthousiasme, par

lesquels il satisfait aux besoins désintéressés de sa nature fougueuse, ont presque aussitôt une contre-partie amère, dénigrante, jalousement égoïste. On aperçoit alors, au fond de son âme, une large plaie d'orgueil ; on y devine toute une fermentation de rêves ambitieux et d'espérances déçues. Il a conscience de sa valeur personnelle, qui n'est pas commune, et il se croit égal aux premiers rôles. En même temps, il se sent méconnu et dédaigné, inutile et impuissant, suspect à son souverain et à sa caste, solidaire d'un régime qu'il méprise et dont il tire néanmoins d'énormes profits. A beaucoup d'égards, il mérite le surnom de « Nicolas-Égalité » ; dont il plaisante volontiers. Entre autres ressemblances avec le duc d'Orléans, il a la faiblesse du caractère. Il se plaît trop aux critiques et aux cancans pour être un homme d'action, d'initiative et de commandement : il n'est frondeur qu'en paroles. Si les événements politiques le mettent jamais aux prises avec la réalité, s'il est jamais acteur dans une crise révolutionnaire, je crains qu'il n'ait à répéter sur lui-même le triste aveu par lequel Philippe-Égalité répondait aux reproches de sa maîtresse, la belle et vaillante Mrs Elliott : — « Hélas ! Je ne suis pas le chef de ma faction ; j'en suis l'esclave ! »

* * *

Considérant l'influence toujours croissante de Raspoutine, et son action néfaste sur la politique russe, je me suis parfois demandé si les Alliés ne devraient pas essayer d'exploiter à leur profit les dons mystiques et autres du thaumaturge, en lui graissant la patte ; nous dirigerions ainsi ses « inspirations », au lieu d'en être sans cesse incommodés, contrariés, paralysés ; j'avoue que l'opération m'eût tenté à entreprendre... ne fût-ce que par dilettantisme ; j'ai dû reconnaître qu'elle

serait inefficace, compromettante et même dangereuse.

J'en parlais récemment, d'une façon détournée, à un haut personnage, E..., dont le nationalisme fougueux venait de s'épancher, une fois de plus, devant moi. Comme il me dénonçait avec fureur les dernières impudences et insanités de Grichka, je lui dis :

— Permettez-moi une question... Pourquoi vos amis politiques n'essaient-ils pas de gagner Raspoutine à leur cause? Pourquoi ne l'achètent-ils pas?

Ayant hoché la tête et réfléchi un instant, il répondit :

— On ne peut pas acheter Raspoutine.

— Il est donc si vertueux?

— Oh ! non... Le gredin n'a pas le moindre sens moral et je le crois capable de toutes les turpitudes. Mais, d'abord, il n'a pas besoin d'argent : il en reçoit beaucoup plus qu'il ne lui enfaut... Vous connaissez sa vie. Sauf son petit appartement de la Gorokhowaïa, quelles sont ses dépenses? Il est vêtu comme un *moujik*, sa femme et ses filles comme des pauvresses. Sa nourriture ne lui coûte rien : il prend tous ses repas dehors. Ses plaisirs, loin de lui coûter, lui rapportent : les sales femelles, jeunes et vieilles, dont il est entouré, ne cessent de lui envoyer des cadeaux. Puis il y a l'empereur et l'impératrice qui lui font continuellement des largesses. Enfin vous devinez tout ce qu'il retire des quémandeurs qui viennent chaque jour le supplier d'intervenir pour eux. Vous voyez que le saint homme ne manque pas de ressources !

— Que fait-il de tout cet argent?

— D'abord, il est très généreux : il donne beaucoup aux pauvres. Puis, il achète des terres dans son village de Pokrowskoïé et il y fait bâtir une église ; il a aussi quelques fonds dans les banques, en prévision des mauvais jours, car il est assez inquiet de son avenir.

— Ce que vous me dites là me confirme dans mon idée... On a de la prise sur Raspoutine, puisqu'il aime arrondir ses terres, construire des églises, faire des place-

ments financiers. Vos amis politiques devraient donc essayer de l'acheter.

— Non, monsieur l'ambassadeur, la difficulté n'est pas d'offrir de l'argent à Raspoutine ; il en acceptera de n'importe qui. La difficulté est de lui faire jouer un rôle, parce qu'il est incapable d'en apprendre aucun. N'oubliez pas que c'est un rustre, un illettré.

— Il n'est pas bête cependant !

— Il est surtout madré. Son intelligence est très courte. Il n'entend rien à la politique. On ne peut pas le faire entrer dans des pensées ou des calculs qui ne lui sont pas habituels. Aucune conversation soutenue, aucune discussion sérieuse et suivie n'est possible avec lui. Il ne sait que répéter la leçon qui lui a été soufflée.

— Il y ajoute pourtant quelques agréments de sa façon !

— Oui, il y ajoute des gestes obscènes et des calembredaines mystiques. Mais les gens qui se servent de lui le surveillent. Et il sait qu'on le surveille, qu'on inspecte sa correspondance, qu'on espionne sa conduite et ses fréquentations. Sous prétexte de le protéger, la police du palais, l'*Okhrana* du général Woyéïkow, est constamment à ses trousses. Il n'ignore pas non plus qu'il a, dans son parti même, des ennemis, des rivaux, des envieux, qui travaillent sous main à le desservir auprès des Majestés et à le débusquer. Enfin, il tremble toujours qu'on ne lui suscite un remplaçant. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du bellâtre monténégrin, le P. Mordary, et de l'idiot Mitia Koliaba, qui sont les compétiteurs actuels. Et il doit y en avoir d'autres, qu'on nous prépare dans l'ombre... Raspoutine connaît trop bien les dangers de sa situation et il est beaucoup trop malin pour ne pas rester fidèle à sa coterie. Soyez sûr que, si on lui faisait quelque proposition suspecte, il en avertirait immédiatement Woyéïkow...

Notre conversation en était restée là. Je la reprends aujourd'hui et presque dans les mêmes termes avec un

de mes informateurs, S..., qui appartient aux milieux nationalistes et orthodoxes de Moscou.

— Hélas ! me dit-il, je crains qu'un de ces jours nous ne descendions encore plus bas que Raspoutine.

— Est-ce possible?

— N'en doutez pas ! Dans le domaine de l'absurde, il n'y a pas de limite... Si Raspoutine venait à disparaître, nous ne tarderions peut-être pas beaucoup à le regretter.

— Et qui donc pourrait nous le faire regretter?

— Mitia Koliaba, par exemple...

A l'appui de ses craintes, il me donne quelques renseignements sur le personnage, dont je connais seulement les anciennes relations avec le moine Héliodore de Tsarytsine et le Père Jean de Cronstadt.

Mitia Koliaba est un simple d'esprit, un « innocent », un *yourodivi*, comme celui qui prononce les paroles fatidiques dans *Boris Godounow*. Né vers 1865, aux environs de Kalouga, il est sourd, muet, demi-aveugle, bancal, tordu, et n'a que deux moignons pour bras. Son cerveau, atrophié comme ses membres, ne conçoit qu'un très petit nombre d'idées rudimentaires, qu'il exprime par des cris gutturaux, des bégaiements, des grognements, des beuglements, des glapissements, et une gesticulation désordonnée de ses moignons. Pendant quelques années, il fut recueilli par charité au monastère d'Optina-Poustyne, près de Kozielsk. Un jour, on observa en lui des crises d'agitation bizarres, avec des intermittences de stupeur qui ressemblaient à de l'extase. Toute la communauté comprit aussitôt qu'une influence divine se manifestait dans cet esprit embryonnaire ; mais on ne comprenait rien de plus. Tandis que l'on s'épuisait en conjectures, un moine fut illuminé surnaturellement. Comme il venait de s'agenouiller dans une chapelle obscure, saint Nicolas lui apparut et lui dévoila le sens intelligible qu'il fallait attribuer aux cris et contorsions du *yourodivi;* le moine en nota l'exacte interprétation, sous la dictée même de

saint Nicolas. Dès lors, on fut émerveillé de toute la science et de toute la prescience qui s'exprimait par les sons inarticulés de l'idiot : il savait tout, le passé, le présent, l'avenir. En 1901, on le conduisit à Pétersbourg, où l'empereur et l'impératrice apprécièrent hautement sa clairvoyance prophétique, malgré qu'ils fussent alors sous la complète domination du mage Philippe. Aux temps désastreux de la guerre japonaise, Mitia Koliaba semblait appelé à jouer un grand rôle. Mais des amis maladroits le fourvoyèrent dans la querelle épique de Raspoutine et de l'évêque Hermogène. Il fut obligé de disparaître quelque temps pour se soustraire à la vengeance de son terrible adversaire. Il vit aujourd'hui dans une petite secte ardente et cachée, où il attend son heure.

*
* *

Lundi, 31 mai 1915.

Cet après-midi, je fais visite au président de la Douma, Rodzianko, dont le patriotisme ardent et la robuste énergie m'ont souvent réconforté.

Mais la première impression que j'ai de lui m'affecte péniblement. Il a le visage maigri, le teint verdâtre, les narines serrées. Sa taille de colosse, d'habitude si droite, semble fléchir sous un poids trop lourd. Et, quand il s'assied en face de moi, il s'effondre tout d'une masse. Après un long hochement de tête et un profond soupir, il me dit :

— Vous me voyez très sombre, mon cher ambassadeur... Oh ! rien n'est perdu, au contraire !... Il nous fallait sans doute cette épreuve pour secouer notre somnolence, pour nous obliger à nous ressaisir et à nous rénover... Mais nous nous réveillerons, nous nous ressaisirons, nous nous rénoverons ! Je vous en donne ma parole !

Il m'expose ensuite que les récentes défaites de l'armée russe, les pertes effroyables qu'elle a subies, la situation très périlleuse où elle se débat encore avec tant d'héroïsme, ont violemment ému la conscience publique. Dans ces dernières semaines, il a reçu de province plus de trois cents lettres qui révèlent à quel point le pays est inquiet et indigné. De tous les côtés, la même plainte s'élève : la bureaucratie est incapable d'organiser l'effort industriel de la nation et de créer l'outillage de guerre faute duquel l'armée ira de désastre en désastre.

— Aussi, poursuit-il, j'ai demandé une audience à l'empereur, qui a daigné me recevoir immédiatement. Je lui ai dit toute la vérité ; je lui ai montré tout le danger ; je n'ai pas eu de peine à lui prouver que notre administration est impuissante à résoudre par ses seuls moyens les problèmes techniques de la guerre et que, pour mettre en œuvre toutes les forces vives du pays, pour intensifier la production des matières premières, pour coordonner le travail des usines, il faut nécessairement faire appel aux concours privés. L'empereur a bien voulu le reconnaître, et j'ai même obtenu de lui, séance tenante, une réforme très importante. Un conseil supérieur des munitions vient d'être constitué, sous la présidence du ministre de la Guerre ; ce conseil comprend quatre généraux, quatre députés de la Douma, dont moi, et quatre représentants de l'industrie métallurgique... Nous nous sommes mis à la besogne sans perdre un jour...

***

Mardi, 1er juin 1915.

A cette époque de l'année où l'obscurité de la nuit septentrionale ne dure même pas deux heures, où l'atmosphère est comme saturée de lumière, Pétrograd me fait constamment penser à Venise.

Par son fleuve, ses îles, ses canaux, ses ponts arqués, ses maisons aux façades roussâtres ; par l'arome salin de la brise qui souffle, le soir, du golfe de Finlande ; par les effluves de goudron, de vase, de moisissure, qu'on respire çà et là sur les quais ; par l'éclat glorieux du ciel et la profondeur des perspectives aériennes ; par la transparence et la fluidité des ombres ; par la magie des splendeurs vespérales et des rêves crépusculaires, le spectacle que j'ai sous les yeux me donne à chaque instant l'illusion d'être sur la *Riva degli Schiavoni* ou sur la *Giudecca*.

Quand je veux que l'illusion soit plus complète encore, je vais me promener, le soir, à l'extrémité boisée de l'île Krestowsky, où s'élargit tout à coup l'estuaire de la Néwa. Le site est d'une émouvante solitude. Sous un ciel parsemé de vapeurs violettes et roses, la lagune étend vers le golfe de Finlande sa nappe irisée. A quelques encâblures, la petite île de Volny émerge dans une buée verdâtre où l'on discerne vaguement des bâtisses en ruine et une végétation misérable. A mesure que le soleil s'approche de l'horizon, une odeur de fièvre et de mort s'exhale des eaux lentes. Aucun bruit humain. Par instant, le paysage est d'une désolation funèbre. On se croirait à Torcello.

***

Mercredi, 2 juin 1915.

Je dîne, ce soir, dans l'intimité, avec le plus important métallurgiste et financier de la Russie, le richissime Poutilow. J'ai toujours grand plaisir et profit à rencontrer cet homme d'affaires, dont la psychologie est originale ; il possède à un très haut degré les qualités maîtresses d'un *business-man* américain : l'esprit d'initiative et de création, le goût des vastes entreprises, un sens exact du réel et du possible, des valeurs et des forces ; il reste slave

néanmoins par certains aspects de sa nature intime et par une profondeur de pessimisme que je n'ai encore observée chez aucun Russe.

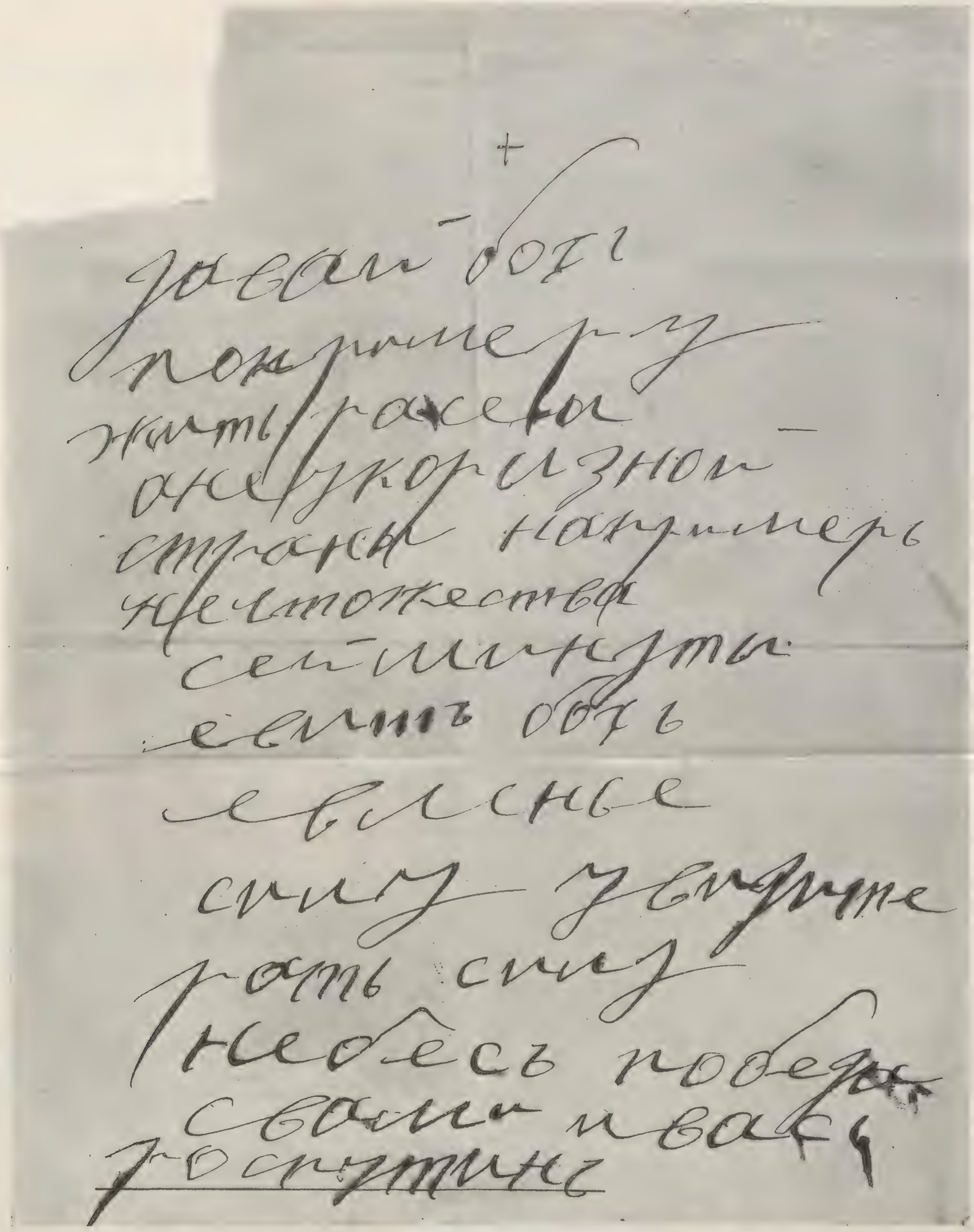
Il est un des quatre industriels qui siègent dans le conseil supérieur des munitions, institué au ministère de la Guerre. Ses premières impressions sont déplorables ; ce n'est pas seulement un problème technique, un problème de travail et de fabrication, qu'il s'agit de résoudre ; c'est tout l'organisme administratif de la Russie qu'il faudrait réformer de fond en comble. Le dîner s'achève sans que nous ayons épuisé le sujet.

A peine les cigares allumés, on rapporte du champagne et nous devisons de l'avenir. Poutilow donne libre cours à son pessimisme ; il se complaît à me dépeindre la suite fatale des catastrophes prochaines, le sourd travail de décadence et de dislocation qui mine l'édifice russe :

— Les jours du tsarisme sont comptés ; il est perdu, irrémédiablement perdu ; or, le tsarisme est la charpente même de la Russie et le seul lien de son unité nationale... La révolution est désormais inévitable ; elle n'attend plus qu'une occasion pour éclater. Cette occasion sera une défaite militaire, une famine en province, une grève à Pétrograd, une émeute à Moscou, un scandale ou un drame de palais, peu importe !... Mais la révolution n'est pas le pire malheur qui menace la Russie. Qu'est-ce qu'une révolution, au sens exact du mot? C'est la substitution violente d'un régime à un autre. Une révolution peut être un grand bienfait pour un peuple, si, après avoir détruit, elle sait reconstruire. A ce point de vue, les révolutions d'Angleterre et de France me semblent avoir été plutôt bienfaisantes. Chez nous, la révolution ne peut être que destructive parce que la classe instruite ne représente dans le pays qu'une minorité infime, sans organisation ni expérience politique, sans contact avec les masses. Voilà, selon moi, le plus grand crime du tsarisme : il n'a voulu admettre, en dehors de sa bureau-

cratie, aucun foyer de vie politique. Et il y a si bien réussi que le jour où les *tchinovniks* disparaîtront, c'est l'État russe tout entier qui se dissoudra... Ce seront sans doute les bourgeois, les intellectuels, les « cadets, » qui donneront le signal de la révolution, en croyant sauver la Russie. Mais, de la révolution bourgeoise, nous tomberons tout de suite dans la révolution ouvrière et, bientôt après, dans la révolution paysanne. Alors, commencera une effroyable anarchie, une interminable anarchie... dix ans d'anarchie !... On reverra l'époque de Pougatchew et peut-être pis encore !

FIN DU TOME PREMIER



AUTOGRAPHE DE RASPOUTINE

(Voir page 184.)

L. DESBUISSONS

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

20-23 JUILLET 1914

De Saint-Pétersbourg à Péterhof. L'empereur m'emmène sur son yacht au-devant du président de la République ; conversation avec Sa Majesté au sujet de Guillaume II. — En rade de Cronstadt. Arrivée du cuirassé la *France*. Premier entretien des deux chefs d'État. Dîner de gala à Péterhof. L'impératrice Alexandra-Féodorowna. La cour de Russie. — Conférence du président de la République et de l'empereur sur la politique générale. Visite du président à Saint-Pétersbourg. La forteresse des Saints-Pierre-et-Paul ; sur la tombe d'Alexandre III. Cercle diplomatique au Palais d'hiver ; conversation du président avec l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie. Dîner de gala à l'ambassade. Grèves tumultueuses dans les quartiers industriels. — Déjeuner à Péterhof ; le ministre de la cour. Au camp de Krasnoïé-Sélo : la prière du soir. Dîner offert au président et à l'empereur par le grand-duc Nicolas ; les grandes-duchesses monténégrines. — Revue à Krasnoïé-Sélo. Dîner d'adieu à bord de la *France;* les toasts. Dernier entretien des deux chefs d'État. Départ de l'escadre française. J'accompagne l'empereur sur son yacht ; échange d'impressions ; promenade en mer. Retour à Saint-Pétersbourg..... 1

CHAPITRE II

24 JUILLET-2 AOUT 1914

Ultimatum de l'Autriche-Hongrie à la Serbie. Attitude conciliante que prend aussitôt le gouvernement russe ; vains efforts du

ministre des Affaires étrangères, Sazonow, pour amener l'Angleterre à se déclarer immédiatement du côté de la Russie et de la France. Langage intransigeant des ambassadeurs d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie. Sur ma demande, Sazonow accepte d'avance toutes les mesures que la France et l'Angleterre jugeront susceptibles de conjurer la guerre. — Mobilisation générale de l'armée austro-hongroise. Démarche comminatoire de l'ambassadeur d'Allemagne. Précautions militaires de l'état-major russe. — Bombardement de Belgrade. Suprême tentative du gouvernement russe pour sauvegarder la paix. Échange de télégrammes entre l'empereur Nicolas et l'empereur Guillaume. Mobilisation générale de l'armée russe. Ultimatum de l'Allemagne à la Russie. — Déclaration de guerre : « Il y a une justice divine !... » — Mobilisation générale de l'armée française. Manifeste du tsar à son peuple. Cérémonie religieuse au Palais d'hiver : le serment de 1812..... 22

CHAPITRE III

3-17 AOUT 1914

La guerre suscite dans le peuple russe un élan unanime de patriotisme. Le grand-duc Nicolas est nommé généralissime. L'Angleterre se range aux côtés de la France et de la Russie. — L'empereur me reçoit à Péterhof : remerciements à la France ; plan général des opérations militaires ; lutte à outrance. Le grand-duc Nicolas me reçoit ensuite : promesse d'une offensive immédiate et directe contre l'Allemagne. — L'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Russie. — Enthousiasme de l'armée russe. Séance du 8 août à la Douma : union de tous les partis. — La grande-duchesse Marie-Pavlowna. Slavisme et germanisme : les influences allemandes en Russie. — Offensive générale des armées russes. Manifeste du grand-duc Nicolas au peuple polonais..... 48

CHAPITRE IV

18 AOUT-11 SEPTEMBRE 1914

L'empereur à Moscou. Cérémonies grandioses ; exaltation populaire. Souvenirs de 1812. — Vues de Sazonow sur l'avenir de l'Allemagne. Mort du pape Pie X. — La marche des Allemands vers Paris. Offensive des Russes dans la Prusse orientale. Désastre de Soldau : « Nous devions ce sacrifice à la France... »

— La capitale de l'empire s'appellera désormais Pétrograd; Caractère de Nicolas II; craintes superstitieuses qu'inspire sa malchance. — Déclaration de Londres : pas de paix séparée. Activité des armées russes en Galicie, en Pologne et en Prusse. — La victoire de la Marne..... 84

CHAPITRE V

12 SEPTEMBRE-28 OCTOBRE 1914

Retour de Raspoutine à Pétrograd. — Conversation avec le comte Witte; son pessimisme : « Il faut liquider au plus vite cette stupide aventure... » — Au monastère de Saint-Alexandre-Newsky; la piété russe. Représentation au théâtre Marie : *la Vie pour le tsar*. — Le général Soukhomlinow, ministre de la Guerre. L'offensive russe contre l'Allemagne. — Raspoutine rentre en scène; son passé; son influence à la cour. — La Turquie ferme les Détroits. — La grande-duchesse Élisabeth-Féodorowna. Moscou, la ville sainte : « le royaume de Dieu sur la terre russe. » L'assassinat du grand-duc Serge en 1905; la prison Taganka; visite de la grande-duchesse à l'assassin; l'exécution dans la forteresse de Schlusselbourg; l'adieu au monde : le couvent de Marthe et Marie. — Offensive générale des armées russes. La question polonaise et le rêve de Constantinople. — Mort du roi Charles Ier de Roumanie. — L'anarchiste Lénine. — Le Saint-Synode et la *Marseillaise*. — Patriotisme des étudiants. — Succès des armées russes en Pologne et en Galicie..... 116

CHAPITRE VI

29 OCTOBRE-30 NOVEMBRE 1914

Attaque inopinée de la flotte russe par des torpilleurs turcs à Odessa. Rupture des Alliés avec la Turquie. — Un logogriphe de Raspoutine. — Victoire des Russes en Galicie; reprise de leur offensive en Pologne. — Les utopies du slavisme; le rêve byzantin. — Intrigues du comte Witte. — L'Angleterre abandonne spontanément Constantinople à la Russie. — Audience impériale. Nicolas II me confie ses idées sur les conditions de la paix future. — Bataille de Lodz; la victoire, annoncée prématurément, échappe aux Russes. — Un précurseur de Raspoutine : le mage Philippe; la canonisation de saint Séraphin et la naissance du césaréwitch..... 181

CHAPITRE VII

1er-31 DÉCEMBRE 1914

Procédés vexatoires de l'administration russe en Galicie. — Les Allemands reprennent l'offensive en Pologne ; les Russes évacuent Lodz. — Le pape Benoît XV et la trêve de Dieu. — Crise de pessimisme dans la société russe. Victoire des Serbes à Valiévo. — Arrêt brusque des opérations russes. Plus de fusils, plus de munitions : une plaie du régime. Devant la tombe de Koutousow. — Bravoure et douceur du soldat russe. — Mme Wyroubow ; son intimité avec l'impératrice. — Fin d'année ; présages sombres..... 221

CHAPITRE VIII

1er JANVIER-13 FÉVRIER 1915

Opportunité de négocier séparément la paix avec l'Autriche-Hongrie. — Patriotisme de l'impératrice. — L'*Okhrana* ; ses origines, ses prérogatives, sa puissance. La police du palais et la sûreté de l'empereur. — La politique française et l'Autriche-Hongrie. — Sentiments religieux du peuple russe. Évangélisme et mysticisme. Les sectes. — Au musée de l'Ermitage. — Cérémonie du 1er janvier (v. s.) à Tsarskoïé-Sélo. Fermes déclarations que m'adresse l'empereur. — Mme Wyroubow et Raspoutine. — Intelligence du paysan russe. — Autocratisme et orthodoxie ; la doctrine du tsarisme intégral. — Les étudiants russes ; le prolétariat universitaire ; les étudiantes. — Instinct charitable du *moujik*. — La question polonaise. — Un télégramme retrouvé du tsar à l'empereur Guillaume ; aggravation de la responsabilité allemande. — Réouverture de la Douma ; le rêve de Constantinople. — Un héros du socialisme révolutionnaire : Bourtzew. Le gouvernement français me charge d'obtenir sa grâce. Magnanimité de l'empereur... 245

CHAPITRE IX

14 FÉVRIER-31 MARS 1915

Retraite précipitée des Russes dans la Prusse orientale. — Le grand-duc Nicolas et Raspoutine. — Catherine II et la question juive. — Attitude suspecte de la Bulgarie. La mission du

duc de Guise à Sophia. — Je rencontre Raspoutine. Ses propos étranges : « Pendant plus de vingt ans, on ne moissonnera que de la douleur sur la terre russe... » — Une flotte anglo-française essaie de forcer les Dardanelles. La Russie réclame officiellement Constantinople. — Mission du général Pau ; je le présente à l'empereur, qui m'annonce sa décision d'annexer Constantinople. — Accord de la Russie et de l'Angleterre au sujet de la Perse. — La trahison du lieutenant-colonel Miassoyédow ; les antécédents du traître ; la condamnation. — Je me rends au grand quartier général de Baranowitchy pour conférer avec l'empereur. Droits de la France sur la Syrie et la Palestine. Les armées russes préparent une offensive générale vers l'Oder. Langage inquiétant que me tient le grand-duc Nicolas. — La musique russe et l'âme russe. La *Kovantchina;* « la mort rouge. » Docilité des masses au prosélytisme. — Insinuation venue d'Autriche en faveur de la paix ; égarement de la politique française. — Les Juifs de Pologne et de Lithuanie..... 300

CHAPITRE X

1er AVRIL-2 JUIN 1915

Cérémonies de Pâques. Le prieuré de Malte ; une chimère de Paul Ier. Les églises russes ; la musique religieuse. — Le grand-duc Serge et la crise des munitions. — Une plaisanterie de Pouchkine ; proportion du sang allemand et du sang russe dans la famille des Romanow. — La question ukrainienne. — Les armées russes commencent leur offensive générale vers la Silésie. Explosion de la poudrerie d'Okhta. — Un scandale de Raspoutine à Moscou. — Contre-attaque des Allemands et des Austro-Hongrois en Galicie. Bataille de la Dounaïetz. Retraite générale des Russes. Négociations avec la Roumanie. L'Italie déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie. — Intrigues de Raspoutine contre le grand-duc Nicolas. Un concurrent secret du *staretz :* le *yourodivi* Mitia Koliaba. — Pétrograd et Venise : l'estuaire de la Néwa. — Prophétie redoutable... 337

TABLE DES ILLUSTRATIONS

L'empereur Nicolas II ..... Frontispice.
Pétrograd : *le Palais d'hiver* (Aquarelle de G. Loukomsky). 42
L'impératrice Alexandra-Féodorowna 84
Moscou : *le Kremlin* (Aquarelle de G. Loukomsky) 126
La grande-duchesse Élisabeth-Féodorowna 170
Pétrograd : *la forteresse des Saints-Pierre-et-Paul* (Aquarelle de G. Loukomsky) 212
Le grand-duc Nicolas-Nicolaïéwitch 234
Tsarskoïé-Sélo : *le Grand-Palais* (Aquarelle de G. Loukomsky) 296
Raspoutine 340
Autographe de Raspoutine 372
Carte générale de la Russie 372

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

Plon-Nourrit et C^ie^,

à Paris, le 16 novembre 1921.

KIRJ.KSTOTO BOKBINDERI
V. & K. JOKINEN
HELSINKI HELSINGFORS